MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-DOUZIÈME

15 Novembre — 15 Décembre 1926

15 Novembre — 15 Décembre 1926 Tome CXCII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVI

N° 682 37e Année. Tome CXCII 15 Novembre 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

FRANCIS JAMMES

—

Trente-six Femmes

— *PSYCHOLOGIE FÉMININE* —

Volume in-16. — Prix........................ **12**

La première édition a été tirée sur vélin pur blanc Lafuma, à 770 exemplaires, savoir :

745 ex. numérotés de 197 à 941, à............ **35**
25 ex. marqués à la presse de A à Z. *(hors commer*

Il a été tiré :

17 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 17, à............................ **120**

179 ex. sur hollande, numérotés à la presse de 18 à 196, à........................ **60**

EN CONSACRANT 15 fr. PAR MOIS

VOUS RECEVREZ IMMÉDIATEMENT L'OUVRAGE COMPLET

Vingt-Cinq Ans de Littérature Française

Collaborateurs :

TOME I

La Poésie, par Paul ÆSCHIMANN
Bibliographie de Jean BONNEROT

La Philosophie, par P. LASSERRE

Le Théâtre, par Claude BERTON
Bibliographie de Jean BONNEROT

Les Essayistes, par Michel PUY

La Critique des Journaux et des Revues, par Jules BERTAUT

Le Roman, par Eugène MONTFORT
Bibliographie du roman de P. LEGUAY

L'évolution de la Langue et du Style, par Pierre LIÈVRE

TOME II

L'Académie Française, par Maxime REVON et PIERRE BILLOTEY

L'Académie Goncourt, par Léon DEFFOUX

La Littérature Féminine, par H. CHARASSON

La Littérature Française à l'étranger, par MM. DUMONT-WILDEN, R. DE TRAZ, BERTHELOT - BRUNET

Les Ecrivains morts à la guerre, par Edmond PILON

Les Salons Littéraires, par REVON et BILLOTEY

Les Cafés Littéraires, par André BILLY

Les Ecoles Littéraires, par Maurice LE BLOND

Les Chapelles Littéraires, par Philoxène BISSON

Les Revues Littéraires, par Philoxène BISSON

La Bibliophilie, par A. DE BERSAUCOURT

Les Journalistes, par LATZARUS

TYPES CURIEUX ET PITTORESQUES PAR

Fernand FLEURET — Eugène MONTFORT — Tristan KLINGSOR
André BILLY — MAC ORLAN — P. BISSON — P. LIÈVRE
CHAFFIOL-DEBILLEMONT — Edouard SCHNEIDER

Il ne s'agit pas ici d'une critique aride et froide, mais bien de faire revivre dans l'imagination du lecteur tout un quart de siècle de vie littéraire avec ses efforts, ses luttes, son énorme labeur. A côté de l'appréciation des œuvres, on trouve la physionomie des auteurs, et l'on est mêlé à l'atmosphère dans laquelle ils ont vécu. Si des chapitres très complets examinent le développement de la poésie, du roman

VERHAEREN, POÈTE DIONYSIEN

—

J'aime à me représenter parfois deux hommes munis d'expérience et dénués d'hypocrisie échangeant pour le plaisir de voir plus clair leurs opinions sur l'homme et sur la vie.

Si ces deux hommes se refusaient à prendre leurs désirs profonds pour des réalités, s'ils se tenaient sur le plan de l'expérience et du bon sens, je crois qu'ils arriveraient à se mettre d'accord sur quelques principes généraux dans le genre de ceux-ci : vivre, c'est partir de rien pour arriver à rien; la minuscule agitation d'un atome humain durant quelques secondes est un fait sans importance; toute l'œuvre de l'humanité avec ses arts, ses sciences et ses machines, a même valeur dans l'Univers que l'édification d'une de ces fourmilières qu'un promeneur fait sauter d'un coup de talon. Mais je sens que ces quelques vérités de bon sens qui sont en même temps des banalités font se rebeller celui qui me lit et je sens que moi-même je me cabre contre moi-même.

Le lecteur et moi, nous hésitons à accepter pour l'humanité les données du bon sens et de l'expérience qui nous sembleraient l'évidence même si nous les appliquions à des fourmis, à des hippopotames ou à des êtres nés sur quelque lointaine planète. Nous voulons à tout prix que nos vies d'hommes aient une valeur et soient événements d'intérêt majeur. Cette prétention, à la regarder froide-

ment, a l'air d'une grande folie et, cependant, il semble difficile de vivre sans cette folie. Et nous voilà au sein d'une des idées qui m'ont toujours le plus déconcerté et le plus égayé : la vie des individus et la vie des sociétés ne peuvent s'installer dans le réel qu'au moyen de quelques folies. Bannir de ce monde toutes folies serait probablement exiler du même coup ce que nous appelons les raisons de vivre. En ce sens, on peut dire avec Renan : « tout est fécond, excepté le bon sens », à condition d'ajouter : les choses les plus précieuses de l'humanité sont nées du bons sens installé dans quelque grande folie.

Si nous voulions être tout à fait sincères, ne conviendrions-nous pas que toutes les raisons qui, pendant la guerre, nous faisaient affronter la grande épreuve, étaient par rapport à une intelligence lucide, pures folies? Lorsqu'un admirable orateur disait au lendemain de la Marne : « Des horreurs de la guerre et des ombres de la mort jaillissent déjà les victorieuses clartés de la Justice éternelle », quel délire au regard d'un jugement droit! Mais pour mettre nos cœurs à la hauteur d'une réalité effroyable, il fallait donner des raisons à nos esprits et il était difficile que ces raisons fussent autre chose que des folies. Ainsi est fait le réel!

Après ces quelques remarques, il me semble possible de mieux comprendre que deux catégories d'hommes s'arrogent le droit d'employer le mot « mission » pour qualifier leur activité. Je pense à une bonne part des philosophes et à une bonne part des poètes, qu'il convient parfois de rapprocher. On pourrait dire que souvent la vie se sert d'eux pour nous faire échapper aux conséquences logiques des axiomes que le bon sens et l'expérience tendent à formuler sur la vie humaine. Forger au cours d'une époque donnée les quelques folies qui permettent à la vie de prendre à elle-même un intérêt nouveau et supérieur, telle est peut-être cette mission.

A cet égard, *l'Avenir de la Science* de Renan, sous forme de raisonnements, et les poésies de Musset sous forme d'élans de sensibilité, jouent à peu près le même rôle. Après l'immense tuerie qui servit de prélude au XIXe siècle, l'humanité pouvait méditer sur la vanité de son effort séculaire. La vie, avide de reprendre son essor, souffle alors dans l'esprit de Renan cette folie : tout va changer, les sciences enfin sûres d'elles-mêmes enfanteront un âge de perfection où le divin descendra sur terre. Grâce à cette folie, le réel reprend attrait, profondeur et valeur. D'autre part, la vie aspire à réparer les pertes causées par le massacre de plusieurs générations sur les champs de bataille. Elle souffle à Musset cette idée folle que le rapprochement des sexes est un acte presque surnaturel qui déifie l'homme. L'Infini, l'Absolu, se cueillent sur des lèvres désirées. Une belle passion vous met au rang des dieux... Et la Vie d'aller de plus belle, même si cette folie brise quelques cœurs d'individus par-ci par-là.

On connaît l'allégorie de Platon. Sur le fond de la caverne où nous sommes enfermés, nous voyons défiler des ombres qui sont pâles reflets des objets réels que nous ne pouvons contempler. On pourrait ajouter que la vie s'efforce de nous faire prendre un intérêt très vif à ce défilé d'ombres qui est pour nous le réel. Alors, tels ces personnages qui, à l'aide de projecteurs, dirigent sur la scène d'un théâtre les jeux les plus féeriques de lumières, philosophes et poètes font éclore sur les ombres de la caverne clartés étranges et palpitantes. Et les spectateurs de s'exalter et d'aimer leur caverne et d'oublier à l'envi que cet éclat fugace et vibrant n'appartient pas aux choses et qu'il est né du désir de vivre qui palpite au cœur misérable de l'homme.

Sur le monde d'avant 1914, Verhaeren s'est tout particulièrement appliqué à faire briller les chatoiements qui pouvaient le parer d'une étrange séduction. Entreprise

ardue, d'ailleurs magnifiquement sincère et née d'une âme embrasée d'amour.

Cette aurore du XXe siècle, comment l'évoquer sans émoi ! L'humanité, pourvue de moyens matériels dont la puissance dépassait ses rêves, créait avec ardeur une profusion de richesses. L'industrie et le commerce régnaient, haletants et effrénés. Le temps était passé où la terre revêtait une blanche robe d'églises : partout les usines ronflantes et rougeoyantes surgissaient. L'homme s'étonnait devant les machines perfectionnées, nées de son effort de pensée. Les chercheurs palpitaient de fièvre et posaient sur l'Inconnu des poings lourds et impérieux. Les hommes d'affaires entraînaient le monde dans un vertige accéléré d'activité. La domination sur les choses s'accentuait despotiquement. Et l'humanité de commencer à se dire : Où ne monterai-je pas ? Soudain dégrisée, elle se réveilla au branle-bas des combats. Une fois de plus, les faits donnaient raison au vieil Eschyle affirmant que les dieux suivent de l'œil ceux qu'a subjugués l'orgueil.

Dans la très belle âme de Verhaeren germèrent quelques sublimes folies, par quoi le Poète parut vêtir de fascinantes clartés cette civilisation qui apparaissait à des esprits sans enthousiasme comme l'époque des hommes d'affaires, du travail sans amour et de la mathématique exploitation de l'homme par l'homme. Cette âme adorable et toute de candide exaltation projeta les reflets de sa flamme d'amour sur les dures réalités d'un monde d'appétits tendus.

La sublime folie de Verhaeren fut de nous faire sentir sous le règne des trafiquants un merveilleux tressaillement d'idéal caché. La sublime folie de Verhaeren fut d'essayer de faire deviner une ardeur secrète d'âme dans un monde qui prenait tant au sérieux la possession des choses tangibles. La sublime folie de Verhaeren fut de rêver que des goûts de lutte et de conquête de plus en plus

exacerbés pouvaient se couronner d'une plus large auréole d'amour. La sublime folie de Verhaeren fut d'essayer de transformer les hommes ployés sous le service de la production en christs capables de baiser leurs croix. La sublime folie de Verhaeren fut de croire que le rêve immensément lointain d'un avenir meilleur et la vue panoramique de l'œuvre humaine pouvaient paraître à ceux qui geignent une rédemption de leurs souffrances individuelles. La sublime folie de Verhaeren fut de croire que tous les maux à jamais inhérents à la condition humaine pouvaient se métamorphoser en âpre volupté par un acte gratuit d'adoration au monde. Et peut-être encore sublime folie de croire qu'en une humanité où les individus sont pour toujours et tout à la fois des ennemis et des associés, tous pouvaient vivre dans l'ivresse d'une mutuelle admiration.

Mais, en réalité, Verhaeren satisfaisait à sa mission de poète. Engagé dans la bizarre aventure d'une ère mécanique hérissée de rude et douloureux effort, il était naturel que la vie soufflât à l'oreille de quelque poète le désir de parer toute cette activité d'une magie supérieure. Qu'il soit devenu plus difficile à bon nombre d'entre nous de communier pleinement avec telles exaltations de Verhaeren, cela ne prouve rien contre le poète. Cela prouve tout simplement que pour nous intéresser à la vie, nous attendons de nouveaux philosophes et de nouveaux poètes, de neuves illusions que pour un temps nous n'examinerons pas du point de vue critique.

D'ailleurs, quand je parle de la sublime folie de Verhaeren, j'envisage quelque chose de beaucoup plus étendu que ses idées sur le monde et qui appartient en commun à une grande partie des esprits qui se parent du titre de poètes. Je songe à une optique spontanée, par quoi certains aspects de l'existence prennent une valeur exagérée par rapport au simple bon sens. De multiples gestes de vie acquièrent ainsi une saveur qu'on ne leur

connaissait pas ou que l'habitude leur avait fait perdre. Etre seul dans sa maison de campagne, loin de son cercle d'amis, est ,au XVIIe et au XVIIIe siècle, une vie monotone et vide qu'on supporte en bâillant. Tous les liens sociaux se rompent par l'effet de la Révolution, l'individu se voit seul en face de la nature. Le poète romantique paraît et, grâce à sa folie, toute cette nature se fait vivante, tressaille avec nous et devient pour l'homme la plus fidèle et la plus fascinante des compagnes. Baudelaire arrive, et la qualité de sa vision est telle que le vieux jeu d'amour et de haine entre l'homme et la femme reprend une âpre et crucifiante nouveauté et que l'acte le plus banal de traîtrise ou de parure accompli par une femme révèle un infini de profondeur. La rugueuse et un peu gauche poésie de Verhaeren se fait jour et le ronflement d'une usine, le tic-taquement d'un métier, la grouillante activité d'un faubourg, le chargement d'un navire et mille gestes de la vie technique et quotidienne s'amplifient jusqu'à paraître d'extraordinaires actions d'une fabuleuse épopée. La sublime folie de Verhaeren, c'est le plus souvent une manière de voir qui répercute jusqu'au cœur de l'Univers le plus simple des gestes humains.

§

La question du jugement de valeur se pose au dixième anniversaire du jour où Verhaeren fut emporté par un stupide accident, alors que s'ouvrait pour lui une vieillesse de gloire et de fécondité.

Il nous faut faire appel aux vieux mots de qualités et de défauts. A vrai dire, lorsque nous parlons de qualités et de défauts sur le plan artistique, il est bien difficile de donner un sens précis à ces mots. Le cas est fréquent d'aspects artistiques méprisés comme impardonnables défauts et loués ensuite comme qualités exceptionnelles.

Un biologiste, parlant incidemment d'œuvres d'art déclarées inadmissibles et ensuite admirées de tous, prétendait que, pour les choses d'art, arriver à comprendre signifiait simplement s'habituer à des formes de prime abord insolites. Nous appellerions défauts sur le plan de l'art des caractères auxquels nous ne sommes pas accoutumés. Cette manière de voir n'est pas tout à fait fausse. D'ailleurs, si nous ne savons pas très bien ce que veulent dire les mots qualités et défauts, il faut convenir qu'il en est de même pour la plupart des autres mots. La sagesse est de les employer tout de même avec l'espoir que, dans maintes circonstances particulières, ils pourront servir à traduire à peu près ce que nous pensons et sentons.

Parler des défauts de Verhaeren, cela veut dire que pour des cerveaux purement français, pour des esprits qui furent bercés aux cadences de Virgile et de Racine ou qui sentirent avec délices la parfaite pureté de la poésie baudelairienne et mallarméenne, il est des difficultés pour s'habituer au jet impétueux et trouble, à l'outrance démesurée, au tumulte rugueux de la poésie du grand Flamand. Parler des qualités, c'est convenir que, toutes réserves faites, cette poésie de Verhaeren existe, que l'accent et la touche en sont tout à fait personnels et que d'apparentes gaucheries n'empêchent point de sentir une incontestable révélation de Force. C'est reconnaître enfin que, si d'abord notre sens intellectuel de l'harmonie est choqué en face d'un art plein de discordances, de cassures et de rudes torsions, cet art retrouve une autre sorte d'harmonie dans son rapport avec les objets mêmes de son inspiration. Il existe bien une convenance indéniable entre cet âpre et chaotique monde moderne, sa violence bariolée, son effort crispé et tumultueux, ses fièvres brusques et ardentes, le trop tendu de sa vie et le mode d'expression poétique de Verhaeren. Après tout, on peut admettre que, pour chanter la pulsation haletante et rauque des

machines, il faut des formes d'art autres que celles qui confiaient aux brises et aux forêts les grâces légères de l'aérienne Amaryllis.

Les hommes de goût et les délicats qui trouvaient la poésie de Hugo rocailleuse et toute hérissée de duretés blessantes seraient généralement mal à l'aise en face de la poésie de Verhaeren. Un Sainte-Beuve, dont l'oreille se complaisait aux vers qui glissent comme des frôlements de nuages sur un azur de spiritualité, eut été bien étonné par une telle poésie. Ce Sainte-Beuve, qui traitait Hugo de barbare et prétendait qu'en fait d'ordre artistique le célèbre romantique n'entendait que le cyclopéen, aurait peut-être employé mêmes mots pour certains aspects de la poésie de Verhaeren. Peut-être même y eût-il ajouté l'expression que Verhaeren créa pour définir l'âme d'un « moine sauvage » : hérissée « comme un buisson de fer ». Mais l'éternelle poésie a bien des visages et elle ne les dévoile pas tous aux délicats et à ceux qui se targuent du titre « d'hommes de goût ».

Un poème de Verhaeren vous saisit immédiatement par son mouvement. Un essor fougueux, une montée de sève violente et presque aussitôt le ton poétique porté à la plus haute tension. Ici, on ne hait point « le mouvement qui déplace les lignes ». L'envol est brutal et toutes les lignes sauvagement tordues et brisées. Si nous suivons le déroulement du poème, rien de la continuité légère et mélodieuse de Lamartine; nous ne trouvons pas non plus ce progrès en vagues rythmiques, puissamment et régulièrement balancées qui portent un poème de Hugo jusqu'à l'horizon de lumière où il s'évanouit soudain, les ailes toutes grandes. Chez Verhaeren, on sent, et il veut qu'il en soit ainsi, le rude effort dans l'essor. Le poème avance par une suite de saccades, de mouvements convulsifs et de vols brisés. On songe à quelque géant caché levant d'un coup le poème sur ses muscles bandés; il le porte à pleine course tout en exhalant le han de l'effort; accablé, il laisse

choir soudain son fardeau; mais toutes forces aussitôt retrouvées, il part à nouveau avec une nerveuse brusquerie. Le mouvement d'un poème de Verhaeren est souvent discontinu. Il semble se rythmer sur l'effort humain qui se dresse puissant, se pénètre de douleur, se bande quand même, se casse brusquement, et puis repart encore sur les ailes de son espoir toujours déçu et toujours renaissant.

Les musiques du poème sont à leur tour calquées sur ce qu'il y a de heurté, de rude et de puissant dans le monde moderne en travail. Musiques trépidantes et martelées, mots pesants comme du métal, chocs rugueux des consonnes rauques les unes sur les autres, voyelles se heurtant en hiatus voulus, âpreté des dissonances avec prédilection cherchée et enfin, dans les timbres des mots, l'écho du tictaquement et du grincement des métiers et des machines. Mais là-dessous, la violence de l'essor caché, emportant parfois comme des plumes les mots les plus lourds et fluidifiant à l'occasion les heurts et les dissonances de détail.

Ces musiques heurtées, soulevées par un vol fougueux, charrient souvent de singulières visions. Nous ne voulons pas insister sur certaines apparitions de délire, fréquentes dans les premières œuvres de Verhaeren. C'est un caractère pl s général que nous voulons accuser. Rien d'apollinien dans la vision de Verhaeren. Son rêve, encore que cette œuvre si variée puisse à l'occasion démentir toute affirmation d'ensemble sur elle, est rarement hanté par un cortège de belles visions finies, déroulées avec eurythmie dans une atmosphère limpide. Le monde, tel qu'il apparaît spontanément à Verhaeren, est en général un monde de formes énormes et vagues, qu'une géante palpitation fait sans trêve tressaillir et « bouillir ». A l'opposé d'une telle manière de voir, la civilisation moderne a fait naître aussi chez le poète le goût d'une précision toute scientifique qui se manifeste souvent par le

dur dessin d'un détail visuel, par la brutale rigueur de telles images et par un goût curieux pour des mots d'une exactitude toute mathématique dont le sens paraît coupé à l'emporte-pièce. C'est alors l'impérieux besoin d'une netteté suraiguë dans l'évocation de certains fragments de réalité. Un tyrannique souci de formes découpées, de lignes tranchées, s'empare du poète. De là des aspects matériels brusquement et durement solidifiés, des contours d'une rigidité métallique et comme taillés à la scie dans du fer. Et cela entraîne chez Verhaeren la coexistence d'immenses évocations floues et d'objets particuliers aux arêtes coupantes.

Ajoutez maintenant que le poète aime à exalter parfois une couleur jusqu'à la faire crier et à projeter de brusques lumières crues sur ce qu'il veut mettre en valeur. Ajoutez encore un goût pour les visions explosives et comme happées sous un éclair de magnésium. Ajoutez enfin sur des fonds de brume et d'ombre des éclatements soudains de flamme qui éclaboussent le paysage d'un farouche et bref rutilement et vous sentirez ce qu'il y a d'étrange dans la qualité de cette vision.

Quelles singularités résultent enfin de la tendance du poète à percevoir le monde sous l'aspect de la force la plus tendue ! Par instants, gestes et mouvements prennent une allure forcenée. Les sensations sont portées par l'adjectif jusqu'à la plus extrême outrance et, pour les renforcer encore, voici s'ériger de massifs et implacables adverbes en *ment* :

> Je suis *l'immensément* perdu
> Le front *vrillé*, le cœur *tordu*.

Cela ne suffit pas : l'outrance de la sensation se multiplie au besoin par l'image brutale qui exaspère son caractère le plus saillant. Telle cette voile de navire ainsi présentée :

> Quand, plaie énorme et rouge, une voile, soudain
> Tuméfiée au vent, cingle vers les débarcadères.

Pour montrer toutes choses en état d'élan frénétique, le verbe d'action s'hypertrophie à son tour et se tend à en craquer. Les verbes d'action, au plus haut degré exacerbés, sont pour ainsi dire les gonds sur lesquels s'articule la rude expressivité de cette poésie.

Le résultat de tout cela, c'est la gamme la plus étendue de disparates et de contrastes. L'expression réaliste la plus hardie, la plus brutalement vulgaire, voisine parfois avec d'étranges douceurs mystiques. De pullulantes et vagues visions d'ensemble s'allient à la précision géométrique de certains détails et de certaines images. Les formes floues en côtoient d'autres au contour métallique. L'éclat fulgurant de certaines évocations s'unit à l'imprécision plastique. L'expression la plus sensuelle, la plus parlante pour la chair rencontre les mots de la langue la plus abstraite, la plus algébrique même. Une imagination hallucinée qui saisit spontanément tous aspects du monde comme figures allégoriques des rêves, chemine en compagnie d'un tour didactique d'esprit qui, mal satisfait de s'être révélé par des sensations, aspire à préciser ses valeurs sous forme de faisceaux d'idées. Enfin, suprême contraste, sous cet art véhément, exacerbé, forcené même, une âme toute de tendresse et de bonté, cœur simple et doux.

Ce que nous venons d'accuser, ce sont les caractères de la poésie de Verhaeren qui manifestent le mieux son tempérament artistique le plus original. Si l'on considère la poésie de Verhaeren dans son développement, on la sent peu à peu descendre des brumes du Nord vers un climat de plus égale et de plus fine lumière. Elle garde sa force et sa fougue, mais elle les traduit d'une manière plus sereine. Les symboles se font moins vagues, les disparates d'abord violemment accusés essaient de se fondre dans une plus sûre harmonie et un plus savant équilibre. Toute une catégorie de poèmes de Verhaeren, qui tendent vers la clarté et l'harmonie, sont en partie le résultat de

la volonté tenace du poète. Ce sont des conquêtes de lui-même sur lui-même. Cependant, les grands caractères que nous avons mis en relief persistent toujours, plus ou moins accusés ou plus ou moins discrets. Je suis d'ailleurs un peu étonné en constatant que tels poèmes de Verhaeren tout particulièrement âpres, violents et torturés, me plaisent mieux que tels autres d'une allure plus classique. C'est chez d'autres poètes que j'aime rencontrer la perfection dans l'équilibre.

Ajoutons enfin que, dans les *Heures*, le poète tumultueux sut trouver des paroles de tendresse, à mi-voix chuchotées, et que, dans *les Blés Mouvants*, il est bien des pages où les vers glissent avec un bruissement de ruisseau sur des cailloux.

Mais ce qu'avant tout nous voulons discerner, c'est la valeur même de cette poésie par rapport à la vie de l'homme qui la créa. Nous allons renverser nos positions vis-à-vis d'elle, et nous placer au centre même de l'esprit qui l'enfanta, en l'épousant aussi parfaitement que possible pour saisir sur le vif et par l'intérieur un aspect de l'expérience poétique. Nous renoncerons à nous demander le plus ou moins de qualité esthétique de cette poésie et dans quelle mesure les grandes valeurs qui la dominent peuvent nous agréer. Nous allons la voir jaillir d'une âme créatrice pour répondre à un besoin profond de sa vie. Nous verrons ainsi dans la création de la poésie un des moyens privilégiés de l'âme pour s'adapter à tout ce qu'il y a de problématique, de décevant et de douloureux dans la vie. Peut-être sentirons-nous alors, quel que soit le jugement à prononcer sur la poésie de Verhaeren, que la poésie est une des plus naturelles et des plus essentielles fonctions vitales de l'homme, ce qui nous permettra de maintenir ces deux affirmations en apparence antinomiques : la poésie est jeu pur et elle est aussi une fonction biologique de l'homme aux prises avec l'exis-

tence. Et ce fait serait, même si nul écrivain n'avait jamais écrit ni chanté un poème.

Au sein de la vie la plus monotone, la plus dénuée d'aventures intéressantes ou au sein des catastrophes les plus accablantes, une certaine manière de regarder les choses naît parfois dans l'âme, et brusquement une transmutation totale est accomplie. La grisaille coutumière étincelle de rayons, l'habituelle banalité s'approfondit, les plus humbles choses sont portées sur un plan supérieur où elles prennent un sens inattendu, le revêche visage des douleurs montre des reflets fascinants et il devient évident que la vie est une aventure prodigieuse. La pierre philosophale, qu'ont si longtemps cherchée les alchimistes, a de tout temps existé, elle est dans le cœur de l'homme et se nomme poésie. Elle n'a jamais manqué à son pouvoir de changer en paillettes d'or les plus vils métaux. Elle n'a jamais manqué à son pouvoir de tout donner à ceux qui ne possèdent rien. En sorte que les poètes les plus douloureux ont peut-être été les hommes les plus heureux, puisqu'au sein de toutes épreuves, ils portaient en eux le don de transmutation. En sorte que les chants les plus désespérés, et surtout les chants les plus désespérés, sont des appels de Joie, puisqu'ils font étinceler, aux yeux des souffrances, des diamants de splendeur. Les poètes ne peuvent faillir à la poésie. Même lorsqu'ils sont sur les chemins de la négation la plus totale ou du pessimisme le plus inexorable, ils voguent sur les routes du Bonheur.

§

Pour saisir à vif l'expérience poétique de Verhaeren par l'intérieur d'elle-même, il nous faut préciser à la suite de Nietzsche la notion d'esprit dionysien. Au temps où Nietzsche se livrait aux méditations qui devaient enfanter *L'origine de la Tragédie,* en bon disciple de Schopenhauer, il se croyait pessimiste. Cependant,

presque à l'insu de son intelligence, une lutte se livrait au fond de son esprit et la bataille décisive était en voie de se gagner. L'être profond de Nietzsche était vainqueur du pessimisme et son intelligence ne le savait pas encore. C'est avec une sensibilité toute vibrante de ce combat que Nietzsche aborda l'étude de la tragédie grecque et ce fut sous l'angle même de son drame personnel qu'il se prit à la considérer. Une fois de plus, une tendance profonde de sensibilité orienta l'intelligence vers une intuition de génie. Hanté par le problème de la douleur, avide de saisir les moyens de la subjuguer, Nietzsche vit étrangement s'éclairer le problème de la tragédie.

La tragédie révèle immédiatement que les Grecs possédèrent au plus haut point l'expérience de l'indicible douleur humaine, à telle enseigne que Nietzsche découvre dans *Œdipe Roi* aussi bien que dans *Prométhée enchaîné* une « vision profonde de l'horrible de la Nature ». Ces vieilles œuvres ne laissent-elles pas cependant une impression exaltante? Ne sonnent-elles pas comme une victoire sur les souffrances qu'elles étalent à profusion? Mais alors l'art grec lui-même n'aurait-il pas été un des moyens privilégiés de victoire sur la souffrance de vivre? L'art grec ne serait-il pas né spontanément d'un profond désir de vaincre la douleur? Nietzsche tenait une intuition géniale l'association secrète entre deux faits humains d'ordre capital : la Douleur et l'Art. Et lui de briser le vieux cliché de la « sérénité hellénique ». Il percevait chez les anciens Grecs une vision tragique de la vie, et il affirmait que l'art hellénique exprime la manière dont le Grec surmonte cette vision tragique pour continuer à vivre avec enthousiasme et ferveur.

Deux manières de considérer le monde, sources de deux tendances artistiques divergentes et cependant miraculeusement unies dans la tragédie, vont permettre au Grec d'affirmer la vie dans toutes ses épreuves et vont s'épa-

nouir l'une dans l'art apollinien, l'autre dans l'art dionysien.

L'artiste apollinien est l'artiste du rêve. Par un heureux don de sa nature, des essaims de formes harmonieuses viennent à tout instant lier leurs chœurs autour de lui. Sa vie est tout absorbée dans la contemplation de ces gracieuses apparences. Les douleurs du monde gémissent de toutes parts, il passe à côté d'elles perdu dans l'extase de ses visions. Qu'il soit saisi par les pires catastrophes, il n'a d'yeux que pour les formes de beauté. Les tourments de la vie viennent expirer à ses pieds, car il repose dans le « calme immuable de sa contemplation ». L'enchantement de beauté lui voile l'abîme des douleurs. A toute minute, il acquiesce au monde, car, en tous temps et en tous lieux, le monde se justifie pour lui comme « phénomène esthétique ».

Vainqueur de la douleur de vivre par la contemplation des belles apparences, le Grec allait encore s'affranchir de ses détresses par une voie toute différente, celle de l'art dionysien auquel préside le dieu de l'exaltation de la vie. Cet art n'est plus celui de la contemplation sereine, il est l'art de l'ivresse. Il prend sa source en ces élans fougueux qui saisissent l'être aux jours du renouveau. L'artiste dionysien est ivre, jusqu'en ses fibres les plus intimes, de l'ardeur de vivre. Dans cet état de vie magnifiée, l'homme croit superbement en lui. Il sent que les pires obstacles, il peut les braver, il sent que les pires difficultés lui seront exaltantes. Il est assez fort pour voir la réalité telle qu'elle est, avec ses tableaux de souffrance étalés à profusion. Dans l'exaltation de l'ivresse, loin de s'affaisser devant la douleur, il s'en grise. Il voit à plein le Tragique de la vie, mais son trop de force le lui fait désirer. Il veut s'affirmer sa propre puissance contre cet élément terrible et redouté. Il manifeste même une prédilection pour « l'âpreté, l'horreur, la cruauté, l'incertitude de l'existence ». Et voici qu'en cet état d'ivresse né de la surabondance de force, le

trop-plein de vie de l'individu se projette sur tout ce qui l'entoure. L'homme entre en communion mystique avec toutes choses; il lui semble qu'il se dissout en elles. Il ne se perçoit plus séparé des autres êtres, il les englobe dans sa vie débordante. Il s'identifie à tous ses frères en humanité, il est l'humanité elle-même! Plus encore, dans une suprême extase, son humanité à son tour se fond dans l'infinité des choses. L'homme se perd dans l'Etre universel. Il épouse l'immense force de vie qui poursuit sa course triomphale dans l'ivresse de son éternité. Tout l'univers tient dans l'homme. Il est lui-même tout ce qui vit. Il se métamorphose en tous les éléments : il est le vent, il est l'eau, il est le nuage, il vit dans la vaste Unité, anéanti dans l'âme du monde elle-même. C'est ce que Nietzsche exprime en disant que le « principe d'individuation » est brisé par l'ivresse et que l'homme libéré se sent vivre dans « L'Un primordial ». C'est alors un sentiment de puissance inouïe. Il n'est plus de douleur, il n'est plus que du délire de joie. Nulle souffrance, ni même l'appréhension de la mort n'existent plus pour l'homme. Identifié à l'éternité et à l'infinité de l'univers, comment pourrait-il souffrir? Comment pourrait-il redouter la mort, puisqu'il sent que tout son être pulvérisé, anéanti, l'éternelle Force de vie à laquelle il est mystiquement identifié persiste à jamais?

Et le Grec dionysien se retrouve en accord profond avec le Grec apollinien. Aux regards de celui-ci, la douleur du monde s'évanouit dans des visions de beauté; aux regards de celui-là, toute cette douleur se transmue en joie dans l'exaltation de l'ivresse. Pour l'un comme pour l'autre, l'élément tragique de la vie est justifié, l'existence est affirmée dans sa totalité : « Tout ce qui existe est juste et injuste, et dans les deux cas également justifiable. »

Le mot dionysien prit par la suite pour Nietzsche une signification très générale. Il se lia à l'idée de surabondance de vie, d'excédent de force, de puissance d'exalta-

tion. Il symbolisa la vie ascendante qui, dans la plénitude de sa vigueur, s'enivre d'elle-même et tient à s'affirmer joyeusement, même parmi les réalités les plus tragiques. L'homme dionysien devint celui qui, dans l'exubérance de sa force, en arrive « à une formule d'affirmation supérieure » où il dit oui à la vie dans toutes ses manifestations de joie et de détresse.

Et Nietzsche, se tournant vers les artistes, tendait un geste d'appel vers « ceux qui souffrent de la surabondance de vie et qui veulent un art dionysien et aussi une vision tragique de la vie intérieure et extérieure ».

Je suis certain que Nietzsche n'eût pas acquiescé à bien des éléments de la poésie de Verhaeren. Face aux réalisations d'art, il montrait plutôt des goûts gœthiens. Je suis cependant certain que cette poésie est jaillie d'une forme d'esprit qui s'apparente par bien des points à ce que Nietzsche dénommait esprit dionysien.

§

Il semble qu'il existe un lien mystique entre la douleur et l'esprit dionysien. Il semble que la puissante ivresse de vivre ne puisse germer qu'aux abîmes de la souffrance! Y aurait-il là un des sens possibles du mythe de Dionysos? Le dieu sous les pas de qui toute la nature se revêt d'une floraison de joie n'est-il pas le dieu qui entre tous vécut l'épreuve? C'est bien en s'arrachant à des détresses sans nom que Nietzsche et Verhaeren firent la conquête de la joie dionysienne. Que de fois Nietzsche répète-t-il que sa philosophie est le résultat de sa victoire sur les tourments du pessimisme! Et pour savoir parmi quels déchirements naquit la poésie dionysienne de Verhaeren, il n'est que besoin de lire ces poèmes de torture qui s'appellent *Les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs, les Apparus dans mes chemins.*

Tous les tourments de l'humanité, en face d'une vie vaine et tissée d'épreuves, semblent s'y être condensés.

C'était par la logique même de sa pensée que le poète était tombé dans l'abîme. Ses croyances religieuses s'étaient effondrées sous l'assaut de sa raison. Vide immense! Avec des regrets ardents, il évoque l'enchantement de ces rêves mystiques que rien ne saurait remplacer. Toute la joie, toute la beauté du monde se sont écroulées en même temps que sa foi :

La neigeuse raison gèle le doux mystère
Du bon Jésus pasteur qui s'en revient là-bas
Par les jardins, avec ses pauvres agneaux las.

Ses croyances tombées, Verhaeren restait obsédé par le mystère de la destinée. Son esprit s'était heurté à l'impossibilité de savoir comme à un mur de fer. Toute sa réflexion mise en œuvre n'avait pu que lui montrer le néant de l'humanité et l'absurdité de l'existence. En un monde illusoire, une seule réalité : la Douleur!

Aussi, dans cette âme affamée d'idéal, quels tourments! Il est le martyr qui assiste à son agonie, sachant que ce martyre est dépourvu de sens. Lucide ironie dans la vision de son propre supplice! Sur la couronne d'épines qui transperce son front, il sait bien qu'il n'est aucun reflet divin.

« Lassé du bien, lassé du mal, lassé de tout », ainsi se juge le poète. Son œuvre elle-même, il la bafoue, elle est néant comme tout ce qui est humain :

Mes bras sont vains,
Toute ma tête est vaine,
Et mon œuvre folle ou sereine
A chu dans le fossé.

Son âme est une morte pour laquelle le monde fait entendre des tintements funèbres. Des glas partout! Glas du désir, glas de la joie, glas de l'espoir, glas de la connaissance! Pas une lueur aux horizons.

Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise...
Elle est morte de trop savoir,

De trop vouloir scruter la cause...
Elle est morte atrocement
D'un savant empoisonnement.

Un seul souhait : la cruelle paix du néant!

Et cependant, parmi cet accablement sans remède, tressaillent, comme une merveilleuse promesse, des éléments dionysiens qui sont, à l'insu du poète lui-même, preuves de vitalité et affirmation quand même de la vie.

C'est d'abord la puissance dans l'intensité de la souffrance. Tout l'être du poète est terrassé par l'étreinte de la douleur, mais sous cette étreinte, nous sentons se contracter des muscles comme ceux des Esclaves de Michel-Ange! Le poète est écrasé par le Tragique de la vie, mais dans sa défaite, il y a des soubresauts, des cris, des convulsions, où se trahit une exceptionnelle puissance vitale. Le patient se tord et rugit sous la douleur comme un Titan. Tel cri de détresse fait passer en vous ces frissons qu'éveille la révélation d'une force sauvage.

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices...

Le monde intérieur et le monde extérieur apparaissent au poète torturés dans d'horribles tressaillements, comme au jour où l'on crucifie un dieu.

Crucifié! Le voilà, le mot leit-motiv! L'âme du poète est crucifiée, « un quotidien martyre »

Saigne la vie en croix aux quatre coins du soir

et les soirs eux-mêmes saignent là-bas, horriblement, « crucifiés sur l'horizon ».

Non, il n'est pas un vaincu, l'homme qui met tant d'âpre puissance à clamer sa détresse!

Ces maux qui l'accablent, Verhaeren d'ailleurs les regarde face à face. Nul faux-fuyant, nulle tentative pour se donner le change. Il veut contempler ses tourments dans tout leur tragique. On sent chez lui, et cela est bien de l'essence d'une nature dionysienne, une sorte d'attrait

cruel pour la luxuriance tragique de la vie. Il porte son agonie comme une parure d'un sombre et somptueux éclat. Sa souffrance lui est motif de farouche orgueil. Plus encore, il se grise de sa douleur immensément.

> Je veux boire les souffrances comme un poison
> Vivant et fou...

L'étrange joie jaillie de l'ivresse même de souffrir, il la clame, il vit cette « extase née de la douleur » dont parle Nietzsche.

Et déjà, sous l'empire de cette ivresse, voici qu'éclate le phénomème spécifiquement dionysien. L'individualité du poète se brise, sa vie déborde sur la nature entière, et son rêve obsédant de mort se transforme en un rêve de communion farouche avec l'univers par l'anéantissement de tout son être :

> Mourir ainsi, mon corps, serait le rêve!
> Sous un suprême afflux de couleurs et de chants,
> Avec, dans les regards, des ors et des couchants,
> Avec, dans le cerveau, des rivières de sève!

L'ivresse dionysienne, même dans les situations les plus poignantes, tend à la joie, à l'affirmation de la vie. Un jour donc, la puissance d'ivresse se révéla chez Verhaeren comme puissance de bonheur, d'extatique bonheur. La connaissance avait plongé Verhaeren dans l'abîme, le don de l'ivresse le délivra. Ce n'est pas par le raisonnement qu'il guérit de ses angoisses. Le raisonnement, loyalement et logiquement mené, lui faisait apparaître la vie en cruelle vanité.

La guérison de Verhaeren fut aussi normale que l'avait été sa chute. Plongé par le raisonnement dans les affres du doute, sa nature dionysienne l'affranchit de ses tourments par le don bienheureux de l'ivresse. Tel est le sens que nous attribuons au célèbre poème intitulé *Saint-Georges*. Dans la fraîcheur vibrante du matin, il vient cuirassé de lumière, le chevalier symbolique. Il vient non

pas en consolateur théorique, expert en dialectique; non, il vient porteur d'un message d'ivresse

> Comme un intime et pur cordial d'or
> Il m'a rempli de son essor

Ce qu'il apporte, c'est la volonté de se donner corps et âme à la vie, c'est la volonté de vaillance conquérant la joie sur les plus navrantes douleurs. Aux mains du prince de clarté, le poète remet « les fleurs tristes de sa douleur ». Et ce fut un Hosanna qui ne devait plus être renié :

> Sonnez toutes mes voix d'espoir!
> Sonnez en moi; sonnez sous les rameaux,
> En des chemins pleins de soleil...

Du sein des douleurs, une fois de plus, Dionysos renaissait! Le don poétique de transmutation du réel sauvait un homme.

§

> O vivre et vivre éperdument!

s'écrie Verhaeren. Parfaite devise de l'homme dionysien dont l'âme peut se définir selon Nietzsche *un ouragan de vie ardente*. La « vie ardente », terme de prédilection pour Verhaeren! Ivresse, exaltation, autres mots dionysiens, obsédants chez le poète des *Forces tumultueuses!* Nous sommes « ivres du monde » et « ivres de nous-mêmes », répète-t-il à satiété.

Les langueurs floues, les tiédeurs des mélancolies voluptueuses, les demi-teintes des désirs naissants, les lueurs déclinantes des rêveries ne sont point son fait.

> J'ai construit dans mon âme une ville torride.

En cette âme, c'est une atmosphère de flamme. Tout lui est motif d'exaltation.

Verhaeren se grise à la pensée de son corps harmonieux et fort, à la pensée de son sang qui monte vibrant dans ses artères, à la pensée de son cerveau vigoureux où bout le flux des idées, à la pensée de ses yeux où se

reflète l'éternelle beauté du monde. Voir, respirer, parler, se mouvoir, lui sont choses merveilleuses pour lesquelles il clame son enthousiasme.

Pour se griser de son corps, il va parmi les campagnes, il s'excite en sa course poursuivie au hasard, et la joie de la chair gorgée d'air et de mouvement s'exhale par des cris inarticulés et fervents.

Les idées grisent le poète aussi violemment que les sensations. Leur flux montant au cerveau comme un vin trop fort le brûle de son effervescence.

L'éternel effort humain que rien ne saurait décourager fait également passer dans tout son être des frissons ardents. La passion des rêveurs obstinés et des chercheurs jamais lassés, amants du « travail fou » et de « ses fièvres lyriques », il la vit sympathiquement et puissamment. Les vouloirs tenaces et durs de ceux qui luttent sans trêve pour arracher au monde ses richesses, il les recrée magnifiés en son cœur et en son esprit. Il est semblable à tel de ses personnages qu'il définit l'exalté de la vie élargie et qui, le soir, sous sa lampe, sent battre en son cerveau le rythme formidable de l'activité du monde.

Ivre de ses calculs, fiévreux de ses conquêtes,
...... le monde entier lui battait dans la tête
Avec ses docks, avec ses ports, avec ses mers.

Ivre de l'effort humain, Verhaeren est ivre également de la lutte, éternelle loi qui préside à l'essor des activités. L'atmosphère chaude et rude de la bataille humaine, il la respire, elle le tonifie, elle le fait vibrer jusqu'au plus profond de lui :

Je veux la lutte avide et sa fièvre féconde.

L'amour rêvé par le poète est lui aussi rutilant de fièvre. L'homme et la femme se gorgent à pleine bouche de leur chair. Voyez ce portrait de la Femme dont la farouche beauté se dresse dans *les Forces tumultueuses*.

Un méridien soleil me ravage le cœur...
J'aime l'homme comme une proie...

Il semble cependant que le principal poème d'amour de Verhaeren, l'ouvrage intitulé *les Heures claires*, représente une exception dans cette œuvre où flamboient toutes les ivresses. Il y a là des fraîcheurs de ruisseau dans la mousse, des harmonies secrètes et voilées. *Les Heures claires* n'en sont pas moins une œuvre d'ivresse. Mais cette ivresse-là, dans son paroxysme même, parle moins haut que ne parlent les autres ivresses. Car elle s'appelle *l'ivresse de la reconnaissance.*

Verhaeren va-t-il parmi les choses extérieures? Il est encore l'homme de la vie ardente. Il vient surexciter son ivresse de l'ivresse même qu'il sent bouillir en tout ce qui est. Les géantes forces d'essor qu'il devine tendues derrière toutes apparences, il veut les absorber en son être propre pour en gonfler la puissance vitale. Beaucoup plus que des aspects esthétiques, ce que va chercher Verhaeren dans les choses extérieures, ce sont les pulsations géantes du monde en essor, les rythmes profonds et violents, capables d'amplifier le rythme de sa vie individuelle.

En quête perpétuelle de toutes les sources d'ivresse, Verhaeren est naturellement conduit à dépasser les exaltations individuelles pour tressaillir profondément de tous les grands frissons collectifs. Il aime à s'abandonner aux sentiments qui roulent leur tempête sur l'immensité mouvante des foules :

Engouffre-toi,
Mon cœur, en ces foules battant les capitales
De leurs terreurs et de leurs rages triomphales.

Frémissante des grands émois collectifs, l'œuvre de Verhaeren est un des miroirs les plus curieux de la période que 1914 vint clore brutalement. L'ivresse du poète devant le tourbillon de la vie moderne, devant son essor puissant et pénible, apparaît parfois comme une tentative de la civilisation du fer et du feu pour se griser de son tragique effort. Les foules d'alors, au-dessus de leur

âpre travail, voyaient briller la promesse d'un avenir de lumière qui rachèterait toutes leurs souffrances présentes. Verhaeren s'exalta pleinement de cette aspiration naïve. *Les Flammes Hautes* sont dédiées à ceux qui aiment l'avenir. Démontrer comment le poète fut dupe d'un mirage serait aisé. Ce serait superflu.

Ce qu'il nous plaît de constater, c'est que son tempérament dionysien préserva Verhaeren de rêver un paradis futur de mièvrerie et de fadeur. L'âpreté immanente à la vie n'est pas bannie du monde à venir. Ce monde sera le paradis des courageux, des ardents, des volontaires qui se seront fait des natures plus fortes et plus ferventes, plus capables d'embrasser avec amour la vie et sa grande loi d'effort et de douleur. Le paradis futur de Verhaeren naîtrait au jour où la puissance d'exaltation et la ferveur de vie seraient, chez les hommes, supérieurs à toutes les cruautés du monde. Je doute que ce paradis dionysien agrée à la masse de ceux qui tendent leurs bras vers le Futur!

Le livre intitulé *Les Ailes Rouges de la Guerre* nous pose un problème. Dans ces poèmes, Verhaeren communie avec les souffrances de son pays violé par l'ennemi. Il pleure devant une cruauté cachée au fond de l'homme et qui dépasse tout ce qui peut être imaginé. Cette ivresse frénétique de vie qui devait mettre en tous temps et en tous lieux le poète à la hauteur de la « loi de férocité » qui régit le monde, Verhaeren fut assez humain pour voir qu'il ne pouvait la maintenir en face du massacre mondial. Il est de dures réalités qu'on peut métamorphoser par la puissance de l'ivresse. Il en est d'autres où elle est impuissante. Allez donc dire à celui qui passe tous les jours de sa déplorable vie devant un four ardent qu'il peut transmuer cela en joie par la vertu de l'exaltation! Allez donc dire au soldat qui va être mis en lambeaux sur un champ de bataille que l'ivresse de vivre peut lui faire accueillir cela avec joie! Convenons bonnement que

toute attitude humaine rencontre le moment où elle ne peut affronter le réel. Quant aux *Ailes Rouges de la Guerre,* c'est un livre où l'ivresse fervente de Verhaeren est pour ainsi dire retournée. Et cependant livre d'ivresse exacerbée! Ivresse d'amour pour la patrie martyre qu'à certains jours déments, le poète voudrait encore plus douloureuse pour l'aimer davantage! Ivresse de haine pour l'Allemagne qui a tué — pour toujours peut-être — l'optimiste idée qu'en nos jours l'homme aimait à se faire de l'homme! Si l'Allemagne, hélas, s'était bornée à détruire une erreur psychologique!...

Quoi qu'il en soit, l'œuvre poétique de Verhaeren témoigne d'une âme qui conquiert ses rythmes de joie en s'ouvrant chaque jour plus largement à tous les souffles de vie perçus comme sources d'exaltation.

Homme je suis, disait Térence, et rien d'humain ne m'est resté étranger. Poète je suis, aurait pu dire Verhaeren, et rien des ivresses de l'homme ne m'est resté étranger.

§

Emporté par l'ivresse dionysienne au sein d'une vie plus riche, le poète ne voit plus les choses selon la norme. Dans cet état de vie suréminente, *le démesuré se révèle vérité,* nous dit Nietzsche. Nulle expression ne convient mieux pour Verhaeren.

Cette tendance au démesuré enfante chez le poète une philosophie qu'on pourrait nommer la philosophie de l'exubérance. La vie n'est pas moindre effort, elle n'est pas économie des forces. Elle est luxuriance, prodigalité insensée, élan fou. Elle est un essor tumultueux qui cherche à se dépasser sans trève et à toujours accélérer ses rythmes de vertige :

> La vie, elle est là-bas, violente et féconde,
> Qui mord, à galop fous, les grands chemins du monde

Regardez les personnages que Verhaeren aime à cam-

per. Ils sont des géants de l'ardeur de vivre. Ils sont des embrasés de la pensée ou de l'action et parfois les deux.

Embrasés de l'action, Charles le Téméraire et Jacques d'Artevelde recréés par le poète. L'âme du vieil Artevelde est pleine de grondements d'orage, de feux de fureur et, même au soir de la défaite, elle arde encore « comme du fer qui bout ».

Un banquier s'assied face à son bureau. Dans le silence de son cabinet de travail, son âme s'amplifie de l'immensité même de ce monde des affaires qui fait trembler d'un bout à l'autre le globe :

> Le Cap, Java, Ceylan vivent devant ses yeux,
> Et l'océan d'Asie, où ses mille navires
> A l'est, à l'ouest, au sud, au nord, cinglent et virent
> Et les voiles au clair, rentrent dans des ports bleus.

Aux embrasés de l'action correspondent les embrasés de la pensée. Voici les moines avec « les éclairs d'or de leur âme orageuse »; voici les chercheurs, les savants, « ouvriers exaltés de la vie » et voici les artistes en l'âme de qui se mêlent toutes les fièvres. Voyez le *Michel-Ange* sculpté par Verhaeren. Tous les sentiments où il puise sa force créatrice se heurtent en « un tragique ouragan ». Il est fièvre le jour, il est fièvre la nuit :

> Ses nerfs restaient brûlants jusque dans son repos...
> Il était frémissant toujours, comme une flèche
> Qui troue une muraille et vibre dans la brèche...

Pour les êtres qu'enfante ou recrée l'imagination du poète, les états d'exaltation suprême qui sont l'accident de la vie habituelle sont l'essence même de la vie.

A son tour, le monde extérieur, tel qu'il apparaît à Verhaeren, est un monde qui semble créé pour des colosses grisés de leur force.

D'abord, en cet univers, tout vit et vit avec une intensité outrée. Rien en repos. La force en action qui est la vie palpite aux choses les plus inertes. Un arbre est un

géant, ivre de sentir monter en lui les flux vibrants des sèves, ivre de lancer le fouillis bruissant de ses ramilles vers la haute lumière. L'arbre est un lutteur, il se cabre sous l'ouragan, il combat superbement contre les rafales d'hiver pour s'ériger ensuite dans la beauté d'un hymne de victoire. Un fleuve est également un géant exalté de sa force jaillissante. Le vent est lui aussi un être immensément vivant qui a composé son âme de toutes les parcelles d'âme qu'il a dérobées à toutes choses dans sa course frénétique à travers le monde.

En dressant ce monde énorme où toutes choses recèlent des âmes fiévreuses, Verhaeren se montre créateur de mythes et fait évidemment songer à Hugo.

Mais dans le plus gigantesque agrandissement, Hugo reste l'évocateur magistral de tous aspects matériels. A toutes échelles de grandeur, il demeure le très sûr voyant de toutes les formes du monde en repos ou en mouvement, estompées ou découpées, élégantes ou massives, saisies dans leurs détails ou dans leurs masses d'ensemble. Même qualité plastique n'existe pas chez Verhaeren et d'ailleurs il ne semble guère la chercher. Il atteint cependant par d'autres voies à une réelle puissance évocatrice. Il a campé l'arbre comme le héros de quelque épopée titanique. Vous chercheriez en vain les mots qui le font apparaître avec sa forme totale, l'architecture de ses détails, la physionomie spéciale due à son espèce. Il se dresse cependant devant vous en massive vigueur. Mais c'est par une intensification prodigieuse de la force cachée qui tressaille en lui. C'est encore en faisant sentir dans son rythme de vie une sorte de géante, brutale et sourde ivresse.

Un paysage de Verhaeren bien plus qu'une évocation pittoresque est un tourbillon de forces exacerbées. L'impression d'ensemble résulte de la manière dont s'affrontent et s'étreignent les forces en rut qui palpitent derrière toutes apparences. Le « démesuré » dionysien est

dans l'intensité de la force intérieure poussée à l'outrance, beaucoup plus que dans l'agrandissement linéaire.

La tendance de Verhaeren à voir le monde sous l'aspect du « démesuré » se marque particulièrement dans son évocation de la civilisation moderne. Elle lui apparut sous l'aspect d'une activité effrénée et d'une intensité cyclopéenne de travail. Nul doute que Verhaeren n'ait songé à dresser l'âpre épopée de l'âge industriel.

La puissance mythique, liée à l'intuition dionysienne de la vie éparse en toutes choses, sert le poète dans son dessein. Les usines, les banques, les machines, les bazars, toutes les créations de la vie moderne deviennent des êtres vivants d'une vie suraiguë.

L'Usine se dresse là-bas, colossale et avide. Elle semble un monstre fiévreux qui engouffre en ses profondeurs les wagons de minerai et les grappes d'hommes minuscules. La Bourse est un torse géant de pierre et de métal où bat le cœur du monde.

L'or lui-même, vers qui se tendent toutes les mains crispées, tressaille d'une vie immense et trépidante. Il épie la situation politique et les fluctuations de l'Univers lui insufflent leurs anxiétés.

La ville colossale qui « luit comme une mer », elle est un organisme monstrueux et complet. Elle souffre, elle tressaille, elle chante. Elle a même son âme qui plane impérieuse, mais invisible. Au-dessus de la trépidation des carrefours et des usines, ne sentez-vous pas pleurer, « vivifiantes, les Idées »?

Le monde moderne revêt chez Verhaeren un aspect démesuré, moins par un agrandissement des apparences extérieures que par l'extrême intensification de la force de vie et l'accélération du rythme vital qui sont les deux phénomènes inhérents à l'ivresse. Il est le monde de toutes les fièvres : fièvres du labeur, fièvre du plaisir, fièvre de l'ambition, fièvre de la lutte, fièvre de la force tourbillonnante.

En réalité, le monde moderne devient pour Verhaeren une épopée héroïque et guerrière, l'épopée de la volonté humaine exaltée d'elle-même, partie pour dompter l'univers. Il est si prodigieux, si tendu, cet effort humain, que la terre en bout et que toutes les forces du monde semblent vibrer harmoniquement à ce déferlement d'activité. Quand tictaquent les métiers, quand tintamarrent les trains, quand flamboient les Usines, on dirait

> ... Que l'effort musclé de la cité entière
> Paraît à tels moments se bander sous la terre!

Le rythme fou sur lequel se déploie le tumulte de l'existence moderne, Verhaeren aime à l'incarner dans les mouvements de marée qui saisissent soudain les foules et les font ressembler aux forces amples et brutales de la nature elle-même! Les foules effrénées, les foules en rut, voilà des évocations épiques en lesquelles se complaît Verhaeren.

Epopée dionysienne de la vie moderne, telle pourrait se définir l'œuvre de Verhaeren si l'on entend par là que la vision demesurée de la nature et de l'humanité, sans laquelle il n'est point d'épopée, jaillit de la perception de cette vie sous l'aspect d'un excédent de force exaltée d'elle-même!

§

L'homme dionysien puise dans son exubérance de vitalité le courage nécessaire pour voir la réalité telle qu'elle est avec ses angoisses, ses cruautés, ses détresses et ses abîmes. En un sens, nous dit Nietzsche, l'homme dionysien est semblable à Hamlet : « tous deux ont plongé dans l'essence des choses un regard décidé ». L'homme dionysien est assez fort pour se faire du monde une vision tragique.

Verhaeren est descendu aux gouffres de douleur. S'il fut vainqueur de ses détresses, ce ne fut pas en enveloppant les choses d'un voile idéalisateur, ce fut en exaltant sa force jusqu'à la hauteur de

L'âpre et terrible loi qui régit l'Univers.

Même lorsque le poète clame son ivresse de vie, il sait que sur tout ce qui est règne une « loi de férocité ». Même dans ses chants de joie, il sait que la douleur est l'essence du monde et que « vivre et souffrir sont un ». Même lorsqu'il exhale son amour de l'homme, il sait que la lutte est le canevas de l'existence. Il sait que toute grandeur s'achète par des sacrifices cruels. Il sait que le courage se trempe dans l'épreuve. Il sait que le savoir requiert un dur regard. En l'évocation du monde de Verhaeren, il semble qu'on entende d'abord un bruit confus de mêlée, un cliquetis de forces entre-choquées. Car le poète a vu qu'il faut

Prendre chaque bonheur d'assaut
Au prix d'une victoire.

Considérez les personnages de loin en loin campés dans l'œuvre de Verhaeren. Ah, ce ne sont pas des natures idylliques! Ils regardent la douleur face à face et la bravent d'un œil altier. Pour réaliser le rêve d'eux-mêmes qu'ils portent en leurs cœurs, ils acceptent virilement toutes les batailles!

La douleur et la lutte ne peuvent donc pas être bannies de l'existence. Il en est de même du mal. Dans le monde tel que le voit Verhaeren, le bien et le mal se présentent inextricablement et indissolublement mêlés. Ce qu'il y a de meilleur en l'humanité plonge aux intimités mystérieuses du mal comme un arbre étoilé de fleurs sinue par ses racines aux profondeurs du terreau. Dans l'égoïste désir de conquérir fortune et honneurs, le fécond labeur prend naissance. L'or déchaîne les plus féroces convoitises, il est aussi l'auxiliaire précieux de l'effort humain.

Les rêveurs doivent donc renoncer à la vieille illusion d'extirper le mal pour ne laisser fleurir que le bien. Tout ce que les âmes tendres réprouvent est partie nécessaire de l'âpre beauté du tout. Jetez un viril regard sur la vie.

Elle est un escalier gardé par des flambeaux;
Et les affres, les pleurs, les crimes, les fléaux,
Et les espoirs, et les triomphes, les cris, les fêtes,
Grappes de fer et d'or dont les rampes sont faites,
S'y nouent violemment en une âpre beauté.

Ce qui existe dans le monde moderne d'âpre et de dur s'accuse chez le poète en traits vigoureux. En même temps que grandit la fièvre d'effort et de pensée, grandit la fièvre de jouir. Le vice humain se gonfle à notre époque de toute l'ardeur dont vit le monde. On veut la vie intense dans le bien comme dans le mal. A côté de la ruée au labeur, le monde moderne grimace dans sa ruée vers l'or, l'alcool et la luxure. Entendez le cri profond de notre époque :

De l'or! boire et manger de l'or.

Si Verhaeren exalte l'intensité du labeur moderne, il voit aussi ce qu'il offre de trop tendu et de trop convulsé. Il sent bien le pli de douleur et de fatigue que porte le monde d'aujourd'hui. Le trop d'effort mine l'homme. Le surmenage le pousse vers la folie.

Aussi dans ces foules tassées des villes, usées de travail, usées de plaisirs malsains, la mort taille de larges brèches. Elle passe avec ses épidémies, cueillant d'un seul geste des grappes d'hommes :

Tombereaux pleins, la Mort circule...
Tragique et noire et légendaire,
Les pieds gluants, les gestes fous,
La mort balaie en un grand trou
La ville entière au cimetière!

Oui, Verhaeren se grise d'une farouche passion pour la vie. Mais il sait en voir les rudesses et les cruautés. S'il acquiesce à l'existence, ce n'est pas que son œil n'en ait discerné les brutales réalités. Et lui-même a dit :

L'âpre nature a guerroyé par tout mon être
Lui imprimant la loi de sa férocité.

On comprend que M. Henri de Régnier ait pu dire de Verhaeren qu'il est tout à la fois un « réaliste et un rê-

veur ». Ces deux traits de caractère s'allient bien à l'esprit dionysien. Car l'esprit dionysien veut se griser de vie, mais cette exaltation a pour condition préalable le sentiment d'une victoire. Pas de joie dionysienne sans obstacles domptés. Pas de joie dionysienne sans le sentiment de puissance. C'est pourquoi Verhaeren, si fervent de vie, aime à en étaler tels aspects douloureux et poignants. C'est presque un besoin de porter jusqu'à l'épique les maux du monde pour se dire qu'on les a subjugués et pouvoir goûter ainsi une plus totale ivresse de force. Ce pouvoir dionysien de transmutation du réel, qui a sauvé Verhaeren, aime à prendre pour aliments de rudes aspects de la vie. Cela me semble si vrai que lorsque Verhaeren veut faire briller les attraits de sa « ville future », ce sont des obstacles à surmonter, des luttes à soutenir, des efforts de perpétuelle ascension qu'il offre comme perspectives alléchantes. Il s'en voudrait d'enlever à la vie son âpreté.

Regardez le navire symbolique des *Rythmes souverains*. Dans la nuit d'étoiles, il vogue sur l'océan de paix. En réalité,

Il tangue sur l'effroi, la mort et les abîmes.

§

Dans *l'Origine de la Tragédie*, Nietzsche nous montre comment l'homme dionysien, après avoir vu à plein l'essence douloureuse de la vie, s'affranchit d'une telle vision par le don de sortir de soi, par le pouvoir de se dissoudre en toutes choses, qu'il sent en leur fond identiques à lui-même..

La vision tragique se résout dans l'enchantement de l'ivresse dionysienne, en ce que Nietzsche appelle « l'Evangile de l'harmonie universelle ». « Ce n'est pas seulement l'alliance de l'homme avec l'homme qui est scellée de nouveau sous le charme de l'enchantement dionysien : la nature aliénée, ennemie ou asservie, célèbre, elle aussi,

sa réconciliation avec son enfant prodigue, l'homme. » Nietzsche décrit lyriquement cet état où l'individu se fond en tous êtres, en toutes choses et à travers eux s'anéantit dans l'éternelle Force de vie : « Chacun se sent avec son prochain, non seulement réuni, réconcilié, fondu, mais encore identique en soi.... Chantant et dansant, l'homme se manifeste comme membre d'une communauté supérieure. » C'est « l'anéantissement de l'individu » et sa « dissolution libératrice par un sentiment d'identification mystique ».

Cet état dionysien où l'âme individuelle se fond en l'âme du monde, à tel point que c'est l'Univers qui parle par la bouche du poète, Verhaeren en a pleinement conscience. Comme Nietzsche, il voit le secret du poète lyrique dans « l'identification absolue de soi-même avec l'âme du monde ». Dans un poème de la *Multiple Splendeur*, Verhaeren définit la nature du poète. Il garde intacte une âme de primitif, une âme des temps naïfs où l'homme ne se connaissait pas distinct des choses qui l'entouraient et sentait passer en lui le frisson qui fait tressaillir la vie en tout et partout. Dans les *Forces tumultueuses*, même définition des poètes. Ils sont ceux dont l'individualité se dissout dans l'âme universelle. Ils passent « pareils aux dieux », dédiant leur vie « au cœur de l'Univers ».

Un tel mode de sentir imprime profondément sa marque sur le sentiment de la nature. Du jour où Verhaeren a cru que toutes choses étaient au même titre que lui de « merveilleux fragments du monde » où bouillonne la même vie universelle, le bois, le mont, le sol, le vent, l'air et le ciel lui sont devenus « fraternels ». L'élan des sèves et la montée du sang aux artères du poète étant identique essor, Verhaeren s'écrie en face de la forêt :

La forêt est un monde et sa vie est la mienne.

Admirer la beauté et la force des choses, c'est admirer sa propre beauté et sa propre force, puisque la vie des

choses et celle de l'homme ne font qu'un. La splendeur du monde est sujet de joie et d'orgueil pour l'homme, puisque les objets extérieurs et l'homme ne sont que des morceaux d'une même réalité.

Et je m'aime moi-même en la splendeur des choses.

Aimer les choses, c'est se plonger en elles, les plonger en soi et se fondre ainsi au cœur de l'Univers. L'amour de la nature devient alors du délire. On ne regarde plus les choses, on veut les éteindre. En une folie d'amour, on veut s'anéantir avec elles aux abîmes de l'Etre Infini. Ces fleurs, baisons-les et nous sentirons l'immense griserie de baiser les lèvres mêmes de la terre. Ce vent, donnons-lui nos cheveux, soyons fous de son essor, puisqu'il vient d'étreindre le monde et qu'en nous abandonnant à lui, nous cueillerons dans son élan l'âme de l'Univers. Ce chêne d'âpre et farouche puissance, sentons le jaillissement de la vie universelle dresser le jet de ses branches. Embrassons-le, baisons sa rugueuse écorce, que sa rude vie passe en nous et qu'en communiant avec elle, nous soyons identifiés à l'éternelle Force de vie!

Dans ce délire où il n'est plus qu'une réalité : l'Etre universel, la vie du paysage et celle du poète sont mêlées de telle manière que l'homme ne sait plus où finit sa personne et où commence l'individualité des autres êtres :

Je ne distingue plus le monde de moi-même.
Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,
Je suis le sol dont je foule les cailloux pâles
Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale,
Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant...

Le poète cueille sa vie dans tous les aspects du monde et toutes les forces de l'Univers, il les trouve également en lui.

Par ce sentiment dionysien de la nature, l'âme du poète devient un paradis où toutes choses sont amoureusement accueillies. Que d'autres, descendant « jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur », y contemplent la tristesse de

l'individu à l'état « séparé », Verhaeren, regardant son âme dionysienne, y voit s'étaler l'infinité des mondes!

Sous l'empire de l'ivresse dionysienne qui fond le cœur de l'homme au cœur de l'univers, *l'amour* lui aussi prend de curieux caractères.

Et d'abord, la nature ne sera plus seulement pour l'amour ce cadre de beauté qui semble parer les paroles de tendresse de tous les parfums de la terre. La vie de l'homme étant la même que celle qui s'exalte aux corolles des fleurs, tout le vertige qui palpite aux chairs émerveillées des amants va prolonger son ondulation sur la nature entière. Quand les amants se grisent de leur passion, le monde entier en frissonne.

Aussi, le baiser d'amour des amants est-il un baiser donné à toutes choses. S'aimer, c'est pour eux tout aimer et être aimé de tout. Mais cet amour va s'approfondir encore. L'élan qui gonfle les âmes des amants se révèle à eux comme l'élan même qui gonfle le cœur de l'univers. Dans leurs caresses, dans les vibrations sympathiques de leurs êtres, ils se sentent en accord total avec les grandes forces du monde :

> Nous serons un désir inassouvi, d'amour,
> D'accord avec le cœur inassouvi du monde!

L'ardeur qui jette les lèvres contre les lèvres, c'est l'essor même de la vie universelle. Alors naît en ceux qui s'aiment une sorte de sentiment religieux, et comme une adoration passionnée pour cet infini qui traverse ineffablement leurs êtres :

> Parce qu'en nos âmes pareilles
> Quelque chose de plus sacré que nous
> Et de plus pur, et de plus grand s'éveille,
> Joignons les mains pour l'adorer à travers nous.

L'amour devient ainsi une religieuse communion avec l'Etre universel. Par delà les caresses du couple humain se révèle

> L'Universel baiser qui fait s'aimer les mondes.

Le don de plonger son éphémère individualité au sein de l'Etre universel par l'ivresse dionysienne va transformer aux yeux du poète la mort elle-même. Mourir, c'est délier matériellement son être en l'Etre universel. C'est défaire les éléments de son individu passager, qui continueront leur éternité de vie dans la suite infinie des métamorphoses. Mourir, c'est continuer à vivre sous d'autres formes puisqu'en l'Univers il n'est que de la vie. La pensée de la mort est pour le poète le pressentiment d'une reprise de lui-même par l'Etre universel, unique réalité.

Verhaeren, un soir, regarde le tumulte inassouvi des vagues. Il songe à son avenir d'après la mort. Son être alors épars, fondu au flux des forces éternelles, vivra sourdement balancé dans leur essor :

J'aurai l'immensité des forces pour cercueil
Et leur travail obscur et leur ardeur occulte.
Mon être entier sera perdu, sera fondu
Dans le brassin géant de leurs tumultes.

Du jour où l'ivresse dionysienne a révélé au poète que son moi passager et l'âme du monde étaient même réalité, le mot mourir a perdu son sens. Et lui de dire en évoquant le souvenir d'un instant où il a senti cela avec acuité :

Sur la vie et la mort planait même visage,
Je ne distinguais plus leur forme au fond des âges;
Tout me semblait présent et je me transformais
Moi-même et je me confondais, avec un être immense
Qui ne voit plus quand tout finit, quand tout commence.

§

Conscient de sa nature dionysienne, Verhaeren, en même temps qu'il fut un poète inspiré, voulut être un créateur de valeurs. Il ne se contenta pas d'exprimer ses émois et ses rêves, il voulut aussi dicter des règles de vie.

Les natures dionysiennes se complaisent à voir la réalité sous son pur aspect tragique, mais, par un phénomène

en apparence opposé, leur exaltation engendre des chants de joie.

Pour de telles natures, la règle capitale est *l'affirmation joyeuse de la vie,* même dans ce qu'elle a de plus douloureux, de plus incertain, de plus étrange et de plus dangereux.

> Voici la violente et merveilleuse ivresse
> D'un vin si fort que rien n'y semble amer.

La vie est pleine de douleurs, mais elle est en même temps gorgée d'ivresses. Douleur et ivresse sont les deux aspects complémentaires de la grande harmonie. Quelques instants de cette ivresse où l'homme s'anéantit dans l'être universel rachètent toutes douleurs et vous mettent au rang des dieux. Mieux encore, la plus haute joie n'est peut-être que de la douleur transmuée par l'exaltation.

> Au fond de la torture on voit des yeux sourire.
> Nous sommes tous des Christs qui embrassons nos Croix.

C'est dans la lutte contre la douleur que l'homme prend vraiment conscience de son pouvoir. C'est après l'avoir vaincue qu'il connaît la plus riche ivresse de force. Où il n'y a pas eu douleur, ne cherchez ni profondeur, ni grandeur, ni beauté. Ou plutôt, si l'ivresse fervente de vivre habite en vous, la douleur n'est plus de la douleur. Elle est quelque chose de vibrant et de profond qui est aussi de la joie. Douleur et joie ne sont plus qu'éléments de votre extase.

A l'affirmation de la vie sous son aspect tragique s'ajoute naturellement l'affirmation de la vie sous son aspect aventureux. Que l'homme ne compte jamais sur le repos. Il est un combattant et un conquérant. La fauve mêlée le réclame et le happe. Il faut être amant du risque. Il faut savourer

> La joie âpre d'être en péril, d'être en danger.

Il faut prendre rang parmi ceux qui veulent toutes les luttes et dont on peut dire

La vie est un combat qu'ils ont changé en fête.

Rude et farouche est notre vie moderne. Qu'à force de ferveur, elle soit elle aussi perçue comme joie!

L'incertitude à son tour partout nous enveloppe. Nous ne savons d'où nous venons. Nous ne savons où nous allons. Qu'importe. Il faut nous donner à l'élan de la vie et nous identifier à lui.

Toute la vie est dans l'essor!...

et encore:

Toute la joie est dans l'essor....

Dans le poème *Sur la mer,* qui ouvre les *Forces tumultueuses*, un navire est parti, voiles gonflées. Les passagers comptent rencontrer les apparitions merveilleuses qui ont illuminé le même voyage accompli par leurs prédécesseurs. Hélas, ils ne rencontrent rien de ce qu'ils avaient espéré. Au retour, les matelots pleurent leurs illusions écroulées. Non, ils ne feront plus ce voyage menteur et sans but. Mais il était parmi eux des mousses qu'avaient grisés les péripéties du voyage, l'espace vertigineux et l'Inconnu affronté. Et eux de vouloir à nouveau le voyage.

Et dans la nuit venue, avec des cris de fête,
Ils s'en furent dans la Tempête.

Il ne reste plus qu'à affirmer la vie dans la mort. Dans son exaltation de vie, l'homme dionysien, à travers l'anéantissement de son individu, sent persister l'éternelle force de vie. Il sent s'affirmer l'essor universel dans sa propre destruction. L'affirmation joyeuse de la vie dans la mort, vous la trouverez tout particulièrement exprimée dans le poème *Hercule,* des *Rythmes souverains*. Debout sur son bûcher, mordu de flammes, le héros sent venir l'heure ineffable d'une nouvelle et mystique communion avec l'Univers en lequel va se défaire son corps. Toute une nuit, le héros chanta et quand parut l'aube, il « chantait toujours, il « chantait encore ».

La vie étant acceptée et affirmée dans toutes ses manifestations, l'art de vivre se résume en un mot : *la volonté d'exaltation.*

La règle dionysienne de vie s'oppose immédiatement à l'art de vivre fondé sur la *connaissance*, à la sagesse théorique ou sagesse socratique. Si vous attendez d'avoir construit une théorie de l'existence pour en tirer une pratique, vous ne vivrez jamais. Ou bien, tenant trop sagement compte du pour et du contre, des chances de réussite et des chances d'insuccès, vous vivrez une vie de sagesse prudente et plate, dont vous bannirez les grandes douleurs, mais aussi les suprêmes émois. Il faut aller droit vers la vie, il faut tout affronter, il faut se griser de la totalité du réel.

La vie en son essence est « contradictoire ». Aspirant à la liberté, nous voyons partout la main de fer de la Nécessité; aspirant à l'amour, nous voyons partout la lutte; aspirant au bien nous voyons que la nature ignore tout ordre moral; aspirant au divin, nous ne rencontrons que des choses humaines, trop humaines. L'ensemble de nos connaissances est un faisceau d'antinomies. Qu'importe à l'esprit dionysien? Cherchant l'exaltation, il se donne à la vie, il s'y donne corps et âme. Contradictoire est la vie? Enivrons-nous de ses contradictions! « Dites, se plonger à s'y perdre dans la vie contradictoire, mais enivrante ». Il dit encore, le poète parfaitement conscient des *Flammes hautes* :

> Et vous, *haines, vertus, vices, rages, désirs,*
> Je vous accueillis *tous,* avec tous vos *contrastes.*

Voilà qui est catégorique.

Mais vouloir s'exalter, c'est vouloir *se dépasser.* L'ivresse née du trop-plein de vie aspire à grandir encore cette vie. Et c'est ainsi que la doctrine dionysienne devient une *doctrine d'héroïsme.*

> Il faut en tes élans te dépasser sans trêve.

Mais, direz-vous, beaucoup prennent leur essor pour

tomber ensuite misérablement. Qu'importe! Le coup d'aile de l'ivresse suprême a été senti. Un tel instant d'essor vaut mieux que toute une vie banale.

> Mieux vaut partir sans aboutir
> Que de s'asseoir, même vainqueur le soir,
> Devant son œuvre coutumière.

La source de la grande exaltation, c'est *l'admiration.* Admirez tout : vous aurez le secret de la plus profonde ivresse. Tous les hommes qui vivent autour de vous sont, au même titre que vous, fragments de l'être universel. Par là, tout d'eux-mêmes est beau au même titre que tout de vous est beau.

> Admirez-vous les uns les autres.

Allez aussi parmi le divin spectacle du monde. C'est votre sang qui coule sous les écorces de ces chênes et c'est leur sève qui palpite en vos artères.

> Il faut tout admirer pour s'exalter soi-même.

Allez plus loin encore que l'admiration. Dans l'acte d'admirer, on peut distinguer la chose admirée et celui qui la contemple. Votre vie étant la même que celle des autres hommes et de toutes choses, communiez avec eux dans l'adoration de l'Etre universel, seule réalité.

Et ainsi la poésie dionysienne de Verhaeren s'épanouit en une vraie religion : *la religion de l'univers* en qui nous vivons, en qui nous aimons, en qui nous mourons pour renaître à jamais. Telle rayonne cette « Foi nouvelle »

> Qui fait du monde l'homme et de l'homme le monde.

§

J'ai employé pour caractériser Verhaeren le mot dionysien emprunté à Nietzsche. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée! A travers ce qui vient d'être exprimé sur Verhaeren, il ne faudrait pas essayer de porter un jugement sur la pensée de Nietzsche. Le mot dionysien indique une tendance sur quoi peuvent se greffer des en-

semblables de pensées et d'art fort différents les uns des autres. La manière dont Nietzsche fut dionysien en son époque de maturité diffère même beaucoup de l'esprit dionysien défini dans *l'Origine de la Tragédie*.

Dès son premier ouvrage, Nietzsche, en peignant avec les plus vives couleurs l'enchantement dionysien, ne dissimule pas qu'aux esprits apolliniens caractérisés par la lucidité et le sens de la mesure, l'état dionysien apparaissait tout à la fois « titanique » et « barbare ». Il précise que le démesuré, l'exagération de tout ce qui est dionysien « appartiennent en propre à l'époque anté-apollinienne, à l'ère des Titans, et au monde extra-apollinien, c'est-à-dire au monde barbare ». Il affirmait donc que la plus haute perfection de l'art grec se révélait lorsque l'élan sauvage de Dionysos rencontrait la contrainte apollinienne. Et lui-même, lorsqu'il montait pour son propre compte l'inquiétante cavale dionysienne, il s'armait en même temps d'inexorables moyens de contrainte : dure domination de soi-même par soi-même, sens aiguisé de l'ennemi, main de fer capable de ne jamais trembler.

Chez Verhaeren, il me semble indéniable que l'expérience poétique sincèrement et profondément vécue prit d'elle-même un tour dionysien qui fit spontanément de lui « le poète du paroxysme ». Mais cette ivresse dionysienne se mêla cependant d'éléments bourgeois. Elle s'accoupla avec l'optimisme social et avec la mentalité humanitaire. Si bizarre que puisse paraître cette alliance de mots, par certains points de lui-même, Verhaeren est un dionysien bourgeois. L'existence d'un vrai tempérament dionysien chez Verhaeren a fait jaillir des poèmes du plus vif intérêt et son mélange avec l'esprit bourgeois a fait éclore quelques naïvetés. Le dionysien voit à plein la lutte universelle et la « férocité » qui palpite aux profondeurs de la vie. L'esprit bourgeois broche là-dessus son idée de la bonté de l'homme et sa chère espérance « d'entente universelle ». « L'évangile de l'harmonie

universelle » révélé dans l'ivresse dionysienne et que Verhaeren a parfois senti comme point de vue supérieur où s'épousent les luttes impitoyables, conditions éternelles du réel, est tout autre que le rêve d'une entente pratique entre les individus, les classes et les nations.

A vrai dire, devant l'œuvre de Verhaeren, j'éprouve des sentiments mêlés. Je suis un peu gêné quand l'apôtre dissertant se substitue au poète dionysien. Je suis subjugué quand le poète dionysien me plonge dans ses prodigieuses évocations, que semble soulever quelque ouragan déchaîné aux profondeurs de l'univers. Et je suis à nouveau un peu gêné lorsque le poète, après m'avoir entraîné à voir le monde physique et moral sous l'optique même de son ivresse, essaie d'élever, pour parler comme Kant, les maximes de son état d'ivresse à l'état de maximes universelles. J'accepte d'être complice du poète dans son illusion dionysienne de vie individuelle fondue dans l'âme de l'Univers, mais une fois dégrisé, je me refuse à célébrer à tête reposée le culte de l'Univers.

Mais ce qu'il faut voir, c'est que l'expérience poétique de Verhaeren s'est trouvée représenter l'expérience poétique même de la société d'avant-guerre. J'entends par expérience poétique pour un individu et pour une époque la manière spontanée dont l'individu ou l'époque transmuent le réel pour donner à la vie un intérêt supérieur.

Cette définition peut expliquer le vague et tenace rapport qu'on aime à établir entre poésie et religion. La religion est en effet la plus haute forme de l'expérience poétique, puisqu'elle est le moyen le plus puissant de transmuer le réel pour lui donner un intérêt supérieur.

L'époque d'avant 1914 était en réalité pratique et brutale d'une part, mystique de l'autre. Tout absorbée par la rude étreinte de l'homme et de la nature, par la chaude lutte contre l'obstacle matériel, une farouche vision réaliste était empreinte au fond de tous les esprits. Toute civilisation aspire à son poète, à celui qui aura le don

de transmuer le réel, mais en conformité avec la tendance générale des esprits. Il ne semblait guère possible que l'expérience poétique collective pût prendre la direction d'une vision à la Berquin ou à la Bernardin de Saint-Pierre. Verhaeren permettait de transmuer le réel tout en gardant la dure vision réaliste, vivante en tous esprits de ce monde d'activité tendue. Il apportait à son époque une sorte de poésie aussi âpre que l'époque elle-même. C'était un alcool ardent capable de tonifier les rudes hommes d'une rude époque. A un temps d'effort surexcité, il offrait une possibilité plus violente encore d'ivresse. Il équilibrait le brutal réalisme de l'époque par un mysticisme de vie porté à son plus haut point de tension et qui faisait aimer le sort « jusque dans ses rages ». Plus je réfléchis sur cette époque d'avant-guerre, plus je vois en elle une mentalité dionysienne amalgamée à un fonds d'idées bourgeoises. C'est pourquoi je pense que l'œuvre de Verhaeren est l'une des plus expressives de ce moment de l'histoire. Et c'est pourquoi encore on trouverait, au fond de son œuvre, quelques-unes des contradictions qui étaient au fond même de son époque.

Il y aura sans doute du déchet dans cette œuvre. Ce qui est de caractère humanitaire a chance de tomber. Il est dans l'art une morale stricte qui est rarement indulgente pour le péché de philanthropie. Tomberont peut-être aussi certains poèmes didactiques où l'âpreté de la touche masque assez mal le lieu commun et le caractère oratoire.

Demeurera ce qui témoigne d'un tempérament poétique ardent, sauvage, halluciné, capable d'allier à l'exubérance d'un Rubens une âpreté espagnole de torture à la Ribeira. Et demeureront surtout tels poèmes où Verhaeren, servi par les caractères dionysiens de son inspiration, a déchaîné les géantes forces du monde avec une intensité que peu de poètes ont atteinte.

GABRIEL BRUNET.

CONFESSION D'UN QUINQUAGÉNAIRE

—

On ne se doutait de rien. Il n'y a pas de traités là-dessus. Les médecins ne vous avertissent pas, le prêtre non plus, et vos aînés, soit qu'ils n'en aient pas souffert, soit qu'ils l'aient oublié, ne vous en ont pas soufflé mot Personne ne vous a prévenu et l'on arrive à la cinquantaine avec une âme tranquille, ingénue, confiante, persuadé que « ça durerait comme ça » jusqu'au bout... Mais pas du tout. En quelques mois on perd pied, et tout, dans votre vie, c'est-à-dire en vous-même, vous semble se ternir sous la baguette d'une mauvaise fée. Quand vous a-t-elle frôlé, cette maudite, à quel moment ? Certains de vos sentiments, elle les a comme retournés, d'une main souple, à l'envers. On se dit d'abord : « C'est de la neurasthénie. . ça passera. » Que nenni ! Ce n'est pas de la neurasthénie, c'est de l'âge. On « fait » de la cinquantaine, et l'on n'en réchappera pas.

Peut-être la guerre a-t-elle, chez certains d'entre nous, hâté ou exagéré cette crise sournoise. Je ne dis pas non. Mais on reste, de surprise, tout désemparé. On est quinquagénaire, comme, à force de toussoter et sans soupçonner le péril, on deviendrait phtisique.



... Et d'abord, rien que ce nom : quinquagénaire. Il y a du valétudinaire là-dedans, et du quinquina. Cela sent la pharmacie, évoque les infirmités chroniques d'un cacochyme, qui a des quintes. Cela dit tout. Quand on entre dans une période où l'on s'appelle, qu'on le veuille ou

qu'on ne le veuille pas, d'un nom comme celui-là, il faut s'attendre à bien des soucis. Et, de fait, on découvre bien vite ce que quinquagénaire représente d'aigreurs, de difficultés, de déceptions et qu'il signifie aussi manque d'appétit, dans un sens qui n'a plus rien de matériel. C'est un état d'anorexie. Il semble que vous entendiez votre médecin habituel vous déclarer : « Cher monsieur, vous êtes quinquagénaire. »

Brrr !...

D'ailleurs, ne porte-t-on pas le poids d'un demi-siècle ? C'est énorme.



Sans doute, on pensait bien, et sans plaisir, qu'on aurait, le moment venu, à prendre de viriles résolutions, d'ordre physique et pratique : rompre des habitudes de jeunesse (on s'était si bien habitué à être jeune !), comme on rompt avec des relations qui, décidément, ne sont pas de votre monde, sacrifier, peut-être, ce qui vous reste de goût pour l'aventure ou la fantaisie, et songer à se ménager, pour l'avenir, quelque coin tranquille, affronter un examen général chez le médecin d'une Compagnie d'assurances, se mettre tout de bon et définitivement au régime, dont on sent soi-même la nécessité depuis plusieurs années, faciliter enfin, par toutes sortes de fermes propos et de décisions énergiques, le passage inévitable dans la territoriale de l'âge mûr...

Oui, l'on prévoyait tout cela... parce que, mon Dieu, après tout, ces renoncements n'ont rien d'absolu, que des réformes de ce genre tombent aisément sous le sens et qu'on pourra les conduire, les adoucir, les suspendre à son gré. On limitait d'avance les effets d'une crise à laquelle, à vrai dire, on ne croyait pas tout de bon. Mais on n'imaginait pas qu'elle se gouvernerait à sa manière, en dehors de votre contrôle, dans un domaine différent de celui où vous la cantonniez, plus large et plus profond, et qu'en un rien

de temps, elle y bouleverserait tout votre être intime et lui ferait souffrir mille désastres. Vous lui abandonniez en rechignant quelques maigres contours de votre moi (à surveiller, bien entendu, d'un regard prudent) et vous êtes ahuri, que dis-je ? outré de voir, un beau matin, qu'elle a ravagé derrière vous, dans une tornade silencieuse, votre précieux jardin secret, où elle n'a pas laissé une fleur debout !

Elle a produit tous ses effets sans votre permission, et c'est peut-être ce qui vous irrite et vous meurtrit le plus.

★

Le mal, ou le malheur, c'est que, subitement, on commence à se connaître.

Je ne dis pas, bien entendu, qu'à cinquante ans et une minute, un voile se déchire d'un trait, à notre esprit, et que nous voyions soudain, par illumination, clair en nous-mêmes. Non. On ne trouve dans cette affaire ni foudre du Sinaï ni brusques clartés d'Apocalypse. La révélation se fait sans éclat et plus lentement, mais elle se fait malgré tout et ne nous en saisit pas moins. Si peu que nous penchions à nous analyser, si résolus que nous soyons à fermer les yeux, nous découvrons peu à peu, à petites touches, une âme que nous croyions connaître; mais que nous avions habillée à notre gré : c'est la nôtre que j'entends. Nous n'échappons plus à la nécessité de nous juger enfin tels que nous sommes — à moins, cela va de soi, d'être résolus à rester aveugles. N'est-ce pas dire, du coup, que la cinquantaine, justifiant à l'excès sa mauvaise réputation, ne se borne pas, il s'en faut, à nous blanchir les tempes et qu'elle jette une grande ombre cruelle sur toute notre vie ? « Tels que nous sommes » : qu'on veuille bien y songer un moment, pour saisir toute la gravité de ces mots. Nous avions toujours négligé ou évité de pénétrer au fond de notre propre nature, un obscur instinct nous avertissait que nous n'y rencontrerions rien de bien fameux. Et nous

voilà sûrs, maintenant, d'avoir, depuis l'enfance, vécu d'illusions sur nous-mêmes ! Nous pensions ingénument nous distinguer par telles qualités, tels dons, tels talents — des talents exquis, des dons où se trahit un tempérament d'élite, des qualités foncières, qui forcent le respect. Pas un instant l'idée ne nous était venue de mettre tant de mérites en doute : nous les tenions pour évidents. Et voilà je ne sais quelle main secrète qui, — doucement, très doucement — écarte un rideau insoupçonné, puis, la toile levée, nous place devant les yeux les verres d'un microscope nouveau modèle... et nous contraint d'avouer — ô jour fatal ! ô jour maudit ! — que ces heureuses dispositions, dont notre personnalité tirait tout son prix, étaient, hélas, purement imaginaires ou, pour le moins, très surfaites !

Vous n'êtes, cher monsieur, ni le cœur prodigue, ni le caractère désintéressé et bienveillant que vous croyiez. Vous n'êtes rien de tout cela. Mille regrets. Et quant à vos capacités spirituelles, vous pouvez les classer, d'un mot sévère mais juste, comme insignifiantes. Elles rentrent dans la moyenne accoutumée. Il paraît donc vraisemblable qu'elles ne furent jamais estimées au-dessus de leur valeur réelle par ceux dont vous quêtiez l'admiration, et vous commencez à pressentir, n'est-ce pas, qu'ils n'avaient, eux, aucune raison de partager votre erreur.

Quand je pense que vous vous traitiez assez volontiers de « psychologue averti » ! Averti par qui, grand Dieu ?... C'est à mourir de rire... L'essence même de toute psychologie — puisque psychologie il y a — eût consisté à reconnaître que vous ne vous séparez pas du commun, et à ne pas vous prendre pour dupe. Faites-moi le plaisir, en conséquence, de vous moquer franchement, comme il convient, de votre « psychologie » et de l'estimer pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire zéro. Puis vous en ferez autant, s'il vous plaît, de votre modestie, qui n'était pas moins illusoire. Mais non, vous ne souriez pas, vous avez plutôt envie de pleurer. Il vous semble que « tout est fini », comme au terme

d'une séparation, qui vous laisse douloureux, et brisé à jamais — ou après un match, où vous vous êtes montré si faible à la fois et si prétentieux que la foule vous poursuit de ses huées. Vous fuyez, l'oreille basse, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Vous vous dites : « A quoi bon, alors ? que suis-je ?... qu'ai je fait ? » Le découragement vous accable et le désespoir vous guette...

Allons, n'exagérez rien et n'allez pas trop loin, cette fois, dans le sens contraire. Vous ne méritez ni le fouet ni le pilori. Vous n'êtes pas l'opprobre du genre humain. Et tout cela est sans importance. On attend seulement de vous, à présent, que vous conserviez le regard clair. Jetez vos lunettes bleu de ciel, c'est tout ce que l'on vous demande.



Un voile se déchire, ai-je déclaré non sans grandiloquence. Un bandeau tombe, pourrais-je dire dans des termes analogues. Il vaut mieux préciser — surtout à une époque telle que celle-ci, où le freudisme, avec ses refoulements, réapparaît en toute chose — que notre subconscient se dégage, la cinquantaine venue, et, des ténèbres où il régnait, passe peu à peu — oh ! en partie, seulement — dans le domaine, plus clair, de la conscience. Et nous refoulons de force, alors, tous ces sentiments un peu grisants qui nous berçaient, jusqu'à cet âge de la connaissance impitoyable.



Du coup, nous perdons énormément de l'attention, vive, continue, minutieuse que nous accordions à notre individu. Mais cette part d'intérêt distraite, comment se fait-il que nous ne la reportions pas sur le reste de l'humanité, sur nos amis, tout au moins, et que nous ne devenions pas, par là même, très bons, très bienveillants et même très bienfaisants ?



Grâce à la bonne idée que nous avions de ce qui compose notre âme et notre cerveau, nous marchions d'un pas souple et confiant, sur une route qui nous faisait l'effet d'être bien pavée et suffisamment unie, quelques traverses qu'on heurtât, çà et là. A cette heure, nous avançons sur un lit de cailloux pointus comme ceux des rues d'Arles, — il doit même y avoir des morceaux de verre dans le tas, — chaque foulée nous blesse et nous n'avons guère envie d'aller bon train.



Nous ne nous y tromperons pas longtemps : il s'agit d'une véritable révolution. D'une révolution sans effusion de sang, c'est clair, mais qui laisse intactes bien peu de régions morales ou sentimentales de notre moi... (ce cher animal, ce cher ange !) Non seulement, nous abandonnons la partie vis-à-vis de nous-mêmes, et les rôles avantageux qui faisaient notre orgueil, mais nous ne cherchons même plus à sauver la face et nous renonçons à toute parade devant les critiques dont l'opinion nous tenait le plus au cœur.

Quelle faillite !

Que n'avions-nous pas entrepris, en effet, et non pas une fois par hasard, mais patiemment, méthodiquement, quotidiennement, depuis l'enfance, pour donner à notre entourage — en dehors du cercle de famille, où c'eût été plus difficile — et même, d'aventure, aux simples passants confidents d'un soir, ou d'une heure, pour leur imposer une idée, fausse, mais favorable, de notre personne, l'idée qui nous flatterait le plus et nous rehausserait le mieux ?

C'est à croire que « nous ne pensions qu'à ça », comme dit l'autre. La manœuvre était devenue automatique. Je n'ai qu'à feuilleter à la rencontre, parmi mes souvenirs, allant des premiers temps de mon âge de raison jusqu'à une période toute récente, pour me rendre compte que j'ai constamment abusé mon camarade le plus intime. J'ai essayé,

tout au moins. J'ai tenté tout ce que j'ai pu. Je me suis efforcé continuellement de l'éblouir de mon prestige, en me présentant, avec force commentaires, sous la forme d'un être privilégié, avec qui, au fond, je savais très bien ne pas pouvoir me confondre. Je me déguisais comme on parle, comme on respire. Je pourrais noter sans trop d'efforts, aujourd'hui que je repasse tout cela au crible avec quelque soin, tels tours dont j'ai usé, à maintes reprises, pour lui faire croire, à ce compagnon familier, en me le persuadant à moi, d'abord, que j'étais ceci... et puis cela... et puis cela encore.

Hypnotisme puéril ? Sans doute, mais qui se prolonge jusqu'au bout — et qui s'aggrave singulièrement quand, au lieu de circonvenir un compagnon de tous les jours, le trompeur à demi-conscient fait la roue auprès d'une jeune et jolie femme, rencontrée de la veille et qu'il rêve d'envoûter ! Alors, les mensonges les plus outrés ne lui coûtent rien et lui viennent naturellement à la bouche. On n'en ferait plus le compte. C'est comme s'il s'habillait, pour arriver à ses fins, d'étoffes magnifiques, tissées dans l'or et la soie. Eh bien, toutes ces roueries, le quinquagénaire — oh, ce mot ! — ne s'en soucie plus le moins du monde. Il en fait fi. Il ne tient plus — phénomène à peine croyable — à paraître différent de ce qu'il est, ou, en d'autres termes, à s'avantager. Il s'observe depuis quelques mois d'un œil trop franc pour continuer le jeu avec cette nuance de bonne foi qu'il y mettait et qui l'excusait à moitié. Et puis, une sorte de lassitude... A quoi bon, désormais, ces travestissements dans la coulisse et ce boniment sur le « plateau » ? La pièce est trop avancée, et nous sommes jugés



D'ailleurs ces amis mêmes, ces vieux amis d'autrefois, qu nous chérissons beaucoup dans l'illusion de les duper, leu cercle, peu à peu, se resserre, nous les perdons les un après les autres. Je n'entends pas, par là, ceux que la moı

nous enlève trop tôt, et que nous pleurons, d'un cœur sincère. Je parle des vivants, qui ont accompagné, fleuri notre insouciante jeunesse. Nous mettions tout en commun avec eux : sentiments, plaisirs, idées, ambitions, folies, comme des nippes dans un même fourre-tout pour une longue excursion à trois ou quatre Eh bien, au retour — à ce moment de la vie que j'essaye, ici, d'analyser — nous ne retrouvons pas tout ce que nous y avions, pour notre part, entassé avec empressement, dans ce sac de l'escouade. Aurions-nous été trop confiants ?... Nous apprenons, un beau jour, ou nous nous rendons compte, que Hugues nous a dénigrés dans des termes blessants au lendemain même de notre dernier séjour à son foyer ; que Bernard, le fidèle entre les fidèles, nous jalouse bassement ; qu'après une longue carrière de confident éprouvé, Théodore — on donnait encore de ces noms pompeux, à l'époque de sa naissance — nous a, d'un brusque caprice, « laissés tomber », comme des fâcheux à fuir au premier tournant de la rue. Enfin les uns et les autres s'accordent, paraît-il, pour déclarer — nous en acquérons la certitude par une suite de recoupements fortuits — qu'au lieu de nous faire peintres ou avocats, nous aurions mieux fait de consacrer nos brillantes facultés au commerce des bouchons ou aux œuvres pies. C'est tout juste s'ils ne se sont pas réunis exprès, un soir, devant un tapis vert, pour prononcer cette condamnation en séance solennelle et vider, par là-dessus, une coupe de champagne à notre mémoire...

Nous n'en revenons pas, nous qui croyions les avoir étourdis de notre subtile jactance, les avoir enveloppés d'un nuage d'illusions, d'un gaz irrésistible qui fait pleurer d'admiration, ou d'attendrissement. Ah, comme ils sont restés à l'abri de tout égarement ! Ils ne nous rendent même pas justice.

Tout cela presque coup sur coup et par coups toujours plus proches de notre cœur, comme s'il avait été peu à peu et sûrement repéré par je ne sais quelle batterie secrète.

Tout cela aux alentours de cette cinquantaine hier encore si paisible d'apparence... C'est le complot de la cinquantaine. Et nous, loin de nous attendre à cette offensive générale, nous sommeillions dans notre quiétude invétérée, ignorant des forces ennemies, ne connaissant ni leur secteur de départ, ni la direction qu'elles allaient prendre, ni les points qu'elles viseraient, ne devinant même pas qu'il y eût un ennemi ! Jamais flâneurs au repos ne furent aussi surpris, aussi bouleversés, plutôt. C'est une bombe qui éclate, en pleine paix, dans un petit salon, un boudoir douillet, où nous faisions notre partie de cartes avec de vieux camarades, en nous dérangeant, tout au plus, de loin en loin, pour aller tisonner un instant et faire briller la flamme...

Il s'agit de savoir si nous relèverons les murs, si les matériaux en valent la peine et si nous nous sentons assez diligents, après cette secousse, pour utiliser les débris et reconstruire un semblant de foyer, où nous ranimer, à la lueur d'un fagot. Mais nous ne pouvons plus, pour méditer, nous asseoir confortablement : il n'y a plus de fauteuil — et quant à nos partenaires, nous ne les reconnaissons pas.



Ce que je n'apprends pas, par confidences plus ou moins adroites, je le devine.

Cette lanterne de méchant sorcier, cette lanterne sourde que je tiens, maintenant, entre les mains et qui m'éclaire, hélas, jusqu'au fond de l'âme, se tourne entre mes doigts et vient éclairer aussi, de sa lumière froide, le visage de mes plus anciens compagnons et me révéler, malgré que j'en aie, et même si je mets ma main devant mes yeux, ce qu'ils pensent en secret, depuis que je les approchai pour la première fois de ma chère petite personne. Cette sinistre lampe d'Aladin « opère » à grande distance. L'esprit des patients s'ouvre sous mes rayons X et, à ma grande surprise, je n'y occupe, je le vois, qu'une place minuscule, si insignifiante à côté de celle que je croyais tenir ! Moi, qui

pensais y faire une certaine figure, je ne m'y reflète qu'avec mes ridicules, dont quelque-uns me demeuraient inconnus. Et combien de fois on en a ri ! Quels mots cruels on a prononcés sur mon compte ! Il me semble distinguer l'écho de tous ces brocards...

Quel est donc ce terrible instrument de découverte qu'un sournois Méphisto m'a glissé au poing? Je n'en avais jamais entendu parler. Vite, éteignons, si nous pouvons. Mais, comme l'apprenti sorcier du poète allemand, j'ignore la manœuvre qui ramène la sérénité...



La cinquantaine franchie, nos vieilles amitiés s'usent à vue d'œil, comme de vieilles étoffes, que nous avions crues, un peu naïvement, éternelles, parce que nous les avions toujours vues là, sur ce pouf, sur ces fauteuils, et qui ont, décidément, trop servi. Elles montrent la corde, leur coloris s'est effacé, elles se déchirent sous nos doigts. Ah, qu'elles étaient fraîches et jolies, il y a quelques années encore ! Mettons-en quelque morceaux à l'abri, dans un coin, en souvenir d'autrefois, et pour y jeter un pieux coup d'œil, de temps en temps... Voilà qui est fait. Et c'est curieux comme nous nous en passons vite.



C'est donc une séparation, si nous prétendons appeler les choses par leur nom ? Oui, une séparation imprévue — et sans le plaisir de rompre. Une séparation silencieuse, d'ailleurs, où personne ne souffle mot, et ne dit ses griefs, ni celui qui prend congé, ni ceux dont il se détache, et qui passent, je suppose, par les mêmes sentiments que lui.

Des explications ? Pure folie ! J'ai dit séparation, je n'ai pas dit rupture. Il s'agit d'un renoncement et non pas d'un éclat. La scène se joue dans l'intimité d'une conscience, où tout se chuchote à peine et dont les murmures ne s'entendent plus... à deux doigts de là. Elle ne se déroule

pas dans un salon rempli de monde, encore moins au troisième acte d'une comédie dramatique violemment éclairée des feux de la rampe. On croyait avoir inspiré de profonds attachements dès la prime jeunesse ; on devine, qu'on est resté bien loin de compte, qu'on n'a guère encombré la pensée de ses plus vieux amis, peut-être même qu'ils n'ont pas été vos amis. On s'était trompé, voilà tout. On n'a plus «qu'à se faire une raison». Il ne convient pas de s'indigner ni même d'élever la voix. Le silence là-dessus ! Du moins, n'en parlons qu'à notre bonnet.

... Nous avions imaginé parfois, comme un mauvais rêve, notre chagrin, notre désespoir, si l'on nous eût brusquement arrachés à nos parents, à nos amis, à notre pays même, pour un exil lointain. C'étaient des adieux déchirants, dramatiques. Embarqués enfin, et debout sur le gaillard d'arrière, nous passions une dernière fois, en longeant le môle, devant le groupe de nos fidèles, qui agitaient leurs mouchoirs trempés de pleurs : nous imposions par notre attitude calme et noble de juste injustement frappé, et par notre large geste d'adieux éternels. Mais, aussitôt après, restés seuls et sincèrement malheureux de quitter ainsi nos êtres les plus chers, nous éclations en sanglots, effondrés, la tête dans nos mains...

Nous gardions au moins l'espoir de revenir un jour, et nous laissions nos amis en larmes.

Cette fois, il ne s'agit plus d'un cauchemar, mais d'une émotion réelle, sans rien d'héroïque. Ces adieux de la cinquantaine, simple de sa nature, ennemie de tout romantisme, sont moins pathétiques, mais autrement tristes que nos déchirements imaginaires. Pas d'effets, pas de mise en scène ; rien que l'évidente nécessité de se résigner, bouche close, et le plus vite possible, à ne plus vivre désormais avec ces paisibles certitudes de tous les jours et dans ce perpétuel échange de confiance, de sympathie et de réconfort qui nous servaient d'appui jusqu'à ces heures fatales. Bref, tout un monde de sentiments exquis et profonds, à

supprimer et à remplacer ! Quel travail à entreprendre ou quel sacrifice à consentir ! Il nous en coûterait moins de briser une précieuse collection de portraits d'amis, conservés avec piété. Vous sentez bien que ce que vous quittez, vous ne le retrouverez jamais. Vous ne garderez que quelques fragments de miniatures (et encore sont-ils tachés). Aurait-on cru qu'on en arriverait jamais là ?



Et tout ce qui se brouille, en outre, sous notre regard désolé ! La méchante fée s'en prend même à ce que nous conservions, des jours anciens, avec le plus d'enthousiasme, aux chers souvenirs de notre maison natale et de notre douce enfance. Oh, elle nous les laisse, plus ou moins intacts, mais elle endort ou affaiblit notre besoin, jusqu'alors persistant, d'aller, le plus souvent possible, les ranimer sur place Le pèlerinage sacré ne nous est plus indispensable, et nous laissons perdre, avec cette ferveur, une force morale qui, nous le sentons, nous manquera gravement un jour ou l'autre.



On pourrait, au besoin, résumer toutes ces expériences sous la forme de quelques maximes, ou timides ou désespérées :

La cinquantaine est, avant tout, une crise de confiance.

Elle est cruelle, parce qu'elle nous fait connaître à fond tous nos défauts — et ceux de nos amis les plus anciens. Je ne sais des deux quelle est la découverte la plus désagréable.

Soit en ce qui nous concerne nous-mêmes, soit en ce qui concerne les autres, elle nous apprend que nous nous sommes trompés durant trente à trente-cinq ans de notre existence.

C'est une reddition de comptes et, sur le point de la

signer, nous devons nous avouer que nous avons continuellement falsifié nos écritures.

La cinquantaine sonnée, il nous semble entendre pour la première fois le son de notre voix.

La cinquantaine apporte, dans l'ordre moral, des révélations aussi pénibles que dans l'ordre physique. Nous connaissions théoriquement les maladies de la vieillesse, et nous sommes outrés d'apprendre, par nos propres épreuves, que ces infirmités commencent à cinquante ans.

A cinquante ans, on a la fringale de la bonne foi.

Jusqu'à cinquante ans, si l'on vous informe que des gens disent de vous : « Un tel ?... Mince valeur... Un bon garçon, mais c'est tout », vous vous récriez : « Ils se trompent, et je le leur ferai bien voir ! » A partir de cinquante ans, vous vous dites : « Ils ont peut-être raison. »

« Tircis, il faut songer »... » On s'aperçoit, à cinquante ans, que c'est autre chose qu'un beau vers.

★

Et, tout examiné, après le premier mouvement de révolte — qui peut, à vrai dire, se prolonger quelques mois — on se résigne assez aisément. La vie a changé d'aspect : on s'accoutume à ses nouveaux paysages, si défraîchis qu'ils paraissent.

Les opérations, au total, sont complètes en trois parties. Premier temps : on fait, avec répugnance, une suite de douloureuses constatations. Second temps, on les discute, on s'en indigne. Troisième temps : on s'en accommode.



Un Parisien qui a fait la campagne avant moi, c'est-à-dire qui a passé la cinquantaine depuis un certain temps déjà — un de mes anciens, en d'autres termes, — m'exposait, à ce sujet, ce qu'il appelle plaisamment sa théorie

des radeaux. « Nous sommes, me disait-il, entraînés au fil de cette molle rivière qu'est la vie. Elle est couverte d'îlots flottants, d'espèces de radeaux naturels, plus ou moins commodes. Dès le début, nous prenons pied sur l'un de ces javeaux, et nous nous lions bientôt, pour l'expédition commune, avec des inconnus qui porteront jusqu'au bout le titre honorifique d'amis d'enfance. D'abord, tout cela va le mieux du monde, et l'on ne souhaiterait pas de plus confortable séjour. Mais le courant des années et les hasards de la navigation vous font passer tour à tour sur d'autres îlots, quelquefois à la nage. On s'y fait sa place dans le coin le plus riant. De nouveaux compagnons de voyage vous y accueillent, pour une nouvelle étape de la route, et l'on découvre qu'ils sont pour le moins aussi fraternels ou aussi aimables que les premiers. Ah, que ne les a-t-on toujours eus près de soi ! Et les derniers venus, ceux des dernières *jungadas*, se montrent souvent les meilleurs, les plus attentifs, les plus sûrs de tous. Achevons la traite en leur société et, la cinquantaine franchie, ne nous avisons pas de repasser « pour voir », sur le train de limon de la vingtième année ! D'anciens occupants y sont restés, et nous finirions, avec les meilleures intentions du monde, par nous entre-dévorer, ou, moindre disgrâce, par nous jeter à l'eau les uns les autres. Repoussons, s'il le faut, ce primitif refuge, d'un robuste coup de talon ! »

Mon ami est un hardi navigateur. Il a, je l'avoue, une conception de la traversée, qui fait frémir.



Il est normal qu'aux alentours de la cinquantaine — avant et après — on grisonne, d'une façon progressive. Il suffit de se regarder dans un miroir pour constater, presque de semaine en semaine, l'invasion irrésistible des poils blancs. Il faut un peu plus d'attention pour observer qu'on grisonne aussi — si je puis employer ce tour — à l'intérieur.



Il arrive, dans l'ordinaire de la vie, que nous nous accoutumions trop volontiers à de vieux vêtements. Nous nous négligeons, sans nous en rendre compte. Nous laissons notre veston se déformer, notre pantalon creuser des poches aux genoux, et nous remettons tous les jours, par habitude, la même cravate qui, fraîche et brillante dans les premiers temps, est maintenant ternie et passée. On s'en aperçoit autour de nous et, au besoin, on nous en avertit. Au moral, il en va de même : nous traînons trop aisément avec nous de vieilles habitudes d'esprit que nous avions contractées, jadis, sans grande réflexion, et de jugements défraîchis qu'il convient de rectifier ou de renouveler. Seulement, comme c'est, tout cela, du domaine de la conscience, nous le remarquons, cette fois, avant les autres.



Renouveler, se renouveler, voilà le mot de la situation. Ou, plus exactement encore, se réadapter. Si l'on veut faire face à la cinquantaine, résister à son courant glacial de nostalgies, de déceptions, de défections, ou, du moins, composer avec elle et en tirer un parti quelconque, même faible, il faut, je ne dis pas dès ses premières atteintes (ce serait miracle), mais dès les secondes ou les troisièmes, dès qu'elle renforce et aggrave ses symptômes, il faut se réadapter résolument à l'existence, si décolorée qu'elle apparaisse, si brusque qu'en soit le tournant... un tournant dangereux, dont un poteau indicateur, avec un Z, comme pour les automobilistes, aurait bien dû vous avertir sur la route. Il nous serait très utile, nous en avons le sentiment, de recommencer toutes nos classes, de rebourrer notre mémoire, de « retravailler » le latin, l'histoire sainte, la gymnastique élémentaire et même, sur une belle page blanche, de refaire des bâtons et des ronds. Rafraîchir notre bagage ne serait pas si sot. Là, toutefois, n'est pas l'essentiel.

L'essentiel et le difficile, c'est de se recréer une sensibilité : l'ancienne a trop servi... même celle des égoïstes.

Vrai *schibboleth*, et, semble-t-il, *schibboleth* décourageant, pour un homme âgé d'un demi-siècle, que de rééduquer chacun de ses sens, ou, plutôt, de se refaire des yeux tout neufs, et un tact, et un goût (surtout un goût), etc., etc., et au moyen de tout cela, des sensations nouvelles, des passions nouvelles, une âme nouvelle, enfin, pour les harmoniser avec cette nouvelle existence où, bon gré mal gré, l'achemine la cinquantaine couverte de cendres, ou, parlons plus exactement, pour en relever la fadeur et le pauvre coloris, et nous permettre de trouver encore, çà et là, un certain plaisir au reste du trajet.

Nous pensons tout d'abord que nous ne nous en tirerons jamais. Mais le problème doit être résolu. Le salut est à ce prix. Vaincre ou mourir — ou, si vous préférez, en place de mourir, traîner des jours qui sont desormais sans saveur, parce que le clavier de votre sensibilité s'est usé, et qu'il détonne comme celui d'un instrument vieillot impossible à réparer. En d'autres termes encore, faire peau neuve — d'une vieille peau, passablement tannée. Tour de force déconcertant, mais dont on arrive à se rendre maître avec un peu d'exercice et de souplesse.



Vous habitez le même appartement depuis des temps infinis. C'est un vieux ménage de plus de quarante ans. Malgré des soins journaliers, il s'est, d'année en année, encombré d'un bric-à-brac sans nom, accueillant à la poussière, gardé par habitude, par nonchalance, aussi un peu par esprit de « conservatisme » ou de piété et dont rien, sans doute, ne pourra plus resservir. Il faut coûte que coûte vous en débarrasser, rejeter ce poids mort, faire maison nette, remettre de l'ordre et rendre ces chambres habitables, les aérer pour la suite du séjour... C'est trop de besogne ? Les bras vous en tombent ? Vous vous découra-

gez d'avance ?... Mais non, il n'y a qu'un mauvais moment à passer. Après, vous serez ravi de votre coup de balai... Voyez ces murs, comme ils sont noirs ! Ces plafonds, comme ils s'effritent ! Ces tentures, ces papiers, comme ils sont fanés et salis ! Allons, décidez-vous une bonne fois à nettoyer, reblanchir, retaper tout cela, si vous ne voulez pas périr de tristesse et de dégoût dans votre vieux logis.

Et votre moral, lui aussi, a besoin. à cette heure, du *vacuum cleaner* et d'une « mise à neuf », dont vous serez vous-même l'unique ouvrier.

★

Récurage et emménagement... Tout un mobilier nouveau vient d'arriver, à l'improviste, et il s'agit de le caser, tant bien que mal, avec ce qui reste de l'ancien. Nouveau veut dire, surtout, de remplacement. Comme on ne s'attendait guère à une pareille livraison — « en voilà une histoire » ! — et que cette surprise n'est pas une bonne surprise, il s'en faut, on reste là, les bras ballants, sans trop savoir par où commencer. Où mettra-t-on cette bergère, si lourde à manier ? On va être forcé, pour la placer, de faire du feu avec les fauteuils, bien commodes, auxquels on était accoutumé. Et ce coffre, ce qu'il est encombrant !... Je n'aime pas beaucoup, non plus, ce secrétaire anguleux auquel on se cogne à chaque pas...

Et, me direz-vous, si tout cela vous déplaît tant, pourquoi l'accepter ? Parce que je ne peux pas faire autrement, parbleu ! Quelqu'un de mystérieux en a fait la commande, l'a convoyé, et me l'impose, un beau matin, tout doucement, sans même que je puisse m'en prendre à lui, le raisonner ou l'écarter. Impalpable, mais présent, il se moque pas mal de mes murmures et de mes protestations. Si je « fais grève », il repousse lui-même ou volatilise les meubles d'autrefois, les objets dont il ne veut plus, qui ne sont pas de son goût, jusqu'à ce vase de Chine de la série verte qui m'était un souvenir si cher, et il dispose de ses propres

nains les cadeaux, violets et noirs, à la munichoise, dont l s'obstine à me combler. Il installe tout d'une manière qui, là, sur le moment, semble définitive. Il ne disparaît qu'après avoir donné aux tentures un pli de sa façon et églé l'éclairage. Et je sens qu'il reste derrière la porte, à n'observer.

... Maintenant, si tu peux, réjouis-toi, mon petit !



Le plaisir sera faible, sans doute. On ne peut le nier cependant. La compensation de la cinquantaine consiste dans e renouvellement même, qui fait entrer en vous un flot rrésistible de sentiments et d'idées inaccoutumés. Passé e premier moment de surprise et tombé notre instinctif nouvement de révolte, nous pouvons trouver une certaine atisfaction — un peu amère, je le veux bien, et susceptible même, dans certains moments d'humeur, de tourner la joie féroce du cannibale — ou, en tout cas, goûter une ertaine consolation, à dépouiller le vieil homme, et, ensuite, à créer le nouveau de toutes pièces. Entrer dans la eau d'un personnage inconnu, qui va rester exactement ollée sur vos muscles, c'est un phénomène qu'on ne subit as sans méfiance, d'accord, mais non plus sans curiosité. 'est un début, échauffé de sa petite fièvre... Et si, au bout le tant d'années d'irréflexion, un peu de perspicacité, nême cruelle, vous vient, assez habilement, un beau soir que vous n'y pensiez guère, y a-t-il là, tout pesé, de quoi ous mettre si fort en colère ?



Le premier écueil de cette évolution, c'est, pour nous, le ne pas réussir à en tirer profit. Le second, c'est de nous complaire avec amertume, c'est, en d'autres termes, la lélectation morose.

Sans doute, pour fuir tout danger et tout découragement, l y aurait, idéalement, un parti héroïque à prendre : s'en

aller, changer d'horizon et de latitude, d'atmosphère et de milieux, rompre avec tout ce qu'on a connu et aimé, découvrir et vivre, ailleurs, une vie différente, pour y tenir, avec plus de chances de succès, le rôle déroutant qui vous échoit... La tentative serait logique... et désespérée. Il faudrait le courage de don Quichotte pour se mettre en route — et jamais, pour l'accoutumance, le goût du confort et du trantran moral quotidien, pour la crainte des regrets, aussi, vous ne vous êtes senti en union aussi étroite avec son paisible ami... avec ce vieux Sancho !



L'épreuve, quoi qu'il en soit, aurait du bon. Tu verrais bien, tu saurais bien, plutôt, qui te regretterait. Fais le compte : un tel, peut-être, puis... que penses-tu ? tel autre, à la rigueur, oui... mais, pour ce troisième, rien de plus douteux. Allons, c'est ta condamnation. Va-t-en, et ne reviens plus.



Nous commençons à convenir, à la cinquantaine, que nous n'avons pas toujours raison.



Et une douce gaieté nous envahit, à la pensée que l'âge de raison, précisément, est fixé à sept ans. Il a fallu l'attendre quarante-trois ans de plus. Et encore ne sommes-nous pas convaincus de l'avoir atteint.



Les célibataires sont, cela va de soi, les plus touchés par les effets... d'automne de la cinquantaine. Juste retour... surtaxe naturelle. Mais on les plaindrait presque si, d'aventure, on les surprenait à balbutier pour la première fois des mots de père à enfant, devant la fille de leurs vieux amis Untel, ou de leurs cousins X.., — une fillette maintenant grandie, et gracieuse et tendre — et, par exemple, à lui dire

« ma chère petite », avec cette intonation un peu gauche et, par là même, touchante, qui n'appartient qu'à eux. Ils font leur apprentissage avec vingt ans de retard.



Aux approches de la cinquantaine, on cesse, peu à peu, d'attendre le courrier de chaque matin. Après trente ans et plus de correspondance presque journalière, on n'ignore plus que sur six ou huit lettres apportées par le facteur, il y en a cinq ou sept dont les nouvelles vous peinent, vous agacent ou vous irritent. On n'est plus pressé de les décacheter, ni décidé à les lire.

Au point de vue postal, le désenchantement est complet et, je crois, sans remède.



Ne pas se lasser, réagir, tenir tête... Avec de l'initiative et de la persévérance, on se tire, tant bien que mal, des mauvais pas de la cinquantaine. C'est une question de coquetterie. « Vois-tu, me disait naguère un vieil ami, qui savait s'observer, plus on vieillit et plus il faut être coquet. Il faut prendre soin, avec une attention de plus en plus exacte, de sa moustache (on portait encore la moustache, dans ce temps-là), de sa bouche, de son visage, de toute sa personne, et songer, à tout instant, à se redresser, pour garder la ligne. » Psychologiquement, aurait-il pu ajouter, la méthode doit être identique. Si nous ne voulons pas nous résigner à nous laisser porter par la vie comme de flottantes épaves, surveillons notre sensibilité, nos réactions, toute notre tenue morale, à l'aide des quelques bons moyens qui sont à notre portée. Si nous savons les appliquer et, pour tout dire nous réadapter, nous pourrons nous acheminer sans trop de découragement... vers le paradis de la soixantaine.

CARLOS FISCHER.

LA DOULEUR

En voulant défendre sa Joie
Que lui venait ravir une foule insensée,
L'Ame, un jour, hélas! fut blessée...
— Et la foule hurlante avait traîné sa proie... —

★

Elle naquit du sang de l'Ame déchirée;
Et depuis des jours et des jours
Elle est là, dans l'ancienne demeure,
La Douleur.
Il ne reste plus auprès d'elle
Que quelques graves Souvenirs
Qui savent à peine encore sourire
Avec leurs bons yeux de chiens fidèles.
Il y eut, bien longtemps! aussi, les Espérances :
Un jour, lasses d'attendre,
Elles sont parties sur la route,
Toutes,
Pour retrouver la Joie perdue....
A peine les a-t-on revues
Quelquefois, en leurs haillons de bure,
Venir appuyer leurs mornes figures
Contre les grilles,
Les pauvres filles!
Et regarder avidement
— Hélas! vainement! —
De leurs yeux toujours ivres de foi,
Si les roses qui, pour la Joie
Fleurirent, jadis, seulement,
Les roses du rosier, là-bas, près du vieux banc,
N'avaient pas refleuri pour toujours, cette fois!

★

Las! et maintenant où sont-elles ?
Peut-être, un soir, sur les chemins, sont-elles mortes ?
Et si l'une encore demeure,
Immortelle,
Sans doute, elle est là-bas qui pleure,
Qui tend ses pauvres mains
Et qui supplie en vain,
Sur le seuil de la porte
De la prison... ou du tombeau de la Joie morte.

★

Et depuis des jours et des jours
Que la Douleur attend la gloire des retours
Elle est lasse, à la fin, d'y croire.

Dès l'aube elle vient s'asseoir
Sur le vieux banc, dans le jardin,
Et, jusqu'au soir,
Elle reste là, ses grands yeux fermés, son front dans les mains,
Toute de voiles blancs vêtue,
— De voiles purs comme des ailes de colombes, —
Silencieuse, immobile statue
De pleureuse assise au bord d'une tombe.

Au matin, les oiseaux gazouillent autour d'elle
Et se baignent dans le soleil ;
Les fleurs s'ouvrent comme des bouches pour sourire
Et les abeilles aux ailes d'or
S'enfoncent dans les lis qui viennent de s'ouvrir...
La Douleur ne voit rien, n'entend rien : elle dort...

Les heures passent et c'est midi :
Aucun bruit que le chant des cigales stridentes ;
Les fleurs lasses se penchent
Et les parfums circulent attiédis.
L'aile alourdie d'un oiseau bouge encore
Par instants, là-haut, dans les branches...
La Douleur ne voit rien, n'entend rien : elle dort...

Les heures passent
Et les oiseaux ont repris leurs chansons...
Mais déjà le soleil s'abaisse à l'horizon...
L'ombre triste s'allonge au loin sur le gazon...
Alors un Souvenir s'en vient de la demeure,
A pas très doux, vers la Douleur.
Il s'assoit sur le banc, près d'elle,
Lui parle d'un soir pareil,
Un soir d'autrefois,
Sonore, vaste et vermeil,
Du temps de la Joie...

Mais la Douleur n'entend pas : elle dort...
Alors,
Les oiseaux peu à peu se taisent....
Les lis ont clos leurs lèvres pâles
Et l'ardeur des parfums s'apaise...
Une pourpre, au couchant, traîne encore et s'efface...
Désespéré, le Souvenir s'en va dans l'ombre...
Tout est silencieux et calme, tout est sombre...
Et, là-bas, dans les grands jardins bleus, la Nuit passe...

C'est l'heure
Où, dans l'ombre et dans le silence, la Douleur
S'éveille.
Mais le sommeil
Berce déjà, dans la demeure, les Souvenirs;
Et, dans la rue déserte, — amère certitude! —
Jamais plus, jamais plus ne viendra retentir
Même le pas des anciennes Espérances!
Rien que de l'ombre et du silence :
O solitude!

Et la Douleur appelle, à mi-voix, dans la nuit,
Les Souvenirs, las! endormis,
Et les Espérances aussi,
Les belles Espérances mortes...
Mais nulle porte

Ne grince et s'ouvre,
Et la Douleur
Pleure.

★

Puisque ce n'est pas l'heure encore de mourir,
Ah! que, du moins, sans rien lui dire,
— Qui pourrait dire les paroles,
Les seules, les vraies : celles qui consolent ? —
Que quelqu'un vienne, du moins,
Aux caresses pures,
Poser un instant les mains
Sur sa chevelure...

★

Mais peu à peu voici qu'émerge sa face pâle
D'entre la blancheur de ses voiles...
Et la Douleur s'accoude et rêve...
. . . .
Et voici qu'une voix s'élève...
Et la Douleur entend cette voix inconnue
Lui parler quand toutes les autres se sont tues,
Toutes les chères voix perdues!
Elle écoute et s'enivre
De cette voix qui vibre,
De cette douce voix qui charme
Avec des mots mystérieux
Comme une musique idéale,
Des mots... des mots... « — Ah! serait-ce eux ?... »
Elle se dresse, hors ses voiles,
Nue et brûlante dans la nuit froide!...
Puis, lentement, craintive, un peu,
Elle lève ses yeux en pleurs vers les étoiles
Et songe à Dieu.

RAOUL BOGGIO.

LA CONFÉRENCE D'ALGÉSIRAS

D'APRÈS LES DOCUMENTS ALLEMANDS (1)

—

Par le protocole du 28 sept. 1905, l'Allemagne et la France avaient pris certains engagements au sujet d'une Conférence que le Sultan du Maroc convoquerait pour délibérer « sur les mesures propres à améliorer l'état de choses dans son Empire ». Vers le 17 octobre, Tattenbach et Saint-René Taillandier rédigèrent une note identique pour la communiquer au ministre Ben Sliman, afin que le Sultan convoque la Conférence. Taillandier qui, depuis le 28 mai, « ne parlait plus aux Marocains que pour les menacer », s'en tint là. Tattenbach dut vaincre tout seul « la crise de résistance contre les réformes », qui se produisit aussitôt dans l'entourage du Sultan. Il fut accablé de questions, fort intelligentes d'ailleurs, au sujet du droit que l'Allemagne s'était arrogé de traiter pour le Maroc et des obligations que celui-ci allait contracter, en particulier envers la France. Tattenbach dut finalement faire observer que, « la puissance du Sultan ne s'étendant pas au delà des murs de Fez, il devait considérer comme une faveur de la Providence de conserver son trône et son indépendance grâce à l'intervention de l'Allemagne ». Le 22, le Sultan fit remettre la note annonçant qu'il avait autorisé à adresser les convocations. Le 26, Taillandier quitta Fez, « après avoir jusqu'au bout saisi toute occasion de blesser le Sultan par sa hauteur ». L'audience de congé de Tattenbach le 31 oct. eut un tout autre caractère : le Sultan lui assura qu'il n'oublierait jamais le service qui lui avait été rendu et que, quoi

(1) *Die Grosse Politik der europæischen Kabinette*, Bd. 21.

qu'il pût arriver, il s'efforcerait de faciliter à la politique allemande d'atteindre ses buts.

Vers le 22 nov., Rouvier revint à l'idée d'une entente préalable avec l'Allemagne. Son homme de confiance vint trouver le chargé d'affaires von Flotow et lui dit que Rouvier espérait que l'Allemagne promettrait de laisser confier le mandat de police pour l'ouest du Maroc à la France et à l'Espagne conjointement. Cette concession, faite avant la Conférence, acquerrait à l'Allemagne la reconnaissance de la France et permettrait à Rouvier de modifier ce qu'il devait dire à la Chambre. Le 26, la démarche fut renouvelée par le même homme de confiance, puis le 29, par le directeur Georges Louis.

Vers ce moment, Kühlmann, le secrétaire de la légation d'Allemagne à Tanger, passait par Paris. M. Valfier-Pollet, représentant du Comité du Maroc à Tanger, et le Comte de Chérisey, précédemment chargé d'affaires dans cette ville, lui firent la proposition suivante : Si, 3 ou 4 ans après la Conférence, l'état du Maroc ne s'était pas amélioré, l'Allemagne ne s'opposerait plus à ce qu'on confie à la France un mandat de police pour tout le Maroc ; en échange, *nous cèderions une portion du Congo français et notre droit de préemption sur le Congo belge*. Cette proposition ne reçut pas de réponse, « pour ne pas fournir une arme contre l'Allemagne en cas d'indiscrétion ». Quant à la précédente, Bülow décida de s'en tenir à la réponse que Flotow avait déjà faite de lui-même : « qu'elle devait être présentée par l'ambassade de France à Berlin ». Rouvier s'en abstint et, quand il répondit le 16 déc. à l'interpellation à la Chambre, déclara que la reconnaissance « de la situation résultant de la contiguïté de nos frontières » ne suffisait pas, que nous avions aussi « des droits » découlant de notre situation comme « puissance musulmane dans l'Afrique du Nord » et de ce que « nos intérêts figuraient au Maroc au premier rang des intérêts européens ». En vain, Jaurès prit la parole pour dire « qu'il considérerait

comme un très grand péril... que dans les transactions... nous retenions seulement la partie relative aux droits particuliers de la France ». Par 501 voix contre 51, la Chambre approuva les déclarations de Rouvier.

Sur la demande de l'Allemagne, il avait été convenu que la Conférence se tiendrait à Algésiras. L'Espagne objecta la difficulté d'y loger les diplomates et proposa Madrid. Bülow était d'autant plus disposé à l'accepter qu'il reconnaissait que c'était « une faute d'avoir exigé Tanger », mais vers le 26, le Sultan refusa le changement.

Le 23 déc., Bülow réunit Richthofen (le secr. aux aff. étr.), Mühlberg (le sous-secr.) et Klehmet (le conseiller juridique) et leur dit que trois issues de la Conférence étaient possibles : 1° un état provisoire pour 3 ans par exemple; « on pourrait dire aux Français qu'à raison de nos engagements envers le Sultan, nous ne pouvons leur faire davantage de concessions, mais qu'à l'expiration du délai, nous serions prêts à examiner de nouveau toute la question » ; 2° une entente avec la France : il ne s'y refusait pas de prime abord, mais les Français devaient faire des propositions acceptables ; 3° un triomphe des Français ; inacceptable, « nous en viendrions plutôt à un conflit ; *nous ne voulons pas plus humilier les Français qu'accepter qu'ils triomphent de nous ;* ce serait le cas s'ils essayaient de nous imposer un mandat français *général* pour le Maroc occidental ; une telle tentative conduirait à un conflit avec nous et il faut le faire voir nettement aux Français en temps voulu...

Radolin doit éviter d'entrer dans les détails, mais doit faire comprendre par son attitude *grave* que, dans certaines circonstances, un conflit avec nous serait imminent. C'est sa tâche de faire perdre complètement aux Français cette idée que nous voulons seulement bluffer.

Le 29 l'instruction spéciale pour Radolin fut rédigée ; il devait ne pas entrer en négociations particulières avec la France, mais simplement observer, rendre compte et, « par

son attitude décidée, faire comprendre aux Français le sérieux de la situation ». Le même jour, Radolin fut reçu par l'Empereur qui lui confirma verbalement ces instructions. Le lendemain 30, Bülow y ajouta la remarque que Radolin « devait maintenir les Français dans un état d'esprit permettant à la Conférence d'avoir une issue pacifique, favorable et heureuse ».

Les diplomates allemands à l'étranger avaient naturellement cherché à obtenir des gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités l'adhésion aux vues allemandes. Le 3 nov., Roosevelt reçut Speck von Sternburg en présence du secrétaire d'Etat Root :

L'Empereur, dit le président, est le seul souverain européen avec lequel j'aie pu collaborer pendant la période critique de la guerre russo-japonaise. Root a absolument les mêmes vues que moi... en particulier en ce qui concerne la politique de l'Empereur allemand. Bien mieux, lors de ma première conversation avec lui sur le Maroc, comme je lui faisais encore des réserves, il a vu plus clair que moi et a préconisé dès le commencement la coopération avec l'Allemagne. C'est petit à petit que grâce à vous j'ai compris les incroyables machinations de cet incroyable scélérat de Delcassé. Heureusement pour la civilisation, il est déboulonné. Ce n'est qu'après son éloignement et les révélations du *Matin* que j'ai reconnu combien la politique de l'Empereur au Maroc avait été sage et prévoyante.

Speck profita de la circonstance pour annoncer que la France travaillait à un rapprochement anglo-russe. Cette communication « fit véritablement de l'impression sur Roosevelt et Root ». Le premier conclut :

Delcassé ne peut sous aucun prétexte revenir au gouvernail. Ne croyez pas que votre télégramme au sujet de son influence et de celle de Révoil m'ait embarrassé. Au contraire, je l'ai communiqué presque mot pour mot à la France. Quoique je n'en attende pas de résultat direct, j'ai voulu lui montrer que sur cette question, mon opinion est la même que celle de l'Allemagne.

A Rome, Fortis avait formé le 27 déc. un ministère où

San Giuliano dirigeait les affaires étrangères. Dès que l'amb. Comte Monts vit ce dernier, il lui expliqua, comme l'en avait chargé Bülow, que, les intérêts italiens au Maroc étant les mêmes que ceux de l'Allemagne, cette dernière devrait compter sur l'appui de l'Italie à la Conférence. San Giuliano se contenta ce jour-là d'affirmer que la Triple Alliance était le premier principe de sa politique, puis le 2 janv. 1906 rendit à Monts sa visite et lui dit qu'il n'avait pas cru que le traité de la Triple Alliance offrît à l'Italie de si grandes garanties et qu'il se réjouissait d'en avoir été toujours un partisan sans réserve. Malheureusement, Visconti Venosta, Prinetti et Tittoni avaient pris des engagements avec la France. L'Italophobe Monts, qui croyait qu'ils allaient jusqu'à une contre-assurance dirigée contre l'Autriche (tandis qu'en réalité ils n'engageaient qu'à la neutraliié en cas « d'une agression directe ou indirecte » ou « de provocation directe »), saisit l'occasion pour demander en quoi consistaient ces engagements, mais San Giuliano dut lui répondre que l'un d'eux comportait l'obligation du secret. En ce qui concerne la Conférence, San Giuliano fit observer que, comme les décisions devaient être prises à l'unanimité, l'Allemagne était assurée qu'on n'en prendrait pas de contraires à sa volonté. Monts objecta que dans ce cas la Conférence n'aurait pas de résultat et que la Triple Alliance ferait triste figure si l'une de ses ailes, l'Italie, refusait son aide. Mais le Ministre « ne trouva d'autre espoir à lui donner que celui que le représentant de l'Italie serait peut-être assez adroit pour tirer sa tête hors du nœud ».

San Giuliano « s'était plaint vivement qu'un Silvestrelli (l'ambassadeur à Madrid) représentât l'Italie à Algésiras ». Il réussit presque aussitôt à le faire remplacer par le marquis Visconti Venosta. Celui-ci, qui avait 76 ans, n'avait pas sollicité cet honneur. Le Roi dut faire appel à son patriotisme pour le lui faire accepter. Bülow, qui avait entretenu avec Visconti des rapports amicaux et qui savait que celui-ci « considérait la Triple Alliance comme une nécessité pour

talie », vit sans déplaisir sa nomination. Visconti, faint le 6 sa visite d'adieu à Monts, lui dit qu'après que le onde entier avait été tenu 9 mois dans l'inquiétude, un hec de la Conférence devait être considéré comme imssible. Suivant lui, les puissances qui avaient les ains libres sauraient bien confier un mandat à une autre iissance que la France et l'Allemagne. Malheureusement, outa-t-il, *les mains de l'Italie sont liées*. Pour lui, il rait tout son possible pour empêcher de voter quand il y aurait pas unanimité. Il glissa de plus la remarque que *ıttitude de l'Angleterre aurait une grande importance ıur l'Italie*. Bülow, dès qu'il eut appris les déclarations : Visconti, chargea Radowitz (le premier délégué de Allemagne) de lui faire bien voir que « confier à la France ı mandat *général* de police pour tout le Maroc serait nener l'échec de la Conférence ».

En Angleterre, les Libéraux venaient de prendre le ouvoir et Sir E. Grey avait remplacé Lansdowne. Grey, 3 janvier, eut avec Metternich une conversation qui onna à ce dernier « l'impression que le premier était un omme droit et franc, dont on savait ce qu'on pouvait en tendre ».

Le sentiment général du pays, déclara Grey, est que l'Anglerre ne doit pas laisser la France en plan en cas de difficultés sultant de la convention franco-anglaise ; tout Cabinet, qu'il it conservateur ou libéral, adopterait le même point de vue...

Le Gouvernement désire que la tension entre l'Allemagne et la ance diminue ; après la Conférence, il y aidera s'il le peut, ais, durant celle-ci, il soutiendra le point de vue français... J'ai ouvé des notes de mon prédécesseur marquant qu'il vous avait t que *si la guerre éclatait pour le Maroc entre la France l Allemagne, l'opinion forcerait le Gouvernement à aider France par les armes. Je crois que c'est vrai encore.*

Radolin était rentré à Paris vers le 31 décembre.

J'y ai trouvé, écrivit il le 8, une appréhension sérieuse d'une ıerre. Dans la presse et le public, on dit que l'Allemagne veut

la guerre, que la France a cédé sur tous les points aux exigences allemandes, mais que ça ne nous satisfait pas, que nous avons à la Conférence des exigences contraires à la dignité de la France et à sa politique traditionnelle au Maroc, qu'elle doit se défendre et être prête à toutes les éventualités... On m'avait dit que le bruit s'était répandu que je n'irais pas à la réception du 1er janvier pour marquer notre mécontentement... Lorsque je parus ce jour-là à l'Elysée, le Président et tous les ministres exprimèrent leur satisfaction de mon retour...Je cherche à calmer les esprits, qui sont réellement devenus très nerveux... Heureusement, j'ai trouvé chez Jean Dupuy une appréciation équitable de notre politique ; il me fait espérer qu'il agira sur ses bouillants compatriotes.

Le lendemain, Dupuy dit à Radolin qu'il croyait que Rouvier pensait, comme lui, que la meilleure solution de la Conférence serait de conserver l'état de choses actuel au Maroc en ne créant qu'une organisation provisoire pour la police. On ne réglerait définitivement que les finances et les travaux publics. Le principe serait : *pas de vainqueur, pas de vaincu.* Ce qui les inquiétait tous deux était les efforts des plénipotentiaires pour remporter un succès personnel. Dupuy craignait de plus que l'Angleterre, de sa propre initiative, présentât une proposition pour rendre les antagonismes plus aigus.

Le 12 janvier, le duc d'Almodovar, ministre des Affaires étrangères espagnol, président de la Conférence, exposa à Radowitz ses vues sur la conduite de celle-ci. On traiterait bien les délégués marocains pour gagner leur confiance. On commencerait par des déclarations sur la souveraineté du Sultan, l'intégrité de son Empire, et l'égalité commerciale (*porte ouverte*)... On discuterait ensuite les questions où il y avait peu de dissentiment : contrebande, travaux publics, revenus de l'Etat, banque. On terminerait par la police.

La 1re séance de la Conférence eut lieu le 16 janvier. Les trois premières déclarations furent admises aussitôt.

Bülow, en ayant été informé par Radowitz, lui télégraphia le 17 :

Révoil ne renoncera pas sans lutte à son but : tunisifier le Maroc. Son début doucereux est peut-être une manœuvre, peut-être aussi une suite de ce que Londres a désillusionné. Le 13, on a dit ici à l'ambassadeur d'Angleterre que la marche de la Conférence dépendra de l'appui que la France pourra espérer de l'armée et de la flotte britanniques en cas d'action contre le Maroc. Si elle ne peut pas en espérer, elle fera de prime abord une politique calme et la Conférence se terminera par une paix honorable pour tous. L'ambassadeur le télégraphia dans son pays et reçut de Grey comme réponse : « Nous ne pouvons rien faire qui ne soit d'accord avec l'arrangement de 1904. » Il est possible que les Français aient déjà compris... et que ce soit ce qui les rend circonspects... Il est dans notre intérêt que diplomates et journalistes comprennent que, si l'Angleterre se borne à un appui diplomatique, la paix et la porte ouverte seront assurées, mais que toutes deux seront en question dès que la France pourra compter sur son appui armé.

Sir Donald Mackenzie Wallace, le correspondant du *Times* à Algésiras, avait été reçu par le roi Edouard avant son départ et celui-ci lui avait recommandé de faire son possible pour concilier les divergences entre l'Allemagne et la France. Bernstorff l'annonça le 16 janvier. Guillaume II écrivit alors :

C'est une suite directe de la défaite des Unionistes... S. M. apprend à ses dépens que sa politique jingo n'est pas du goût de la nation. Ses manigances avec Delcassé ont été sévèrement condamnées... S. M. ayant remarqué le revirement de l'opinion publique qui ne veut pas combattre contre nous, a changé comme une girouette... Wallace est un rusé matois (un Juif naturellement) qui est intime avec S. M. Il exécutera certainement sa commission. Nos représentants doivent se mettre en rapport avec lui... Les Gaulois vont en faire des figures !

Avis de cette note fut donné aussitôt à Radowitz. Il télégraphia le 18 que Sir A. Nicolson se montrait en effet depuis quelques jours plus traitable, que Révoil n'avait

jusqu'alors montré aucune tendance à rompre avec le Maroc et avait, au moins en apparence, paru zélé pour une entente.

Pour combattre la croyance qu'il travaillait contre l'Allemagne, Edouard VII avait invité Metternich à passer quelques jours à Windsor. Le 23 janvier, après le départ de cet ambassadeur, il écrivit à Guillaume II en termes fort aimables pour lui souhaiter son anniversaire. Vers le 1er février, le Kaiser lui répondit sur le même ton. Cet échange de lettres était la confirmation de ce que l'ambassadeur Lascelles avait dit à Bülow le 24 au sujet des confidences qu'Edouard aurait faites à Metternich touchant son désir de se rapprocher de son neveu et dont cet ambassadeur allemand semble n'avoir rien dit. Lascelles avait ajouté combien il était heureux de voir que les malentendus anglo-allemands, qui avaient peu à peu atteint un tel degré, diminuassent. Il avait d'ailleurs rappelé en même temps que le ministère anglais, Libéraux comme Conservateurs, était résolu à ne pas mettre en danger l'Entente cordiale. Lascelles terminait ces déclarations quand on lui remit un télégramme de Grey lui communiquant un autre de Nicolson, où il accusait les plénipotentiaires allemands : 1° de ne pas chercher à s'entendre avec les Français ; 2° d'éviter que d'autres servissent de médiateurs ; 3° d'exiger que les Français exposassent à la Conférence leur point de vue sans avoir pu le discuter auparavant dans des conversations privées ; 4° de se refuser à compenser par des concessions financières la renonciation par la France à un mandat *général*. Bülow contesta ces accusations, mais les communiqua à Radowitz. Celui-ci répondit le 25 qu'il venait d'avoir une conversation avec Révoil et lui avait dit : « Il vous faut rayer de votre programme un mandat *général* pour la France, quoique nous souhaitions nous entendre avec vous sur les questions de banque et de finance avant la Conférence. »

Révoil avait consenti sans difficulté à cette dernière demande, n'avait pas exigé de mandat *général* et s'était

déclaré prêt à écouter les propositions allemandes relatives à la police. Il avait été convenu que Tattenbach et Klehmet d'une part, les délégués techniques français de l'autre, s'aboucheraient pour des discussions privées.

Pour la police, ajoutait Radowitz, je souhaiterais mettre en première ligne une combinaison France-Espagne-Italie-Allemagne. Eventuellement, j'accepterais un mandat pour l'Italie seule, conformément à votre tél. du 8. L'ambassadeur américain White plaide pour cette solution et Visconti se laisserait gagner pour elle. Jusqu'ici, j'ai toujours déclaré qu'un mandat accordé à la France et à l'Espagne est aussi inacceptable qu'un mandat à la France seule. Il n'y a d'ailleurs aucun signe que l'Espagne prenne l'initiative pour l'une de ces deux solutions. Visconti et White continuent à agir sur les Français pour qu'ils s'entendent avec nous au sujet de la police. Tous deux soutiennent que Sir A. Nicolson fait de même. Tout au moins, il ne paraît pas travailler contre.

Le lendemain, Bülow répondit qu'il n'avait aucune objection contre des conversations avec Révoil, mais qu'il était tout à fait souhaitable que ce ne fût pas par l'entremise de l'Angleterre qui s'efforçait de paraître la protectrice de la France. Le plus souhaitable pour lui était de gagner les Etats-Unis pour ce rôle. Il n'était pas désireux non plus de voir confier un mandat général à l'Italie : elle pourrait ensuite le troquer contre Tripoli. Enfin, il n'était pas sans espoir que Roosevelt proposât que le Sultan puisse choisir lui-même les étrangers qu'il emploirait dans sa police.

Bülow avait en effet télégraphié le 21 à Speck de sonder Root au sujet de 3 solutions pour la police au Maroc : 1° chacune des Puissances recevrait le mandat de l'organiser dans un port ; 2° son organisation serait confiée à une ou plusieurs petites puissances ; 3° le mandat serait conféré au Sultan, qui choisirait le personnel à sa guise ou suivant les règles posées par la Conférence. Root avait déclaré que la 3e solution lui paraissait la plus sage. Il ne s'était pas non plus montré hostile à ce que le mandat soit conféré à l'Espagne.

Le 27 janvier, Bülow envoya à Radowitz le projet allemand de Banque du Maroc. Il servit de guide à Tattenbach et à Klehmet lors de leur première discussion avec Regnault le 26 dans une réunion privée. Ce dernier leur cita deux maximes de Révoil : « la porte ouverte, oui, mais sans niveler les intérêts acquis », et « la porte ouverte ne signifie pas que ceux qui sont dans la maison en sortent ». Il demanda donc que le capital actions soit ainsi réparti : France 27 0/0, Espagne 23 0/0, Angleterre 20 0/0, Allemagne 20 0/0, Italie 10 0/0 ; il réclama de plus le maintien du droit de préférence des banques françaises en cas d'emprunt marocain. Les Allemands déclarèrent naturellement ces prétentions inadmissibles, mais demandèrent à Berlin quelles concessions ils devaient faire. Le 31, Radowitz télégraphia que Visconti et White insistaient sur leur nécessité. Vers le 4 février, les Français refusèrent de continuer les pourparlers, les faisant dépendre d'une entente en matière de police. . . . .

Le 26 janv., Radowitz avait adressé à Bülow un rapport sur la situation ; toutes les questions, sauf celles de la Banque et de la police, avaient déjà été réglées ou semblaient devoir l'être sans difficulté, les Français s'efforçaient d'avoir des relations courtoises avec les Allemands ; la tenue des Marocains faisait bonne impression ; les délégués autrichiens, Welsersheimb et Koziebrodzki, travaillaient en étroit accord avec les Allemands ; White montrait le même désir ; Visconti, tout en saisissant toute occasion d'exprimer sa sympathie aux Allemands, se taisait dès que ceux-ci et les Français différaient d'avis ; il était toujours à la recherche d'un compromis pour la police ; Sir A. Nicolson, d'abord adversaire de la Conférence et qui avait annoncé qu'il soutiendrait toujours les Français, dut-elle en échouer, était devenu plus conciliant ; quant à Almodovar, il déclarait que l'Espagne n'avait pas promis à la France de l'appuyer pour un mandat *général* de la police.

Cette situation était connue. Elle avait incité M. de La

nessan à proposer le 24 dans le *Siècle* que, pour en éviter les périls, on confie au sultan l'organisation de la police sous la surveillance d'un contrôle international qui lui en fournirait les moyens. Cette solution, on l'a vu, était celle que Bülow espérait voir présenter par Roosevelt, mais il craignit que, si elle était présentée par la France, celle-ci sache y inclure des modalités équivalant à un mandat général français. Il télégraphia donc à Speck le 27 de demander que les Etats-Unis fassent une proposition dans ce sens, mais Root le 29 s'y refusa, le Président pouvant se trouver engagé dans des difficultés si la proposition échouait. Elle eut d'ailleurs l'approbation de l'Italie le 28 et de l'Autriche le 29. A Algésiras, elle fit également une bonne impression sur les délégués, mais à Paris, elle provoqua une explosion de protestations dans la presse. Visconti et White déclarèrent aussitôt à Radowitz que l'examen de la question de la police avec les Français ne pouvait plus être différé. Radowitz se décida à en conférer le 3 février avec Révoil. Celui-ci lui déclara que la proposition Lanessan était inadmissible, le Sultan ne devant jamais avoir assez d'autorité pour l'exécuter. Un mandat devait donc être conféré, et comme il ne *devait* pas l'être à la France seule, il proposerait de le confier à la France et à l'Espagne conjointement. Elles y avaient une vocation à raison de leur situation dans le nord de l'Afrique. Radowitz déclara aussitôt la proposition inadmissible ; Révoil essaya longuement de le convaincre du contraire et finalement affirma que la France devait exiger être protégée à raison de ses intérêts prépondérants.

Par l'indiscrétion « du délégué technique français » [Regnault], Tattenbach avait appris que Révoil admettait qu'une tierce puissance soit chargée au besoin « du contrôle » de l'exécution du mandat. De plus, Visconti, White et Welsersheimb s'étaient offerts comme médiateurs. Holstein télégraphia aussitôt à Vienne pour que Welsersheimb reçoive les instructions que l'Allemagne pouvait souhaiter.

Goluchowski se déclara décidé à la suivre « à travers tous les obstacles ».

Le 5, Radowitz télégraphia que *tous les délégués insistaient pour un compromis établissant une troupe capable de rendre des services*. Visconti et White, « à titre personnel », conseillaient la solution Révoil avec contrôle d'une 3e puissance. Le 6, Radowitz demanda s'il ne pouvait pas proposer la solution suivante : 1° police organisée par la France là où elle a déjà des instructeurs (Tanger, Rabat, Casablanca) ; 2° mêmes droits pour l'Espagne à Mogador et Saffi ; 3° ailleurs police internationale ; 4° un inspecteur qui ne serait ni Français, ni Espagnol, ni Allemand.

« Si la France refusait, ajoutait Radowitz, elle serait responsable des difficultés qui en résulteraient. » Bülow nous épargna cette responsabilité : le 7, il rejeta les propositions Révoil, Radowitz, etc., comme donnant à la France une position prépondérante au Maroc, et déclara s'en tenir à la proposition Lanessan. Radowitz, ayant reçu cet ordre, en conféra avec White qui lui déclara que les Français « refuseraient rondement » et lui conseilla avec insistance d'accepter les officiers français et espagnols. Visconti et Welsersheimb furent du même avis, le second ajoutant d'ailleurs qu'il avait reçu l'ordre de voter comme l'Allemagne. En avertissant Bülow dans son tél. du 9, Radowitz lui demanda s'il ne pourrait, comme c'était prévu dans ses instructions du 3 janv., réclamer pour l'Allemagne l'organisation de la police dans un port ; il y fut autorisé le même jour.

La situation avait provoqué en France une campagne de presse contre l'Allemagne. Tardieu, à qui Bülow avait accordé une interview en novembre pour le récompenser d'avoir préconisé dans *le Temps* d'accepter les conditions de l'Allemagne, faisait d'Algésiras une campagne inverse. « On croit, télégraphiait Radolin le 8, que Révoil en est l'instigateur et que Rouvier, comme Clemenceau, Lanessan, etc., inclinerait à croire que le mandat de police serait pour

la France le présent de Danaé qu'il vaut mieux refuser. » Le 10, Holstein constatait que les Français à Algésiras, d'abord presque timides, s'étaient enhardis peu à peu.

Révoil croit maintenant que nous accepterons ses exigences... L'Empereur ne le fera pas. Ses dispositions peuvent être appréciées par son refus de négocier avec Courcel... Le Chancelier, qui a souhaité de tout temps une amélioration des rapports avec la France (!!), est maintenant forcé de compter avec la situation actuelle. Les publicistes compétents lui disent que le public allemand accueillera plus favorablement un échec de la Conférence qu'une tunisification du Maroc ou que le reniement des paroles de l'Empereur.

Le 8 février, le cabinet Fortis avait été remplacé par un cabinet Sonnino où le comte Guicciardini détenait le portefeuille des Affaires étrangères. Bülow en profita le 10 pour se plaindre de Visconti qui avait, pour la police, « adopté complètement le point de vue français ». Le 13, Monts répondit que Sonnino et Guicciardini avaient, comme tous les Italiens, la plus grande confiance en Visconti.

Dans les cercles romains, ajoutait-il, on croit que nous devrons finalement céder [*Guillaume II* : Bah !]... et que nous devons chercher à sortir le plus dignement possible de l'impasse de la Conférence... San Giuliano, lui aussi, considérait le mandat de police franco-espagnol comme une base de négociation acceptable... Je ne sais pas d'ailleurs si le mollusque Fortis et le rusé San Giuliano (pour ne pas parler de Giolitti et de Tittoni, toujours dissimulants) eussent pris parti aussi vite... Le changement de ministère est donc venu à propos et me remplit de joie, car Sonnino est le plus germanophile des hommes d'Etat italiens.

Le 13 février, poussé par ses collègues, Radowitz remit à Révoil par écrit la proposition allemande, presque identique à celle de Lanessan. Révoil le 16 lui répondit en maintenant la sienne, ajoutant seulement que la proposition allemande relative à une surveillance pourrait être examinée après acceptation de l'obligation de ne choisir que des officiers français ou espagnols. Le 19, Radowitz répliqua

que « la condition que les officiers soient Français et Espagnols ne paraissait pas compatible avec le caractère international de l'organisation de la police ».

Le 20, Metternich télégraphia avoir causé avec Lord Rothschild, qui lui avait dit que si Rouvier faisait des concessions sur la police, il serait renversé dans les 24 heures et que peut-être Delcassé reviendrait. « Ça ne serait pas mauvais, la situation serait plus claire, annota Guillaume II. Mieux vaut que Delcassé fasse sa politique que de la faire faire par Rouvier. *Je reste ferme dans mon point de vue.* »

Le même jour, le sous-secrétaire d'Etat espagnol de Ojeda, qui se vantait d'être « un adversaire résolu » de la France, avait fait ses doléances à Stumm : « L'Empereur, lui dit-il, n'a pu nous accorder son appui quand le Roi le lui a demandé... Nous avons dû accepter les offres anglo-françaises. » Ojeda parlait avec amertume des reproches que lui adressait Cambon au sujet de l'attitude tiède de l'Espagne à la Conférence ; il excusait sa patrie en disant : « Nous sommes entre l'enclume et le marteau. Nous ne pouvons aller contre la France. » — « Puisque l'Espagne est ainsi enchaînée à la France et à l'Angleterre, je n'y ferai point de visite, annota Guillaume II. »

Quoique les délégués russes se rangeassent toujours de notre côté à Algésiras, on se désolait à Pétersbourg de la prolongation de la crise. Lamsdorff craignait une guerre. Witte, le 23 février, déclarait ne pas partager ses craintes sur ce point, mais se lamentait de ce que la situation empêchât l'emprunt international dont la Russie avait besoin. « Je vais être forcé d'établir le cours forcé », dit-il. — « Qu'il conseille aux Gaulois de s'entendre au plus vite avec nous », annota Guillaume.

Français et Allemands ne s'entendant pas, la Conférence décida le 20 en séance de comité d'examiner la question de la Banque. Les projets français et allemands furent lus. Tous les délégués, sauf l'Anglais, le Russe et le Portugais

(et l'Espagnol qui avait réservé son avis) se prononcèrent plus ou moins pour le projet allemand.

Le baron de Courcel, en revenant de Copenhague où il nous avait représentés aux obsèques de Christian XI, alla voir Holstein à Berlin. Celui-ci lui exposa les propositions allemandes, et Courcel, « qui était très découragé » et faisait peu de cas du Maroc, avoua « qu'il ne les trouvait pas inacceptables » ; il adopta l'opinion de Holstein qu'il valait mieux que l'Allemagne et la France s'entendissent directement pour trouver un *modus vivendi* marocain. « Je suis arrivé à Berlin comme ambassadeur de France, avoua Courcel, j'en pars comme ambassadeur d'Allemagne. » (22 février.)

Le 26, Radowitz, résumant la situation, écrivit : « Pour la Banque, nous avons la majorité ; pour la police, plusieurs délégués sont d'avis que le partage entre officiers espagnols et français, avec contrôle par un neutre, suffirait à baser un compromis. » — « Non », annota Guillaume II.

Le même jour, Révoil remit à Radowitz notre réponse à la note du 19 : « Rien dans notre proposition ne porte atteinte à l'égalité pour tous en matière économique. Mais si la Conférence reconnaissait l'utilité de nouvelles garanties de celle-ci, nous ne nous refuserions pas de les examiner. »

Dès le 24, Welsersheimb avait reçu de Goluchowski l'ordre de proposer un ajournement de la Conférence si on ne s'entendait pas; on éviterait ainsi les dangers d'une rupture. Ayant appris la réponse de Révoil, Welsersheimb, d'accord avec Visconti, communiqua aussitôt à Radowitz un projet de compromis : 1° le Sultan aura le commandement suprême de la troupe de police ; 2° et 3° il chargera des Français de la commander à Tanger, Larache et Rabat, des Espagnols à Tétouan et dans 3 ports du sud ; 4° il nommera pour Casablanca un officier supérieur suisse, belge ou néerlandais, qui fera fonction d'inspecteur général ; 5° les cadres seront marocains ; 6° paiement par la Banque

d'Etat ; 7° l'inspecteur rendra compte au corps diplomatique à Tanger.

Le 28, Bülow demanda que cette proposition fût modifiée et que des officiers autrichiens, italiens et allemands pussent être employés ; sinon, il concédait que la France désigne un port pour lequel elle fournirait exclusivement les instructeurs, mais il exigeait que dans les autres les officiers soient de diverses nationalités. Le 10 mars, Wedel en parla à Goluchowski et lui confia à cette occasion que Guillaume lui avait affirmé « sa volonté *inébranlable* de refuser désormais toute concession ». Le 1er mars, Goluchowski, après quelques objections, consentit à ordonner à Welsersheimb de modifier son projet.

Le 3 mars, le projet de la Commission de rédaction sur le projet de Banque d'Etat fut examiné en séance plénière. On ne put s'entendre sur plusieurs points, quoique la discussion sur les 3 parts (sur 15 constitutives du capital), que réclamait la France pour la cession des droits des banques françaises, eût été réservée. « Notre impression de la séance d'aujourd'hui n'est pas favorable, télégraphia Radowitz. Pour la première fois, nous nous sommes heurtés nettement à un groupe solide français, anglais, russe, espagnol. Dans ces cas, Visconti et White évitent de prendre parti. Les petits Etats n'interviennent pas. Seule l'Autriche tient fermement avec nous. » De plus, Sir A. Nicolson ayant proposé de s'occuper de la police à la séance de comité du 5, Visconti, quoiqu'il eût vu Radowitz voter contre, « s'était, contre sa propre conviction, laissé séduire par Révoil » et avait voté pour, ce qui avait assuré le succès de la proposition par 10 voix contre 3 (All., Autr., Maroc). A la suite de ce vote, Welsersheimb et Visconti étaient tombés d'accord que la proposition autrichienne remaniée ne devait être présentée qu'après la séance du 5. Goluchowski, le 4, « à raison de la désertion » de Visconti, fit demander à Wedel si l'Allemagne tenait beaucoup à ce que Welsersheimb présente son projet sous la forme demandée par Bülow. Wedel

ayant répondu que oui, Goluchowski promit de l'ordonner, mais seulement en commun avec l'Italie. Mais pendant que Wedel rédigeait le télégramme pour l'annoncer, Goluchowski lui fit savoir que Welsersheimb avait télégraphié que Visconti, malgré la recommandation de son gouvernement, refusait d'appuyer cette proposition, jugeant son adoption impossible. Goluchowski demandait donc des concessions à Bülow, « tout en restant loyalement à sa disposition ».

Bülow y fit droit le 5 en ces termes : « D'après des renseignements sûrs, on est maintenant plus enclin à Paris à accorder les garanties nécessaires, tant pour la police que pour la porte ouverte et l'égalité commerciale. En présence de cette situation, nous pouvons accepter le projet Welsersheimb pourvu que les points 4 et 7 aient bien satisfaction. » En même temps, il fit demander à Radolin si, par l'intermédiaire de Courcel, on ne pourrait arriver à une entente directe avec la France.

Conformément à sa promesse à Holstein, Courcel s'était entremis à Paris, mais sans succès. Il avait vu la veille Edouard VII qui, de passage dans cette ville, avait à la grande indignation des Allemands conféré avec Delcassé. Edouard avait exprimé à Courcel l'espoir qu'*avec de la bonne volonté on finirait à s'entendre*. Le 6, Rouvier répéta à Radolin ce que Louis avait déjà dit à Courcel : on ne peut traiter à la fois à Paris et à Algésiras ; il ajouta avoir fait parvenir à Révoil des instructions plus conciliantes sur la Banque.

Le 5 eut lieu à Algésiras la séance sur la police. Seul Radowitz y défendit le point de vue allemand. « Révoil s'était visiblement efforcé d'être mesuré et de laisser de la place pour un accord. »

Bülow avait fait demander le 28 février l'avis de Tattenbach ; Radowitz le 5 transmit le mémoire de celui-ci en faisant observer que l'ajournement de la Conférence sans règlement de la police serait profitable à la France, « si l'Allemagne n'était pas résolue à intervenir par *tous les*

moyens pour le *statu quo* de 1880 » ; sans eux, la France utiliserait le péril où le Rogui mettait le Sultan pour contraindre ce dernier à lui confier l'organisation de son armée et pour consolider la situation française à Tanger, Rabat et Casablanca. Ayant reçu ce tél., Bülow le 6 fit un pas en arrière et fit recommander à Vienne et Rome le projet suivant : 1° le Sultan nommera partout, sauf à Casablanca, des officiers français ou espagnols ; 2° surveillance par le corps diplomatique ; 3° un inspecteur (suisse ou néerlandais) contrôlera toute la police ; *il commandera à Casablanca et choisit ses officiers librement* (tout au plus pourrait-on le restreindre à ceux de sa nationalité).

Le 7, « pour donner du courage à Radowitz », on lui communiqua les remarques *pas conciliantes* de Guillaume sur son rapport du 26 février.

Le même jour, à Rome, Guicciardini s'excusa de donner à Visconti l'*ordre* de présenter avec Welsersheimb le projet du 6, Visconti n'étant allé à Algésiras que sous la condition expresse d'avoir les mains libres.

Ce jour-là, Rouvier fut renversé à la Chambre après une interpellation relative aux troubles provoqués par l'exécution de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Le 8, un quart d'heure avant l'ouverture de la Conférence, Welsersheimb tenta de persuader à Visconti de signer avec lui le projet de compromis. Visconti tomba dans une grande agitation et essaya de le dissuader de le présenter, mais Welsersheimb allégua l'ordre qu'il avait reçu. La Conférence, ayant alors examiné de nouveau le projet sur la Banque, il ne resta guère plus de litigieux que la question des parts. Welsersheimb déposa ensuite un projet de compromis conforme au tél. de Bülow du 6.

Le 10, en séance plénière, Radowitz déclara se rallier au projet Welsersheimb. Perez Caballero, Nicolson et Révoil s'élevèrent contre l'article confiant des fonctions d'instructeur à l'inspecteur. Les séances suivantes ne donnèrent

aucun résultat. Révoil, pendant la crise ministérielle, ne recevant plus d'instructions.

En Allemagne, en Autriche et même parfois en Italie, on se scandalisait de l'attitude de Visconti. Radowitz, le 11, dut télégraphier : « Il s'est efforcé, en dehors des conférences, d'agir sur les Français suivant notre désir, ce qui sûrement a été et sera utile. On retire plus de profit de lui de cette façon que s'il intervenait dans les conférences, ce qu'il évite le plus possible. »

Le 14 mars, un Cabinet Sarrien remplaça le Cabinet Rouvier. Léon Bourgeois y avait les Affaires étrangères. Khevenhüller avait reçu l'ordre de lui demander avec insistance de céder sur les deux points (parts et inspecteur). Tornielli avait reçu le même ordre, mais n'espérait pas obtenir grand' chose. Nelidoff déclara, en effet, à Radolin qu'ils n'obtiendraient rien, Bourgeois, « quoiqu'il eût la plus grande réputation possible d'être conciliant... ne pouvant faire une si grande concession sur la police sans rendre sa position impossible. Si Rouvier n'avait pu la faire, personne ne le pourrait. »

J'ai appris de source sûre, ajoutait Radolin, que Rouvier, pour sortir de l'impasse, s'était fait renverser. L'opinion générale ici est que dans ce ministère, où la tête n'est pas en proportion avec la puissance de certains membres, Clemenceau, qui est si adroit, gagnera le dessus. [*Bülow* : Ne pourrait-on entrer en rapports avec lui?] Bourgeois, dont les dispositions idéales pour la paix et la réconciliation avec l'Allemagne sont connues, n'y pourra rien.

Le 15, Khevenhüller s'acquitta de sa commission, mais Bourgeois refusa absolument pour l'inspecteur ; pour la Banque, il déclara qu'il s'informerait.

En présence du refus de Bourgeois sur la police et du souhait que celui-ci avait exprimé de voir Goluchowski faire au sujet de la Banque une proposition transactionnelle, le ministre autrichien fit proposer à Bülow, le 19, de faire présenter par Welsersheimb une modification abandonnant la police neutre à Casablanca. Mais Bülow le pria d'ajour-

ner cette démarche, l'Allemagne espérant encore l'adoption d'un amendement suggéré par Roosevelt : mélange des instructeurs français et espagnols dans toutes les places pour éviter la formation de zones d'influence. Seulement, le 22, Root fit savoir que White recevait bien l'ordre de voter pour cette proposition, mais ne devait pas la présenter. L'Espagne avait d'ailleurs fait connaître en Autriche qu'elle la considérait comme inacceptable. Ces refus résolurent l'alternative posée par Bülow et, le 22, il se rallia au projet autrichien.

Informé de cet ordre, Welsersheimb se mit en rapport avec Révoil. Celui-ci se résigna à se contenter de 2 parts pour la cession des droits du consortium français et à laisser au groupe allemand la moitié de l'emprunt à contracter pour rembourser les 10 millions avancés par ce groupe. Radowitz, le 23, déclara cette base acceptable, mais le *Temps* du 21 avait publié une instruction de Lamsdorff niant que la Russie eût jamais donné à la France le conseil d'accepter la proposition autrichienne et affirmant qu'elle ne cesserait jamais de se comporter en alliée fidèle. Bülow fut d'autant plus mécontent de cette publication qu'elle était la conséquence de plaintes qu'il avait faites à l'ambassadeur russe Osten-Sacken au sujet du *Temps*. Nelidoff avait été chargé d'intervenir auprès de Bourgeois ; celui-ci déclara partager « l'indignation contre le *Temps*, mais être sans moyen d'agir contre lui ». Nelidoff, ayant rencontré Tardieu, essaya de lui persuader de changer d'attitude, mais le futur ministre, au lieu de cela, publia aussitôt ce que Nelidoff lui avait imprudemment révélé dans la conversation. C'est du moins ce que raconta ce dernier. Radolin n'y ajouta foi qu'à moitié, quoique Tardieu « fût atteint de la folie des grandeurs... et se crût l'homme le plus important de France ». Schœn fut chargé de prévenir Lamsdorff et Witte que l'opinion publique allemande en serait influencée d'une façon désavantageuse pour les finances russes. Witte rejeta tout sur Nelidoff, « un incapable... qui était plus un

agent de la France qu'un diplomate russe... et qui s'était refusé à remettre à Rouvier sa décoration si Delcassé n'en recevait pas une pareille ».

« Comme conséquence de la publication de l'instruction russe, qui pouvait être considérée comme une tentative de pression... Bülow, pour sauvegarder la dignité de l'Allemagne », télégraphia, le 24, à Radowitz pour lui signaler 4 points sur lesquels il devait se montrer exigeant si cela lui paraissait utile. Mais ce ne fut pas ce qui retarda le plus la conclusion définitive, mais bien que Révoil, dans ses négociations avec Welsersheimb, tantôt n'osait se prononcer, tantôt revenait sur ses concessions. Le 25, « il se montra si opiniâtre et si nerveux » que Welsersheimb déclara renoncer à sa mission. Radowitz dut prier Visconti et White d'intervenir. Les Russes s'employèrent aussi. Ce ne fut que le 25, tard dans la nuit, après l'arrivée d'un tél. de Paris, que les concessions exigées furent arrachées aux Français. Ceux-ci, le lendemain, firent preuve de dispositions tout à fait différentes. Le 27, tous les points importants furent réglés. Le 7 avril, tous les délégués, sauf les Marocains, signèrent.

Le 5, obéissant « à un besoin du cœur », Guillaume avait remercié François-Joseph et lui avait demandé la permission de décorer Welsersheimb. Annonçant, le 13, à Goluchowski qu'il avait accordé à Welsersheimb la grande croix de l'Aigle Rouge, il écrivit cette phrase célèbre :

Vous vous êtes montré un brillant second pendant le duel, vous pouvez être sûr d'un pareil service de ma part en pareil cas.

Contre l'Italie, au contraire, Guillaume était très excité. Le 8, il dit à l'ambassadeur autrichien Szögyény :

Je ne perdrai pas mes paroles sur l'Italie. Je puis seulement vous donner l'assurance que je serais bien satisfait si à l'occasion je pouvais me joindre à vous, les armes à la main, pour lui infliger une correction salutaire.

Ce n'était pas une boutade. Deux jours plus tard, il

écrivit de même à Goluchowski : « Si l'Italie se comportait d'une façon hostile à votre égard, c'est avec un véritable enthousiasme que je saisirais l'occasion de me joindre à vous pour la combattre avec toute ma force militaire. » Mais le Kaiser se ravisa et, en juin, il intervint avec énergie à Vienne pour le renouvellement de la Triple Alliance.

ÉMILE LALOY.

EN RELISANT L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Il est un âge, a-t-on dit, où l'on préfère aux horizons nouveaux les sites maintes fois explorés, aux livres inédits les œuvres déjà lues. Les lieux où l'on revient le plus volontiers sont ceux où nous appelle l'écho, toujours sonore ou affaibli déjà, des voix du passé, où nous ramènent des souvenirs de tendresse ou de douleur. Et ainsi les livres qu'on reprend sont ceux qui sollicitent le cœur autant que l'esprit. Eux aussi peuvent être plus lourds d'amertume que de joie. Souvent on les connaît au point que la pensée devance le regard et que l'on achève mentalement la page dont on n'a lu que les premiers mots ; mais il n'importe : ces livres-là attirent, comme on éprouve l'envie d'une migration à certaines époques de l'année et à certains âges de la vie. Et l'on va cueillir, selon qu'il fait un clair soleil ou que la brume obscurcit le jour, tel livre ou tel autre au rayon préféré.

L'*Education Sentimentale* n'est peut-être pas un de ceux qui gardent le plus de fidèles ; mais c'est un de ceux que l'on n'aime pas à demi. Image exacte de la vie, peinture minutieuse, à petits traits, où chaque lecteur, pourvu qu'il s'y applique, peut reconnaître un aspect de son vrai visage, et sans flatterie, l'œuvre de Flaubert dépasse la portée ordinaire des autres romans, même les plus forts et les mieux venus. Elle n'est point comme ces beautés qui séduisent au premier regard, ou comme ces paysages lumineux qui enchantent aussitôt qu'on les découvre ; ce n'est que lentement qu'elle livre ses charmes. Mais quand on a subi l'attrait, on n'échappe plus à sa séduction. On y revient, au

bout d'un temps plus ou moins long ; et l'on en demeure comme marqué.

§

L'idée de montrer de quels déboires et de quelles déceptions est faite « une éducation sentimentale » est l'une des plus anciennes que l'on puisse constater chez Flaubert. A vrai dire, elle hante son esprit avant même que soit achevée cette initiation du jeune romancier aux douleurs et aux joies de la vie.

Il a dix-sept ans à peine, quand il écrit les *Mémoires d'un fou*, cette œuvre étrange et déjà si riche de talent ; et pourtant ces pages si chargées de pessimisme sont déjà une autobiographie. « Ai-je vécu ? écrit-il. Je suis jeune, j'ai le visage sans ride et le cœur sans passion... » L'histoire est cependant bien une confession qui, dans sa pensée, ne devait avoir qu'un seul lecteur, son ami, son *alter ego*, Alfred Le Poittevin. Il y conte son amour pour Mme Schlésinger, rencontrée à Trouville pendant l'été de 1836. Et nous voyons comment un enfant de quinze ans peut devenir follement épris d'une femme de vingt-six, en être jaloux, souffrir, ne rien dire de sa tendresse, éprouver tour à tour les espoirs les plus fous et les chagrins les plus affreux, et, malgré la puérilité parfois déconcertante de ces pages, malgré les réminiscences romantiques dont elles sont farcies, on y trouve une profondeur, une justesse, un sens de la vie, et aussi un style, qui, déjà, sont d'un maître. Mais, chose plus troublante, la douce et pure héroïne de cette histoire est la même que l'exquise Marie Arnoux de l'*Education sentimentale*. Elle est déjà, comme l'a très justement remarqué René Descharmes, le symbole de la femme dont l'adoration suffit à remplir toute une existence (1). Et, trente ans plus tard, c'est cette image que Flaubert aura devant les yeux, ce sont les mots qu'il a dits — ou qu'il

(1) René Descharmes : *Flaubert, sa vie, son caractère et ses idées avant 1857*. Paris, Ferroud, 1909, p. 79.

eût souhaité dire — à la bien-aimée, qui reviendront sous sa plume : « Ah ! si j'avais été plus vieux ! — Non, moi un peu plus jeune... » et ses réponses aussi. Et les héros des *Mémoires d'un fou*, de même que Frédéric et Marie s'imaginent une vie exclusivement amoureuse, « assez féconde pour remplir les plus vastes solitudes, excédant toutes les joies défiant toutes les misères, où les heures disparaîtraient dans un continuel épanchement d'eux-mêmes, et qui ferait quelque chose de resplendissant et d'élevé comme la palpitation des étoiles » (2).

Quatre années passent. Flaubert a quitté le lycée de Rouen, commencé son droit à Paris. Il n'est déjà plus l'enfant timide des *Mémoires d'un fou*, mais un jeune homme à qui sourit un avenir plein de promesses. Et il écrit pourtant *Novembre*, qui porte pour sous-titre « fragments de style quelconque » et qui est comme un commentaire de ce cri de détresse que les *Mémoires d'un fou* nous avaient déjà fait entendre : « Il n'y a pas plus de printemps dans mon cœur que sur la grande route, où le hâle fatigue les yeux, où la poussière se lève en tourbillons. » Ici encore l'héroïne s'appelle Marie. Mais elle est courtisane, et, à vrai dire, elle est une image de l'auteur lui-même, car c'est par la bouche de cette femme qu'il nous livre le secret de son tourment. Blasée sur les plaisirs des sens, elle poursuit, elle appelle désespérément l'amour sans l'atteindre jamais. Au contraire, l'âme de son partenaire n'est plus, pour ainsi dire, qu'une chose morte ; elle demeure enfermée en un corps exigeant, infatigable, inassouvi. Et la conjonction de ces deux êtres fait naître en eux un désir impérieux de changer de rôle. Ils n'y peuvent réussir et se désespèrent. Changer de rôle, se fuir soi-même, qui donc ne l'a jamais souhaité, mais qui le souhaitera jamais plus ardemment que Flaubert ? Cette hantise va être celle de toute sa vie, et toute sa vie il travaillera à s'en libérer en l'exprimant sous les formes

(2) *Education sentimentale*, deuxième partie, ch. VI, p. 327, éd. du Centenaire.

les plus diverses. C'est elle qui, à deux reprises, en 1849 et en 1856, lui dictera cette phrase qui revient, presque la même, dans les deux premières versions de la *Tentation de saint Antoine* : « O Luxure, tu circules en liberté, belle et levant la tête ; à tous les carrefours de l'âme, on retrouve ta chanson, et tu passes au bout des idées comme la courtisane au bout des rues. Le désir sous tes pas se lève d'entre les pavés, des rêveries charmantes s'entr'ouvrent comme des fleurs aux plis remuants de ta robe, et quand tu la retires, on a des éblouissements comme si ta chair était un soleil ; mais tu ne dis pas les ulcères qui rongent ton cœur, et l'immense ennui qui suppure de l'amour... Moi, j'ai vu suer ton fard sous les efforts que tu faisais pour avoir du plaisir. » La chanson de la Luxure ? Flaubert bien souvent l'a entendue qui imposait à son esprit l'obsession des désirs insatisfaits et berçait sa nostalgie de ce pays solitaire où, pour les amants, « les heures disparaissent dans un continuel épanchement d'eux-mêmes ». Car il y a presque toujours conflit entre les insatiables ardeurs de l'amour physique et les besoins du cœur, tout aussi impérieux et plus déchirants, puisqu'il est si rare, le parfait accord du cœur, des sens et de l'esprit. Ainsi éclairé, son *Novembre* apparaît comme une sorte d'esquisse élémentaire des données qui lui serviront vingt-cinq ans plus tard à construire l'*Education Sentimentale;* car il y a dans ces deux personnages — la fille et son amant de hasard — une véritable préfiguration des héros qui seront, eux aussi, pétris de sa chair et animés de son esprit, bien qu'il ait, entre temps, fait de l'objectivisme un dogme irréfragable. L'indécision de Frédéric, ses élans vers Marie Arnoux, ses grandes aspirations vers un amour idéal et pur, et puis ses déceptions, ses révoltes, les consolations et l'oubli qu'il demande à l'amour vénal dans les bras de Rosannette, tout cela est déjà — les idées du moins — en puissance dans *Novembre*. Il y a même des phrases que nous retrouverons, transposées à peine dans la version définitive de

l'*Education*. Ainsi, en 1842, Flaubert écrit : « Marie ne me parla plus, quoique je restasse bien encore une demi-heure chez elle ; elle songeait peut-être à l'amant absent. Il y a un instant, dans le départ, où, par anticipation de tristesse, la personne aimée n'est déjà plus avec nous. » Ne percevons-nous pas un écho de cette phrase dans le célèbre passage de l'*Education :* « Tous les deux ne trouvaient plus rien à se dire. Il y a un moment dans les séparations où la personne aimée n'est déjà plus avec nous (3) ».

Troisième ébauche, enfin : l'année suivante, il entreprend un grand roman, sur la première page duquel il trace ces mots : l'*Education Sentimentale*, car cette fois, le titre est trouvé Et ce titre, ce n'est pas à la légère que Flaubert l'a choisi : ces deux mots précisent exactement son dessein. Il s'agit pour lui de nous conter ce que définira mieux encore le sous-titre, adjoint à l'œuvre définitive seulement en 1869, l'« histoire d'un jeune homme », et ce n'est pas trop d'un livre de quatre cents pages pour nous la dire. Mais ce roman, comme les ébauches qui l'ont précédé, demeurera enseveli dans un dossier jusqu'au jour où l'en tirera, trente ans après la mort de Flaubert, M. Louis Bertrand.

A vrai dire, ce n'est pas un jeune homme, mais deux jeunes gens que Flaubert met en scène. Quelle est la raison de ce dédoublement ? Peut-être l'*homo duplex ;* peut-être semble-t-il à l'auteur plus commode de préciser par des effets de contraste les multiples aspects de l'âme humaine. Peut-être encore obéit-il à quelque obscure sollicitation de son instinct parodique qui le pousse à se mettre en scène avec son ami Le Poittevin, — ou plutôt Du Camp (4) —

(3) Premières œuvres, *Novembre*, p. 441. — *L'Education Sentimentale*, p. 507, édition du Centenaire.

(4) Henry, dans le roman. Flaubert prête à Jules beaucoup de traits de son propre caractère, surtout dans les dernières pages du livre. Dans une lettre du 16 janvier 1852, à Louise Colet, il fait ainsi lui-même la critique de ce livre : « Je suis étonné, chère amie, de l'enthousiasme excessif que tu me témoignes pour certaines parties de l'*Education* ; elles me semblent bonnes, mais pas à une aussi grande distance des autres que tu le dis ; en tous cas, je n'approuve

comme plus tard il se divertira (et dans la même mesure, c'est-à-dire en opérant de manière à rendre les portraits méconnaissables) à prêter à Bouvard et à Pécuchet quelques traits empruntés au même Flaubert, non plus adolescent, mais vieilli, et à son ami Louis Bouilhet. Mais à eux deux, ces jeunes hommes, Henry et Jules, nous offrent quelques-uns des éléments que nous retrouvons plus tard en Frédéric Moreau :

Rien ne serait plus faux que de soutenir qu'il joua la comédie vis-à-vis d'aucune de ses maîtresses, il les avait aimées réellement chacune l'une après l'autre, il avait été tour à tour presque mystique dans sa première passion, bambocheur et farceur dans la seconde, littéraire et élégiaque dans la troisième ; tout le monde n'a-t-il pas envie de danser à la noce en entendant les violons et envie de pleurer à l'enterrement en suivant le corbillard, quoiqu'on se moque aussi bien de la mariée que du défunt ? C'est que notre gaieté naturelle est excitée par la gaieté qui vient à notre rencontre, et notre tristesse innée par la tristesse que nous trouvons sous nos pas.

Remarque profonde : nous verrons pareillement Fré-

point ton idée d'enlever du livre toute la partie de Jules pour en faire un ensemble. Le caractère de Jules n'est lumineux qu'à cause du contraste d'Henry ; un des deux personnages isolé serait faible. Je n'avais d'abord eu l'idée que de celui d'Henry, la nécessité d'un repoussoir m'a fait concevoir celui de Jules. Les pages qui t'ont frappée (sur l'Art, etc.) ne me semblent pas difficiles à faire. Je ne les referai pas, mais je crois que je les ferais mieux ; c'est ardent, mais ça pourrait être plus synthétique. J'ai fait depuis des progrès en esthétique, ou du moins, je me suis affermi dans l'assiette que j'ai prise de bonne heure. *Je sais comment il faut faire*. Oh ! mon Dieu, si j'écrivais le style dont j'ai l'idée, quel écrivain je serais !... *L'Education sentimentale* a été, à mon insu, un effort de fusion entre les deux tendances de mon esprit (il eût été plus facile de faire de l'humain dans un livre et du lyrisme dans un autre). J'ai échoué ; quelques retouches que l'on donne à cette œuvre (je les ferai peut-être), elle sera toujours défectueuse, il y manque trop de choses et c'est toujours par l'*absence* qu'un livre est faible. Une qualité n'est jamais un défaut, il n'y a pas d'excès ; mais si cette qualité en mange une autre, est-elle toujours une qualité ? En résumé, il faudrait pour l'*Education* récrire, ou du moins recaler l'ensemble, refaire deux ou trois chapitres, et, ce qui est le plus difficile de tout, écrire un chapitre qui manque, où l'on montrerait comment, fatalement, le même tronc a dû se bifurquer c'est-à-dire pourquoi telle action a amené ce résultat dans ce personnage plutôt que telle autre. Les causes sont montrées, les résultats aussi, mais l'enchaînement de la cause à l'effet ne l'est point. Voilà le vice du livre, et comment il ment à son titre. » (*Correspondance*, I. p. 415-416, Edition du Centenaire).

déric s'émouvoir auprès de Rosannette, à Fontainebleau, et Rosannette elle-même... Mais poursuivons :

La vie se passe ainsi en sympathies trompeuses, en effusions incomprises ; ceux qui s'endorment dans la même couche y font des rêves différents, on rentre ses idées, on refoule son bonheur, on cache ses larmes ; le père ne connaît pas son fils, ni l'époux son épouse, l'amant ne dit pas tout son amour à sa maîtresse, l'ami n'entend pas l'ami, — aveugles qui, au hasard, tâtonnent dans les ténèbres pour se rejoindre, et qui se heurtent et se blessent quand ils se sont rencontrés... (5)

Cette première *Education Sentimentale* est l'un des ouvrages les plus longs que Flaubert ait écrits. Son talent s'y affirme plus nettement encore que dans les *Mémoires d'un Fou* et que dans *Novembre*, et bien des passages de ce livre n'eussent pas été indignes d'être publiés par l'auteur de *Madame Bovary*. Mais on y voit ce qui retint Flaubert de le livrer à l'impression : ce livre-là échappe encore trop à la règle de l'objectivité ; l'auteur s'y montre à nous, parle directement sans le moindre scrupule et sans songer jamais à nous cacher sa personnalité.

Il est tout simple de croire que cette évolution de ses idées ou plutôt cette transformation, qui lui fait modifier jusqu'au sujet même du roman, chaque fois qu'il reprend ces thèmes à plusieurs années d'intervalle, c'est uniquement sous l'influence de l'âge qu'elle s'opère. Et certes, à vingt ans ou même à trente, on ne regarde pas la vie du même œil qu'on la voit à quarante-cinq ans, âge auquel Flaubert entreprend d'écrire la version définitive de l'*Education Sentimentale*. Mais cette explication ne suffit pas à rendre compte de l'énorme distance qui sépare chacun des points de vue auxquels il s'est successivement placé, car, au fond, ses idées, sur les questions essentielles, varient assez peu en apparence : il a, dès l'adolescence, ce pessimisme total que nous le verrons professer tout au long de sa corres-

(5) *L'Education Sentimentale* (1843-1845), pp. 256 et 271, éd. du Centenaire.

pondance ; mais il s'en faut néanmoins que sa façon de comprendre les faits et de juger les hommes demeure invariable. On l'a dit avec grande raison, il n'est que les êtres dénués d'intelligence pour ne changer jamais. Et entre les *Mémoires d'un fou* (1838), entre la première version (1845), et la seconde *Education Sentimentale* (1869), que de changements ! (6)

C'est que, bien qu'il affecte dans la première un détachement « objectif » de toutes choses, Flaubert demeure encore à ce moment foncièrement romantique et lyrique. Il traite le sujet comme l'eût traité Musset, il y met tous les défauts qu'il reprochera quelques années plus tard à celui-ci, et même il enchérit, s'efforçant d'étaler une sécheresse qui ressemble parfois au cynisme. Au contraire, dans la version définitive, parvenu depuis longtemps — du moins le croit-il — à cette impassibilité qui est devenue pour lui un dogme, il ne peut empêcher sa prose de nous révéler à son insu toute la tendresse de son cœur. Dans la jeunesse, ce pessimisme qu'on affiche volontiers est tout en surface : on affecte de douter de tout, et singulièrement des choses les plus ordinairement respectées. Mais le pessimisme, qui trouve dans la seconde *Education Sentimentale* son expression parfaite, est bien celui d'un homme désabusé, pour ainsi dire, en profondeur. Et ce qui permet de mesurer cette différence, c'est le ton des deux livres. C'est en vain que nous chercherions dans le second des tirades sarcastiques comme celles-ci (et tant d'autres qui abondent dans le premier) : « C'était un de ces hommes du grand troupeau, ni bons ni méchants, ni grands ni trop petits, avec une figure

(6) En octobre 1853, il écrit à Louise Colet : « J'ai relu *Novembre* mercredi, par curiosité. J'étais bien le même particulier il y a onze ans qu'aujourd'hui. Cela m'a paru tout nouveau, tant je l'avais oublié, mais ce n'est pas bon. Il y a des monstruosités de mauvais goût, et, en somme, l'ensemble n'est pas satisfaisant Je ne vois aucun moyen de le récrire, il faudrait tout refaire ; par-ci par-là une bonne phrase, une bonne comparaison ; mais pas de *tissu de style*. Conclusion : *Novembre* suivra le chemin de l'*Education Sentimentale* et restera dans mon carton avec elle, indéfiniment. Ah ! quel nez fin j'ai eu dans ma jeunesse de ne pas le publier ! » (*Correspond.*, II, p. 146.)

comme tout le monde et un esprit comme les autres, se croyant raisonnables et cousus d'absurdités, se vantant d'être sans préjugés, et pétris de prétentions, parlant sans cesse de leurs jugements, et plus étroits qu'un sac de papier qui se crève dès qu'on y veut faire entrer quelque chose; qui ne battent personne parce qu'ils ne sont pas nés violents, n'assassinent pas parce qu'ils ont horreur du sang, ne volent pas parce qu'ils n'ont besoin de rien, ne se grisent pas parce que le vin leur fait mal ; qui craignent un peu Dieu quand il tonne, et plus encore le diable quand ils meurent ; qui veulent que vous ayez leur opinion, leur goût, que vous épousiez leur intérêt, que vous parliez leur langue, portiez leur costume, soyez de leur pays, de leur ville, de leur rue, de leur maison, de leur famille, et qui, sans doute, au fond d'eux-mêmes, se trouvent néanmoins doux, humains, sobres, tempérants, moraux, patriotes et vertueux, regardant certaines choses élevées comme des niaiseries, mais en prenant au sérieux bien plus de bouffonnes, à commencer par eux-mêmes. En connaissez-vous ainsi? En avez-vous vu quelquefois — ne fût-ce que vous-même par hasard — avoir horreur des araignées et épouser des vieilles femmes?... (7) »

Mais si nous n'y trouvons plus de ces longs sarcasmes, où l'auteur, se mettant lui-même en scène et prenant directement la parole, fait la nique au lecteur, nous découvrons dans la version de 1869 quantité de phrases d'une plénitude de pensée et d'une richesse d'expression que bien peu de prosateurs ont égalées ; celle-ci, par exemple, qui résume l'égoïste joie éprouvée par Frédéric et Deslauriers, quand Dussardier les réunit après une longue brouille, et qui exprime l'effacement de Dussardier lui-même :

Ils étaient aussi liés qu'autrefois, et même ils avaient tant de plaisir à se trouver ensemble que la présence de Dussardier les gênait. Sous prétexte de rendez-vous, ils arrivèrent à s'en débarrasser peu à peu. *Il y a des hommes n'ayant pour mission par-*

(7) *L'Education Sentimentale* (1843-1845), p. 176, édition du Centenaire.

mi les autres que de servir d'intermédiaires : on les franchit comme des ponts, et l'on va plus loin... (8)

Ces phrases-là, pour les écrire, il faut autre chose que le coup d'œil d'un adolescent sur la vie ; il faut, sous l'habileté du style, toute une philosophie faite d'expériences douloureuses, une connaissance des hommes, et bien des douleurs subies. Mais chez Flaubert l'adolescent a déjà par instinct la certitude de ce que sera l'artiste parvenu à l'âge mûr : car c'est dans la première *Education Sentimentale* qu'il écrit ce passage, qui, appliqué à lui-même, semble une prophétie : « Insoucieux de son nom, indifférent du blâme qu'on lui adresse ou de l'éloge qu'il soulève, pourvu qu'il ait rendu sa pensée telle qu'il l'a conçue, qu'il ait fait son devoir et ciselé son bloc, il ne tient pas à autre chose et s'inquiète médiocrement du reste. Il est devenu un grave et grand artiste, dont la patience ne se lasse pas et dont la conviction à l'idéal n'a plus d'intermittences ; en étudiant sa forme d'après celle des maîtres, et en tirant de lui-même le fond qu'elle doit contenir, il s'est trouvé qu'il a obtenu naturellement une manière neuve, une originalité réelle. C'est la concision de son style qui le rend si mordant, c'est sa variété qui en fait la souplesse ; sans la correction du langage, sa passion n'aurait pas tant de véhémence ni sa grâce tant d'attrait (9). » C'est Jules que Flaubert définit ainsi. Mais le Jules de la première *Education Sentimentale*, c'est déjà le Frédéric de la seconde, et Frédéric sous bien des rapports, c'est Flaubert lui-même. Seulement, Frédéric n'aura plus ces enthousiasmes, et Flaubert entreprenant de se peindre, bien loin de se flatter, s'abaissera comme à plaisir. Mais il gardera pour l'héroïne toute sa tendresse, et si bien, qu'il la parera toujours du même charme, sans doute parce qu'à ses yeux la dame de Trouville demeurera toujours telle qu'elle lui apparut alors qu'il avait quinze ans.

(8) *L'Education Sentimentale* (1843-1845), p. 290, édit. du Centenaire.
(9) *Ibidem*, p. 281, édition du Centenaire.

§

Ainsi s'explique la permanence de ce titre, malgré le changement radical des sujets et des développements dans les deux livres.

Au moment où paraît l'*Education Sentimentale*, Flaubert est depuis quelques années reconnu par tous ses contemporains, admirateurs ou ennemis, pour le chef de l'école réaliste. Il est parvenu à l'apogée de son talent où les critiques les mieux clairvoyants, d'accord en cela avec lui-même, voient le triomphe de l'objectivité et la prééminence de la beauté de la forme ; il a l'intention de nous donner un livre, qui, plus encore que *Madame Bovary*, soit l'expression de ces théories et de cet art impersonnel. Et voici que nous constatons que ce roman, entre tous ceux qu'il écrivit, est précisément celui qui nous livre le plus de sa personnalité. Chose plus étrange encore, s'il en est ainsi, ce n'est pas parce que l'*Education Sentimentale* en sa version définitive est, comme les *Mémoires d'un Fou* ou *Novembre* tout à l'heure, une autobiographie ou une confession transposée. Ici, c'est peut-être moins le contenu que le contenant, moins l'ensemble que les détails, moins le fond que la forme, et moins la fable que son expression, qui trahissent la sensibilité de l'auteur, qui nous révèlent son caractère, ses idées et projettent sur son âme une lumière que la *Correspondance* elle-même ne fait point pâlir. Et ce serait un argument excellent pour qui voudrait démontrer que l'objectivité totale est impossible, puisqu'on ne saurait faire œuvre d'écrivain sans révéler, par le choix des mots, la construction de la phrase, l'agencement des périodes, les passions qui vous animent. Que l'auteur s'abstienne de prendre directement la parole, il ne lui est pourtant pas possible de demeurer absent de son œuvre. Il est telles phrases, comme celles-ci, au début de l'*Education Sentimentale*, qui font tenir, dans leur raccourci, toute une confession :

Enfin le harpiste rejeta ses longs cheveux derrière ses épaules, étendit les bras et se mit à jouer. C'était une romance orientale,

où il était question de poignards, de fleurs et d'étoiles. L'homme en haillons chantait cela d'une voix mordante ; les battements de la machine coupaient la mélodie à fausse mesure ; il pinçait plus fort : les cordes vibraient et leurs sons métalliques semblaient exhaler des sanglots, et comme la plainte d'un amour orgueilleux et vaincu. Des deux côtés de la rivière, des bois s'inclinaient jusqu'au bord de l'eau ; un courant d'air frais passait ; Mme Arnoux regardait au loin d'une manière vague. Quand la musique s'arrêta, elle remua les paupières plusieurs fois comme si elle sortait d'un songe. Le harpiste s'approcha d'eux humblement. Pendant qu'Arnoux cherchait de la monnaie, Frédéric allongea vers la casquette sa main fermée, et, l'ouvrant avec pudeur, il y déposa un louis d'or. Ce n'était pas la vanité qui le poussait à faire cette aumône devant elle, mais une pensée de bénédiction où il l'associait, un mouvement de cœur presque religieux... (10)

Est-ce que la façon dont est exécuté ce morceau n'en dit pas bien long sur son auteur ? Et cette autre phrase :

Alors Frédéric se rappela les jours déjà loin où il enviait l'inexprimable bonheur de se trouver dans une de ces voitures, à côté d'une de ces femmes. Il le possédait, ce bonheur-là, et n'en était pas plus joyeux (11).

Mais l'*Education Sentimentale* n'est pas seulement de tous les livres de Flaubert celui qui nous révèle davantage la personnalité de l'auteur, c'est encore, entre tous les romans du XIXe siècle, celui qui nous révèle le mieux la personnalité, pourrait-on dire, de cette époque, son caractère, ses mœurs, les courants d'idées qui circulaient alors. C'est une vaste fresque dont aucun détail n'est inutile, et qui propose aux regards une vue complète de l'ensemble aussi bien que des particularités, des scènes et des situations caractéristiques d'une manière d'être et de sentir qui fut celle de ce temps. Flaubert est éminemment représentatif de cette époque ; il est, comme elle, une sorte de confluent de deux tendances ; l'une qui le pousse vers les grands élans lyriques, les épanchements romantiques,

(10) L'*Education Sentimentale*, p. 8, édition du Centenaire.
(11) *Ibidem*, p. 252, édition du Centenaire.

l'autre qui le sollicite à tout ramener à la mesure du réel, sans doute parce que l'idéal, comme le dit Amiel, ne doit pas se mettre tellement au-dessus du réel, qui, lui, a l'incomparable avantage d'exister. Le cadre qui enferme l'action de l'*Education Sentimentale* est celui des dernières années de la monarchie de Juillet et de la deuxième République, époque singulière, où fermentent les passions politiques, où la bourgeoisie, qui vient de conquérir le pouvoir dix ans plus tôt, voit se dresser contre elle le prolétariat qui commence à prendre conscience de sa force. Les faubourgs s'agitent ; la province frémit à la moindre rumeur propagée de Paris. On est alors volontiers révolutionnaire en art et en littérature, ou du moins on croit l'être car on prend pour de grandes audaces et d'immenses progrès tout ce qui contredit les idées admises par les deux générations qui ont précédé celle qui parvient à l'âge mûr. Alors, comme aujourd'hui, et comme en tous les temps, on est dupe des mots, on s'enthousiasme pour des phrases creuses, et l'on vit d'illusions. Dans la politique, un Regimbart, un Sénécal, sont des types comme nous en trouvons encore et comme on en verra tant que les hommes fréquenteront les brasseries et les clubs ; dans le monde des affaires et de la finance, il y a toujours des Dambreuse et des Arnoux ; parmi les peintres, des Pellerin ; Hussonnet est encore la plaie des salles de rédaction ; et pourtant, tous ceux-ci sont bien de leur temps et non d'aujourd'hui. Mais ils ont une telle humanité que nous apercevons en eux les caractères permanents qui font, au lieu d'un personnage de roman destiné à mourir avec ses contemporains, un type qui survit à son siècle. Et que dire des protagonistes, Frédéric, Deslauriers, Mme Arnoux, Rosannette, Mme Dambreuse, Louise Roque ? Jamais roman plus large n'a offert au lecteur une telle quantité de figures pareillement marquées de traits caractéristiques. Oui, certes, on a coutume de préférer *Madame Bovary*, de prétendre que les véritables types créés par Flaubert sont plutôt Homais, le curé Bournisien,

ou Bouvard et Pécuchet. Mais *Madame Bovary* est pourtant bien loin d'avoir la richesse de l'*Education Sentimentale*. Le sujet est infiniment plus limité, la portée moindre. L'œuvre, si parfaite et si réussie qu'elle soit, n'a pas l'ampleur de l'*Education* ; elle prête moins à penser, et si l'anecdote qui en fait le fond est traitée avec un art accompli, et qui lui fait prendre une valeur psychologique considérable, encore peut-on estimer que cette histoire campagnarde et bourgeoise n'offre pas le même intérêt que le sujet de l'*Education*, qui nous entraîne dans tous les mondes, met en scène les personnages les plus divers, agite tous les problèmes politiques, sociaux, artistiques, littéraires, qui ont été ceux pour lesquels se sont passionnés nos pères et qui nous passionnent encore aujourd'hui.

C'est une prétention fort vaine — et fort inutile — de vouloir assigner un rang aux chefs-d'œuvre, et de les classer comme des devoirs d'élèves, en leur donnant des notes. Je me garderai bien de dire qu'il faut préférer l'*Education Sentimentale* à *Madame Bovary* et à *Bouvard et Pécuchet* (pour ne la comparer qu'à ceux des ouvrages de Flaubert qui offrent avec elle quelque similitude). Je me garderai plus encore de prétendre qu'il n'y a rien, dans l'œuvre des autres grands romanciers du XIXe siècle, et de Balzac singulièrement, qui puisse être mis en balance avec l'*Education*. C'est toujours pour des motifs de convenance personnelle, en raison d'affinités plus ou moins conscientes, que l'on aime ou que l'on n'aime pas un livre ou qu'on lui préfère un autre livre. Mais le critique doit savoir admirer ce qu'il n'aime point quand ce qu'il n'aime point est pourtant admirable (c'est Flaubert lui-même qui l'a dit), et l'on peut s'étonner que l'*Education Sentimentale* ait été si mal jugée par des critiques qui n'étaient pas des sots. Aucun des contemporains ne l'a comprise. Les articles qui ont été publiés quand elle parut nous stupéfient aujourd'hui ; et il n'y eut pas seulement des articles absurdes, il y eut le silence. Des années passèrent ; les biographes et les histo-

riens de la littérature, Faguet, par exemple, tinrent le livre pour confus et manqué. Plus clairvoyant, M. Paul Bourget, dans ses *Essais de Psychologie Contemporaine*, affirme que Frédéric Moreau qui, à vingt-deux ans, trouve que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tarde bien à venir, « n'a pas si tort, en effet, de considérer que cette âme est d'une qualité rare : parmi les objets qu'un homme, jeune et fier, peut désirer, il a choisi les plus réellement désirables, ceux dont la possession vaut vraiment qu'on vive : une grande puissance d'artiste, un grand amour ». Mais M. Paul Bourget, ce disant, fait exception, Banville mis à part, qui osa, dans le feuilleton théâtral du *National*, le 29 septembre 1869, proclamer que l'*Education Sentimentale* était un chef-d'œuvre, et trouva moyen, entre deux comptes rendus de vaudevilles, d'écrire ces lignes :

Quand la platitude nous écrase, quand la banalité universelle nous écœure, quand il semble que nous sommes résignés tout à fait à notre abaissement, tout à coup quelque grande manifestation du génie humain se produit, nous éclaire, nous brûle et nous sauve en nous rendant la conscience de nous-mêmes. Un grand écrivain, qui, pendant plusieurs années, s'est tenu à l'écart et a gardé le silence, préparant un livre longuement conçu, médité patiemment, religieusement exécuté dans la solitude, nous donne enfin son œuvre portant le sceau indestructible de la perfection, et nous avons l'*Education Sentimentale* de Gustave Flaubert (12).

Banville, donc, mis à part, aucun critique d'alors ne soupçonna la valeur du livre. Tous pensèrent avec Edmond Schérer « que ce n'était pas un roman, mais un récit d'aventures, des mémoires. A force d'être réaliste, il est réel, sans doute, mais à force d'être réel, il cesse de nous intéresser... Nous voyons passer devant nous des personnages, des scènes, mais comme au hasard... De quoi se compose la plus grande partie de la vie ? De faits dont la cause échappe, et dont il ne sortira rien, de rencontres oiseuses, d'actions

(12) Article reproduit à la page 294 de *Critiques*, édit. Fasquelle, 1917.

capricieuses ou inutiles. Formez un roman de tout cela, je vous en défie. Eh bien! c'est ainsi que M. Flaubert a fait le sien » (13).

D'où vient donc cette méprise — j'allais dire injustice ? Mais une méprise de cette importance, et aussi généralement commise, une injustice aussi complète et pour laquelle tarde aussi longtemps la revision du procès et le triomphe de la vérité, peuvent-elles résulter uniquement du hasard ? N'ont-elles pas été causées plutôt par des raisons qui les rendaient en quelque sorte inéluctables ?

Avant de répondre à ces questions, remarquons qu'il s'est trouvé quand même un petit nombre de gens et principalement d'artistes et d'écrivains, pour comprendre et pour aimer l'*Education Sentimentale* dès qu'elle fut publiée, ou dans les années qui suivirent immédiatement sa publication. Ceux-là qui partageaient sur l'esthétique certaines idées de Flaubert, pensèrent avec Banville que c'était un maître livre, et pour quelques-uns qui s'appelaient Zola, Daudet, Maupassant, Huysmans, Paul Alexis, Mirbeau, Henry Céard, Léon Hennique, par exemple, ce livre devint même l'évangile. *Habent sua fata*... Le destin de ce roman était pareil sans doute à celui de certains hommes qui doivent subir un temps l'épreuve de la méconnaissance avant de rencontrer la gloire, souffrir d'abord l'incompréhension des critiques et l'indifférence de la foule, mais qui pourtant, finissent par soulever l'enthousiasme. Sur la formation littéraire d'une dizaine de jeunes gens qui, eux aussi, allaient devenir des romanciers, l'*Education Sentimentale* exerça donc une influence considérable, et si bien que dix ans plus tard, au lendemain de la mort de Flaubert, Banville pouvait écrire que, si de *Madame Bovary* était sorti tout le roman moderne, l'*Education* « montrait par avance ce qui n'existerait que dans bien longtemps, le roman mystérieux comme la vie même, et se contentant, comme elle, de dénouements d'autant plus terribles qu'ils ne sont pas ma-

(13) *Le Temps*, 7 décembre 1869.

tériellement dramatiques» (14). Voilà qui n'est déjà plus le dédain apparent que nous constations tout à l'heure ; et qui oserait affirmer qu'il ne vaut pas mieux qu'un livre déplaise à la foule et plaise à une douzaine de lecteurs, sans grand éclat ou encore même inconnus, mais qui vont devenir bientôt célèbres à leur tour, et qui devront une grande part de cette célébrité à l'action stimulante et pour ainsi dire fécondante de ce livre, que de plaire à tous et de n'inspirer rien ? Qui ne préférerait l'obscurité d'Henri Beyle, à laquelle est promise la gloire de Stendhal, à l'éclat qui brille autour de certains noms (ou de certaines œuvres) pour s'éteindre avant même que survienne la mort de ceux qui les portent ? Et c'est encore une chose extraordinaire que ceci : alors que l'*Education Sentimentale* n'obtient ni succès de vente ni succès d'estime, les œuvres qu'elle va susciter — celles qu'on pourrait appeler sa postérité directe — obtiendront d'emblée, et presque toutes, un assez grand nombre de lecteurs. On ne peut dire pourtant que ce soit parce que l'*Education Sentimentale* est un livre triste, parce que chacune de ses pages est marquée d'un pessimisme profond, qu'il en est ainsi ; car cela supposerait que les livres de Maupassant procèdent d'une autre théorie, que ceux d'Huysmans sont gais, que les uns et les autres ne dégagent pas le même parfum de mélancolie et d'amertume. Relisez *Pierre et Jean*, *A vau l'eau*, *la Fin de Lucie Pellegrin*, *Une Belle Journée*, *Golo*... Relisez *le Champ d'oliviers*, puis prenez un des contes réputés les plus gais de Maupassant ou de Paul Alexis, les *Femmes du Père Lefebvre*, *Mouche*, ou encore *Ce Cochon de Morin*, et convenez qu'il n'est même pas difficile de discerner sous cette apparente jovialité le même fond de pessimisme que dans l'*Education Sentimentale*. Même ce pessimisme paraît encore aggravé dans nombre de contes de Maupassant, et la conversion de J.-K. Huysmans n'y changera rien : Durtal conservera les mêmes façons de sentir que M. Folantin.

(14) *Le National*, 17 mai 1880, Reproduit *loc. cit.* p. 152.

Parmi tous ces « jeunes gens » comme les appelait Flaubert, on tenait *l'Education Sentimentale* dans un respect quasi religieux ; plusieurs réalisèrent ce tour de force de savoir par cœur ce roman en deux volumes, et l'une des distractions de Céard, en ses dernières années, fut d'imaginer une « fin », un ultime chapitre du livre préféré, où Frédéric et Deslauriers, las de tout et même de leurs souvenirs, constataient devant un feu qui ne voulait point reprendre que tout en ce monde n'est qu'illusions décevantes, — pastiche d'un nihilisme plus désespéré et plus profond encore que celui de l'*Education*, gageure difficile, mais cependant tenue...

§

Un livre si plein d'amertume, mais si riche de saveur, ne peut guère séduire que des esprits mûrs. Et j'imagine que si Zola ne e leur avait pas quelque peu enseigné, les « jeunes gens » ne l'eussent peut-être point si fort aimé du premier coup. Aujourd'hui même, l'*Education* plaît rarement d'emblée ; toujours, la plupart des lecteurs, à l'âge où l'on prend connaissance des chefs-d'œuvre, lui préfèrent *Madame Bovary*. Ce n'est presque jamais avant la seconde ou même la troisième lecture que le charme opère. Mais combien peu relisent jusqu'à trois fois le même livre, surtout quand, ce livre, ils ne l'ont pas aimé (15) ?

Pourtant, pour ceux qui se laissent prendre, le plaisir s'avive à chaque lecture nouvelle : on aperçoit des aspects

(15) Dans un excellent article de *Comœdia* (10 octobre 1919), M. Henri Bachelin remarque que Remy de Gourmont n'eut point tort d'appeler l'*Education* notre *Odyssée* et le plus beau poème de la langue française : « Devant cette grisaille qui n'est plus qu'apparente, s'effacent la pourpre et l'ocre des paysages africains et le vert éclatant des prairies normandes. Mais je crois qu'il faut une certaine maturité d'esprit pour situer l'*Education* au rang qu'elle mérite dans l'œuvre de Flaubert, c'est-à-dire au tout premier. A partir du jour où l'on commence à s'initier à la littérature, on préfère successivement de Flaubert les grandes évocations légendaires et historiques, puis les descriptions de vie moderne, puis, par réaction naturelle, la farce ironique et douloureuse de *Bouvard*, et, enfin, cessant d'osciller d'un extrême à l'autre, on voit toutes ses préférences aller à l'*Education.* »

inattendus, et tout devient lumineux dans cette grisaille, tout devient sujet à méditations et à rêveries dans ce livre dont chaque page semble chargée de toute l'expérience et de toute l'observation humaines. On y retrouve mille souvenirs, et que l'on croit personnels ; on s'en grise, et chaque fois qu'on le prend, on le savoure mieux et plus longuement. Mais l'*Education Sentimentale* est pareille à ces fruits dont la pulpe savoureuse est recouverte d'une écorce hérissée de pointes : il faut plusieurs expériences pour apprendre à extraire la chair exquise sans se piquer les doigts, et beaucoup qui n'en ont point la patience les rejettent ou les dédaignent.

Et c'est là sans doute la raison de l'insuccès relatif du roman au moment qu'il parut. Les contemporains ne pouvaient guère juger avec équité un livre pareillement en avance sur son temps. Bien peu étaient capables, en effet, de regarder leur époque et de la juger avec le désintéressement de la postérité. Car le romancier, par un effort qui nous étonne encore, est parvenu à se hausser si bien qu'il a dominé son temps et qu'il a pu le contempler avec la sérénité d'un historien des siècles futurs, que le spectacle des passions mortes ne saurait plus émouvoir. Mais, — et c'est là le prodige, — créant ces personnages qui les incarnent, ces passions, l'impassible Flaubert nous a livré le secret de son cœur ; et, du même coup, en donnant le jour à des êtres aussi profondément humains, il a créé un livre immortel.

Ne dirait-on pas qu'il pressentait le sort du livre qu'il devait publier vingt-cinq ans plus tard, quand, dès janvier 1845, il écrivait à la fin de la première *Education Sentimentale* ces lignes prophétiques, qui s'appliquent si bien à lui-même et à son œuvre :

Arrêtant l'émotion qui le troublerait, il sait faire naître en lui la sensibilité qui doit créer quelque chose ; l'existence lui fournit l'accidentel, il rend l'immuable ; ce que la vie lui offre, il le donne à l'Art ; tout vient vers lui, et tout en ressort, flux du

monde, reflux de lui-même. Sa vie se plie à son idée, comme un vêtement au corps qui le recouvre ; il jouit de sa force par la conscience de sa force ; ramifié à tous les éléments, il rapporte tout à lui, et lui-même tout entier il se concrétise dans sa vocation, dans sa mission, dans la fatalité de son génie et de son labeur, — panthéisme immense, qui passe par lui, et réapparaît dans l'Art... Qu'importe le succès ! En est-elle moins belle, la chanson du rossignol, pour n'être point entendue ? en est-il moins suave, pour n'être pas aspiré par des narines, le parfum que les fleurs, habitantes des régions inaccessibles, laissent s'évaporer dans l'air et monter vers le ciel ?

RENÉ DUMESNIL.

LE CHOIX D'UN AMANT [1]

VII

La marquise de Candiac rêve...

La veille encore, au bal du comte d'Artois, elle a revu tous ses adorateurs et, parmi eux, les trois entre lesquels elle ne peut parvenir à se décider. Et elle ne les a pas vus de loin, en train de jouer au reversi comme le jour de sa réception, mais de près, et elle a dansé tour à tour avec chacun d'eux, et elle a accordé à chacun d'eux un long bavardage à part, et elle les a tenus un bon moment tous les trois ensemble autour d'elle, faisant assaut de paroles séduisantes, chacun avec son genre de beauté, Sauclière avec sa tendresse grave — comme il doit bien aimer! — Langlade, avec sa bonne humeur contagieuse — comme il ferait bon vivre avec lui! — Russan avec cet air de mystère auquel nulle ne résiste — que pense-t-il de moi au fond, tout au fond?

Et la jolie marquise est aussi peu avancée qu'auparavant. Elle ne sait pas lequel elle préfère. Elle voudrait s'attendrir avec l'un, se distraire avec l'autre, se mesurer avec le troisième. Oui, Russan est peut-être, des trois, celui qui l'attire davantage. Ce sourire étrange mi-pathétique mi-ironique, ces regards qu'on surprend et qui surprennent les vôtres, cet air de chanteur tramontan qu'il a rapporté d'Italie, grand seigneur? aventurier? tout cela pique au jeu les dames. Jusqu'à ce halo de brume qui l'entoure comme une divinité de la Fable! On ne lui connaît pas de maîtresse, on n'a que des ouï-dire

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 680 et 681.

sur sa parenté, on cherche d'où vient son opulence; que d'énigmes pour allumer la curiosité d'une chatte futée comme Gisèle!

Sans doute! mais Sauclière est si sympathique, et on le devine capable d'une tendresse si loyale! Ah! Jean-Jacques, Jean-Jacques, c'est toi qui es venu révéler aux hommes le véritable amour! Et, d'autre part, Langlade est si cordial, si rayonnant! Ce n'est pas le décharné Voltaire, de tout temps sénile, qu'il rappelle, mais l'effréné Diderot, de tout temps junévile, même en son âge sexagénaire. Oui, ce n'est qu'entre eux deux que le choix est possible. Russan? décidément non! D'abord il n'est pas marié, et l'amitié d'un célibataire est contre les règles de la bienséance, pas de réciprocité possible, des complications s'il se marie ou s'il s'en va. Justement, le chevalier n'a-t-il pas parlé de partir pour l'Amérique? Vraiment, c'est assez du deuil d'Etienne du Bruel. Non, non, pas de Russan! mais des deux autres, lequel?

— En vérité, Madame la marquise, vous ne m'écoutez pas! fait une voix, celle du bon gros abbé de Dions, qui est venu donner à sa distraite élève son habituelle leçon de sciences. Voilà un bon moment que je vous explique la théorie de la montgolfière, et vous avez l'air dans la lune.

— Précisément, lune et montgolfière, cela se touche, ou presque. La lune, astre des amours morts, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien, Madame. La Fable est dans les attributions de votre grand ami, l'abbé de la Calmette. Moi qui tiens la Science, je vous dirai seulement ce que c'est que la lune, astre satellite du nôtre, ses phases, ses éclipses, ses parallaxes...

— Ne trouvez-vous pas que la face de la lune ressemble à certains visages humains?

— Gisèle, Gisèle, ce n'est pas bien de vous moquer de votre vieux maître. Pour avoir la figure ronde et blafarde, on n'en est pas moins homme. Mais vous préférez d'au-

tres frimousses, je m'en doute. Aussi je m'en vais proposer à Monsieur le marquis, dès tantôt, de me faire remplacer auprès de vous par mon neveu, l'abbé d'Arphy, un de ces petits collets galants, comme les aiment les dames d'aujourd'hui, et quand il vous parlera de montgolfière, vous ne serez pas dans la lune!

— Vraiment? Oui, j'en ai entendu parler de ce gentil petit abbé. Voyons, à qui ressemble-t-il? A M. de Saulière? à M. de Russan? à M. de Langlade?

— Mon Dieu, Madame la marquise, il n'y a aucun rapport entre eux et lui! A qui voudriez-vous qu'il ressemblât?

— Et vous, l'abbé?... A qui donneriez-vous la pomme? Voyons, si vous étiez femme...

— Je ne me suis jamais mis dans cette position!

— Quelle façon de vous exprimer, l'abbé! Mais votre neveu...

— Mon neveu non plus!

— Décidément, l'abbé, nous ne nous entendons pas.

Un laquais paraît, annonçant que M. l'abbé de la Calmette attend le bon plaisir de Mme la marquise. L'abbé de Dions, de plus en plus grincheux, grommelle :

— Il est toujours en avance, celui-là! Il sait que les sciences ne vous intéressent pas, que les lettres ont votre préférence, et sous ce vain prétexte, il vient vous dire du mal de la nature, de la philosophie, de l'*Encyclopédie!*... Mais je lui cède la place, Madame, il ne sera pas dit que j'aurai échangé un salut avec ce plat thuriféraire de Le Franc de Pompignan!

Le vieil abbé rondouillard se secoue, s'ébroue, se bourre rageusement le nez de tabac, cherche son collet, son chapeau, se trompe, revient sur sa mutine élève, lui souffle au nez de colère, plonge sa révérence et sort par la porte de droite, poursuivi par le rire argentin de Gisèle : « A la prochaine fois, l'abbé, avec votre gentil neveu! » tandis que, par la porte de gauche, entre ce vieil échassier

de la Calmette, traînant après lui un grand dadais d'une quinzaine d'années qu'il présente à la marquise.

— Je me fais vieux, Madame, et j'ai pensé que pour les lectures, ce jeune neveu, Paul du Luc, que je destine aux saints ordres, et que je vous supplie d'accueillir, pourra me remplacer avantageusement.

Le grand garçonnet salue timidement, tortille son chapeau, tout rose à la vue de la belle dame, ouvre la bouche, ne dit rien, rougit davantage; il a l'air encore d'une fille et on a envie de lui donner une grosse tartine de confiture.

— Avantageusement, l'abbé? Non, non, vous savez bien que vous êtes irremplaçable. Mais lire me fatigue tellement que l'aide de votre neveu me sera précieuse. Il y a tant de volumes nouveaux à connaître si l'on veut faire figure dans la conversation, et je n'ai de libre que le temps de ma toilette matinale. Ce petit garçon me lira alors, en regardant vers la fenêtre sans se retourner, et ce sera parfait. Justement on m'a parlé d'un livre très bien, *Le Portier des Chartreux* ; le connaissez-vous, l'abbé?

— Non, Madame la marquise, mais il ne doit pas être sans mérite, si on vous l'a recommandé. Le titre me plaît beaucoup. Les Chartreux sont un de ces ordres contre lesquels s'exerce la méchante raillerie de ces philosophes chers à l'abbé de Dions, mais l'auteur leur a sans doute donné un très beau rôle. Je vous achèterai le livre, Madame, et vous l'apporterai après l'avoir lu.

— Pour ne point vous fatiguer, l'abbé, faites-le lire par ce grand garçonnet.

— Y pensez-vous, Gisèle! fait le vieillard épouvanté. Songez donc si ce livre cachait, sous un titre fallacieux, des horreurs comme cette *Sainte chandelle d'Arras* qu'on vous avait aussi conseillée. Non, non, il faut que je me rende compte par moi-même. D'autant que mon neveu n'a pas besoin, hélas, de tentation.

— Ah! vraiment? fait la marquise, subitement intéressée; et se tournant vers le grand dadais : Voyez-vous cela, monsieur le vilain, avec une mine pareille de fillette! Mais il n'y a plus d'enfants, aujourd'hui!

Elle pousse un léger soupir, et continue, en le regardant :

— Ne trouvez-vous pas, l'abbé, que quand il sera grand, il ressemblera à quelqu'un?

— Mais sans doute à moi, Madame; j'étais le sosie de son père, à son âge; voyez, il a déjà mon nez.

— Moins le tabac, l'abbé! Et puis, autant comparer un bec de canari à une corne de rhinocéros. Non, non, je pensais à d'autres messieurs; je me demandais, oui, je me demandais s'il n'y avait pas en lui quelque chose du chevalier de Russan que vous connaissez, je crois, ou du comte de Sauclière, ou encore du baron de Langlade.

— Comment voulez-vous, Madame, que je le sache? Je ne suis pas peintre, et Ovide lui-même, en ses *Métamorphoses...*

— N'importe, de ces trois beaux messieurs, auquel préféreriez-vous que, plus tard, ressemblât votre neveu? Oui, nous n'arrivons pas, quelques amies et moi, à savoir auquel des trois décerner la palme de la beauté virile. Les avis diffèrent toujours, et à ce point qu'ayant consulté mes trois meilleurs amis, Magrif a donné sa voix à l'un, Grimace à l'autre et Coco au troisième. Avouez, l'abbé, que c'est à désespérer de tout!

Le vieil abbé ouvre déjà une large bouche pour répondre, une pincée de tabac entre le pouce et l'index en l'air, quand encore le laquais apparaît. Cette fois, c'est M. le marquis qui prie Mme la marquise de lui faire la grâce de vouloir bien le recevoir avec un cousin éloigné dont il vient d'avoir la visite.

C'était ce capitaine d'Avèze, dont le chevalier de Florian a déjà dit un mot à La Fayette lors de sa venue à l'hôtel de Candiac. Le marquis, qui n'avait jamais en-

tendu parler de ce jeune officier de dragons, a vérifié sa parenté sur son arbre généalogique; ils sont bien cousins. Il avait donc décidé, au reçu d'une lettre du père annonçant la visite de son fils, d'abord de l'accueillir et ensuite de le présenter à sa femme, car si le lien conjugal était alors souple, les liens familiaux étaient aussi visités, soignés, lustrés et resserrés que des ressorts de carrosse de sacre.

C'était donc ce matin-là, indiqué par le marquis dans sa lettre au jeune vicomte d'Avèze, que celui-ci, depuis peu en garnison à Courbevoie avec son régiment de dragons, s'était présenté à l'hôtel de Candiac.

Le marquis s'attendait à voir entrer un militaire un peu rustre ou, du moins, un peu rude; il fut heureusement surpris de trouver dans son cousin inconnu un officier de bonne mine, bien coiffé et bien poudré et vêtu d'un uniforme d'excellente coupe. Aucun bijou, sans doute, et du linge un peu gros. Le marquis ne s'en étonna pas. Il savait que les d'Avèze étaient très pauvres et très nombreux dans chaque ligne. Mais le jeune homme avait en somme très bonne façon, étant grand et bien fait, avec un air également éloigné de la mine hautaine que prenaient les gens en place, dispensateurs des grâces officielles, et du genre obséquieux qu'adoptaient presque tous les gens de cour, quémandeurs perpétuels de ces grâces. Il n'était ni intimidé, ni insolent, mais simplement à l'aise, le regard droit, la parole nette, le geste ferme sans raideur.

Le marquis l'accueillit avec ce charme exquis des familiers du roi, l'interrogea longuement sur sa famille, se fit raconter mariages, alliances, décès, et prit même plusieurs notes pour son arbre familial : tout ce qui touchait à la parenté avait alors une énorme importance, même pour les grands personnages. L'officier, un peu réservé au début (il n'avait pas caché au marquis, dès les premiers mots, que s'il lui faisait visite, c'était pour se

conformer au désir exprimé par son vieux père), s'était laissé gagner peu à peu par cette chaleur cordiale. Il avait épanoui son air naturel, cette aisance parfaite, sans efforts de plaire, qu'on ne connaissait guère à Versailles, et le bel Hector, quoiqu'un peu surpris d'abord par cette absence de sourires complimenteurs, avait fini par reconnaître que ce genre puritain n'était pas sans saveur. Comme son jeune cousin n'avait pas répondu aux allusions, d'abord très voilées, puis un peu plus nettes, faites à ses besoins d'argent possibles, il avait été enchanté de n'avoir pas à sortir les rouleaux qu'il avait, à tout hasard, préparés, et pour lesquels il prévoyait d'autres emplois plus gentils, et, se sentant naître une amitié très grande pour un parent aussi discret, il se promettait de mettre à sa disposition toutes les influences dont il pouvait disposer au Château.

A ce moment même, le capitaine venait de lui dire qu'il avait naguère adressé au ministre de la guerre, prince de Montbarey, une demande en vue de partir pour l'Amérique avec le général de Rochambeau, mais que cette demande était restée sans réponse : sans doute, aucun des officiers des régiments désignés n'avait voulu céder sa place, et la permutation n'avait pu avoir lieu.

— Mais rien de plus facile! fit le marquis avec empressement. Vous recevrez votre désignation, j'en fais mon affaire.

— Comment cela?

— Je suis au mieux avec le ministre, avec tous les ministres. Aucun n'a quoi que ce soit à me refuser, Montbarey surtout. Vous me dites que vous désirez partir et que tous les postes sont occupés; eh bien, qu'à cela ne tienne, on vous en trouvera un; un officier recevra l'ordre de vous céder sa place, voilà tout; il suffit d'un mot du ministre pour le changer de régiment, c'est très simple.

— S'il en est ainsi, Monsieur le marquis, je préfère ne pas obtenir ce que je demande.

— Quoi? Quoi? Que voulez-vous dire? fait l'autre, stupéfait.

— J'ai trop souffert de mesures semblables pour en faire souffrir d'autres camarades.

Candiac ne comprend pas, ou même n'entend pas.

— Mettriez-vous en doute ma bonne volonté? Ou me croyez-vous sans influence auprès de Montbarey? Ou vous déplairait-il de me devoir quelque chose, si peu que ce fût.

— Rien de ceci ni de cela. Je vous suis au contraire infiniment reconnaissant et n'oublierai jamais votre bonne grâce. Mais je vous le répète, je suis inflexiblement hostile à tout ce qui est faveur et violation de règle.

— Mais aucune règle n'est violée, puisque le ministre peut faire ce qu'il veut.

— Oui, à condition que ce soit pour le bien général et non dans un intérêt particulier.

— J'avoue, mon cher cousin, que tout ce que vous me dites me stupéfie. Mais, voyons, il faut vivre avec son temps! Il n'est pas un officier, fut-il le plus méritant, qui, à votre place, ne profiterait pas de l'occasion. Le ministre s'aperçoit, au dernier moment, qu'un des officiers du corps expéditionnaire ne donne pas satisfaction, il le remplace par un autre, que peut-on voir là de blâmable?

— De cette façon, oui. De l'autre, non.

Candiac n'a plus son sourire habituel, et même il se passe la main sur le front, comme s'il entendait parler huron ou topinambou.

— En vérité, je ne comprends pas. Mais avec des idées comme les vôtres, vous n'arriverez jamais à rien.

— C'est possible.

— Voyons, voyons, mon cher vicomte. Vous êtes jeune, ardent, exigeant. Vous entrez dans la vie avec des idées rigides, mais vous ne savez pas combien vite l'expérience les modifiera. Demain peut-être, et sûrement dans quelques années, vous ferez comme tout le monde,

vous demanderez pour obtenir, on a toujours le droit de demander, vous solliciterez...

L'autre garde son air aisé, si aisé que maintenant, pour la première fois, il sourit, et son sourire est vraiment agréable, sans rien de mielleux ni de fielleux.

— Je ne demanderai, fait-il, que ce que j'aurai le droit de demander, et si on me donne ce que je n'ai pas le droit d'obtenir, je le refuserai.

— Vous m'en rendez muet de surprise.

— Ce que je dis est-il si étonnant?

— Etonnant? Dites bouleversant! Mais avec des idées pareilles, c'est vous condamner à tous les échecs. Vous serez toujours et partout écarté, renversé, piétiné.

— Aujourd'hui, peut-être bien.

— Il n'y a pas un homme à Versailles, ni à Paris, ni dans toute la France, qui pense comme vous!

— A Versailles, c'est probable, et à Paris, c'est possible. Mais dans le reste de la France, c'est inexact. Croyez bien, mon cher cousin (le capitaine emploie ce mot pour la première fois), que nous sommes nombreux à penser ainsi dans ma génération et dans l'armée.

— Mais pas dans notre monde. Voyons, mon cher Jean, vous êtes de famille noble et votre titre de vicomte n'est pas de courtoisie. J'en suis heureux, d'ailleurs. Les Candiac n'ont pas à rougir des Avèze, si les Avèze peuvent s'enorgueillir des Candiac. Nous devons nous soutenir les uns les autres. Peut-être ne savez-vous pas, au fond de vos casernes, que la situation des ordres privilégiés n'est pas sans donner des inquiétudes au roi.

— Je ne l'ignore pas.

— A la cour, nous ne le voyons pas distinctement, mais dans le pays il y a contre nous, contre nous tous, noblesse, clergé, magistrature, un esprit de rébellion qui gagne les esprits de proche en proche. On commence à parler d'Etats généraux.

Jean d'Avèze hausse les épaules.

— Je vois avec plaisir, continue le marquis, que vous ne donnez pas dans cette lubie nouvelle. Les Etats généraux! Alors que nous n'en avons pas eu depuis 1614, depuis cent soixante-six ans, ce serait de la folie, et je vous félicite, mon cher cousin, de ne pas être atteint de celle-là.

— Je voudrais, fait l'autre, en détachant bien les mots, je voudrais mieux que des Etats généraux.

— Qu'est-ce que vous me dites là? Mieux? Quelle est votre idée?

— Une idée à laquelle il faut que nous nous habituions tous, même les nobles. Cela nous sera facile à nous, petits hobereaux de province, qui ne lâcherons que des niaiseries de vanité. Cela vous sera plus pénible, à vous, grands seigneurs, qui perdrez tout, richesse, puissance, honneur. Mais il faudra bien s'y résigner, puisqu'on ne pourra pas faire autrement.

— Halte-là! Croyez-vous que le roi laissera dépouiller de tout sa fidèle noblesse?

— Si le roi est lui-même dépouillé de tout!

— Je marche de surprise en surprise! Plus de noblesse, plus de clergé, plus de cour, plus de roi! Et tout cela parce que je vous donne le moyen de partir pour l'Amérique comme vous vouliez le faire, et que vous le refusez!

L'officier continue à sourire avec calme, tandis que le marquis perd vraiment un peu de cette aménité charmante qui fait de lui le modèle des altesses sérénissimes.

— Je me souviens, fait-il, d'une grande dame qui, entendant un jour son fils soutenir des idées d'homme de rien, des idées de laquais envieux, se mit à dire en riant : Que voulez-vous? Je me serai jadis endormie dans quelque antichambre!

— Monsieur le marquis, réplique Jean d'Avèze, je me

mettrais dans mon tort en supposant là une allusion à votre cousine, Madame ma mère.

— Assurément, assurément! s'empresse de répondre le marquis, un peu confus de sa mauvaise boutade. N'empêche que si vous honorez vos parents, ce qui est louable, vous ne respectez guère le roi qui est notre père à tous. Vous semblez admettre la légitimité d'une révolte contre le monarque, d'une révolution comme en Angleterre. C'est une vue de bien mauvais Français, car c'est méconnaître non seulement l'autorité légitime du roi, mais encore sa bonne volonté à laquelle, plus que personne, vous devriez, avec vos idées, rendre justice. Savez-vous ce qu'a fait Louis XVI, ces jours-ci? Il avait à prendre quarante officiers sur une liste de six cents noms, pourvus presque tous des recommandations les plus hautes; eh bien, il a pris les quarante qui n'étaient recommandés par personne. N'est-ce pas là un trait à la Titus et qui devrait vous enthousiasmer?

— Je pense que le roi aurait dû se décider non pas d'après la présence ou l'absence des recommandations, mais d'après les notes de service de leurs chefs. J'ajoute que, si parmi ces six cents, il y avait eu quarante roturiers, le roi ne les aurait certainement pas choisis, et que, s'il n'y avait eu que quarante nobles, le roi les aurait pris non moins certainement, bons ou mauvais. Dernièrement aussi, savez-vous la chose? Le roi allait nommer M. du Bourg lieutenant général quand on lui dit que cet officier n'était pas descendant du maréchal, comme il le croyait, mais fils d'un financier; le roi a rayé son nom. Voilà ce dont nous ne voulons plus.

— Remplacez le roi Charles par Cromwel, vous n'aurez fait que remplacer les favoris du monarque par les favoris du protecteur.

— Nous le verrons bien. En attendant...

— Mon cher capitaine, interrompit le marquis, et l'interruption était chez lui le signe d'une violente irri-

tation intérieure, ce que confirmait la substitution du mot capitaine au mot vicomte ou au mot cousin, dont il s'était servi jusqu'alors, mon cher capitaine, nous discuterions à l'infini sur ces questions sans pouvoir nous entendre. Mieux vaut que nous les laissions là et que nous nous réjouissions simpl ment des heureuses circonstances qui nous permettent de resserrer un lien de parenté dont je sens tout le prix. Je dois à ce souci familial, ainsi qu'au souvenir de votre arrière-grand-père, qui fut compagnon d'armes d'un de mes ancêtres sous le cardinal, de vous présenter à votre cousine, la marquise de Candiac. — Il sonna, dit un mot à un domestique qui disparut, et continua : — Je souhaite qu'elle vous convertisse à des idées plus dignes d'un bon serviteur du roi, car, je vous en préviens, elle ne donne pas dans les toquades nouvelles. Nous restons tous les deux, comme toute la vraie et saine France, fidèles à la famille royale de France, à l'Eglise de France, à l'histoire de France; je pense toutefois que ceci ne vous fera pas décliner l'honneur de lui être présenté.

— Oh! Monsieur le marquis, comment pouvez-vous croire?

— Eh bien, alors, Monsieur mon cousin, venez avec moi.

VIII

De grand matin, le marquis de Candiac, rasé, poudré, costumé, se présente chez le ministre de la guerre. Il a l'air préoccupé, et ses lèvres ne se détendent pas pour ce perpétuel sourire qui lui vaut tant d'amis à la cour.

Le ministre de la guerre est le prince de Montbarey, grand seigneur qui a succédé, deux ans auparavant, au comte de Saint-Germain, profond réorganisateur de l'armée du roi. Sa nomination avait été saluée dans tout le Château par des transports d'enthousiasme. Autant

Saint-Germain était terrible sur le chapitre des punitions et des suppressions, autant Montbarey était aimable et serviable. Il ne savait vraiment comment s'ingénier pour faire plaisir aux gens, surtout aux gens de la cour, et aucun argument de droit ou de service ne comptait à ses yeux quand il s'agissait d'obliger un familier des princes. Des grandes réformes de son prédécesseur, il ne restait déjà à peu près rien.

Candiac est reçu aussitôt qu'il s'est fait annoncer, on ne fait pas attendre un homme qui a l'oreille de Sa Majesté, et, après les effusions de rigueur, il aborde brusquement le sujet qui l'amène.

— Connaissez-vous, mon cher prince, un jeune officier de dragons, le vicomte d'Avèze, qui a postulé pour partir en Amérique avec le comte de Rochambeau?

— Je ne le connais pas, mais je vais le connaître.

Il sonne; un commis entre, reçoit une fiche sur laquelle le ministre a écrit quelques mots, et, cinq minutes après, revient avec un petit dossier.

Candiac interrompt aussitôt l'histoire galante qu'il était en train de conter au prince, et que celui-ci écoutait avec un air de plaisir évident, et questionne : Eh bien?

— Eh bien, répond le ministre en parcourant rapidement les papiers qu'on vient de lui remettre, ce jeune homme est très bien noté. Excellent capitaine de cavalerie. Un caractère sérieux, même grave, même un peu sombre, mais très aimé de ses camarades, très estimé de ses chefs. Est-ce un de vos parents, marquis?

— Nous sommes cousins.

— Oh alors!... Oui, d'excellentes appréciations. Un officier plein d'avenir et pour qui nous ferons tout le possible. Il a demandé, en effet, ce qui est une très bonne note, à partir pour l'Amérique.

— Et il ne l'a pas obtenu, je le sais, parce que toutes les places étaient prises et qu'il n'a pas trouvé de permutant.

— Mais non, mon cher Candiac, il vient d'en trouver un, à l'instant même, paraît-il. Sa nomination va donc être soumise à ma signature, et vous pensez bien que je ne refuserai pas de la donner. Comme je suis heureux de cela, mon cher ami!

Le marquis, embarrassé, se tortille, et le sourire, reparu tout à l'heure sur ses lèvres, s'éclipse de nouveau.

— Tout au contraire, mon cher ministre. J'allais vous dire que ce jeune mirliflor, quoique nous cousinions, ne me plaît pas du tout, et que si vous trouviez un moyen quelconque de lui apprendre à vivre, ce qu'il ne sait pas encore, j'en serais enchanté. Il demande à aller en Amérique, eh bien, moi, je demande qu'il n'y aille pas.

Le ministre est un peu ahuri. Il a tellement l'habitude des prières de faveur qu'il est désarçonné par cette sollicitation de défaveur.

— Diable, diable, mais ce n'est pas commode. Tout est régulier. Rochambeau va partir et il faut que son effectif d'officiers soit au complet. Nous n'avons plus le temps. Et puis, renvoyer un officier sans motifs, et un officier bien noté, que vont dire mes bureaux?

— Ils diront ce qu'ils voudront, n'êtes-vous pas le maître? Vous trouverez facilement un remplaçant, puisque vous aviez plus de demandes qu'il ne fallait, et cela vous permettra de faire plaisir à ceux qui vous ont recommandé des postulants.

— Sans doute, sans doute, mais...

— Voyons, mon cher prince, vous ne pouvez pas me refuser cela, à moi qui ne vous demande jamais rien, et qui vous ai toujours montré tant de dévouement!

Et le marquis lui rappelle tout ce qu'il a fait pour lui, au moment où l'on commençait à prévoir la disgrâce du comte de Saint-Germain, et tout ce qu'il fait encore, à tout moment, pour lui, sans d'ailleurs qu'il s'en doute. Sait-il seulement que, la semaine dernière, il a été for-

tement question, dans la chambre du roi, de le remplacer par le maréchal de Castries?

— Pas possible! fait le ministre épouvanté.

— Si, mon cher ami, et la chose n'a tenu qu'à un fil. Vous deviez être remplacé par Castries, Sartine par Ségur, et Necker par Calonne. Vergennes seul restait, avec Maurepas, bien entendu, mais Maurepas tient si peu de place! Heureusement, tout est rentré dans l'ordre, et je dois vous avouer, mon cher Montbarey, que j'y suis pour quelque chose. La reine, décidée par moi, a décidé à son tour le roi, et tout a été réglé.

Candiac se vante; il n'a pas grande influence sur la reine puisqu'il cherche justement à s'introduire dans sa camarilla, et il ne connaît que par ouï-dire ce dont il parle comme de première main. Mais le ministre n'a pas le temps de contrôler ses dires. Affolé par la perspective d'une disgrâce, il est prêt à tout pour conjurer le danger.

— Puisque ce que vous me demandez vous tient tant à cœur, mon cher Candiac, considérez la chose comme faite. Le vicomte d'Avèze sera rayé. Il ne partira pas pour l'Amérique, et même, si cela vous fait plaisir, il partira pour un poste aussi fâcheux que possible : je chercherai lequel. Vous voyez, mon cher marquis, combien je tiens à vous être agréable!

Le marquis est, en effet, enchanté. Même il se réjouit vertueusement de n'avoir pas été très dur pour son jeune cousin, car, enfin, en rapportant ses propos au ministre, et en les chargeant un peu, il pouvait le faire casser, le faire jeter à la Bastille! En vérité, comme Jean d'Avèze devrait lui être reconnaissant de n'avoir pas été jusque-là! Cette pensée le rassérène et lui rend son caractère; il redevient souriant, amène et serviable. Pour un peu, il écrirait à son jeune parent pour lui demander ce qu'il pourrait bien faire pour lui. Sur ces heureuses natures, la rancune ne creuse pas de fossés. Du moins, est-il tout

miel tout sucre pour Montbarey. Il s'intéresse à ses projets, lui parle des siens propres, lui annonce que la reine prendra très prochainement la marquise pour dame d'honneur et que lui-même aura la survivance de la charge de grand veneur. Mais tout ceci sous le sceau du secret! Qu'il n'en parle à personne! Et au besoin qu'il lui fasse part de ce qu'il pourrait entendre en sens contraire là-dessus, car on n'est jamais sûr de rien, et au dernier moment tout peut s'écrouler. Les ministres en savent quelque chose pour eux-mêmes!

Les deux amis se secouent de nouveau les mains avec une chaleur attendrissante. En vain le ministre veut retenir le marquis (peut-être pour entendre la fin de l'histoire galante), l'autre se dérobe; il sait qu'un ministre est accablé de besogne, il plaint le prince.

— Comme vous devez travailler, mon pauvre ami!

Et l'autre avoue :

— C'est tuant! tuant! Ce soir, dîner de gala. Demain, chasse toute la journée. Après-demain, réception chez le comte d'Artois; je joue dans la comédie, et je ne sais pas le premier mot de mon rôle. Je vous le dis, c'est tuant!

D'un pas guilleret, Candiac s'éloigne, descend des escaliers, en remonte, pousse des portes, passe devant des gardes du corps, des gardes-françaises, des Cent-Suisses, échange des saluts, des sourires, des embrassades. Le voici à la porte des appartements du ministre des Affaires extérieures, le comte de Vergennes.

L'antichambre est pleine : ambassadeurs, cardinaux, princes étrangers de passage, tout un monde chamarré et bigarré qui cause ou circule, et Candiac voltige de groupe en groupe, échangeant révérences et poignées de mains. Il a fait discrètement passer sa carte à un huissier, et ne s'étonne pas qu'au bout d'un moment cet huissier vienne non moins discrètement le tirer par la manche de son bel habit brodé. C'est signe que le ministre veut bien le re-

cevoir en audience privée. Il s'éclipse sans trop le faire voir, et, par une série de corridors, arrive à la petite porte dérobée du grand cabinet de travail de Vergennes.

— Ah! Monseigneur, fait-il en entrant, que de grâces je vous dois pour me recevoir ainsi quand tant de grands personnages attendent à votre porte!

Ce mot de Monseigneur, dont les grands se servent rarement quand ils parlent aux ministres (M. de Candiac l'a naguère refusé au garde des sceaux, M. de Miromesnil) et auquel ceux-ci tiennent d'autant plus, a mis tout de suite M. de Vergennes en humeur bienveillante.

— C'est que je sais, Monsieur le marquis, combien vous êtes bref et précis dans vos propos. Avec vous, on ne fait tort aux autres que de quelques minutes.

Candiac comprend que le ministre ne lui accorde que peu d'instants. Aussi va-t-il droit à ce qui doit être son but : Que faut-il penser du chevalier de Russan? Il n'ajoute pas, bien entendu, que s'il pose cette question, c'est parce que Russan est un des nombreux papillons qui tournent autour de l'exquise fleur qu'est Gisèle, et qu'avant de laisser la marquise accepter ses hommages, il tient à savoir quel genre d'homme est exactement ce chevalier tombé un jour d'Italie comme une pierre de la lune. Les renseignements qu'il a obtenus d'autre part sont satisfaisants, mais, enfin, on ne saurait s'entourer de trop de garanties.

— Russan? fait Vergennes, je l'estime beaucoup. C'est un de mes meilleurs agents. Ce n'est pas un homme de plaisir comme le jeune comte de Mirabeau, qui a fait déjà tant d'esclandres, ni un homme d'argent comme le chevalier d'Eon, dont je ne me sers d'ailleurs plus, ni un homme d'intrigue comme ce terrible Beaumarchais dont on ne sait jamais au juste ce qui va sortir, c'est un garçon sérieux, consciencieux, silencieux, et qui ne vole pas l'argent du roi. Grâce à lui, nous savons beaucoup de choses sur les petits cours italiennes et, par celles-ci,

sur les cours allemands. Avec cela, très désintéressé, en comparaison de tant d'autres.

Le marquis est satisfait de ce premier crayon. Ainsi s'expliquent les ressources du chevalier, et très honorablement, puisque le rôle d'indicateur pour les pays étrangers est alors volontiers exercé par les personnes du meilleur rang. Il ne souhaiterait que quelques éclaircissements sur les origines et alliances de Russan.

— Ceci, mon cher marquis, n'est plus de mon ressort, répond Vergennes. D'Hozier vous renseignerait mieux. Je sais seulement que Russan a été gratifié d'un titre de baron par le duc de Parme auprès de qui je l'avais envoyé en mission. Il est donc authentiquement *illustrissimo barone di Russano*, mais, en France, il se contente de son titre de chevalier, et cette discrétion le rend sympathique. Je sais aussi qu'il a l'intention d'acheter la terre comtale d'Ancrétiéville et qu'il demandera au roi de l'ériger à nouveau en comté pour lui. Je ne m'y opposerai pas, en souvenir de ses services. Comte d'Ancrétiéville a une autre allure que chevalier de Russan, qui sent son petit cadet d'aventure.

C'est tout ce que Candiac veut savoir sans doute, car il se lève en remerciant avec vivacité le comte de Vergennes et en l'assurant de son dévouement. A peine si, au moment de sortir, il glisse un mot, d'un air presque indifférent, sur l'intérêt que présenterait la nomination d'une nouvelle dame d'honneur de la reine et la cession en survivance de la charge du duc de Penthièvre. Vergennes, qui comprend, tout de suite, que ce qui précédait n'était que prétexte et que là est le vrai motif de la visite du marquis, retient Candiac, heureux de voir qu'il ne s'agit pas d'une question pouvant le démolir, et il le pousse sur la matière. Au fond, ces intrigues de cour l'intéressent autant que les affaires de la politique européenne. Il se fait expliquer en détail les projets du marquis, demande le nom des concurrents, soupèse leurs

chances, s'informe de l'opinion du roi et de la reine, et apprenant que tout le monde est d'accord pour laisser le champ libre à la maison de Candiac qui, depuis longtemps, n'a pas eu part aux faveurs royales et dont c'est bien enfin le tour, il assure le marquis de tout son dévouement et met à sa disposition toutes les influences qu'il peut avoir. Echange de bons procédés, car le marquis est puissant de son côté et peut paralyser d'autres mauvais vouloirs; même sous un roi aussi débonnaire que Louis XVI, un ministre n'est jamais sûr de ne pas être remercié, et même embastillé au soir de la journée.

Debout et les mains dans les mains, les deux hommes se sentent amis et alliés. Si la marquise devenait dame d'honneur de la reine, comme ce serait heureux pour le ministre, car c'est de là que peut venir pour lui le danger! Il a si souvent contrecarré l'Autrichienne que l'Autrichienne n'aura de repos qu'elle ne l'ait fait sauter. Il le sait, et s'assure contre elle et ses quatre coins de tous les appuis possibles. Entre Candiac et lui, l'alliance est faite.

Le marquis s'éloigne par les mêmes couloirs, et il sourit en songeant que, dans le grand salon d'attente, les ambassadeurs étrangers et autres grands personnages doivent s'étonner du retard que met le ministre à les recevoir et se dire : C'est certainement avec le roi que le comte de Vergennes travaille!

Il se dirige justement du côté des appartements du roi, car il voudrait voir le comte de Maurepas, qui a son cabinet de travail dans le voisinage de celui de Sa Majesté. La matinée s'avance, et quoique se levant assez tard, comme un octogénaire en a le droit, le chef nominal du gouvernement royal sera à son poste, car c'est son jour d'audience.

Tout de suite, Candiac est reçu, d'abord parce qu'il est Candiac, et ensuite parce que l'assistance est peu nombreuse. Le rusé vieillard répète à qui veut l'entendre qu'il ne joue dans le conseil du roi qu'un rôle d'apparat,

que tout se passe en dehors de lui, que chaque ministre traite directement avec le monarque, et il en profite pour refuser, avec mille bonnes grâces d'ailleurs, et sans qu'on puisse lui en vouloir, tout ce qu'on lui demande de faire. Il tient trop à sa tranquillité pour se plonger dans des intrigues pour ou contre des gens qui lui sont indifférents et son mot favori est : Je n'ai aucun pouvoir, vraiment aucun.

En réalité, il en a beaucoup, et le jeune roi, qui lui sait gré de son ancienne opposition irréductible au règne honteux de la Marquise, lui garde une confiance absolue, et ceci permet au vieux courtisan de faire prévaloir sa volonté, dès que la chose en vaut la peine. Mais, il est très peu de choses lui paraissent telles, et le plus souvent il laisse faire, jusqu'au jour où il juge que tel ou tel ministre en a assez fait. Très fin pour choisir, car c'est lui qui a découvert Turgot, Vergennes, Saint-Germain, et maintenant Necker, il n'est pas assez énergique pour maintenir, et dès que quelqu'un, même Turgot, n'a plus le vent en poupe, il le laisse sombrer : heureux s'il ne le naufrage pas en personne!

C'est qu'au fond il est de son temps et de son milieu, et qu'il s'intéresse beaucoup plus aux petites manigances de la cour qu'aux grandes réformes de l'Etat. D'abord l'administration, les finances, les impôts, c'est bon pour des bourgeois : les choses du dehors sont seules dignes d'un grand seigneur (Maurepas n'est d'ailleurs pas d'ancienne noblesse, les Phélypeaux étaient du tiers au temps du Grand Roi — mais il y a si peu de vieille noblesse authentique (1)), seulement c'est bien scabreux, et il est plus simple de laisser endosser les responsabilités à un Vergennes. Maurepas, lui, se réserve le canton des manœuvres de couloir, comme il sied à un survivant de l'ancienne cour. Il a toujours passé sa vie dans un remous d'intrigues féminines, à lutter contre la duchesse de Châteauroux au temps de sa jeunesse, la marquise de

Pompadour pendant sa maturité, la comtesse du Barry au seuil de la vieillesse; l'habitude est prise: maintenant c'est contre la reine qu'il guerroie et il sourit en voyant la pétulance de la jeune souveraine se briser contre l'inertie silencieuse du roi, que lui-même dirige dans l'ombre. D'ailleurs, il ne rompt pas les ponts derrière lui, au contraire, et quand il s'est décidé à lâcher Turgot, il a habilement profité d'une incartade du comte de Guines, favori de la reine Marie-Antoinette, pour avoir l'air de lui sacrifier à elle le grand homme d'Etat. L'ancienne monarchie n'avait eu, en deux cents ans, que trois ministres de génie, Sully, Colbert et Turgot, mais qu'importe qu'on soit un des trois quand on déplaît à un favori!

Le comte de Maurepas donne audience dans un beau salon blanc et or qui ne sent certes pas son bureau de premier commis; il y a bien sur la table un sous-main, un encrier et des plumes d'oie démesurées, mais rien ne dit qu'il y ait du papier dans le sous-main ni de l'encre dans l'encrier. L'aimable octogénaire, costumé et coiffé à l'ancienne façon (il est resté fidèle, comme son contemporain le maréchal de Richelieu, aux modes de sa jeunesse) est confortablement enfoncé dans un grand fauteuil à oreillettes, et c'est d'un amas de coussins douillets que sort sa fine silhouette maigre surmontée d'une figure cocasse où pétillent deux yeux de pie et où pointe un nez de renard sur des lèvres de singe.

Candiac a été reçu comme un ami, presque comme un neveu. Le souriant vieillard qui, d'ailleurs, se moque complètement de lui, et ne lèverait pas le petit doigt pour lui rendre service, l'embrasse avec transport et l'accable de protestations d'amitié et d'offre de tout ce qu'il peut désirer. C'est qu'il sait que le jeune marquis, plein d'urbanité et d'ailleurs sensible à la séduction du vieux magot, écoute avec complaisance ses intarissables souvenirs sur les beaux temps qu'il a traversés.

— Ah ! la Régence ! Voilà l'époque délicieuse par

excellence. Nos petits jeunes gens parlent de ce temps-ci; qu'est-il en comparaison de ces merveilleuses années où, au sortir des pompes durcies du Grand Roi, la joie faisait explosion de partout? Ah! le Régent, la duchesse de Berry, la Parabère, cet animal de Dubois, cette canaille de Lass (j'ai pourtant gagné la forte somme avec lui!). Comme on s'amusait! Comme on faisait de gentils repas! Et les femmes, mon jeune ami, comme les femmes d'alors...

Candiac tousse, essaie d'interrompre, prononce le nom de Mme de Pompadour, et le vieux galantin explose de nouveau.

— Ah! la marquise! C'était vingt-cinq ans plus tard. J'avais la quarantaine bien sonnée, mais, n'importe, c'était encore le bel âge! Comme je me suis amusé! et de toutes les façons! Que de flèches barbelées j'ai décochées dans le... enfin un peu partout... de cette petite Poisson! Une fine mouche, d'ailleurs! Figurez-vous, mon jeune ami...

Candiac sait qu'il ne faut pas plus essayer d'arrêter Maurepas que d'éteindre le Vésuve. Il donne la réplique, a l'air de s'intéresser énormément à la marquise, se fait chanter quelques chansons impayables que le malin vieillard détaille d'une voix aigrelette, mais charmante, et sachant qu'il faut, pour épuiser la causerie, suivre l'ordre chronologique, saisit vite l'occasion qui se présente pour parler de Mme du Barry.

— Oh, elle, c'était une bonne fille! Elle s'appelle Bécu et a toujours honoré son nom. J'ai conservé d'excellentes relations avec elle, sans le dire à notre jeune roi, qui ne veut pas la voir. Ah! la vertu, comme c'est beau! fait-il en soupirant, sans qu'on sache s'il est sincère ou s'il se moque.

Candiac est enchanté, il a réussi à ramener la causerie au temps contemporain. Le voilà sur le terrain qu'il veut, il s'anime, parle de la cour, du roi, de la reine. Maurepas

dresse l'oreille. Tous deux passent la revue des partis. Comme le royaume est divisé! Il y a le parti de ceux-ci, et le parti de ceux-là, et le parti de ces autres, et de ces autres encore... Mon Dieu, que tout cela est compliqué! Maurepas sait qu'il n'a pas à se gêner avec un grand seigneur indépendant et plaisantin; il ne se prive pas d'un coup de dent à Pierre ni à Paul, et Candiac rit aux éclats... Comme ce jeune homme est plein d'esprit! se dit le vieux gentilhomme. Et il se sent sourdre une sympathie véritable pour lui. Que d'anecdotes sur l'un ou sur l'autre! Que de quatrains! Il est vraiment étonnant, ce vieux débris, aussi au courant du dernier vaudeville à la mode que des œuvres de son temps à lui. Maurepas convient que l'époque présente balance les précédentes, même celle du Régent.

— Et c'est à vous, Monseigneur, que nous le devons! fait Candiac. Cette joie universelle, ce plaisir de vivre, ce luxe, ce relèvement du royaume, au dedans comme au dehors, c'est votre œuvre!

— Petit flatteur! murmure gentiment le vieux ministre, au fond enchanté de ces éloges, et commençant à trouver que Candiac a, en lui, l'étoffe d'un homme d'Etat. Pourquoi, se dit-il, ne penserait-on pas à lui quand un de nos ministres se retirera?

Candiac, sentant le moment propice, parle de choses un peu plus graves. D'abord la nécessité de maintenir la noblesse, surtout la haute noblesse, à un degré suffisant de richesse; une aristocratie gueuse est tout ce qu'il y a de plus ridicule. — Maurepas en convient : les embarras de telle grande famille lui donnent assez de souci. Voyez-vous si le prince de Rohan-Guéménée faisait vraiment faillite! Quel scandale! — Candiac approuve : Il faut sauver à tout prix cette noble maison! Mais d'autres aussi sont dans des embarras bien fâcheux. — Maurepas hausse les épaules : Tout le monde a des dettes. Lui-même, à sa mort, ne laissera pas grand'chose

à ses héritiers. — Candiac insiste : Il y a dettes et dettes. Ceux qui en ont trop ont eu peut-être tort de les faire, mais le devoir est de venir à leur secours.. Qu'est-ce qu'une gratification d'un ou deux millions de livres pour le roi? Et ceci suffirait à renflouer telle vieille maison qui s'est lézardée au service du trône!

Maurepas se garde bien de demander de quelle maison il s'agit; sentant que le terrain brûle, il se borne à de bonnes paroles. Candiac oblique : Ne serait-il pas désirable, aussi, que le roi s'entourât de fidèles vraiment dévoués? Parmi les titulaires des charges de sa maison et de la maison de la reine, il y a des noms qu'on s'étonne à demi d'y voir. Maurepas, ici, sourit de bon gré. Tout ce qui lui permet de dauber sur les gens en place est de son goût. On passe en revue les grands officiers du Château, et chacun reçoit son paquet. Alors, Candiac, sentant le terrain bien préparé, découvre subitement toutes ses batteries et ouvre le feu. Vrrr! Le vieux ministre se couche sous la rafale. Une survivance! Une dame d'honneur! Une gratification! Ce n'est pas une paille! Mais, comme tout cela ne dépend pas de lui, il approuve, il s'échauffe, il s'enthousiasme! Mais oui, le roi aurait tort de ne pas accorder! Et la reine serait inexcusable de refuser! Quant à Necker, s'il mettait de la mauvaise volonté, on lui donnerait des chevaux de poste pour rentrer à Genève.

Candiac ne s'exagère rien. Il sait que tout cela est eau bénite de cour. Mais c'est déjà beaucoup que Maurepas soit informé, qu'il ne dise pas non et qu'il ait un peu réchauffé son amitié pour les Candiac. Le marquis n'en demande pas davantage pour l'instant. Il échange encore quelques gais propos avec le vieillard pour n'avoir pas l'air de le quitter sur des bouts de phrase trop intéressés, et il le remet sur le terrain des chansons politiques que Maurepas regarde comme sa chasse gardée, et dont il fait les honneurs avec une complaisance inépuisable.

Puis, beaucoup d'esprit dépensé, beaucoup de malice distillée, beaucoup de gaieté éparpillée, les deux hommes se quittent, ravis l'un de l'autre, et Maurepas poussant l'amitié jusqu'à inviter son jeune ami, ce qui ne lui arrive jamais, à revenir le voir de temps en temps; il tient à lui dire ses meilleures chansons contre la Marquise, celles qu'on ne peut vraiment pas imprimer, même à la suite du *Tableau des mœurs du siècle* de ce bon M. de la Popelinière.

Le marquis se hâte. Il a juste le temps de voir M. Necker avant de rentrer pour se mettre à table, et comme il veut garder tout son appétit, il tient à se débarrasser de cette dernière visite, celle qu'il prévoit la plus difficile. Les autres ministres peuvent être, sans danger, prodigues de bonnes paroles. Necker, lui, tient en mains les cordons de la bourse royale, et c'est sa bienveillance qu'il importe, par-dessus tout, de conquérir. Candiac a préparé soigneusement son entrée en matière, et ses principaux tours et détours pour arriver au vrai but, et il a le temps de repasser sa leçon, car alors que les autres portes se sont instantanément ouvertes devant lui, celle de Necker reste close longuement, longuement.

Le marquis s'impatiente — on ne fait pas ainsi attendre une personne de sa qualité! — et la difficulté de la démarche s'y ajoutant, il se met à pester de bon cœur en lui-même contre cet étranger, ce champignon, ce confédéré, ce huguenot qui ne sait pas le premier mot des convenances. Faire venir un banquier de Genève! Est-ce que le royaume manque de banquiers? Et un Genevois qui porte un nom allemand! Est-ce qu'on peut s'appeler Necker, d'abord? (Candiac prononce Nècre comme c'est l'usage.) Et sa femme qui se nomme Cuchaud! Peut-on s'appeler ainsi? et où la chaleur va-t-elle se nicher?

La porte s'ouvre. Necker se précipite comme une trombe, s'excuse, s'effondre en révérences. Candiac, du même coup, se métamorphose en sourires et embrassa-

des. Les deux hommes, bras dessus, bras dessous, pénètrent ensemble dans le cabinet du Directeur général. La porte se referme, et tous deux, subitement silencieux, s'observent.

Necker est lourd, massif, avec un air de hauteur qui fait trembler ses commis et qui impressionne même ses visiteurs. Mais Candiac sait qu'en sa qualité de grand seigneur familier du roi, il a barre sur lui. Le banquier ne fait que répéter à tout le monde qu'il a assez de son poste, qu'il n'aspire qu'à obtenir du roi son congé pour aller se reposer à Coppet, au bord du lac Léman; au fond, il a une crainte épouvantable d'être remercié, et chaque fois qu'il reçoit un visiteur, sans savoir ce que lui veut celui-ci, surtout si c'est un homme de cour, il tremble d'apprendre une mauvaise nouvelle. C'est pour cela qu'il est entré en ouragan, assurant qu'il n'était pas dans son cabinet, qu'il n'aurait pas fait attendre aussi longtemps un seigneur du rang de son hôte, et Candiac se dit qu'après tout c'est possible, et mis à son aise, redevenu lui-même, il déroule le tapis préparé des déclarations de dévouement sur lequel il va faire le saut périlleux.

Le financier se tient à carreau. Tout cela ne veut rien dire. Il attend que Candiac se découvre. Celui-ci, pour lui prouver tout de suite cet intérêt qu'il affirme, lui donne quelques indications précieuses sur les sentiments du roi et de ses familiers, que Necker écoute d'un air détaché, mais dont il note, en encre indélébile, dans sa mémoire, les moindres détails. Le coin des dévots préoccupe aussi beaucoup le banquier; sa qualité de protestant le dessert, il le sait, auprès des évêques. Candiac lui fournit ici d'autres renseignements, et il nomme vite son ami Sauclière; ce n'est pas mauvais que le Directeur des finances connaisse ce nom-là et puisse, à l'occasion, rendre des services à la comtesse, ce dont lui, Candiac se réjouira particulièrement. Enfin, il tient de son ami Langlade, qu'il nomme également, des propos de tels conseil-

lers au parlement qui ont l'air d'intéresser le financier. Les parlements font une opposition acharnée aux réformes; il est excellent de savoir sur qui, dans leur sein, on peut compter ou ne pas compter.

Le demi-ministre n'est pas autrement étonné de la visite du marquis. Dans ce milieu, en somme assez étroit, qu'est la cour, nouvelles, contre-nouvelles, fausses nouvelles ne cessent de circuler, et il ne se passe pas de jour que les gens en place ne reçoivent visite de quelque informateur officieux qui vient étaler sa brouette de renseignements. Necker se demande seulement pourquoi le noble seigneur est venu lui témoigner cette attention secourable. Mais Candiac continue à ne parler que de choses générales, et l'autre se dit qu'il peut bien s'agir d'une démarche désintéressée. Le marquis ne semble pas ignorant, comme la plupart des courtisans, des questions financières; il parle emprunts, loteries, émissions, réformes, économies, et Necker ne trouve rien à reprendre dans ses réflexions. Sur ce qu'on pourrait tirer du clergé pour améliorer les finances publiques, Candiac expose précisément ce que voudrait faire le banquier, et celui-ci se trouve du coup gagné à son visiteur. Mais brusquement Candiac révèle un danger qui fait pâlir Necker. La cour, toute la cour, a juré sa chute, parce qu'elle se sait menacée par les réformes qu'il médite. Le duc de Coigny a entendu dire que sa Petite-Ecurie allait être supprimée, et il a été faire une scène épouvantable au roi. Necker plisse un peu fiévreusement la dentelle de son jabot. Candiac lui suggère, à mots voilés, comment il devrait agir : faire la part du feu; supprimer les petites charges, garder les grandes, et dès maintenant, pour se créer des appuis, accorder quelques survivances; aussi supprimer la plupart des dames d'honneur des princesses, la comtesse d'Artois et la comtesse de Provence se suffiront avec deux ou trois chacune, mais, par contre, en créer une ou deux de plus dans la maison de la reine. La reine

sera profondément sensible à cette marque de respect, car c'est d'elle que vient, au fond, le mouvement d'opinion, au Château, contre le strict Directeur des finances. Encore faudra-t-il se résigner sans doute à quelques grosses gratifications ; ne serait-il pas désolant que la faillite du prince de Rohan-Guéménée éclaboussât le trône? Et comme Necker dit à mi-voix : Quand une maison brûle, autant la laisser brûler! — le marquis rétorque victorieusement : Mais quand elle ne brûle pas, mieux vaut ne pas l'incendier.

Necker voit maintenant de quoi il retourne et il n'en est pas autrement surpris. Il sait depuis longtemps que les plus grands seigneurs sont les plus âpres à la curée, et il réfléchit que s'il pouvait, en créant une place de dame d'honneur de plus chez la reine, se concilier sa bienveillance de façon à pouvoir en supprimer deux chez chacune de ses belles-sœurs, ce serait un gain net. Il ne demande pas de quelle survivance il s'agit, de peur que ce soit celle de la charge de grand maître de la maison du roi, qu'il se propose de supprimer. Enfin, pour la grosse gratification, on a le temps de voir.

Il asperge donc de toute l'eau bénite dont il dispose — et un ministre en a toujours des barils! — le marquis de Candiac; il l'assure de son dévouement, et à moins de signer avec lui un traité d'alliance scellé et enregistré, il ne peut pas être plus chaleureux et mieux disposé. Il semble, en effet, décidé à tout pour se garantir contre la coterie de la reine. Il ne tarit pas d'éloges sur Candiac, sur ses parents, sur ses amis, sur Langlade et Sauclière dont les noms viennent d'être prononcés. Candiac, d'un air détaché, l'interroge sur d'autres personnes. Le nom du chevalier de Russan intervient.

— Russan! fait Necker, c'est une canaille.

Le marquis ne perd pas ses étriers : Vraiment? fait-il, d'un air indifférent, quoique tout interloqué au fond.

— Il a les pires fréquentations et ses mœurs sont très

mauvaises. Il mange à tous les rateliers, et je crois que Vergennes a tort de lui faire confiance. Je ne lui prêterai ni ma chambre, ni ma bourse, ni ma bonne. Mais, je le reconnais, il joue serré, et jusqu'ici il n'a pu être pincé la main dans le sac.

Candiac affirme, de son côté, qu'il le connaît à peine, mais qu'on lui avait fait de lui les plus grands éloges, qu'il répète.

— Au fait, je peux me tromper, concilie Necker. Mettons que mon vieux fonds de Genevois pudibond se soit ému à tort.

Enchantés l'un de l'autre, ils se séparent avec des accolades, des effusions, des protestations à n'en plus finir. Pourquoi ne s'entendraient-ils pas à merveille? Ils peuvent se rendre tant de services! A distance, ils se sourient encore dans les dernières révérences.

Puis, pendant que Necker se remet à sa table de travail, le sourire éteint et le regard subitement dur, en grommelant : Canaille dorée, mais canaille! — Candiac, qui garde sa belle humeur de grand seigneur, sort en sifflotant une ariette de Mozart, et s'interrompt pour ajouter *mezza voce* :

— Toi, mon bon, il faudra que tu sautes!

HENRI MAZEL.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

A. F. B. Clark : *Boileau and the French classical critics in England (1660-1830)*, Edouard Champion. — Valincourt : *Lettres à Madame la marquise *** sur le sujet de la Princesse de Clèves.* Introduction et notes d'Albert Cazes. Avec un portrait gravé sur bois par Achille Ouvré, Editions Bossard. — Albert Maire : *Bibliographie générale des Œuvres de Blaise Pascal*, 4 vol, L. Giraud-Badin.

De bien rares érudits, à travers le temps, se sont attachés à étudier l'influence exercée par nos critiques et satiriques de la période classique sur la littérature anglaise. A peine, de nos jours, des linguistes patients consentent-ils à se livrer à ces travaux de littérature comparée qui nécessitent des connaissances étendues et attirent la sympathie de lecteurs peu nombreux. Pourtant ces travaux ne sont point sans intérêt. Ils nous apportent des conclusions dont nous devrions tirer orgueil. Ils montrent que nos véritables grands hommes sont nos intellectuels et que nous eûmes de tout temps grand tort de laisser mourir de misère ces personnages dont les œuvres nous valurent l'admiration du monde.

Beaucoup d'entre nous n'imaginent point que Boileau ait pu connaître, de son vivant même et après sa mort, l'estime de toute l'Europe. Ce cartésien glacé, épris de raison et écrivant de grands vers souvent monotones, où s'étalaient à la fois son sentiment impérieux du juste et du vrai et sa hautaine vanité, a fini par lasser l'Université même qui le tient en disgrâce. La Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la Russie, l'Espagne, la Suède, la Grèce, la Pologne et bien d'autres pays cependant le traduisirent et firent leurs délices de ce *Lutin* goguenard, de ces Satires et Epîtres dont le sel véritable leur échappait souvent.

L'Angleterre surtout donna à son œuvre une merveilleuse diffusion. Nous l'ignorerions encore si M. A. F. B. Clark n'avait pris la peine, dans un ouvrage remarquable, d'une science sûre,

d'une information variée, d'un style net et adroit, de nous en fournir l'éclatante preuve. Ce livre porte le titre suivant : **Boileau et les Critiques classiques français en Angleterre**. Il laisse loin derrière lui tout ce qui a été écrit sur le même sujet, ou plutôt il le condense en y ajoutant mille éléments nouveaux.

Il est probable qu'avec Charles II, retrouvant son trône longtemps perdu, les courtisans lettrés qui accompagnèrent ce souverain, puis les Français qui reçurent l'hospitalité de White-Hall, transportèrent de Paris à Londres la gloire de Boileau. Le satirique, en 1660, avait seulement composé les Satires I et VI, celle-ci, sur les embarras de Paris, tout de suite rendue célèbre par les récitations qu'il en fit en histrion consommé et par les copies qui en coururent. Les royalistes les avaient probablement emportées dans leurs chausses, car c'est dans leurs cercles que l'on entend pour la première fois à Londres le nom du redresseur de torts. Il y avait, dans ces œuvres et dans celles qui suivirent, une verve et une vigueur qui devaient plaire à des gens longtemps exilés et qui maniaient eux-mêmes volontiers la plume du pamphlétaire ou du moraliste.

M. Clark nous montre que sir George Etherege, Jean Wilmot, comte de Rochester, Samuel Butler, John Oldham, George Villiers, duc de Buckingham, comptèrent parmi les premiers admirateurs de Boileau. Les uns l'imitèrent sans scrupule, mais avec assez peu d'adresse pour que l'on surprenne aisément la source de leur inspiration ; les autres le traduisirent avec plus ou moins de conscience ou de bonheur ; tous, dans leurs œuvres personnelles, témoignèrent de leur prédilection pour son « génie ».

Les Satires et les Epîtres, le *Discours sur la Satire*, quelques épigrammes, le *Dialogue sur les Héros de Romans* (1) devaient, dans la suite, de 1673 à la fin du siècle et beaucoup plus tard, au cours du XVIIIe siècle, trouver des traducteurs plus sérieux, sinon des fidèles plus fervents, en les personnes de John Dennis, John Hughes, William Harte, etc... En 1680 paraissait à Londres, par les soins de sir William Soame et avec le docte concours de John Dryden, une version excellente de l'*Art poétique*. Dès 1678,

(1) M. Clark, au cours de son excellente étude, parle d'un livre intitulé : *The infernal observator*, livre concernant le *Dialogue sur les Héros de Romans*, et confesse n'avoir pu le rencontrer. Signalons-lui que cet opuscule est conservé à la Bibliothèque de la Sorbonne.

c'est-à-dire trois ans après sa publication à Paris, le *Lutrin* passionnait les Anglais. En 1682 un anonyme et, plus tard, John Crown et John Ozell, en lançaient des traductions qui rendaient ce poème héroï-comique rapidement populaire.

Des proses partielles de Boileau tout d'abord, puis, dans la suite, ses *Œuvres complètes* et jusqu'à ses *Œuvres posthumes* mélangées à des pièces qui lui furent faussement attribuées, furent également traduites, cependant que notre satirique trouvait, de l'autre côté de la Manche, spécialement pour ses odes à tendances politiques, des contradicteurs répondant à ses huitains passionnés par des vers non moins ardents.

Nous ne pouvons suivre M. Clark dans le détail de son étude. Disons que toutes les éditions anglaises de Boileau sont examinées par lui dans leur esprit et dans leur technique et que discrimination est faite avec soin entre les imitations ou adaptations fort nombreuses et les translations véritables. Son travail conduit l'auteur à établir de quelle nature fut l'action de notre satirique sur les milieux intellectuels anglais, comment et pourquoi il exerça cette action. En réalité, les écrivains d'outre-Manche étaient préparés par leur propre situation morale et par leurs goûts à accueillir favorablement le style sans pittoresque et sans couleurs de Boileau, à approuver sa froide raison, à mettre en œuvre les prescriptions de sa poétique et jusqu'aux règles étroites de sa prosodie. Ils le considérèrent comme l'un des maîtres dont les principes convenaient à leurs concepts de la poésie. De là leur enthousiasme.

Dans une section spéciale de son livre, M. Clark étudie, en outre, l'influence moins sensible, mais notable cependant, exercée par d'autres critiques et satiriques français, l'abbé d'Aubignac, Le Bossu, les R. P. Bouhours et Rapin, André Dacier, Scarron, Saint-Evremond, La Bruyère, Fénelon, Fontenelle, Marmontel, La Motte, l'abbé du Bos, etc... Peut-être faudrait-il ajouter Furetière à cette liste.

En appendice, M. Clark publie d'importants extraits des traductions de Boileau qui lui parurent les plus remarquables.

§

Puisque des conjonctures favorables nous ont permis d'entretenir de Boileau nos lecteurs, poursuivons cette glose littéraire en

les entretenant maintenant d'un ami du satirique, de Jean-Baptiste-Henri du Trousset de Valincourt, ce fortuné mortel que la dédicace de la XIe Satire empêcha d'entrer tout à fait dans le royaume des ombres.

On ne sait comment une amitié naquit entre Boileau et Valincourt. En 1678, ce dernier, âgé de 25 ans, inconnu encore, n'ayant publié que des versiculets galants dans les anthologies, s'avisa de prendre la plume du critique et de goguenarder sur la *Princesse de Clèves*, qui venait de paraître. Son livre portait le titre : **Lettres à Madame la Marquise *** sur le sujet de la Princesse de Clèves**, et contenait des remarques sur la *conduite* et sur le *style* de l'ouvrage, ainsi que sur les *sentiments* des personnages. Il était écrit dans une forme légère et aisée, témoignait de beaucoup de politesse et de justesse, et soulignait, avec un sens parfait de la mesure, toutes les faiblesses d'un roman dont le public raffolait. Boileau, cela est probable, se réjouit de voir dans ces *Lettres* Mme de La Fayette, l'une de ces femmes savantes qu'il n'aimait guère, si sévèrement houspillée. Et cela suffit assurément pour que Valincourt lui devînt sympathique.

Les Lettres à la Marquise de... ont suivi dans sa fortune la *Princesse de Clèves*, sans cependant rencontrer autant de lecteurs que celle-ci. Elles ne sont devenues rares que depuis le temps récent où les Américains se sont évertués à transporter dans leurs bibliothèques tous nos livres anciens. M. Albert Cazes nous en donne donc avec grande raison une réimpression excellente dans la collection des Chefs-d'œuvre méconnus. Quiconque les parcourra, après avoir lu la *Princesse de Clèves*, ne pourra que les approuver.

M. Albert Cazes les fait précéder d'une étude sur Valincourt, dont nous avons vivement apprécié la documentation parfaite. On y verra comment cet homme de famille honorable, mais obscure, parvint aux plus hautes situations mondaines et littéraires, partagea avec Boileau l'amitié de Racine et, ayant remplacé celui-ci à l'Académie, remplaça l'autre dans sa fonction d'historiographe de France. Il vécut en familiarité avec les princes, prononça les plus beaux discours des séances académiques d'autrefois, fut partout considéré comme l'honnête homme par excellence, laissa quelques ouvrages, et, comblé d'honneurs, resplen-

dissant de vertus, acheva paisiblement son heureuse carrière.

M. Albert Cazes se propose de publier la correspondance de Valincourt pour nous faire mieux apprécier l'esprit de ce dernier. Nous lui signalons qu'un bon dossier des lettres originales de son héros figure dans les cartons de la maison Charavay. Valincourt les écrivit en qualité de secrétaire général de la marine.

§

De Valincourt, homme séduisant par tous les côtés de son physique et de son caractère, passons à Pascal si différent, avec son masque amaigri d'homme maladif et inquiet, tourmenté par les bouillonnements du génie. Il semble que de plus en plus l'érudition contemporaine s'intéresse à ce personnage singulier, apparu au monde avec des tares physiques qui eussent dû arrêter tout élan intellectuel et qui cependant jouissait d'une foudroyante clarté d'esprit. Par malheur, cette érudition ne fait point de recherches aux endroits où elle devrait les faire pour établir, avant toutes choses, une biographie complète de son héros de prédilection. Elle se borne à écouter les fadaises de Mme Périer et, d'après ces fadaises, s'épanche en hypothèses et en raisonnements à l'infini. Pour nous, on ne parviendra à expliquer Pascal, autant qu'il est possible d'expliquer un être humain, que lorsqu'on aura éclairé toutes les ombres de sa vie et démêlé les mobiles de ses actes.

Jusqu'à l'heure, on semble ne nous avoir présenté qu'un Pascal idéalisé par des dévots soucieux de lui conserver une physionomie de saint propulsé par la grâce et par des révélations. L'homme pourtant était d'esprit pratique. Il le montre en maintes circonstances, et son goût des sciences, survivant au milieu des méditations jansénistes, et son goût de la bataille, et sa prodigieuse connaissance de la vie révélée par les *Pensées*, indiquent en lui la présence d'un être très différent de celui que l'on nous veut créer de toutes pièces.

Pour bien comprendre Pascal, pour pénétrer jusqu'au tréfonds de son esprit, il faudrait avoir vécu, comme M. Albert Maire, toute une existence en sa compagnie. M. Albert Maire publia jadis une *Bibliographie scientifique de Pascal*. C'était un essai remarquable et remarqué. Aujourd'hui, cet érudit nous donne une **Bibliographie générale des Œuvres de Blaise**

Pascal, résultat d'une enquête immense et qui a dû absorber la majeure partie de son activité. L'ouvrage, dont quatre volumes sur cinq ont paru, est consacré : 1° à *Pascal savant* ; 2° à *Pascal pamphlétaire* ; 3° à *Pascal philosophe*. Chacune de ces sections générales est précédée d'une étude sur la partie de physionomie morale qu'elle représente, étude nourrie de faits et qui, dans sa brièveté, surpasse en valeur de très gros volumes écrits par des bavards ridicules et partiaux. Nous avons tout particulièrement goûté, parmi ces études, celle qui concerne Pascal savant. M. Albert Maire y précise admirablement la position de son héros dans la science de son temps et dans la science universelle, le présentant comme un intuitif dominant par anticipation les problèmes les plus complexes, comme la source généreuse où s'alimenteront les « découvreurs » de l'avenir.

M. Gilbert Maire, cela est visible, déplore que les éléments biographiques manquent pour définir la véritable psychologie de Pascal. Il accorde une médiocre confiance au panégyrique de Mme Périer, « volontairement inégal et arrangé suivant un esprit un peu partial ». Il sait sans faiblesse donner à chaque « pascalisant » sa part de mérite et nous apprécions de lui voir, dans son étude sur *Pascal philosophe*, reconnaître la conscience de Faugère.

La Bibliographie de M. Albert Maire ne suit pas un ordre chronologique absolu. Elle réserve aux événements historiques, aux faits et aux polémiques scientifiques ou théologiques, leur part importante. Elle situe dans le temps l'œuvre et la carrière de Pascal. Ces dispositions animent d'une vie véritable le travail sévère, méticuleux, ne laissant rien au hasard. Elles permettront à quiconque souhaitera une documentation spéciale, soit, par exemple, sur l'action des jésuites contre Pascal et le Jansénisme, soit sur un point particulier comme la création des carrosses à cinq sols, de la posséder tout de suite.

Peut-être reprochera-t-on à M. Albert Maire la profusion des détails et des alentours dans son œuvre, l'énormité du travail qu'il a fourni en particulier avant de nous détailler la bibliographie des *Provinciales*. Mais les futurs historiens de Pascal lui seront reconnaissants de leur avoir permis de mieux entendre la voix profonde de ces pamphlets, en recréant l'atmosphère au milieu de laquelle il furent écrits.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Maurice Magre : *Le Livre des Lotus Entr'ouverts*, Fasquelle. — Marthe Féral : *Ephémères*, Fabre. — Jeanne Joannard : *Les Roses sur le mur*, préface de Francis Jammes, Berger-Levrault. — Violette Rieder : *Les Rythmes du Silence*, « à la Belle Edition ». — Cécile de Multedo : *Au bord du Rêve*, Messein. — Vanderpyl : *Des Gouttes dans l'Eau*, Léon Marseille.

Poèmes en prose, **Le livre des Lotus Entr'ouverts**, si M. Magre l'avait su alléger de redites et parfois d'inutilités, serait pleinement un beau livre. Je m'explique. Le mérite du poème en prose dépend, pour une large part, de l'impression de choix, même d'ordre raffiné, que l'auteur doit avoir exercé, pendant qu'il composait, entre les images, les idées, les rythmes et les phrases qui les expriment. D'un autre côté, cette gageure du poète, se maintenir à mi-côte entre la prose décidée et le vers tout chantant, n'est supportable au lecteur qu'en proportion de sa rareté. Malgré l'exemple doublement glorieux d'Aloysius Bertrand et de Charles Baudelaire, je persiste à penser que le poète, qui nous présente un recueil de près de deux cent pages uniquement formé de poèmes en prose, risque infiniment de créer à son détriment une présomption, par avance, d'ennui et de monotonie. On n'y saurait remédier sans doute, dans une mesure plus ou moins complète, que par la fantaisie inattendue de présentations fort diverses, de rythmes toujours renouvelés, ou, pour le moins, par une constante variété de sujets. Bien que les *Petits Poèmes en prose* n'aient point été réunis en volume du vivant de Baudelaire, il est probable qu'il avait songé à toujours adapter son ton et sa cadence à l'objet de ses récits ou de ses sensations qui en étaient la substance ; *Gaspard de la nuit* se morcelle et chatoie si aisément qu'on n'a pas le temps de se lasser ; *les Chansons de Bilitis*, d'une beauté concentrée et un peu fiévreuse, se soutiennent par la grâce de délicates langueurs ou une ardeur de passion qui s'y mêlent ou s'y succèdent selon l'art le plus attentif.

M. Maurice Magre, à son tour, tente l'aventure périlleuse. Il imagine, en la présence, en la contemplation de bibelots orientaux, se retrouver tel qu'il fut au cours d'une existence antérieure :

Rien qu'un pauvre ramasseur d'herbes, au pied d'une falaise crayeuse qui fait sans cesse le même geste de tirer avec un râteau ! Une sorte de bateleur qui s'en va sur les routes derrière un âne et fait des tours

dans les villages ! Un homme qui tanne des peaux, marié à une créature délicate qu'il torture par sa vulgarité !

Et, comme en sa présente incarnation il lui est donné d'être un poète qui découvre la vérité sous les apparences, il fixe en des rythmes harmonieux les images de sa vie d'autrefois, « car il est enseigné par les Sages anciens qu'on peut enclore une magie dans certains bois savamment travaillés ».

La plupart de ces poèmes orientaux esquivent le danger de s'alourdir de termes érudits ou d'archéologie. C'est l'âme des Chinois d'autrefois, telle que nous la donne à pressentir l'art de là-bas, c'est l'âme calme, résignée, doucement séduite et souriante d'un menu peuple qui accepte la destinée, avec ses heurts, ses déboires non moins qu'avec ses très simples joies, et qui reconnaît en toutes les choses environnantes un reflet d'apaisante beauté, c'est une âme humaine, tendre, qui se peint dans la suite de ces poèmes. Des livres de M. Magre je crois bien que celui-ci a plus qu'aucun autre le souci d'être parfait, et qu'il est d'un art particulièrement averti et subtil.

Entre les poèmes en prose de Mme Marthe Féral, **Ephémères**, plusieurs comportent un charme de passion et de mélancolie obtenu avec beaucoup d'art. D'autres fois, elle cherche à trop expliquer, ou elle *moralise*, et précisément n'est-il pas nécessaire au poème en prose qu'il soit laissé un peu en suspens, que le sens en demeure imprécis, indéfini, afin de suggérer au songe du lecteur le désir de l'achever et de se l'expliquer à soi-même ? L'auteur est de ceux qui pensent que « le Destin s'acharne contre leur misérable existence », alors que les maux qu'ils subissent (à en croire leur confession) n'apparaissent que banals et habituels. Des déclarations de ce genre éveillent la défiance, et font perdre beaucoup de leur valeur aux confidences chuchotées dans la douleur. C'est l'estimation des effets à atteindre et des moyens dont elle dispose qui manquent le plus, semble-t-il, à Mme Féral. En certains cas, néanmoins, — en général dans les poèmes les plus courts — son inspiration est parfaite.

Présenté par M. Francis Jammes, le recueil de Mme Jeanne Joannard, **les Roses sur le mur**, fleurent bon le sable des allées, les feuilles du jardin, la retraite familiale et provinciale, l'amour discret, exempt de passion, nulle violence, une acceptation douce et rêveuse de la vie même sentimentale que lui assure

ou lui retire une destinée toute quotidienne. Les poèmes et leurs vers sont accomplis et soignés. Rien n'y étonne, si rien non plus n'y détonne.

Les poèmes inédits de Mme Violette Rieder développent des arabesques harmonieuses et imagées. Une mélancolie ardente et nerveuse les anime volontiers, une attente, une inquiétude de la passion. De ci de-là un ressouvenir non copié, mais suggéré, de poètes aimés, Verlaine, Baudelaire, Mallarmé :

L'espace est bref, hélas ! et le rêve est immense...

et dans cet espace bref le rêve immense ne parvient pas toujours à se loger avec aisance. La préoccupation d'art cède souvent le pas à la ferveur du sentiment.

Au bord du Rêve, Mme Cécile de Multedo s'alanguit ou s'irrite, médite ou savoure de plus doux souvenirs. Comme ses émules, elle connaît l'essentiel de l'art des vers, et ses inquiétudes, ses désirs, ses admirations, ses regrets, ses colères, elle en compose des poèmes qui ne manquent pas d'accent ou qui prolongent une ligne assez savamment tracée. Pourquoi nous refuser à plus d'attention ? Ces choses-là, ici bien dites, ont été dites mieux et trop fréquemment.

Au sortir de ces contrées ternes que ne rehausse l'aspect d'aucun accident de terrain, d'aucune surabondante et excessive végétation, au sortir de tous ces jardinets plats aux arbustes bien et régulièrement taillés, ce m'est une délectation d'écouter le bruit soudain perçu **des Gouttes dans l'eau**, auprès de la mare où me conduit M. Vanderpyl. M. Vanderpyl, on ne l'ignore pas, est, dans la vie ordinaire, un excellent journaliste, connu pour sa rondeur et sa jovialité. Il cultive les arts, c'est un connaisseur éprouvé en tout ce qui concerne les arts décoratifs de toutes les époques, en tout ce qui concerne l'art de la peinture à partir du moment où elle se déclare moderne, environ à partir des temps où M. Henri Matisse a rompu en visière (sans doute eut-il raison) avec ce qu'il avait pu apprendre de trop compliqué, de trop traditionnel et de trop pondéré dans l'atelier de Gustave Moreau. M. Vanderpyl tient une spécialité encore plus précieuse : il est un très rare connaisseur en matière d'art culinaire. Or, le voici maintenant qui se révèle poète ; il a écrit les vers du recueil qu'il nous présente, de 1916 à 1923. Dès qu'on ouvre ce livre, plusieurs singularités arrêtent le regard : d'abord, chaque poème

porte, en tête, l'indication du mouvement dans lequel il sied de le comprendre, du sentiment ou du ton. En second lieu, à de certaines pages, des vers, un poème, sont écrits en anglais, deux vers en hollandais (M. Vanderpyl n'est-il pas d'origine néerlandaise ?) et ce vers, peu compromettant, en allemand : *Freiherr von Woerterbuch aus Jena*. Enfin, où nous écririons, par exemple (affirmativement) : « Les mots n'ont pas un sens et l'homme a dix mille âmes », M. Vanderpyl imprime :

Les mots n'ont pas 1 sens et l'homme a 10.000 âmes... ;

il nous parle de « l'amour de 2 amis », ou de « la fable aux 7 couleurs »... On s'habitue aisément à ces excentricités, elles gênent peu, elles sont amusantes. Elles caractérisent au surplus l'état d'esprit de l'auteur. Un rien sollicite son attention et captive son âme, qui a plaisir à supposer qu'il aura choqué ou seulement enfreint des habitudes invétérées. Ce souci semble le préoccuper particulièrement. On dirait qu'il attache à de si menus bouleversements une importance primordiale. Quand, nous détache-t-il — d'un ton élémentaire — « un dirigeable orange en frôlant les brises sera trouvé plus beau que le bac clandestin qui zozote en les eaux stagnantes de Venise... » et quand seront remplies un certain nombre d'autres conditions, eh bien, alors « la vie ne sera qu'une course à la joie ».

A coup sûr, je ne vois à ce que se réalise cette promesse aucun inconvénient. Seulement, je comprends mal en quoi l'admiration que certains peuvent porter à un bac, même clandestin, qui zozote, peut empêcher la vie d'être une course à la joie. M. Vanderpyl estime peut-être que ce « moyen de transport » est, à notre époque, un peu suranné. Ma foi, je n'irai pas le contredire. Ne m'accordera-t-il pas, en échange, qu'un temps viendra (rapidement si les innovations d'ordre matériel ou mécanique continuent à progresser à la même allure que depuis 30 ou 40 ans) où un dirigeable orange sera aussi suranné qu'un bac qui zozote ? Alors, il faudra qu'on se crée un autre objet qui justifie de nouveau que la vie ne soit qu'une course à la joie.

M. Vanderpyl tient que la joie doit être provoquée par un objet extérieur. Je déplore qu'il ne sente pas en lui-même la source et l'origine des joies qu'il peut avoir, indépendamment de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend. La première partie et l'ouverture de sa symphonie verbale audacieuse, lâchée et pressante

par la force d'un rythme à la fois indocile et insistant, me faisaient mieux augurer de son humeur.

Il y a là des passages charmants de verve, d'attendrissement qui refuse de s'avouer, de bonhomie alerte ou méprisante, un ton particulier, souvent lent, mais qui ne pèse pas et qui sait s'arrêter avant d'en avoir trop dit, où je trouve, quand il veut bien — ce qui lui arrive sans trop de fréquence, heureusement — ne pas expliquer et ne pas vaticiner, un agrément d'ordre nouveau et personnel. Quand, par exemple, soufflant dans un buccin énorme, comme il dit, sa tempête de joie, il poursuit :

> Les vagues bouclées de mes sons
> Rouleront à travers les blés,
> Berceront la plaine brûlée,
> Au flux des mers se mêleront

je suis sensible à cette image juste et à cette recherche de mouvement pour ainsi dire populaire, bien que je sente l'artifice étudié et voulu. Car l'art de M. Vanderpyl n'a rien de naïf, — et sans doute je ne l'en apprécie que davantage. Il est issu bien plus de sa volonté que jailli d'un besoin éperdu de chanter au hasard. Que nous prépare donc M. Vanderpyl, depuis trois ans que ce livre-ci est achevé, s'il tient encore à se présenter à nous en poète?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marius-Ary Leblond : *Les Martyrs de la République*, J. Ferenczi et fils. — Henri Pourrat : *Le Mauvais garçon*, librairie Gallimard. — Pierre Grasset : *Un homme voudrait vivre*, Bernard Grasset. — Claude Farrère : *Le dernier dieu*, E. Flammarion. — Henri Duvernois : *Servante*, E. Flammarion. — Emmanuel Bourcier : *L'homme de l'ombre*, Edgar Malfère. — Mémento.

Les Martyrs de la République. J'avoue avoir été surpris et même avoir éprouvé quelque chose d'assez semblable à une déception en constatant, à la lecture du nouveau roman de MM. Marius et Ary Leblond, qu'en fait de martyrs ce n'était point, dans le drame de la séparation des Eglises et de l'Etat, des catholiques, mais des francs-maçons qu'il s'agissait... Non que MM. Leblond se soient montrés partiaux le moins du monde. Je crois, au contraire, que leur grand souci, dans cette peinture d'une époque encore vivante de notre histoire, a été la plus stricte objectivité. Ils se sont gardés, avec soin, de tomber dans la

thèse. Mais ils n'ont pas laissé de jouer la difficulté, ni même d'envisager le problème posé par le conflit de la Religion et de la Libre-Pensée d'une façon paradoxale en choisissant leur héros — le docteur Le Croizec — parmi les « combistes » ou en le mêlant à la tourbe des escamoteurs qui devaient volatiliser le fameux milliard des congrégations... Je comprends que cet idéaliste convaincu, qui agit au nom de principes généreux et qu'il tient pour sacrés, n'est pas responsable des basses intrigues de ses partisans. Aussi bien, MM. Leblond se montrent-ils durs pour la politique née du système électoral, et ne marchandent-ils pas les vérités aux agitateurs sans scrupules qu'elle engendre — encore qu'ils soient fermement républicains et ne désespèrent point de voir un jour l'ordre se dégager de notre chaos. Mais je ne puis me défendre contre le sentiment qui m'incite à considérer sinon comme mauvaise, du moins comme gâtée dans sa racine, la cause pour laquelle le docteur Le Croizec se sacrifie. Cet honnête citoyen calomnié, ce tendre père de famille déchiré dans ses plus chères affections, m'émeut, certes, mais comme il m'émouvrait davantage si je le voyais engagé dans une lutte digne de ses vertus ! Et je suis tenté de ne pas donner tort à ceux de ses enfants qui refusent de se solidariser avec lui. Quel exemple, au surplus, pour eux, que l'immoralité des individus qu'ils voient évoluer autour de leur père ! Pour moi, un homme de l'intelligence de celui-ci avait une plus belle mission à remplir en continuant de se dévouer tout entier à ses malades qu'en se fourvoyant dans la politique, la seule profession où la responsabilité disparaît et où, loin de subir la juste punition de ses fautes, le coupable s'en voit trop souvent récompensé... La France est malade de la politique, et il n'y en a pas de plus funeste, et qui la déconsidère plus aux yeux de l'étranger, que celle qui arbitrairement la divise en cléricaux et en anticléricaux. Mais que voilà donc des considérations éloignées de la littérature ! C'est mon excuse que le roman de MM. Leblond y incite, et je pense, du reste, qu'un de leurs buts, en l'écrivant, a été précisément d'exciter le lecteur à réfléchir sur la destinée de notre pays. On ne peut se prononcer de façon définitive sur ce roman, puisqu'il doit avoir une suite. Il sied, toutefois, de reconnaître, dès maintenant, l'importance des problèmes qu'il agite et d'admirer la variété des types et des scènes qu'il présente. Une image en

réduction de la société française sous la Troisième République est ici fixée, ou plutôt s'anime devant nos yeux, dans son intimité la plus profonde, avec une richesse de couleurs éclatantes, souvent, toujours subtilement nuancées. Historiens et psychologues tout ensemble, MM. Leblond ont apporté un tel scrupuleux désir de vérité à l'exposition des événements qu'ils relatent et auxquels ils donnent un caractère général, quoique en les situant en Bretagne, à Quimper, que je me repens presque de ne pas partager leur optimisme national ou leur confiance en l'élaboration d'une harmonie nouvelle par la France que les loges dominent. Et puis, il y a un type exquis de jeune fille et de bien beaux paysages, amoureusement caressés, dans leur roman...

Le mauvais garçon. Point de meilleurs introducteurs de M. Henri Pourrat que MM. Marius-Ary Leblond qui, sauf omission, ont été les premiers à reconnaître et à saluer son talent. Ce Celte d'Auvergne, à la fois poète et romancier, a apporté dans la littérature contemporaine un parfum sauvage, comme de fleurs agrestes, dont l'originalité est chose délicieuse. Sans doute, ses accents rustiques ont-ils quelque analogie avec ceux de M. Francis Jammes, dont ils rappellent la simplicité, mais avec une verdeur plus âpre et surtout moins de malice ou d'ingénuité précieuse. Dans *Les Montagnards*, où il a chanté la gloire des soldats de son pays natal, et dans *Gaspard des Montagnes*, où il a célébré la vie de nos provinces « au temps du grand Napoléon », il a d'ailleurs révélé une puissance épique, étrangère à l'inspiration de l'auteur des *Clairières dans le ciel*. Mais son art dépasse, comme celui de M. Jammes, par le caractère d'universalité des sentiments qui l'animent, ce qu'on est convenu d'appeler le régionalisme. Sa langue est pittoresque et musicale et dans sa jaillissante invention, d'une pureté comparable à celle des sources qui ruissellent aux flancs des *puys* du Massif Central. Aussi, n'ai-je pas été sans éprouver quelque irritation, en ouvrant son dernier livre, de voir qu'il y affectait ce tour obscur, et cette étrangeté ou ce désordre de composition qui sont à la mode aujourd'hui. Car une sorte de snobisme sévit dans le monde des lettres, qui oblige un débutant, s'il veut trouver un éditeur, à se donner un air d'originalité en n'écrivant pas simplement. Toute probité lui est interdite ; et quoi qu'il apporte de nouveau dans le fond, il passe pour tardigrade s'il énonce sa

pensée sans artifice de forme. La cause d'une telle injustice, c'est, je me le figure, à la clientèle cosmopolite qui a envahi le marché qu'il faut l'attribuer. Point de lecteurs plus enthousiastes, il est vrai, des productions dites d'avant-garde que ceux qui ignorent notre langue ou qui la connaissent mal... Mais il n'y en a que pour eux, puisqu'ils paient, comme il n'y en a dans nos restaurants que pour les étrangers à change haut, qui ne savent ni apprécier nos mets ni déguster nos vins. Pour en revenir à M. Pourrat, je dois de confesser qu'on peut trouver une excuse à la singularité qu'il affecte dans ce récit où un adolescent trop romanesque se refuse à accepter la version de la mort accidentelle de son père, et s'éprend en même temps de deux jeunes filles dont l'une se noie... Il doit avoir voulu reproduire, en effet, par le vague de sa narration, le désordre ou la confusion des idées de son imaginatif personnage, qui vit plus chimériquement que dans la réalité, un peu comme le Grand Meaulnes d'Alain Fournier.

Sa façon d'évoquer les faits, et surtout de peindre les paysages, s'apparente à la manière hallucinée, nuageuse et fulgurante, à la fois, de Rimbaud, et c'est à chaque instant qu'on est frappé par l'intensité de ses sensations. Il ne faudrait pas qu'il transformât en procédé la méthode qu'il a employée ici.

Un homme voudrait vivre. Du coin le plus retiré et le plus sauvage du jardin familial dont son imagination candide avait fait un lieu enchanté, Lucien Marc a été chassé, enfant, par un drame affreux. Blotti dans une haie, il a assisté en témoin invisible à l'assassinat, par son père, d'un ami de la maison. Plus tard, il a appris qu'il était né des amours coupables de sa mère avec cet homme, et cette révélation a empoisonné sa vie pour toujours. Ni l'art (Marc est graveur), ni l'amour (une femme séduisante est devenue sa maîtresse), ni l'amitié (il fait sa chaste camarade d'une petite chanteuse de café-concert), aucun de ces trois idéals où il tente successivement de se fuir et de fuir l'obsession sanglante, ne lui ont rendu la saveur qu'il goûtait aux œuvres de Dieu *avant de savoir*.

Le symbole est limpide. Ce jardin où Marc s'enivrait de la nature, c'est l'image du Paradis terrestre, et ce crime dont l'horreur a souillé la mémoire de sa mère, c'est l'initiation au Mal... Encore s'il avait pu haïr et rêver de vengeance comme Hamlet

ou l'André Cornélis de M. Paul Bourget, auxquels son destin l'oblige à se comparer... Mais il appartient à une époque « où l'on ne tue plus par lyrisme, d'un geste drapé », et d'ailleurs, il n'y a plus d'innocent, il y a que des coupables sans grandeur, dans le drame auquel il a assisté. Puisque la vie ne veut pas de lui, puisqu'elle le rejette du fait de son impuissance même à en jouir, il n'aura plus qu'à s'abandonner à la mort, et il se laissera mourir tout doucement, d'une maladie de cœur. Ce roman qui illustre, en le posant de façon saisissante, le dogme — ou le problème — de la faute originelle, est une œuvre de haute qualité intellectuelle, et qui fait songer aux pièces idéologiques de M. François de Curel. Peut-être en a-t-il un peu le caractère abstrait, quoique M. Pierre Grasset, qui sait ménager l'intérêt, analyse avec subtilité les souffrances morales de son héros, et qu'il montre le retentissement qu'elles ont sur les nerfs de ce malheureux. Mais je ne sais quoi de froidement lucide dans la façon dont M. Grasset dissèque l'âme de Lucien Marc, ou dont il démonte les rouages intimes de sa sensibilité, gêne notre émotion... Enfin, je serais presque tenté de lui reprocher l'élégance savante de son style elliptique. Reproche, en vérité, peu banal. Mais ce mot est précisément celui auquel on songe le moins, en présence d'une œuvre de M. Grasset.

Le dernier dieu. C'est en général sur celles de ses œuvres que l'on aime le mieux que l'on s'attarde le plus longtemps, et je ne doute pas que M. Claude Farrère ait mis, comme il le dit, quatorze ans, sinon à écrire, du moins à composer le présent roman où il s'est délivré des idées qui lui tenaient le plus à cœur. Que ces idées-là soient moins d'un philosophe que d'un idéaliste passionné, ou d'un homme qui a fait du problème de l'instinct sexuel le grand tourment de sa vie, il n'importe, car un bon romancier ou même un bon conteur n'est pas tenu de penser fortement ; il suffit qu'il fasse vivant ou qu'il intéresse. Or, ce livre, où l'on voit bien que M. Farrère admire Villiers de l'Isle Adam, déborde de foi et d'illusion juvénile, et dans son romantisme excessif, par endroits même un peu baroque ou grandiloquent, n'ennuie jamais. Je n'en raconterai pas l'affabulation qui fait du dernier des Stuarts une sorte de don Juan à retardement, mais dont l'ardeur érotique éclate avec une violence à humilier le Burlador, et où ce prince, après s'être élevé du premier élan au plus

bel amour, redescend l'échelle du plaisir jusqu'à ne plus concevoir d'autre rôle pour l'homme que celui de continuateur de l'espèce... Les fidèles de M. Farrère — et ils sont nombreux! — m'en voudraient de leur gâter leur plaisir, s'il diffère de celui que j'ai éprouvé, et qui n'a pas laissé d'etre relevé de quelque malice.

Servante. Pour exceptionnel qu'il soit, le type de femme n'en a pas moins un caractère de vérité profonde, que M. Henri Duvernois dessine avec attendrissement dans la première des cinq nouvelles qui composent son livre. Sans doute n'entre-t-il aucune abnégation consciente et d'essence supérieure dans le culte que voue Catherine à Edmond : comme l'autre faisait chanter son rêve au vide du cœur de sa maîtresse, elle exalte seulement la fidélité et l'instinct de dévouement de sa nature en dorlotant l'égoïsme de cet amant médiocre. Catherine a besoin de faire le bonheur de quelqu'un ; or personne ne saurait mieux se plaire à ce qu'on fasse le sien que l'individu sans personnalité qu'elle a choisi, et qui finira par lui avouer candidement, après un piteux essai d'émancipation, n'être pas né pour aimer, mais pour être aimé... J'ai trouvé un peu gros, ou forcé de ton, pour la manière ironique de l'auteur de *Crapotte*, malgré la pitié qui l'inspire, la nouvelle intitulé *L'Eunuque*, qui termine son recueil. Aussi bien, si le cas de *La Servante* est exceptionnel, que dire de celui de ce pauvre diable qui se trouve dépourvu de cela même que Vigny constatait avec dédain qui manque aux femmes ?... En revanche, *Moineau* est une charmante chose, et *Le Revenant* et *M. Frederic* attestent l'acuité d'observation de M. Duvernois.

L'Homme de l'Ombre. On retrouve, dans ce recueil de nouvelles les qualités qui font, de M. Emmanuel Bourcier, le romancier de *La Beleba*, un de nos meilleurs conteurs. Certaines de ces nouvelles rappellent à la fois Maupassant et le Kipling des *Plain Tales from the Hills* ; mais j'ai préféré, à *L'Homme de l'ombre* lui-même, et à *Scaramouche* (qui ne me semble pas dans la manière de l'auteur), les plus courtes d'entre elles : *Alfonso*, notamment, et *Le Retour*, d'une très intense émotion.

MÉMENTO. — M. Charles Foley, qui est familier avec l'époque révolutionnaire, nous reporte encore une fois, dans ce nouveau roman, aux temps de la chouannerie (*Jean des Brumes*, E. Flammarion). Ce n'est plus, cependant, la grande guerre vendéenne qu'il fait revivre ici, mais un des épisodes qui ont marqué sa prolongation jusque sous le Consu-

lat. Les amateurs de dramatiques aventures s'intéresseront à l'histoire — qui n'est pas nouvelle — des amours de Jean des Brumes avec une demoiselle noble, et ils sauront gré à l'auteur du dénouement heureux qu'il a su leur ménager. — Quatre contes composent *Le tapis de Jasmins* de M. Franz Toussaint (Editions du Monde Moderne), où l'on appréciera l'habileté d'un art qui réussit à nous procurer le charme de la malice et de la volupté persanes. Tous les personnages de la légende orientale s'animent, ici, ou se revêtent de l'éclat précieux des miniatures qui illustrent les poèmes élégiaques et satiriques des ménestrels iraniens du xe siècle. — C'est en Bourgogne, dont il évoque l'atmosphère avec un soin réaliste, que se passe le roman de M. Pierre Ladoué : *Vincent Tharoiseau* (Bloud et Gay). Rien qui sente l'artifice dans cette simple histoire où l'on voit un pauvre homme revenir dans son village, après quarante ans d'absence, juste pour y faire manquer à sa fille un beau mariage. « L'humble vérité », comme disait Maupassant, dont M. Ladoué se révèle l'excellent disciple.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Dictateur, quatre actes de M. Jules Romains, à la Comédie des Champs-Elysées. — *La Déserteuse,* trois actes en vers de M. Maurice Rostand, à la Potinière.

On hésite à écrire de M. Jules Romains. Quelqu'un l'a vu blêmir certain jour où l'un de ses admirateurs s'exprimait de manière simplement mesurée. Et il nous faudra, en fait de louange, être bien autrement économe.

Le Dictateur a été écrit pour la Comédie-Française. Cela est d'ailleurs fort visible : il est du ton guindé, faussement distingué, compassé, du hobereau endimanché. Il fut reçu avec beaucoup de bienveillance et d'éloges ; et la date de représentation fut fixée aussitôt, et très rapprochée (début 1927). Mais M. J. Romains, encore plus pressé, écrivit à M. Fabre qu'il eût désiré que sa pièce fût jouée dès l'automne. Sans doute M. Fabre ignorait-il que les affaires de M. J. Romains étaient affaires d'Etat et devaient être traitées toutes autres cessantes. Bref, la réponse ne vint pas par retour du courrier. Cet auteur, ayant reçu le bénéfice considérable d'une réception de sa pièce par le Théâtre-Français — réception dont il avait pris le soin qu'elle fût retentissante, — puis une véritable estampille du talent contenu dans sa pièce, auprès du public considérable qui est encore attaché à la vieille Maison, mais qui peut parfaitement se transporter

ailleurs ; cet auteur, ayant encore recueilli, par l'acceptation de son ouvrage rue Richelieu, le maximum des conditions favorables au succès de sa pièce s'il la portait ailleurs, aussitôt il la porta ailleurs. Soupçonnerons-nous que la lettre fatale n'était qu'un incident artificiellement suscité, et que l'affaire était décidée devant ? Le lecteur, je pense, sourira de notre point d'interrogation. En tous cas, l'auteur, en remerciement à la maison de Molière, fit claquer les portes, avec toutes les fanfares d'une nouvelle publicité. Certainement était-il assuré que, de ses façons de casseur d'assiettes, et du souverain mépris avec lequel il traitait publiquement la Comédie, l'importance de son personnage éclatait. Généralement, on a plutôt estimé, je crois bien, que c'étaient là façons d'ingrat, de nouvel arrivé, et ce qui est bien pis, de maladroit.

La vanité a ceci de commun avec l'amour qu'elle enlève à celui qui en a la maladie la disposition de son sens critique. Ainsi avons-nous vu un homme intelligent, instruit, sachant habituellement, et depuis longtemps, faire valoir heureusement les quelques dons qu'il a, nous donner une pièce comme on en a rarement vu d'aussi péniblement décevante, ni d'aussi ingénument présomptueuse. L'auteur, avec une simplicité insensée, déconcertante, s'est découvert à nous porté par une survalorisation extrême de lui-même ; il montre à plein comme il croit être un puissant philosophe, un penseur suprême. En vérité, nous n'avons rien vu que de fort modeste, de très naïf, de pas original, et de l'invention la plus dénuée d'intérêt. Ce fut une soirée de demi-sommeil résigné, au cours de laquelle le public de la générale se montra plein d'urbanité. On applaudissait les mains hautes, et, sans doute, en même temps, de fauteuil à fauteuil soupirait-on, en riant discrètement : — « Que c'est ennuyeux ! que c'est ennuyeux ! » ; mais enfin c'était là comme un réflexe physique que l'on aurait mauvaise grâce à vouloir proscrire, quand c'est une petite libération quasi unanime, — quasi unanimiste ! En vérité, ce fut ce que l'on appelle un succès d'estime. On tient compte de la partie qui se joue et on agit au mieux pour ne pas en gêner le succès toujours possible. Mais cette attitude, très opportune, des assistants de la générale, ne convenait pas du tout à l'humeur exaltée, irascible, comminatoire de M. J. Romains. Il lui fallait triomphe ou scandale. Bientôt il lançait une *lettre ou-*

verte à Antoine où, sous le couvert de l'affection la plus pathétique, la plus déchirante, — en vérité la plus farce, — il secouait le vieux bonze comme un prunier :

Mon cher maître (1). Vous avez des droits anciens à ma reconnaissance, à mon affection, à mon respect. Je me les rappelle avec force. Ils m'empêchent de vous dire toute la déception que votre note d'hier m'a donnée. Vous avez très vite senti, lundi soir, qu'une cabale se formait contre *le Dictateur* ; qu'elle gagnait des partisans dans le marais des générales, qu'elle allait peut-être réussir à écraser une œuvre que depuis plus de 14 mois vous avez publiquement défendue ; dont vous avez dit à tout venant, depuis 14 mois, qu'elle était grande et belle. Et vous, Antoine, — je l'écris la mort dans l'âme — vous avez failli. Vous avez renoncé à avoir raison 48 heures de plus — juste le temps qu'il fallait pour que le public vînt à la rescousse et balayât par son applaudissement les insultes des petits camarades. Etc...

Chacun le voit : c'est pur « battage », pure « esbroufe » ; qui donc s'y tromperait ! Et le vieux, qui n'est pas né d'hier, a fort bien compris qu'il était assailli pour qu'il battît la caisse. Il écarta doucement son protégé compromettant, qui s'en retourna avec, dans sa poche, son dernier pétard mouillé. Il ne fait pas bon louer ni soutenir les auteurs orgueilleux, a pu penser Antoine ; ils sont insatiables, ils vous battent comme des serfs si on se détourne un seul instant de les servir.

M. J. Romains est d'un commerce incertain. Il brise trop brutalement les usages s'il croit que sa célébrité en serait accrue. Loin de moi la pensée de faire grief à cet auteur pour des façons qui ne sont dues qu'à des dispositions particulières de son naturel, mais puisque, de ses cris, il supplie qu'on le voie en pleine lumière, ce n'est pas vain, je crois, de lui montrer que nous l'apercevons. Comme il fabrique à sec d'émotion sa littérature et ses pièces, ainsi compose-t il également les conditions favorables à leur lancement et à leur succès. J'ai déjà montré qu'il y emploie parfois une hardie versatilité. On l'a vu, voici trois ans, faire main-basse sur le bon-à-tirer d'un critique dramatique dont le compte rendu ne lui paraissait pas assez favorable. Qu'est-ce que ces singulières façons d'un auteur célèbre, achalandé, qui vient, dans la familiarité des rédactions où il se sait du poids, tripoter, régenter, pousser au panier les textes de ses confrères ?

(1) *Comœdia* du 8 octobre 1926.

J'en viendrai à ceci : que si M. J. Romains a écrit un *dictateur*, il y était prédestiné ; et aussi, à désigner que toute la phraséologie abstraite, sonore, creuse, dont il a habillé son personnage sur scène, tout cela, si l'on veut en examiner les correspondances dans le caractère de l'auteur, tout cela se réduit au besoin — le plus grossièrement pensé, le plus grossièrement pratiqué — de s'enfler et de régner, sous toutes les formes, à n importe quel prix, et par n'importe quel moyen.

Deux camarades de collège devenus agitateurs d'extrême-gauche. L'un député, Denis (Francen) ; l'autre, libre et intransigeant, Féréol (Vergas). Le Pays bouge. Denis, redoutable au régime (Royauté constitutionnelle), est appelé au pouvoir. Aussitôt il y devient plus royaliste que le roi. En somme, ce qui eût pu faire un nœud plausible à la pièce, c'eût été de montrer la sagesse pratique du monarque à avoir distingué l'homme au fond de l'homme d'opposition, avec les ressorts de l'orgueil et de l'ambition, et de lui avoir donné haut pouvoir pour l'asservir à la constitution. Mais la pièce repose principalement sur des discours de plats rhéteurs entre Denis et Féréol, de plus en plus écartés l'un de l'autre. Au point final et culminant, Denis, gonflé d'orgueil dictatorial, roturier hâbleur parvenu, crispé comme une brute triomphante à la puissance, jugule la presse (j'ai indiqué doucement que c'est là aussi une particularité de l'auteur), réprime impitoyablement les mouvements populaires, fait écrouer son ami. Naturellement je dis ce que nous voyons et comprenons si nous ne sommes pas de fameux nigauds. Mais ce n'est pas tout à fait ainsi que les personnages nous sont proposés. Dans des dialogues, du bavardage le plus creux et le plus inopportun, toute la pièce n'est qu'un étalage de développements artificieux ou démagogiques, où l'auteur essaie de nous montrer son bonhomme comme, en quelque sorte, mené et justifié par des arguments de la plus fallacieuse et déplaisante rhétorique, où on trouve « l'unanimisme » porté à son plus fort ballonnement. La conscience de l'Etat et la conscience des hauts devoirs de la force habiteraient désormais ce fou naïf. On n'en a donc pas fini avec cette misérable foi en quelque mobile que ce soit et qui n'aurait pas pour base l'intérêt individuel ? Et puis M. J. Romains est aussi étranger qu'il est possible au monde de la politique. Et c'est pénible, ces puérilités, ces inopportunités de bavardages et de façon, où il

s'essaie, avec une application de « bûcheur » dans un domaine qui lui est fermé. Le pis, le plus pauvre, le plus triste, c'est que l'on sent si bien que, en tâchant à chasser dans ces domaines, l'auteur croit tellement se hausser ! La médiocrité d'un tel idéal augmente encore le lamentable spectacle de ses efforts infructueux. Au total, sa pièce est d'une emphase morale et d'une exécution desséchée repoussante. Elle est éclatante de la plus grotesque prétention à donner à des mobiles dérisoires un maquillage pathétique.

Bien que l'auteur se soit montré très ouvertement socialiste (il a collaboré à l'*Humanité*), la pièce est évidemment fasciste (autant qu'une pièce aussi inconsistante puisse être quelque chose). Cela tient à ce que le Roi est très bon et très bien campé (Mauloy). Il rappelle le roi de Roumanie. Personnage le seul vivant de la pièce. Type de souverain moderne, sympathique. Ce qui donne à la pièce un sens réactionnaire, peut-être pas dans les intentions de l'auteur. Mais l'ouvrage est d'une telle uniformité et vacuité phraseuse que rien n'a d'importance, et qu'il n'y a pas à chercher là-dedans quoi que ce soit de raisonnable. Tout y est conventionnel, plat, verbal, inane. Au-dessus de cela, rien ne s'élève un seul instant. Comme don dramatique, ce qui est évident, c'est l'incapacité foncière, et que l'on sent incurable, chez l'auteur, de concevoir, même de très loin, ce que peut être un caractère : c'est peu en vérité. Voici ce qui remplace les caractères; écoutons l'auteur : « Il faut donner ici au mot *politique* toute sa force, je dirai même toute sa noblesse, car il s'agit bien de tout ce qui rattache l'un de nous, l'âme et la chair de chacun de nous, à la Société, à l'Etat, à la structure vivante d'une collectivité ; et de tout ce qui nous rattache ensemble, âme et chair, pour faire de nous, poussière d'individus, le corps social. » — O Homais! tes cendres tressaillent ! Après cela, on ne s'étonne plus d'entendre l'auteur déclamer, de sa plus belle voix, aux « sans-filistes » du monde entier (Radiola, Radio-Œuvre), qui ont dû s'en donner une pinte de bon sang : « Je suis de ces naïfs qui rêvent de donner à leur pays et à leur temps des œuvres durables, de ceux qui ne rougissent pas de penser à la postérité. » Sachons gré de son « rêve » à l'ours qui voudrait nous vendre sa peau...

Pour me distraire l'esprit de tant de pathos rhétorique, je me suis amusé à relire le *Rabagas* de Sardou qui contient l'intrigue

du *Dictateur*. C'est l'une des plus célèbres, mais pas une des meilleures pièces de Sardou. Là aussi on voit un chef révolutionnaire qui, sitôt que le Prince (le Prince de Monaco) en a fait son ministre, ordonne de charger et de coffrer ses amis de la veille. Cette d'ailleurs médiocre trame, sur laquelle roule entièrement le *Dictateur*, n'est donc même pas de l'invention de M. J. Romains. Au surplus, cela court les rues : usé, archi-usé. Rabagas est un type moins vide, moins lourdement transcendantal que *le Dictateur*, mais plus amusant, — et plus vrai, plus *vu*. C'est un bohème d'avocat, arriviste, assoiffé de jouissance, ayant de la faconde, de la poigne, supérieur, par ses instincts et sa culture, à sa séquelle démagogique qui lui inspire un profond dégoût. Au dénouement, Rabagas, discrédité auprès de ses anciens amis, et méprisé par la Cour, est lestement congédié par celle ci. Il se retire sur ces mots : « Allons, je m'expatrie, et je vais dans le seul pays où l'on apprécie les gens de ma trempe : en France ! » Malgré l'allure légère, vaudevillesque, on rencontre des traits mordants, qui restent vifs malgré le demi-siècle (Vaudeville, 1872), et comme *le Dictateur* n'en offre pas : « Les immortels principes auxquels nous sommes prêts à sacrifier : vous, ma vie.., et moi, la vôtre ! — *Tous* : Oui, oui, Bravo ! » « En politique, comme en toutes choses, on n'a jamais que les convictions de ses intérêts. » Etc... En face de cela, *le Dictateur* fait figure d'un joli benêt...

Un « canulard », c'est, en argot de l'Ecole Normale Supérieure, la plaisanterie systématique et prolongée, menée sans fantaisie, sans grâce, principalement entre eux par les élèves, ou incidemment envers un professeur. Enfin c'est la blague, la fumisterie, telles que peuvent les concevoir des bûcheurs par ailleurs fort occupés en de précis efforts. Eh bien, je dirai volontiers que toute l'œuvre de M. J. Romains, normalien, n'a été qu'une succession de *canulards*. *Canulard* que cet *unanimisme* qu'il a attaché comme un grelot à sa jeunesse : en vérité, puérile blague prolongée et desséchée des tumultueux poèmes lyriques de Verhaeren. Et d'ailleurs, ne sont-ce pas des *canulards* que les petites recettes pratiques pour créer l'âme des foules, des villes, des gens, données par M. J. Romains dans son *Petit Manuel de déification*, avec une certaine goguenardise amusante ? Donc, tout va bien, et M. J. Romains est dans son talent, lorsqu'il donne encore, par exemple, ce *canulard* : *Knock*. Mais je sou-

tiens qu'il y avait surtout un définitif *canulard* à écrire si M. J. Romains avait eu assez de cran caustique pour mettre en relief de sa propre personne l'incommensurable prétention à un génie dont l'idéal désolant vient de nous être montré. S'il s'était considéré un jour comme nous le voyons, s'il avait pu se regarder sans vapeurs, franc et net, comme un équivalent, homme de lettres, du célèbre chasseur Tartarin ! Ah, les beaux éléments alors ! et la belle série de *canulards* que M. J. Romains aurait pu faire avec cela ! On ne se serait pas lassé comme au pauvre *Dictateur*, et peut-être que M. J. Romains serait aujourd'hui promené sur un char, parmi mille et mille acclamations, se prélassant avec orgueil sur les coussins du triomphe, avec des esclaves noirs qui remueraient des palmes pour écarter les mouches. Tandis que, derrière, couverts de poussière et de chaînes, accablés des marques sanglantes de la fustigation, ses anciens vassaux : Emile Fabre, l'ancêtre Antoine, et les critiques dramatiques se traîneraient dans l'opprobre et la honte. Mais, hélas, nous sommes bien loin de cette apothéose. Nous voyons plutôt simplement un auteur fanfaron qui se proclame immortel et superbe à notre crédit mieux avisé.

§

Le poète à succès Daniel a une petite amie, Thérèse, son interprète exclusive, de laquelle il est naïvement persuadé qu'elle est son génie incarné. Je n'ai point vu, pourtant, que Mme Valsamak (Thérèse) fût anémique. N'importe. Elle le quitte pour un rival, M. Falaise, autre poète à succès. Nonobstant son chagrin, Daniel écrit une pièce en vers qui remporte un triomphe. Peu après il apprend, par la déserteuse elle-même, revenue, que son aventure avec le rival n'était qu'une gentille trouvaille imaginée par elle, parce qu'elle avait compris que la souffrance pouvait seule faire accoucher le malheureux de tout son génie, et lui apporter tout le succès désirable. On pourrait croire que sa petite amie la lui voudrait baillier belle. Mais non, Daniel sera convaincu, car, avant son départ, la rusée avait pris la précaution d'introduire entre les feuillets d'un livre — bon billet d'aller et retour — le libellé de son excellente idée. — Ah ! les femmes... comme dit l'autre.

Mais c'est en vers, et quels vers ! Et puis l'auteur est aussi l'acteur ; un acteur qui a l'air d'une femme laide, et qui songe

Sarah Bernhardt ! C'est dire que le comique de l'interprétation le dispute au comique de la pièce.

Il est à remarquer que les noms des deux poètes qui ont été à la fois les plus célèbres et les plus médiocres de l'époque ont passé à l'usage personnel de leurs héritiers — de sang ou par alliance — pour la même exploitation des alexandrins ; tout comme s'il s'agissait de firmes florissantes dans la sardine ou dans la moutarde. C'est là, en quelque sorte, une manière d'exacte révérence.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Camille Jullian : *Histoire de la Gaule.* VII Les Empereurs de Trèves. I. *Les Chefs.* Hachette. — Conrad Chapman : *Michel Paléologue, Restaurateur de l'Empire byzantin (1261-1282)*, Eugène Figuière. — Gabriel Perreux : *Les conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte* (Strasbourg, Boulogne). Hachette. — Mémento.

La grande **Histoire de la Gaule**. de M. Camille Jullian, dont nous avons, depuis des années, suivi dans cette rubrique la progression, approche de son achèvement. Voici le VIIe et avant-dernier volume. Il comprend l'Histoire de la Gaule depuis le moment ou l'on se mit à relever les ruines laissées par la terrible invasion des Germains au IIIe siècle, jusqu'à celui où la dissolution croissante de l'empire d'Occident, après Théodose, laissa la Gaule sacrifiée (284-395).

Le sous-titre de ce volume : *Les Empereurs de Trèves* (I. Les Chefs) en indique le sujet principal : la défense de la Gaule contre le monde germanique. Trèves, à proximité du Rhin, est, dans cette lutte, la résidence des Chefs, des « empereurs de frontières », quelque chose comme le Grand Quartier impérial. Les souvenirs actuels de la Grande Guerre ont, ici, manifestement influencé l'historien, qui ne pouvait méconnaître, en effet, que les nécessités présentes, issues de la terrible invasion de 1914 et de la victoire de 1918, reproduisent en général dans notre pays, celles du quatrième siècle. Ecoutons M. Camille Jullian :

Il fallait qu'on se protégeât sur le Rhin comme si on ne pouvait se protéger que là... Peu importait qu'on laissât le titre de métropole, les avantages civils et les sanctuaires souverains à de grandes villes de l'intérieur, Lyon, Narbonne, Arles ou Vienne : la vraie capitale de la

Gaule devait être la ville d'où l'on surveillait le mieux la frontière, et Trêves était prédestinée à ce rôle.

La célèbre Porte Noire, à Trèves, qui apparaît encore, — malgré l'abside bizarre collée sur l'un des côtés latéraux lors de sa transformation en église, — comme un mélange d'arc de triomphe et de forteresse, annonce bien, en sa puissante masse, la métropole, en Gaule, des empereurs romains du dernier siècle. Rome est bien là, dans ce monument symbolique, avec son robuste génie, capable de superposer, sur une double arcade où passait la voie publique, deux énormes étages de bastions. — Rapprochement imprévu mais permis, la fameuse *Domus Transitoria* de Néron, jetée sur un arc en travers d'une rue qui était très probablement la Voie Sacrée, devait présenter sensiblement le même aspect que la Porte Noire de Trèves. Renan, on ne sait trop pourquoi, soit dit à l'occasion, a vu, dans cette *Domus Transitoria* (Maison du Passage), un palais en « matériaux provisoires » (?), sorte de maquette de la Maison d'Or. Mais il y a, c'est certain, un contresens sur « transitoria », qui a le sens, ici, de « passage » et non de « provisoire ». De même, le Forum de Nerva était, au débouché de l'Argilète, un Forum transitorium, un lieu de passage public (comme aujourd'hui le Palais Royal, le Carrousel, ou la Cour de l'Institut).

Je m'excuse de cette digression. Revenons avec M. Jullian à Trèves. Plusieurs empereurs y séjournèrent, entre autres Maximien (dont la résidence officielle était Milan) et, surtout, Valentinien. Dans ses pages sur ces deux empereurs, qui furent, par excellence, des « empereurs de frontières », M. Jullian a jeté des clartés nouvelles sur les luttes contre les invasions germaniques. Partout, d'ailleurs, sa science des lieux, de la topographie, de l'ethnographie et des mouvements des masses barbares se maintient à sa hauteur ; et, d'autre part, l'histoire si importante des rapports politiques de Rome avec les tribus rhénanes et transrhénanes prend une netteté nouvelle. Peut-être, en ce qui concerne l'alliance franque, avec laquelle, dit-il, « une nouvelle histoire commençait dans le monde ». M. Jullian, qui paraît songer ici au futur Clovis, s'est-il montré trop optimiste, du moins en ce qui concerne Rome (et, par voie de conséquence, la Gaule romaine). Le meurtre de Valentinien II par le Franc Arbogast fut un assez ruineux aboutissement de cette histoire romano-fran-

que. M. Jullian a donné un tableau des plus curieux du « coup d'Etat d'Arbogast » et de « l'alliance d'Arbogast avec l'aristocratie païenne ». Il y voit une réaction païenne et antidéfaitiste (le défaitisme serait, paraît-il, chose chrétienne). Sans doute le nom de ce Barbare, par une de ces combinaisons paradoxales dont abondaient ces temps troublés, signifiait : lutte contre l'invasion, lutte qui n'était jamais mieux menée que par un ancien Barbare « converti à Rome ». Cependant, l'efficacité des « raisons romaines » de l'élévation d'Arbogast fut des plus éphémères, et la péripétie de la tragédie fait prévoir déjà Odoacre et Romulus Augustule.

M. Camille Jullian juge sévèrement Théodose, qui introduisit les Goths dans l'Empire, et il a raison. Cela s'était fait auparavant par Probus. L' « alliance » franque avait valu à Rome de grands généraux (quoique finalement dangereux). Mais la prise en service des Goths, qui fut une suite de l'abandon de Trèves, implanta dans l'Empire cinquante mille Barbares, pour préparer la route aux invasions.

Nous sommes à peu près quitte envers l'ouvrage de M. Camille Jullian, ayant souligné, d'après l'éminent historien, la signification, par rapport à la Gaule, de ces noms et de ces mots : Trèves, ligne du Rhin. D'autres côtés du livre voudraient être montrés : le christianisme gaulois, par exemple, Hilaire, Martin. La place manque. Peut-être aurons nous l'occasion d'y revenir, en parlant du tome VIII et dernier (que nous n'avons pas reçu), intitulé aussi « Les empereurs de Trèves », avec ce sous-titre, si suggestif quand il est inscrit par M. Camille Jullian : « La terre et les hommes ».

Jamais impérialistes plus incapables que ceux dont **Michel Paléologue** brisa, en 1261, la pitoyable domination. L'empire latin de Constantinople fut une des plus désastreuses aventures de la civilisation occidentale. C'est de là que date, en Occident, cette méconnaissance de l'Orient grec qui fit si bien le jeu des Turcs. En écrivant l'histoire de la Restauration de l'Empire byzantin, M. Conrad Chapman, l'écrivain américain, abordait un bien curieux sujet. Pour le traiter, il a eu manifestement une préparation sérieuse. L'auteur a surtout patiemment décrit la complexe politique de Michel VIII Paléologue avec l'Occident, où l'on ne trouvait que folles idées de revanche.

Ces menaces de revanche, bien que plus ou moins chimériques, furent pourtant l'origine d'un fort intéressant dessein politico-religieux que M. Chapman a bien remis en lumière : l'Union des deux Eglises (grecque et latine). Diplomate merveilleux, homme de guerre très capable, Michel Paléologue le conçut et fit tout pour le réaliser, pensant ainsi, grâce à l'appui de la Papauté qui d'ailleurs lui força plus ou moins la main, se préserver désormais des entreprises aussi ruineuses qu'extravagantes des Latins.

Malheureusement, la politique occidentale de Michel Paléologue fut très impopulaire à Byzance, où l'on ne se rendait nullement compte de ses motifs, souvent impérieux. Un empereur byzantin assez libéré de préjugés, assez conscient en même temps des véritables intérêts de l'empire grec, pour tenter une réconciliation avec Rome, devait être mal vu de ses compatriotes. Et de fait, le jugement des historiens grecs modernes eux-mêmes, porté au nom de l'idée de nationalité, est sévère pour Michel Paléologue.

M. Chapman, quant à lui, trouve que « pour apprécier à sa valeur l'œuvre de Michel, il faut connaître la société grecque de son temps ». La population de l'Empire, assez hétérogène, n'était pas extrêmement dominée par l'idée nationaliste. Mais cette enquête à l'intérieur, dans le récit serré, très serré même, des négociations politiques avec l'Occident, semble n'avoir pas été suffisamment soutenue.

Somme toute, Michel Paléologue, par sa politique habile, par ses succès militaires, retarda de deux siècles la chute de Constantinople. Il montra la voie d'une entente avec l'Occident, projet que l'hellénisme lui a reproché, mais qui, s'il eût été bien compris des deux côtés et mené à bonne fin, eût empêché la domination turque. Cela doit lui être compté, malgré ses cruautés et ses perfidies de despote levantin, et M. Conrad Chapman, avec son discernement d'historien informé, le lui a compté.

Les aventures de Strasbourg et de Boulogne, qui signalèrent **les Conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte**, se trouverent être, en somme, le moment venu, en 1848, d'excellentes entreprises de publicité. Qui sait si Louis Bonaparte, ayant moins fait parler de lui, eût été aussi heureux ? Le récit de M. Gabriel Perreux est captivant. Il fait connaître tous les acteurs

le ces tentatives, ceux qui les préparèrent et ceux qui les exécutèrent. Il ne vise ni à rabaisser ni à grandir le personnage principal.

MÉMENTO. — La critique de M. Louis Halphen touchant *Grégoire de Tours, historien de Clovis* (Extrait des « Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à Ferdinand Lot », Paris, Champion, 1925), sera la bienvenue, en précisant une opinion qui avait cours. Tous les historiens de Clovis ont été forcés de recourir à Grégoire de Tours : mais indispensable, l'évêque historien n'est pas pour cela infaillible ; et je comprends même qu'on se demande s'il mérite la moindre créance en ce qui concerne Clovis. Pour les époques suivantes, c'est différent. « A grand renfort de legendes, de fables, Grégoire de Tours, esprit vif, décidé, a tourné l'histoire de Clovis au mieux des intérêts de l'Eglise. Clovis, rencontre presque inespérée, n'était pas arien. De là le parti qu'un prélat catholique pouvait tirer de lui. » Grégoire de Tours, conclut M. Halphen, s'est plu aux développements littéraires, et il y aurait, par suite, quelque naïveté à vouloir prendre les chapitres sur Clovis pour autre chose que de simples fantaisies d'homme de lettres, doublé d'un homme d'Eglise (1). »

Sous ce titre, *l'Histoire d'Alsace à l'Université de Strasbourg* (Extrait de la « Revue d'Alsace, 1926 »), M. Félix Ponteil, Professeur agrégé, analyse deux études, l'une de M. Gustave Wyrth, sur « la Douane Episcopale de Strasbourg », l'autre de M. François Pariset, sur « L'Œuvre Notre-Dame », fabrique, aux vastes ressources, chargée d'entretenir la cathédrale. Douane et Fabrique, dans leur évolution politique, économique et administrative, sont successivement propriété seigneuriale (épiscopale et ecclésiastique), puis municipale. Leur histoire reflète ainsi plus ou moins l'evolution même de la Ville de Strasbourg, « qui a toujours essayé d'empieter sur les prérogatives de l'Evêque ou du chapitre ».

Revue Historique (mai-juin 1926). Léon Homo : Les documents de l'Histoire Auguste et leur valeur historique (*suite et fin*). (Les documents sont apocryphes, avons-nous vu dans l'article précédent. Mais, — telle est la conclusion générale de cette importante étude, — ils n'en ont pas moins une valeur réelle. « L'histoire n'a pas le droit de les ignorer. »), Léon Cahen : Le Pacte de famine et les spéculations sur les blés. (Le Pacte de famine est une légende historique. Mais il y eut, entre 1755 et 1774, un mouvement spéculatif intense. Pourquoi a-t-on

(1) L'article de la Biographie de Didot conteste fortement les talents littéraires de Grégoire de Tours. Mais l'article est déjà ancien. Comparer Max Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, 18[illegible]. D'ailleurs, M. Halphen a fait une critique méthodique de la manière folkloriste de Grégoire.

mis en cause le pouvoir royal ? C'est ce que recherche M. Léon Cahen). Bulletin historique. Histoire grecque (1915-1922), par Paul Cloché. Histoire de France de 1660 à 1789 (*suite*), par G. Pagès. — *Id.* (juillet-août 1926). V.-L. Bourrilly : Dugueslin et le duc d'Anjou en Provence, 1368. (Etude serrée de cette expédition et de ses circonstances politiques peu connues.) Henri Sée : Que faut-il penser de l'œuvre économique de Colbert ? (Ecrit à propos de l'éloge de Colbert par Lavisse, qui semble donner au ministre de Louis XIV quelque chose de déjà libéral, quelque chose d'un Turgot avant la lettre. Mais replaçant plus strictement Colbert dans son temps, M. Henri Sée conclut que Colbert ne fut à aucun moment un libéral, un « révolutionnaire ». Tableau travaillé, intéressant de la carrière de Colbert.) J.-G. Van Dillen, Amsterdam : marché mondial des métaux précieux au XVIIe et au XVIIIe siècle. (Intéressant comme tableau monétaire et financier de la Hollande à cette époque florissante. Instructif pour notre propre temps.) Bulletin historique. Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois, par Louis Halphen. Fin du moyen âge, 1328-1498, par Ch. Petit-Dutaillis. Histoire économique et sociale, par Henri Sée.

Nous sommes obligé de nous excuser envers *La Revue des Etudes historiques*, *La Revolution Française* et *La Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale*. Nous nous mettrons à jour avec ces publications, la place manquant aujourd'hui, dès notre prochaine chronique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANTIQUE. — Emile Bréhier : *Histoire de la Philosophie*. Tome premier : *L'Antiquité et le moyen âge*. I. Introduction, période hellénique, Alcan, 926. — Georges Rodier : *Etudes de philosophie grecque*, Vrin, 1926. — Epicure : *Doctrines et maximes*, traduites d'après le texte critique le plus récent, par Maurice Solovine, Alcan, 1925. — Louis Rougier : *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*, Ed. du Siècle, 1925. — Jules Huré : *Les origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain*, Delpeuch, 1925.

L'apparition de l'**Histoire de la Philosophie** de M. Bréhier est un événement. Elle atteste qu'après les années consacrées à l'analyse durant la fin du XIXe et le premier quart du XXe siècle, la réflexion française croit pouvoir esquisser une synthèse plus puissante que celle que tentèrent jadis Fouillée, Weber, Janet et Séailles. Après l'indécision de plusieurs générations, anxieuses de déterminer si l'histoire de la philosophie était affaire d'histoire ou de philosophie, une œuvre aussi lucide que savante prouve par le fait que l'histoire de la pensée, tout

demeurant ce qu'elle doit rester, une histoire, peut être forte-ent pensée.

Ce premier volume commence par une Introduction méthodo-gique, fournissant sur ce sujet le bilan de la réflexion critique. est désormais établi : 1° qu'on ne doit ni trop étendre, ni trop streindre les origines et les frontières de la philosophie ; que l'histoire de la philosophie gagne à s'abstenir de procéder ir voie systématique, mais que la recherche des causes la pré-rve de se réduire à une simple « mosaïque » ou à une peinture impressionniste ». Félicitons-nous que ces résultats essentiels un siècle de réflexion, depuis Comte et Hegel, soient précisés toute netteté par un auteur qui possède aussi à fond l'histoire la pensée allemande que celle de la spéculation grecque.

C'est de la Grèce, jusqu'à Aristote inclusivement, que traite le ésent volume. Bornons-nous à indiquer, presque au hasard, s vues fécondes. Telle, dès le début, la confession d'ignorance ir le sens authentique de la réflexion ionienne, dont l'interpré-tion réfractée dans le système péripatéticien peut se trouver storiquement fausse. Thalès, par exemple, abordait sans doute s questions météorologiques, non le problème métaphysique la matière. De même, il faut nous défendre de la tentation toujours considérer Socrate à travers Platon, Socrate et Platon travers Aristote. Les cinquante pages qui visent à restituer s conceptions successives de la dialectique platonicienne s'im-sent par leur lucidité magistrale : intuition et raisonnement, erçus et réserves, retours critiques en arrière et nouvelles itreprises, compréhension suraiguë de méthodes autres que iypothèse des idées, pressentiments de l'aristotélisme, syn-èse de la dialectique et de l'arithmétique : autant d'aspects une méthode en devenir, qui se figera dès les successeurs immé-ats en dogmes et doctrines. A travers tout ce développement, on surprend à ne pas moins ressentir d'enthousiasme pour la extérité, la pénétration de l'analyste que pour le génie dont érive presque toute philosophie ultérieure. L'exposé du péripa-tisme offrait moins d'écueils ; mais là aussi abondent les marques très personnelles. Retenons, par exemple, la genèse la logique aristotélicienne à partir des *Catégories* et des *To-ques* (II à VII) traitant, selon un mode encore platonicien, des gles de la discussion. Le Stagirite découvrit l'impuissance de

la dialectique à établir une définition, avant d'en venir, par l'étude des propositions, à inventer le syllogisme.

Le maître qui nous a fait l'honneur d'accorder une place à nos travaux dans le cycle des réflexions contemporaines sur le concept d'histoire de la philosophie nous permettra sans doute de joindre au tribut de notre admiration pour l'œuvre entreprise deux arguments *pro domo*.

C'est d'abord que « philosophie » et « métaphysique », bien que les mots qui les désignent soient grecs, connotent des façons de penser nous ne dirons pas universellement, mais très largement humaines. A moins de définir tacitement ces concepts par leur valeur platonicienne ou aristotélique, il n'existe aucune raison d'en limiter l'emploi à la réflexion soit européenne, soit méditerranéenne. L'Europe n'est qu'un Finistère de l'Asie, et la Méditerranée fut toujours un lieu de convergence d'influences asiatiques, même lointaines. Si Pythagore et Raymond Lulle méritent le titre de philosophe, comment contester à la « caractéristique universelle » du *Yi-king* sa portée philosophique ? Si les sophistes grecs ont fait œuvre philosophique, les dialecticiens hindous ou chinois qui ont jonglé avec des arguments presque littéralement identiques, furent eux aussi des philosophes. Si le fondateur de la syllogistique a créé chez nous la logique, c'est bien la même science qu'institua, dans l'Inde, Dignâga.

Par conséquent, une méthode comparative ne compromet l'objectivité historique que si elle est assez imprudente pour assimiler des faits, des doctrines foncièrement différents ; mais si elle met en lumière les divergences d'inspiration non moins que les affinités, elle n'a rien de « prématuré » ; elle aide plutôt à l'établissement de la vérité historique. Nous ne saisissons, par exemple, le sens exact de l'atomisme démocritéen qu'après l'avoir confronté avec celui d'autres civilisations.

§

La piété de Mme Rodier et de M. René Hubert a rendu un touchant hommage à la mémoire de **Georges Rodier**, en décidant de faire un choix parmi ses travaux épars pour en composer un recueil. Celui qui, fidèle à l'inspiration d'Hamelin, unissait à un rare degré l'érudition et la pensée personnelle, fut terrassé à 48 ans (1913), sans pouvoir réaliser cette Histoire de

la Pensée antique dont il possédait déjà très élaborés, tant de matériaux. Quiconque a utilisé sa traduction et son commentaire du περὶ ψυχῆς mesure l'irréparabilité de cette perte. Du moins les étudiants pourront aisément consulter de précieux articles sur Socrate, Antisthène, Platon, Aristote, les Stoïciens, Plotin, jusqu'alors épars dans diverses revues savantes. Souhaitons que se maintienne, grâce à l'exemple attesté par cette publication, le zèle pour les problèmes spéculatifs chez les historiens de la philosophie. M. Gilson, en une sobre préface, montre excellemment que le disciple d'Hamelin, par sa rectitude exceptionnelle de jugement et de conscience, réussissait à pénétrer l'esprit grec avec encore plus de sûreté que son maître. Pour qui sait qui était Hamelin, aucun éloge ne vaut celui-là.

L'**Epicure** de M. Solovine fournit en une traduction très précise tout ce qui nous reste du vieux philosophe, et ce qui lui est traditionnellement attribué : ses lettres à Hérodote sur la physique, à Pythoclès sur la météorologie, à Ménécée sur la morale ; les 40 Maximes Fondamentales, catéchisme de la secte ; les 81 maximes découvertes, en 1888, par le Dr C. Wotke au Vatican ; enfin divers extraits de Diogène Laërce et d'autres auteurs de l'antiquité. On utilise non seulement les *Epicurea* d'Usener, mais l'édition von der Mühl (1922, Teubner), sans toutefois la suivre en tous points. Cette publication sera d'une grande utilité.

Le **Celse** de M. Louis Rougier n'apporte pas seulement une traduction de l'*Alèthès Logos*, utilisant l'édition de Koetschau et la toute récente analyse critique de Glœckner — ce qui serait déjà d'importance, mais une vaste enquête, qui a le mérite d'être une vaste méditation, sur le conflit entre l'hellénisme et le christianisme. Le passage fameux où Heine oppose au fanatisme nazaréen le rationalisme grec, voilà l'inspiration constante de cet ouvrage. Il témoigne d'une connaissance solide de l'antiquité, même — chose plus rare, — de l'antiquité finissante; et les lecteurs du *Mercure* savent à quel point M. Rougier est connaisseur des âges ultérieurs. Là précisément se relie l'œuvre nouvelle au grand travail du même auteur sur *la scolastique et le Thomisme* (1925) : l'une et l'autre sont des critiques de ce syncrétisme par lequel le christianisme se fit, en tant que dogmatisme et en tant qu'église, l'héritier du rationalisme antique, tout en conservant le levain israélite, irréductiblement hétérogène à l'es-

prit grec. Le disparate de nos deux origines intellectuelles a rarement été mis en une lumière aussi crue, disons aussi salutaire. Beaucoup, en effet, de nos difficultés sociales autant que spéculatives, proviennent de l'entrechoc perpétuel de ces tendances rivales, inhérentes à notre mentalité :

Charles Maurras, parfait païen, se rallie à l'Eglise romaine par antichristianisme, parce qu'il voit dans l' « Eglise de l'Ordre » la seule discipline capable d'endiguer l'anarchie... ; au lieu que tel de nos radicaux-socialistes, qui poursuit avec zèle une politique anticléricale, dérive très authentiquement des millénaristes juifs et chrétiens du Ier et du IIe siècle croyant au règne de la justice ici-bas... (XVIII).

Réfléchir sur ces disparates et tendre à les surmonter en saisissant leurs origines historiques : un tel progrès peut et doit résulter de la diffusion de ce livre, qui fait extrêmement penser. Le seul complément que nous voudrions voir ajouter, ou adjoindre nous-même à cette brillante étude, c'est cette simple observation : il y eut dans l'histoire humaine au moins un autre cas où un rationalisme à la fois spéculatif et politique, adossé à une religion d'Etat, dénonça comme de la « Schwaermerei » mystico-romantique une religion d'origine étrangère, tenue pour fausse et démoralisante : nous faisons allusion à la critique dirigée par les Confucéens contre les Bouddhistes.

Les « lettres philosophiques » de M. J. Huré paraissent traiter d'un sujet apparenté à celui du livre précédent, si l'on en juge par le titre du volume, **les Origines judéo-chrétiennes du matérialisme contemporain**. Au vrai, il s'agit d'une critique du matérialisme, et c'est seulement de façon occasionnelle qu'on remarque le « matérialisme » des messianistes juifs : résurrection charnelle, royaume de Dieu réalisable ici-bas, vocation dominatrice d'un peuple élu. Cela nous invite à n'user que très prudemment des termes de l'antithèse scrutée par L. Rougier : s'il existe un matérialisme « hellénique », il en existe un autre dans la souche qui a produit les Prophètes. Nous ne sommes plus aux temps où l'on pouvait ignorer qu'aucune distinction n'a de valeur absolue.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Une enquête sur le rôle et la place des sciences dans l'enseignement secondaire (*Revue Universitaire*, mai, juin et juillet 1926) ; questionnaire établi par

Maurice Weber, professeur au Collège Chaptal ; réponses de Bioche, Marcel Boll, G. Cerf, Chatelain, Decerf, Delvalez, P. Flamant, Fréchet, Frontanan, Gallois, Haag, Hadamard, Maurice Janet, Lagache, Henry le Châtelier, Paul Lévy, Mlle Mary, Paucot, Piéron, de La Taille, Thiry, Tissègre, Viguier, Weill.

Vers la fin de l'année dernière, un certain nombre de personnalités qui s'intéressent aux sciences et à leur diffusion reçurent de la *Revue Universitaire* (Colin) le questionnaire suivant, qui devait servir de base à une **enquête sur le rôle et la place des sciences dans l'enseignement :**

I. — Age. — *A quel âge estimez-vous qu'il faille commencer les études scientifiques pour qu'elles aient une action éducative efficace?*

On pourra envisager successivement les mathématiques, la physique, la chimie, les sciences naturelles, et citer des exemples de sujets d'études et de méthodes d'enseignement (1).

II. — L'Égalité scientifique. — *1° Approuvez-vous le principe de l' « égalité scientifique » ?*

2° Dans l'affirmative, avec quelles modalités la croyez-vous réalisable ?

A. — *Parts respectives des sciences et des lettres dans la durée totale de l'enseignement ; répartition des diverses disciplines scientifiques dans la totalité du temps consacré aux sciences* (2).

B. — *Groupement des élèves dans les classes de sciences, soit d'après les groupements dans les autres enseignements, soit d'après leurs aptitudes en sciences.*

3° Estimez-vous que le rôle des sciences dans la formation intellectuelle soit le même dans la section moderne que dans la section classique ?

4° Que pensez-vous de la création d'une option scientifique entre sciences abstraites et sciences concrètes, indépendante de l'option littéraire entre classiques et modernes ?

III. — Sanctions. — *Quelle place désirez-vous voir attribuer aux diverses sciences, soit à l'écrit, soit à l'oral, dans les examens de culture générale (sans spécialisation) et particulièrement au baccalauréat ?*

Ma triple qualité d'auteur d'ouvrages physicochimiques, d'examinateur aux concours des Grandes Ecoles du Gouvernement et de rédacteur scientifique au *Mercure de France* me faisait un

(1) On évitera d'entrer dans des détails techniques ou professionnels ne pouvant intéresser que les spécialistes.

(2) On évitera d'entrer dans des précisions numériques excessives.

devoir d'apporter ma contribution à cette enquête, à laquelle je répondis à peu près en ces termes (5 février 1926) :

I. — On pourrait diviser l'enseignement secondaire en deux périodes d'environ trois ans chacune, l'une correspondant à douze-quinze ans, l'autre à quinze-dix-huit ans.

Dans la première, l'enseignement scientifique — auquel on consacrerait le *tiers* du temps total des études — comprendrait, *sans spécialisation*, des notions concrètes d'arithmétique, d'algèbre très élémentaire (jusqu'au premier degré), de représentation graphique, quelques faits simples de chimie (sans aucune théorie) et une étude *expérimentale* des sciences naturelles, visant à développer les facultés d'observation.

La seconde période serait à base *exclusive* de mathématiques et de physique, en parties égales, et enseignées selon le véritable esprit scientifique, à la fois déductif et inductif, montrant à chaque pas les rapports entre le calcul et l'expérience.

II. — 1° J'approuve, sans conteste, le principe de l'égalité scientifique, aussi bien pour les lycées de jeunes filles que pour les autres ;

2° L'égalité scientifique serait réalisée par l'*unification de l'esprit* dans lequel les matières seraient enseignées, les variantes ne portant que sur le *nombre* des notions acquises.

A. On pourrait se baser sur la création des quatre sections, deux à prédominance littéraire (1) :

Latin-Sciences.

Langues Sciences.

Et deux à prédominance scientifique ;

Sciences-Latin.

Sciences-Langues.

Dans les premières, les sciences correspondraient à peu près au tiers de l'enseignement ; dans les secondes, environ à la moitié.

Pour fixer cette suggestion par un exemple, choisissons le programme de Première-Sciences :

Sections à prédominance littéraire :

Géométrie-Trigonométrie-Algèbre.

Electricité.

Sections à prédominance scientifique :

En plus : géométrie descriptive.

En plus : optique.

Les parties communes seraient identiques et, dans les petits lycées, les élèves des quatre sections pourraient être réunis.

(1) Cette proposition — je ne l'ai appris que récemment — est très voisine de celle qu'avait adoptée l'*Association des Professeurs de mathématiques*.

Dans les sections à prédominance scientifique, on pourrait introduire (en dernière année) quelques éléments du calcul des probabilités et du calcul vectoriel, en allégeant l'arithmétique et la géométrie descriptive.

B. Le groupement « d'après les autres enseignements » me semble plus légitime.

3° Le rôle des sciences dans la formation intellectuelle doit être le même dans toutes les sections.

4° Je ne préconise aucune option, les sciences concrètes étant réservées aux élèves de douze-quinze ans.

III. — L'écrit du baccalauréat serait, pour tous les élèves, inspiré de l'écrit de la classe de Première Sciences (problème obligatoire).

Les coefficients des sciences seraient au total (écrit et oral réunis) (1) :

Un tiers pour les sections à prédominance littéraire.

Un demi pour les sections à prédominance scientifique.

Dans les deux cas, les mathématiques et la physique compteraient pour moitié ; la chimie serait partout supprimée à cause de sa moindre valeur au point de vue de la culture générale.

§

Dans le dépouillement de cette enquête, il convient de signaler certains passages qui illustrent bien les thèses que j'avais moi-même défendues ou qui présentent des idées générales du plus grand intérêt.

G. CERF, professeur à la Faculté des Sciences de Dijon. — En toute étude dite « scientifique », il convient de distinguer la part qui doit être réservée pour l'extension des connaissances, — et qui fait appel uniquement, ou presque, à la mémoire des faits, — de la part qui doit être attribuée au développement des aptitudes de l'élève : esprit d'observation, jugement, intuition.

A. DECERF, professeur au Lycée Janson-de-Sailly. — Lorsque l'enfant, sur les genoux de sa mère, compare des objets, les range, les compte, les décompose, il commence ses études scientifiques. Si l'on songe que le petit bonhomme acquiert à ce moment l'idée de nombre entier, on conviendra que ces opérations intellectuelles sont à la fois très utilitaires et très éducatives... Jusqu'à la fin des études secondaires, les deux cultures, scientifique et littéraire, doivent coexister, dans toutes les sections, quelles qu'elles soient.

(1) Je rappelle qu'à l'heure actuelle ces coefficients sont (pour la première partie) :
Un quinzième pour les sections littéraires (!) ;
Un demi pour les sections scientifiques.

G. DELVALEZ, professeur au Lycée Condorcet. — Les mathématiques font appel au raisonnement déductif; l'emploi exclusif de cette gymnastique intellectuelle tendrait à développer le verbalisme et conduirait même à tenir la réalité pour secondaire. Les sciences naturelles, au contraire, ne s'appuient que sur l'observation des choses, d'où, par induction, on tâche de s'élever à leur compréhension ; elles mèneraient, si on se contentait de cette méthode, à se satisfaire de vues superficielles et à rejeter l'action au second plan. Les sciences physiques font, par l'observation et l'induction, usage des mêmes moyens que les sciences naturelles, mais, par l'expérimentation, elles apprennent le goût de l'action, et elles font de plus un usage rationnel de la déduction, qu'elles confrontent soigneusement avec la réalité.

M. FRÉCHET, professeur à la Faculté des sciences de Strasbourg. — En tout cas, l'étude des sciences sous forme *abstraite* ne doit pas commencer avant la troisième ; mais elle peut commencer, dès la sixième, sous forme *intuitive*, à base d'observations et d'expériences, pour les mathématiques comme pour les autres sciences (1).

J. HAAG, professeur à la Faculté des Sciences de Clermont-Ferrand. — Il faut surtout essayer de faire comprendre aux élèves les méthodes des diverses sciences, et non pas bourrer leur mémoire d'une multitude de faits, qu'ils auront le loisir d'apprendre plus tard quand ils choisiront une carrière.

J. HADAMARD, professeur au Collège de France. — Il y a une formation *minimum*, sans laquelle on n'est pas un homme cultivé, un « honnête homme ». Autrefois, l'opinion exigeait pour cela une formation littéraire. Il y faut aujourd'hui une formation scientifique, particulièrement en ce qui concerne l'art de voir et d'interpréter ce qu'on voit (1). Le temps nécessaire à cette formation minimum devra évidemment être commun à tous les enseignements, de quelque section qu'il s'agisse.

H. LE CHATELIER, ancien professeur à la Sorbonne. — Les enfants qui n'ont fait que des études littéraires sont l'équivalent des manchots, que le manque d'un bras mettra toute la vie dans une situation inférieure... On entend parfois dire que certains esprits sont incapables de comprendre les sciences : je crois que cela est absolument faux. Il y a des enfants qui, par snobisme et sous l'influence de leurs parents, *affectent* de ne rien comprendre aux sciences... Dès l'âge de dix ans, on peut exercer les enfants à l'observation des phénomènes, leur faire décrire, par exemple, de jour en jour la germination et la croissance d'un haricot placé sur du coton mouillé ; ou encore décrire ce que l'on voit en allant par une route donnée d'un village à un autre ; ou encore suivre chaque jour le baromètre, le thermomètre, et en tracer la

(1) C'est un « mathématicien pur » qui parle.

courbe, etc. A douze ans, les enfants peuvent commencer à faire de petits problèmes d'arithmétique par la règle de trois, s'exercer au dessin géométrique, faire des mesures avec la balance, faire des expériences de mécanique sur les poulies et les leviers, en utilisant le matériel des boîtes de mécano...

P. LÉVY, professeur à l'Ecole Polytechnique. — Il ne sert à rien de vouloir forcer la nature en commençant trop tôt. On peut commencer de très bonne heure des leçons de choses, comportant l'enseignement des transformations chimiques et physiques de la matière, des procédés de fabrication des corps les plus usuels, surtout s'ils sont de nature à frapper l'imagination, par exemple le travail du verre et des métaux à haute température... En seconde, l'esprit de l'enseignement des sciences expérimentales devra s'écarter nettement de ce qu'on aura fait précédemment dans les leçons de choses.

R. PAUCOT, proviseur du Lycée de Lorient. — Un enseignement, pour pouvoir être dit moderne, devra être bien adapté aux conditions de la société actuelle. Or, quelles sont les caractéristiques de celle-ci ? C'est d'être une société de type industriel basée sur l'action : c'est l'action qui y confère argent, puissance, honneur, rang social ; toute son organisation, toute sa hiérarchie sont de plus en plus fondées sur l'action. Si l'éducation est, comme le disent les sociologues, la socialisation de l'enfant, elle devra donc être également dirigée dans le même sens, c'est-à-dire orientée, polarisée vers l'action, même, sinon surtout, pour l'élite... A notre époque, le rôle social de l'intelligence semble en voie de diminution : les valeurs intellectuelles sont rejetées loin derrière les valeurs d'action ; elles ne confèrent plus ni prééminence, ni argent, ni puissance. Il y a même des théoriciens de l'anti-intellectualisme... Réussira-t on la tâche d'éducation intellectuelle par les méthodes traditionnelles qui cultivèrent l'esprit des jeunes oisifs du XVIIIe siècle, ou bien doit on essayer d'y parvenir par des moyens qui permettent à des jeunes gens du XXe siècle de vivre à une époque où l'on n'a plus ni le moyen ni le droit de n'avoir d'autres occupations qu'une oisiveté remplie de doctes pensées ? A vrai dire, la première solution n'est maintenue dans son intégrité que par de rares *ultras* de l'enseignement classique ; on concède l'addition de notions scientifiques indispensables, mais sans les associer à l'œuvre d'éducation, ce qui risque d'aboutir au surmenage. La deuxième solution, qui est celle de l'enseignement moderne, tend, au contraire, à utiliser pour la culture intellectuelle les connaissances nécessaires à un jeune homme pour qu'il puisse tenir une place honorable dans une société dont on peut regretter les tendances, mais qu'on ne peut réformer en s'en isolant.

H. PIÉRON, professeur au Collège de France. — La tâche de l'enseignement, à tous ses degrés, est triple : fournir à tout individu un cer-

tain bagage de connaissances, lui permettant de s'orienter convenablement dans son milieu, grâce à des repères physiques, biologiques, sociaux ; développer une série de mécanismes sociaux indispensables : élocution correcte, orale et graphique, lecture, calcul, maniement des instruments de recherche que sont les dictionnaires, les atlas, les tables de logarithmes, etc. , enfin assurer, par la culture mentale, le développement intellectuel dont chacun est susceptible, à un degré d'ailleurs éminemment variable... Il existe un minimum de connaissances scientifiques absolument indispensables dans notre société moderne : la création d'une section latin-grec sacrifiant entièrement les sciences a été une erreur d'autant plus grave que, dans cette section, s'engageait une élite (1).

WEILL, professeur de mathématiques au Lycée Saint-Louis. — Il suffit d'ouvrir les livres élémentaires qui traitent d'arithmétique, de géométrie ou d'algèbre pour y trouver une incohérence, une absence curieuse de directions générales.

Ainsi que le fait remarquer Maurice Weber en concluant : « réduire la part de la mémoire et augmenter la part de la culture, organiser des épreuves témoignant d'un effort progressif de plusieurs années, et non d'une chance heureuse ou d'un surmenage momentané, demander, en un mot, la preuve d'une culture générale scientifique », tels sont les points sur lesquels nous avons été tous d'accord, en répondant à cette importante enquête sur le rôle et la place des sciences dans l'enseignement.

MÉMENTO. — *Larousse mensuel* (octobre 1926) : un article bien venu d'Alphonse Berget sur *les grands nombres et l'infini*. — *La Science moderne* (août 1926). *La transmutation de la matière*, par Augustin Boutaric, article obscur, fait à coups de ciseaux, où les idées périmées sont entassées pêle-mêle avec les résultats incorporés à la science. Le même fascicule contient un excellent résumé d'une conférence de J. Rouch sur la *prévision empirique du temps*.

La Science et la Vie (octobre 1926). Je me suis appliqué, en une dizaine de pages, à répondre à la question : *Qu'est-ce que la chaleur ?* Dans le même numéro, j'ai aussi consacré deux petits articles à la *catalyse* et à l'œuvre de *Marcelin Berthelot*, dont on va prochainement commémorer le centenaire.

La Rose-Croix (juillet-septembre 1926). Les alchimistes continuent à injurier de grands savants qui leur reprochent de ne jamais avoir fait de *mesures* (densités, longueurs d'onde, ...) pour prouver leur « fabrication » de l'or. L'auteur de l'article de tête, Georges Meunier,

(1) Henri Piéron est un spécialiste de la psychologie.

a de toute évidence borné sa culture intellectuelle au stade de « l'élocution graphique », pour reprendre l'amusante expression d'Henri Piéron, citée plus haut.

MARCEL BOLL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Le manifeste des banquiers et perspectives d'avenir. — Le fait central de la 7e Assemblée, c'est la formation d'un consortium des grandes puissances. L'Angleterre, la France et l'Allemagne, avec la collaboration intermittente de l'Italie (et du Japon) ont réorganisé le Conseil à leur guise et dicté la loi à l'Assemblée.

Voici maintenant que le rideau se lève sur l'auberge de Thoiry où le programme esquissé par M. Stresemann, récipiendaire, reçoit un commencement d'application. L'économique aussi a ses dogmes. Ceux qui commandent ont décidé ou admis que l'avenir de l'Europe était fonction de la coopération franco-allemande :

> C'est pourquoi, dit M. Bokanowski, ministre du Commerce, nous étudions infatigablement les bases de l'accord définitif qui devra établir la permanence et la stabilité des relations économiques des deux pays (1).

Cette décision ayant été prise en haut lieu, les Etats à « intérêts limités » doivent se débrouiller comme ils peuvent et veiller à ce que la coopération franco-allemande ne se fasse pas trop à leurs dépens. Mais où sont les alliés d'antan ?

L'application du programme continue. Entente sidérurgique, entente lainière, il n'est question que de conférences pour accorder les économies nationales. Trois obstacles gênent ces ententes : les réparations, les dettes et les barrières douanières. Ces obstacles représentent des sentiments et des intérêts d'ordre national. Or dans chaque pays des forces se coalisent pour faire sauter ces obstacles.

C'est ici que se place l'intervention des banquiers. Ils jugent le moment opportun de tenter leur chance, puisqu'on a besoin d'eux. Ils lancent un manifeste dont on ne sait pas encore exactement d'où il est parti ni qui l'a signé. Tout se passe comme si lord d'Abernon, ayant terminé son œuvre à Berlin, était venu lui

(1) *Neue Pariser Zeitung*, du 16-10-1926.

donner une suite parmi les banquiers de la Cité. Mais l'événement dépasse les personnes.

Le manifeste a plusieurs sens superposés suivant qu'on l'examine d'un point de vue national ou, à l'intérieur de chaque pays, du point de vue des différentes classes sociales. C'est bien pourquoi il a été accueilli et commenté si diversement dans le monde. Si l'on s'en tient au phénomène général, le manifeste des banquiers rappelle le rôle de l'argent dans la production. L'argent est un précieux tubercule. Les feuilles fabriquent plus de nourriture que les cellules n'en peuvent consommer. Cet excès s'emmagasine dans une partie de la plante, la pomme de terre ou le topinambour. La betterave est une réserve de sucre. Le capital est en partie une réserve d'argent. Au bout d'un certain temps, le parti au pouvoir tend toujours, quel qu'il soit, quel que soit le régime, à entamer les réserves, aux dépens de la production. Cela ne présente pas trop d'inconvénients en temps de prospérité; l'argent est alors relativement bon marché, et les banquiers jouent un rôle de second plan. Il en va de même en temps de prospérité apparente, c'est-à-dire d'inflation, comme on l'a vu en Allemagne. Mais que pour une raison ou une autre (une mauvaise récolte, une guerre) les réserves viennent à s'épuiser, l'argent devient rare et cher, les banquiers passent à l'avant-scène et jouent un rôle de premier plan. Il en était déjà ainsi sous Louis XIV, quand la Finance internationale n'existait qu'à l'état d'embryon : « dès que les temps difficiles étaient passés, les partisans perdaient leur influence et leur crédit ».

Traitants, partisans et financiers ont toujours une mauvaise presse quand on a besoin d'eux. Aujourd'hui, l'opinion s'en prend aux banquiers et à la Finance internationale. Mais la Finance internationale est une abstraction qui représente des personnes et des choses. Quelles personnes et quelles choses ? De qui et de quoi s'agit-il ? On ne comprend un peu ce qui se passe sur le plan international que quand on a vu au préalable ce qui se passe à l'intérieur du pays. Une émeute des rentiers, une nouvelle fronde s'est déclenchée en France vers la fin de 1924. Le même phénomène s'est manifesté sous d'autres formes dans la plupart des pays d'Europe. Aujourd'hui, sur le plan international, le manifeste des banquiers vient résumer ces tendances nationales. Période d'argent cher, l'épargne et le capital se défendent et

posent des conditions. L'épargne et le capital, c'est-à-dire aussi bien le petit rentier de province que le grand financier de Londres ou de New-York. Les intérêts du petit rentier et du grand financier coïncident dans la mesure où il s'agit de mettre un terme au gaspillage des réserves. Et ce ne sont pas seulement les intérêts qui coïncident, mais aussi les sentiments. Quoique traité de possédant et de conservateur social, le rentier ne paraît pas avoir perdu sa foi dans la démocratie Il demande seulement qu'on ne lui enlève pas jusqu'à la chemise. Pareillement les banquiers américains se révélèrent de bons démocrates lors de l'élection du maréchal Hindenburg. Ils coupèrent les crédits à l'Allemagne, jusqu'au jour où la nécessité d'utiliser les réserves accumulées fit taire les scrupules démocratiques.

Pour décrire le phénomène général, il a fallu recourir à une simplification en partie arbitraire. La publication du manifeste des banquiers ramène à la complexité des choses et fait ressortir les divergences de sentiments et d'intérêts. Les circonstances qui ont accompagné la rédaction, la signature et la publication du manifeste montrent que la Finance internationale n'est pas une entité diabolique. En réalité, il y a des groupes financiers tantôt alliés, tantôt hostiles, composés d'hommes en chair et en os qui représentent une plus ou moins vaste clientèle, comme les députés sont les mandataires de leurs électeurs. Ces hommes en chair et en os sont à la merci des mêmes passions que n'importe quelle assemblée populaire ou parlementaire, à cette différence près qu'à la Bourse les extravagances sentimentales sont immédiatement corrigées par la dure leçon des possibilités, tandis que dans les Parlements il n'y a pour ainsi dire pas de sanction.

Deux faits expliquent et renforcent aujourd'hui la puissance de certains groupes financiers. D'abord, le fait général déjà signalé que le crédit des banquiers augmente dans les temps difficiles et quand décline le crédit de l'Etat. En outre, les banquiers de Londres et de New-York ont des alliés nombreux sur le continent, en Allemagne, en France, en Italie, un peu partout, et il n'y a plus d'inconvénients à parler de Finance internationale, maintenant qu'on sait à peu près à quoi cette abstraction correspond.

Selon l'expression frappante de M. Romier, le banquier jette sur le monde des regards de liquidateur. Si l'on ajoute que les

réserves doivent trouver à s'employer dans des affaires sûres, on connaît les tendances principales de la Finance dite internationale. Il s'agit de liquider les dettes et réparations et d'assainir le marché en le débarrassant des entreprises que protègent artificiellement les barrières douanières. On espère qu'une entente franco-allemande fournira la base économique d'une vaste opération de crédit. En d'autres termes, il s'agit de faire sauter les obstacles qui gênent les accords entre économies nationales et paralysent l'activité anglo-américaine des détenteurs de réserves.

L'application de ce programme se heurte à de vives résistances. La tendance générale est contrariée par des forces diverses. Il apparaît que la Finance internationale est divisée. Certains groupes insistent sur le paiement des réparations. Il y a conflit entre les droits acquis et les possibilités d'avenir, entre les rentiers proprement dits et les chefs d'entreprises, entre les différentes catégories de producteurs. Et un regain de nationalisme. Le manifeste des banquiers a mis tous ces éléments en ébullition.

Les commentaires de journaux témoignent un grand désarroi. Le grand journal cartelliste dit en première page que c'est un manifeste de primaires et en deuxième page que « la thèse des banquiers coïncide avec des idées que les grandes organisations ouvrières ont défendues à la fin de la guerrre, et depuis 1919 »(1). La réalité qui se cache sous les commentaires contradictoires est assez simple, si l'on s'en tient aux grandes lignes. La religion démocratique est la plus conquérante de ce temps. Comme toutes les religions, elle part en guerre périodiquement contre l'argent et la propriété. C'est le conflit séculaire entre la doctrine et la pratique. L'argent, le Capital, la Finance internationale, autant d'expressions qui résument des réalités devant lesquelles le dogme ne s'incline qu'à regret, en attendant de s'en accommoder. D'autre part, sur ce sentiment général se greffe un sentiment patriotique. Comme la plus grande partie des réserves est concentrée présentement dans les pays anglo-américains, la Finance internationale prend figure de puissance étrangère et les nationalismes regimbent.

Il s'agit donc de déterminer à quel point de son évolution la démocratie se trouve dans chaque pays et de mesurer la résistance des obstacles qu'elle y rencontre. D'une manière générale,

(1) *Quotidien* du 21-10-1926.

le pouvoir du gouvernement est de plus en plus limité par les droits que s'arrogent toute espèce de syndicats et de fédérations de citoyens, en marge des Parlements et du suffrage universel. M. Paul Boncour, représentant de la France à la S. D. N., est obligé de rendre des comptes non seulement à son gouvernement, mais à la 2e Internationale. Aux Etats-Unis, la fédération du travail s'oppose à la reconnaissance des soviets. Mais si le droit syndical est un dogme de la religion nouvelle, pourquoi n'y aurait il pas aussi bien des syndicats de banquiers que de patrons, d'ouvriers, de cheminots ou de fonctionnaires? *Le Quotidien* se demande « non sans curiosité, non sans angoisse aussi, quelle va être l'attitude du gouvernement en face de cette coalition des puissances d'argent » (1). La réponse est facile, bien que l'expression « puissances d'argent » manque de précision. Le droit syndical limite le pouvoir du gouvernement. L'attitude du gouvernement ne sera ni plus ni moins piteuse qu'en face de n'importe quelle autre coalition de postiers ou d'instituteurs.

La guerre et l'après-guerre ont marqué un temps d'arrêt. Le fascisme italien, l'élection du maréchal Hindenburg, l'avènement des conservateurs britanniques, l'émeute des rentiers français et la dislocation du cartel, tous ces faits vont dans le même sens. On a pu se demander un instant si l'histoire était arrivée à un tournant et si, suivant le mot de Mussolini, les immortels principes de 89 avaient vécu. Mais la démocratie a repris sa marche en avant. Les tendances socialistes et syndicalistes de la démocratie contiennent probablement un germe de conflit futur ; pour le moment, elles entraînent les sociétés européennes vers une organisation économique dont on ne sait rien encore, sinon qu'elle est incompatible avec les barrières douanières ou frontières nationales. En ce point, la Finance internationale rejoint les organisations ouvrières, et le manifeste des banquiers s'éclaire d'une lumière nouvelle. La démocratie est arrivée au stade dit de la ploutocratie démagogique. C'est toujours une minorité qui gouverne. Ploutocratie représente une minorité de brasseurs d'affaires, industriels, financiers et politiciens. Or il faut bien que cette minorité s'appuie sur une force. Suivant les pays, cette force peut être une armée de soldats ou la masse des salariés. La ploutocratie est militaire ou démagogique. Le *Figaro* a publié

(1) Le *Quotidien* du 22-10-1926.

récemment une description exacte et véhémente de cet état de chose : « Sous le règne de la Finance internationale » (1). Il n'y a guère que le titre à changer. Il s'agit moins en effet du règne de la Finance internationale que du règne, dans chaque pays, de la ploutocratie démagogique.

Le développement démocratique sera plus ou moins accéléré suivant la résistance des sentiments divers que résument les mots de race, patrie, souveraineté nationale. La S. D. N. s'efforce de tenir la balance égale entre ces deux tendances. M. Benès l'a dit à Genève l'autre jour : « Tout son effort a tendu à simplifier le mécanisme des échanges internationaux sans porter atteinte aux intérêts de chacun. (2) » Mais ce grand débat ne doit pas faire perdre de vue les possibilités terrestres. Développement démocratique et résistances nationales sont fonction de la prospérité. Le danseur de corde s'avance entre deux abîmes sur l'étroit sentier des nécessités alimentaires. Si son balancier penche trop d'un côté, il perd l'équilibre et se casse la tête.

FLORIAN DELHORBE.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Ch. Lucieto : *La guerre des cerveaux. « En missions spéciales ». Mémoires d'un agent des services secrets de l'Entente*, Berger-Levrault, édit.

Le rôle de la police consiste à veiller au salut de l'Etat, et à le défendre contre toute hostile entreprise, venue de l'intérieur ou de l'étranger. C'est dire qu'elle est destinée, en temps de guerre, à se faire la collaboratrice des armées. Tandis que les soldats font parler la poudre, elle emploie sa vigilance à pénétrer les secrets de l'ennemi et à déjouer les ruses de ses espions. C'est ce que M. Lucieto appelle : **la guerre des cerveaux**, et son livre nous montre, lors de la guerre mondiale, par quels moyens les services de contre-espionnage de l'Entente ont contribué à la victoire de nos armes.

Je ne sais jusqu'à quel point il sied de faire crédit à M. Lucieto lorsqu'il affirme reproduire fidèlement les mémoires de l'un de nos agents chargé de missions spéciales, hors de nos frontières : « *Ce sont, dit-il* dans sa préface, *de simple notes prises, çà et là, au fur et à mesure que se déroulaient les événements. Je*

(1) Article de M. F. Coty, du *Figaro* du 20-10-1926.
(2) Discours d'ouverture de la 7e session de l'Assemblée le 6 sept. 1925.

les publie sans y changer un mot ». Or, il saute aux yeux, dès la première page, qu'il s'agit de toute autre chose que d'un journal, composé de notes hâtives. C'est une suite de chapitres savamment et méticuleusement agencés en chapitres de roman feuilleton. Evidemment, la main d'un arrangeur professionnel a passé par là, qui pèche par excès d'imagination, et qui le laisse voir, en dépit de sa précaution de nous rappeler que : le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. La fiche signalétique d'espion, qu'il exhibe en tête de ces prétendus mémoires, ne suffit pas, quoiqu'il en dise, à les authentifier. Si rare que soit ce document, il a pu s'égarer entre des mains profanes. La méfiance du lecteur est éveillée par un souci trop évident de dramatiser les faits et d'entasser les péripéties. Il est tel chapitre qui ressemble à un *scénario* de cinéma : poursuite en automobiles, maison cernée, coups de revolver, capture de bandits, évasions miraculeuses, toutes les herbes de la Saint-Jean. Rien n'y manque. C'est la partie, à mon sens, négligeable du livre, mais à côté de ces coups de grosse caisse destinés à attirer la foule, il y a la partie documentaire dont pourront faire leur profit ceux qui cherchent dans la lecture autre chose qu'un éphémère divertissement. Il apparaît que l'auteur, quel qu'il soit, a traversé des milieux renseignés. Je trouve même, sous sa plume, une phrase incidente à l'éloge des bureaux de la rue des Saussaies, qui semble trahir des attaches avec la Sûreté générale. Toujours est-il qu'il nous expose, avec pièces à l'appui, l'organisation formidable du service d'espionnage ennemi, mais, dit-il, ce service n'eut jamais rien de secret pour nous.

A l'en croire, nous étions admirablement renseignés dès avant la guerre sur tout ce qui se tramait dans l'ombre, au grand Etat-Major allemand. Il est un point, pourtant, sur lequel nous étions restés dans l'ignorance, c'était son intention d'ouvrir les hostilités par un coup de traîtrise et d'envahir la Belgique, pour nous prendre à revers. Ou, si nous en étions avisés, comment expliquer que notre état-major ait négligé le renseignement ? C'est peut-être qu'il estimait le projet irréalisable, de même qu'il s'était refusé à prendre au sérieux les documents confidentiels qu'il possédait, depuis 1888, sur les essais faits à Essen, chez Krupp, à cette époque, du canon à longue portée qui devait devenir la *grosse Bertha*. Il est vrai que, de son côté, l'état-major alle-

mand s'était refusé, jusqu'au dernier moment, à croire à la possibilité de nos *tanks*. Il faut toujours compter avec les préjugés. Napoléon, lui-même, traitait de chimériques les projets de navigation à vapeur, et M. Thiers les premiers essais de chemins de fer. « On serait asphyxié en passant sous les tunnels », disait-il. En tout cas, si notre état-major a manqué de clairvoyance, nos soldats n'ont pas manqué de cran. En voici en exemple puisé dans la *guerre des cerveaux*. Il s'agissait de repérer la *grosse Bertha*. C'était une aventure à risquer sa peau. On demanda cinq volontaires. Il s'en offrit quatre-vingts. Il fallut tirer au sort. Il n'en revint que trois, mais munis de toutes les précisions désirables, et nos policiers ont fait preuve du même entrain. Ce n'était pas chose facile que de lutter avec des adversaires résolus à violer le droit des gens et d'une rouerie incommensurable. N'étaient-ils pas allés, en dehors de leurs gaz asphyxiants, qu'ils furent les premiers à employer, jusqu'à inventer un minuscule engin incendiaire, facile à dissimuler, et qui, à première vue, offrait l'aspect d'un inoffensif crayon ? C'est ici que la police scientifique eut à intervenir pour parer à ces inventions criminelles et pour déchiffrer les cryptogrammes d'espions ennemis, qui s'échangeaient en pays neutre et jusque sur notre territoire.

C'est en vain que ces espions usaient de diverses sortes d'encre invisible. Nos chimistes de laboratoire réussirent à trouver, pour chacune d'elles, le révélateur adéquat. Ils s'assurèrent même l'avantage, en dotant nos agents d'une encre spéciale à l'abri de tout révélateur connu, fors d'eux-mêmes (1). Mais nos agents n'avaient pas qu'à déchiffrer le secret des correspondances. Jusque dans Paris, des émissaires soudoyés guidaient la marche des *Gothas* par des signaux optiques, et, comme leurs moyens de communiquer prenaient toutes les formes, il fallait sérieusement éplucher la petite correspondance des journaux, où se glissaient, sous une apparence anodine, des indications de nature à renseigner l'ennemi. On lisait, par exemple :

POUR ZOÉ. Jean est venu le sept vers deux heures. Il te donne rendez-vous pour le onze, à trois heures, car mère bien malade et Germaine démoralisée.

(1) Cette découverte a fait, depuis, l'objet d'une communication à l'Académie des Sciences.

Ce qui voulait dire :

POUR ZURICH (1). Un avion a survolé Paris vers deux heures. Il a semé onze bombes dans le 3e arrondissement, y causant de sérieux dégâts, lesquels ont affolé la population.

En somme, si avisés et si ingénieux que fussent nos ennemis, ils trouvèrent chez nous à qui parler. Nos « bateaux-pièges » réussirent à venir à bout de leurs sous-marins, comme nous sûmes prendre toutes mesures nécessaires pour contrecarrer les effets de leur propagande en pays neutres. Vous en trouverez la preuve dans ce livre, qui nous dresse quelques figures d'espions et d'espionnes de haute volée. On sait que chaque pays, par crainte de brûler ses espions, ne les désigne que sous un matricule. L'un des chapitres les plus révélateurs de l'ouvrage est celui qui concerne l'agent H. 21, au service de l'Allemagne.

Cet agent, dit l'auteur, fut un de ceux qui, au cours des hostilités, firent le plus de mal à la France. On évalue à l'effectif d'une division le nombre des soldats français qu'il fit tuer. Par sa faute, dix-sept navires alliés, dix-sept transports de troupes, furent torpillés par les sous-marins allemands. Or, l'agent « H. 21 » était une femme ! Et cette femme s'appelait, ou plutôt se faisait appeler Mata-Hari.

Ceux qui, chez nous ou à l'étranger, s'efforcent de nous apitoyer sur le sort de cette femme, ceux qui, chez nous ou à l'étranger, ont tissé, autour de Mata-Hari, une légende la représentant comme ayant été injustement condamnée, ceux-là n'oublient qu'une chose, c'est que : de par le matricule même qu'elle portait sur le contrôle des agents du *Thiergarten*, la preuve est faite qu'elle appartenait bien avant la guerre au service secret allemand.

Mais tout l'article est à lire, auquel l'auteur a joint une reproduction de la fiche anthropométrique de l'espionne et, vraiment, à considérer ce visage massif, au nez gras, aux joues tombantes, au front étroit, qui évoque l'image d'une marchande à la toilette ou d'une tenancière de baraque foraine, on se demande d'où a pu naître sa légende de beauté irrésistible, et d'où lui venait ce pouvoir de séduction qui s'était exercé sur tant de grands personnages. N'oublions pas qu'on lui avait prêté pour amants le Kronprinz, le duc de Brunswick, de hauts diplomates, et qu'à l'heure même où s'ouvraient les hostilités et où notre service de contre-espionnage avait l'œil sur elle, elle était, chez nous, comme le

(1) L'un des centres de l'espionnage allemand, en pays neutre.

rappelle l'auteur de ces mémoires, la maîtresse « d'un ministre de la Guerre et de l'une des plus hautes personnalités du ministère des Affaires étrangères ».

Mata-Hari fut arrêtée dans la matinée du 13 février 1917 par M. Priolet, commissaire au service du contre-espionnage au camp retranché de Paris, qui la trouva couchée entièrement nue sur son lit. Elle fut déclarée coupable, *à l'unanimité*, par le conseil de guerre, et condamnée à la peine de mort, en dépit des très hautes influences intervenues en sa faveur.

Mais, dit l'auteur, quand ces interventions se produisirent, M. Poincaré put administrer la preuve que, parmi les renseignements fournis par l'espionne à l'Allemagne, il s'en trouvait qui avaient trait à l'offensive française du printemps 1916. Et le Président de la République, loin de se laisser fléchir, fit comprendre à ses solliciteurs, pour le moins importuns, que, à l'heure même où tant de nos soldats tombaient face à l'ennemi, il ne pouvait gracier l'espionne qui les poignardait dans le dos.

Vous trouverez d'autres précisions aussi intéressantes dans ce livre, dont je ne puis que vous recommander la lecture.

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

Albert Londres : *La Chine en folie*, Albin Michel. — Claude Farrère : *Mes voyages*, Flammarion.

Journaliste de son métier, correspondant de guerre, M. Albert Londres est encore un homme d'esprit. Une chose peut ne pas exclure l'autre, et c'est l'impression surtout que donne la lecture du petit volume que publie M. Albert Londres.

La Chine en folie. Le vieil empire jaune, l'empire céleste, — cette prodigieuse accumulation d'êtres qui couvre l'orient de l'Asie — participe depuis longtemps à la crise mondiale et les soubresauts y sont continuels. Mais il a pour lui son énormité comme sa durée séculaire et, après quelques convulsions encore, tout rentrera dans l'ordre, car les accès là-bas sont périodiques et l'on s'en accommode du mieux possible.

M. Albert Londres, envoyé par son journal et qui en a vu bien d'autres, part donc pour la Chine en mal de révolution, et nous conte avec esprit et bonhomie ses impressions et aventures. C'est la même pétaudière, là-bas, qu'en France pendant la guerre de

Cent ans ; « vingt et une provinces et vingt et un tyrans, dit-il, composent et se partagent le pays ». L'un vend sa part de Chine au Japon, l'autre aux Américains et tout est mis à l'encan : fleuves, chemins de fer, mines, temples, palais, bateaux. Le pays est mis aux enchères ; il n'y a qu'à faire main basse dessus. La Chine a perdu la tête ; pour compensation, elle a deux cerveaux, Pékin au nord et Canton au midi. Il y a une République méridionale, mais sur cinq provinces, trois se sont détachées. A Pékin il y a un autre président, mais le seul être qui lui obéisse, c'est son chien. Deux généraux règnent à sa place. On nous conte cependant l'histoire d'un grand chef du moment, qui fut d'abord un simple bandit et chef de bandits devenu maréchal, roi de Mandchourie, dictateur de Pékin. « Quand sort le grand chef du moment, quatre autos blindées forment son escorte et l'on ne sait dans laquelle il se trouve. Quand il met pied à terre, c'est tout un luxe de précautions, car on redoute toujours un attentat. L'armée de Tsang, — le maître de l'heure — compte 300.000 hommes, occupe Moukden et gourmande Pékin. Le plus clair de tout, du reste, c'est qu'il rêve à l'Empire. » — Le journaliste le va voir en pousse-pousse, et arrive après diverses exécutions qu'il vient d'ordonner. Après une entrevue sans grand intérêt, Albert Londres est reconduit dans une des autos blindées ; mais c'est surtout pour mettre à l'abri le portrait en grand uniforme du maréchal, que celui-ci vient de donner au reporter.

Entre temps, notre publiciste fait la connaissance à l'hôtel d'une réfugiée russe-sibérienne — qui s'est évadée pendant la révolution. Après une assez longue conversation, cette dame, qui l'invite à partager son lit, retrouve enfin une partie de sa fortune, — ce qui ne se produit d'ailleurs qu'à la fin du livre. Ailleurs, il se trouve avec un « marchand de peaux », un voyageur délégué par un négociant de la rue de Rivoli, et qui lui fait remarquer qu'en Chine une compagnie de Bruxelles a installé des becs de gaz ; mais l'éclairage est resté en Belgique.

Revenu à Pékin, M. Albert Londres se rencontra incidemment avec le chef de la police — mais qui ne sait plus de qui il relève et dont les agents le poursuivent de leurs réclamations pour être payés. Envoyé en Chine pour découvrir le citoyen chinois, le journaliste finit par aller interroger le Bouddha vivant qu'il trouve en prières, entouré de lamas coiffés de têtes d'animaux en carton

et qui font de la chorégraphie : c'est le pas pour reconduire les esprits malfaisants.

Il y a des détails cocasses, comme celui qui se rapporte à un diable enfariné que l'on brûle et dont le Bouddha allume le bûcher d'herbes avec des allumettes japonaises. Notre homme interroge sur la situation politique de la Chine le Bouddha, qui ne lui donne que des paroles mystérieuses et vagues, comme on peut s'y attendre.

Cependant, il assiste à un dîner de journalistes, après avoir pris la précaution de lester son estomac, pour ne pas absorber les cocasseries de la cuisine chinoise ; et de ce que chacun dit, de ce qu'il constate et exprime lui-même, il ressort que c'est partout l'anarchie, le désordre et le gâchis. Il y a encore un empereur malgré la République, deux présidents pour la diète, trois dictatures et dix-huit tyrans qui sont les gouverneurs de province, etc. Mais incidemment il se trouve avec trois *marsouins* qui vaguent par les rues de Pékin. Déambulant par les rues, passant remparts et ponts, et même un sale ruisseau « qui pue la nuit comme il pue le jour » et porte le nom de rivière des Parfums, le quatuor finit par échouer chez des Coréennes.

M. Albert Londres, à un autre moment, est à Tien-Tsin et voit défiler des troupes de Tsang, dont certaines « unités » manquent de souliers ou même de culottes, mais marchent derrière une fanfare. Puis, il est à Shanghaï, et c'est une autre pétaudière participant au gâchis général. Mais on annonce que Tsang s'avance sur Pekin, tandis que le général Wou-Pé-Fou marche à sa rencontre. Dans la capitale, c'est une effroyable panique. C'est le désordre et le sauve-qui-peut. La population s'enfuit, gagne le large dans un effroyable tumulte, piétons et voitures pêle-mêle.

Au lointain, on entend cependant le canon ; c'est la bataille qui se rapproche. Il y a bien en tout un millier de miliciens et huit mitrailleuses, mais ce n'est pas une défense sérieuse. Les boys des grands hôtels de la ville sont cependant pris de peur et se réfugient à quatorze dans l'ascenseur qu'ils arrêtent entre deux étages. Comme on se bat toujours au dehors, M. Albert Londres marche au canon afin de pouvoir renseigner son journal, et, en approchant des terrains de combat, assiste à la retraite des troupes couvrant Pékin. C'est Wou-Pé-Fou qui a le dessus.

Le récit se termine par la rencontre d'un autre correspondant de guerre ; les deux hommes cherchent à s'expliquer la situation, — le volume s'achève sans que le lecteur en sache davantage.

En somme, intéressantes impressions d'un reporter en Chine.

§

M. Claude Farrère continue à nous raconter ses pérégrinations ; il donne la série de volumes intitulée très simplement **Mes Voyages** et nous conduit *En Méditerranée* avec le tome qui vient de paraître.

Il passe d'abord au Maroc, où la voie est ouverte maintenant à toutes les ambitions, mais qui nous a créé, récemment encore, tant de difficultés. Nous passons à Casablanca, simple village naguère, et devenu le grand port de la région ; à Marrakech, enclose de murs fauves, où il est logé dans un palais indigène et où l'on admire une des œuvres splendides du pays, le tombeau des empereurs Saadiens. Ailleurs, on arrive à Mechknès, fondée par un des empereurs marocains qui voulut imiter Louis XIV et Versailles, et dont l'une des portes, Bab-el-Mansour, est une des merveilles de l'art marocain ; — à Fez, ville religieuse et capitale actuelle du Maroc où M. Claude Farrère s'intéresse surtout aux médersas.

Rabat enfin, qui remonte au XIIe siècle et qui possède la tour Hassam, mais dont la construction trop orgueilleuse fut arrêtée par un tremblement de terre, etc. Faisant l'éloge de l'œuvre du maréchal Lyautey, M. Claude Farrère raconte cette anecdote : un des chefs maîtres du Rif, visitant Casablanca, se fit expliquer nos grandes maisons à cinq étages et l'exploitation des locataires ; après quoi, il abandonna délibérément sa vie de hasard et mit tout ce qu'il avait d'argent dans la bâtisse.

Nous passons cependant à Gibraltar, toujours aux mains des Anglais, qui est toujours la porte de la Méditerranée et devant laquelle passèrent plus de quatre cents sous-marins allemands de 1914 à 1918.

On se trouve au large d'Oran ; devant le port d'Alger ; à Bône, d'où l'on peut gagner Constantine. On arrive à la Goulette et Tunis, et tout proche de l'emplacement de Carthage. On remonte le rivage de la Corse et de la Sardaigne pour retrouver le littoral de France avec Toulon et Marseille, dont M. Claude

Farrère nous donne d'intéressants tableaux, avant de redescendre le long de la côte d'Espagne, par Barcelone, Malaga, Grenade, etc.

D'autres itinéraires descendent le long de la côte d'Italie depuis Gênes jusqu'à Naples. Les îles Lipari, et la Sicile ravagée par un tremblement de terre en 1908 ; Palerme et Catane. On s'arrête devant les restes de Syracuse, puis on gagne Malte, — où l'on garde de curieux souvenirs de l'occupation de Bonaparte.

Mais on nous permettra de ne pas suivre davantage le voyageur qui nous mène en Turquie, en Grèce, etc., même dans la Mer Noire. Son volume abonde en détails et indications historiques et pittoresques, et vaut d'être suivi page à page. Ce sont d'ailleurs des conférences faites aux *Annales* qu'il a réunies, et auxquelles son auditoire, on peut le penser, dut prendre un vif intérêt.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

A. Causse : *Les plus vieux chants de la Bible*, Paris, Alcan, 1926. — Georg Bertram : *Die Leidensgeschichte Jesu und der Christuskult*, Göttingen, 1922.— R. Bultmann : *Die Geschichte der synoptiker Tradition*, Göttingen, 1923. — Burnett Hillmann Streeter : *The four Gospels*, Londres, 1926.— Daniel Massé : *L'énigme de Jésus-Christ*, Paris, Editions du Siècle, 1926. — V. Normand : *La Confession*, Paris, Rieder, 1926. — Mémento.

La nouvelle université française de Strasbourg semble vouloir renouer la tradition glorieuse de l'université d'avant 1870, où professait Reuss. Sur la base solide de la chronologie de Reuss s'élève aujourd'hui le vaste édifice de l'histoire d'Israël, et dans ce cadre se dessine la ligne d'évolution de la pensée et de la littérature des Hébreux. M. A. Causse, professeur à la nouvelle université de Strasbourg, vient de donner une étude captivante des origines et de l'évolution de la poésie hébraïque, intitulée : **Les plus vieux chants de la Bible**.

Le revirement qui s'est produit pendant ces dernières années dans l'appréciation des psaumes donne à cette étude un intérêt d'actualité. C'était un dogme de la critique wellhausienne que le psautier était l'œuvre du second Temple. Mais une réaction s'est dessinée contre cette solution hypercritique. Le Norvégien Mowinckel, renonçant à l'interprétation historique et psychologique des psaumes, a appliqué à leur étude les méthodes de la science

des religions comparées et les principes de la sociologie religieuse. Partant de ce fait reconnu par tous, mais dont on n'avait pas tiré les conséquences, que le psautier est un recueil de chants cultuels, il s'est attaché à décrire les liturgies de fête, les lamentations pénitentielles, les oracles, les paroles de bénédiction et de malédiction qui s'y trouvent recueillis.

Il apparaît que le psautier, où les critiques de l'école de Wellhausen voyaient le produit artificiel et fastidieux d'une pseudo-inspiration purement livresque, renferme des trésors de lyrisme appartenant à la meilleure époque de la poésie hébraïque.

M. Causse a ordonné et clarifié pour le public français les vues de Mowinckel et il y a ajouté beaucoup de vues personnelles d'un grand intérêt. Son ouvrage se distingue par la limpidité de l'exposé et par la richesse de la documentation.

§

Pendant ces dernières années, l'exégèse du Nouveau Testament, celle des théologiens comme celle de la science laïque, a fourni un travail surtout négatif : elle a déblayé le terrain, l'a débarrassé de quelques vieilles superstitions ; mais son travail positif est à peu près nul. Tout est encore construit sur le sable. Il manque encore la main d'un maître robuste pour tailler les quartiers de roc qui formeront la base de l'édifice futur.

C'est aussi dans l'action négative que réside l'importance de la nouvelle école qui oriente, depuis la guerre, les travaux des théologiens libéraux allemands dans une voie nouvelle.

Avant 1920, la théologie libérale pensait qu'il importait avant tout d'écarter des évangiles tout ce qui semblait historiquement insoutenable. Elle espérait que, cette soustraction faite, elle obtiendrait un résidu qui serait la substance même des évangiles et qui lui permettrait de retracer le dessin de la personnalité historique de Jésus. L'exégèse laïque, qui d'ailleurs n'a jamais fait preuve de beaucoup d'originalité, s'est contentée d'emboîter le pas. Elle a seulement supprimé le piédestal de valeur absolue où la théologie, même libérale, avait laissé la statue de l'initiateur du christianisme ; elle a ramené cette figure surhumaine à des proportions plus conformes aux principes de la relativité historique.

C'est cette figure d'un Jésus historique, défendue avec la même âpreté par les théologiens et par les exégètes laïcs, qui est,

à mon sens, l'erreur fondamentale de la science du Nouveau Testament. Or, au moment où, après les escarmouches d'avant-garde, on voudrait passer à une attaque de fond, on s'aperçoit que l'adversaire abandonne ses positions.

Ce même Jésus historique qu'il y a peu de temps la théologie libérale considérait encore comme la pierre angulaire de l'histoire du christianisme, brusquement la jeune école vient de l'abandonner. Non pas qu'elle nie l'historicité de Jésus. Mais elle estime qu'il est impossible de saisir quoi que ce soit de Jésus. La seule réalité historique que nous saisissions, c'est la communauté chrétienne avec sa légende cultuelle déjà toute formée. Les évangiles peuvent seulement nous apprendre ce que l'Eglise croyait de Jésus à l'époque où, dans ces écrits, elle consigne les témoignages de sa foi. Avant les évangiles, il y aurait eu une longue période de tradition orale dont l'évolution nous est complètement inconnue et dans l'ombre du mystère inaccessible à toute investigation scientifique se tiendrait l'image fantomatique de l'initiateur. Car, nous dit-on, un mouvement d'idées tel que le christianisme ne saurait s'expliquer sans l'action d'un génie initiateur. On néglige naturellement de nous dire quel a été le génie initiateur de la Renaissance ou de la Révolution française.

Adoptant à l'égard de la personnalité de Jésus une attitude strictement agnostique, la nouvelle école limite ses investigations à l'étude de la genèse et de l'évolution des *formes* littéraires dans lesquelles a été coulée la matière des récits évangéliques. C'est pourquoi dans son pays d'origine elle s'est donné le nom de *formgeschichtliche Schule*, nom qui jusqu'à ce jour n'a pas encore trouvé en français de traduction heureuse ou de terme correspondant.

Pour la connaissance du processus littéraire qui a produit les évangiles et des tendances théologiques qui l'ont inspiré, la jeune école a fourni des contributions intéressantes. Les éléments que les libéraux de l'ancienne école avaient le plus négligé parce qu'ils les estimaient « historiquement » sans valeur, les miracles et la résurrection, sont précisément ceux qui retiennent l'attention des jeunes critiques, parce que c'est là que se manifestent le mieux les croyances et les préoccupations de la primitive Eglise. Citons l'ouvrage capital, mais d'une lecture aride, de Bultmann sur la

tradition synoptique et celui de Bertram sur **la passion de Jésus-Christ et le culte du Christ.**

Il est singulier qu'Arthur Drews, le champion de la non-historicité de Jésus en Allemagne, n'ait pas aperçu tout l'avantage qu'il pouvait tirer pour sa thèse du fait que ses adversaires, qui naguère croyaient encore savoir de Jésus tant de choses, renoncent aujourd'hui à en savoir quoi que ce soit.

En France où depuis Renan la critique est à la remorque de la critique allemande, les exégètes ont en grande partie adopté les conclusions de la jeune école. Mais adopter ne signifie pas assimiler et dans les études récentes des critiques français sur la vie et la pensée de Jésus, l'on voit provisoirement se côtoyer les éléments les plus incompatibles de l'ancienne et de la nouvelle école.

§

L'Anglais Streeter vient de publier une théorie nouvelle sur l'origine des **Quatre évangiles.**

On sait que la théologie libérale et l'exégèse laïque sont d'accord pour voir dans Marc le plus ancien des quatre évangélistes. Matthieu représenterait une combinaison de Marc avec une source hypothétique appelée Q (de l'allemand *Quelle* source) Luc serait une autre combinaison de Marc avec Q et avec d'autres éléments particuliers (S. *Sondergut*, bien particulier). Enfin Jean représenterait une phase plus avancée de la pensée chrétienne et surtout de la christologie.

Ce système est en train de se désagréger.

Dans un gros volume de XVI-624 pages, Streeter démontre que l'évangile de Marc n'est pas à la base de celui de Luc. Selon lui, il aurait existé un Proto-Luc qui aurait été une combinaison de Q et S. Ce n'est que plus tard que ce Proto-Luc aurait été complété par des éléments empruntés à Marc.

Je ne puis voir dans cette construction de Streeter qu'un nouveau château de cartes qui durera ce qu'ont duré les précédents. Mais la partie négative de sa démonstration me semble intéressante, comme symptôme de la décomposition progressive de la théorie libérale de l'origine des évangiles.

Un symptôme plus grave de cette décomposition est qu'un des représentants les plus autorisés de la nouvelle école, Bultmann, a, ces derniers temps, formulé des réserves expresses sur la prio-

rité des synoptiques sur Jean. Dans un article suggestif paru en 1925 sur *les rapports du quatrième évangile avec les documents mandéens* récemment découverts, il déclare : « Il faut envisager la possibilité que le christianisme johannique représente un type plus ancien que le christianisme synoptique. » Il ajoute que la tradition synoptique « doit être comprise peut-être comme un phénomène de réaction judaïsante ».

Ce soupçon de Bultmann est peut-être le signe précurseur d'une inversion chronologique dans l'ordre des évangiles, comparable à celle dont Reuss fit le point de l'exégèse de l'Ancien Testament: l'inversion chronologique entre la législation « du Sinaï » et celle du Deutéronome.

Arthur Heulhard, mort il y a quelques années, a consacré une quinzaine de volumes non mis dans le commerce à une façon de reconstitution des origines chrétiennes. Son disciple, M. Daniel Massé, a repris ses thèses principales dans un volume intitulé **l'Enigme de Jésus-Christ**. En voici les traits essentiels.

Jésus crucifié par Ponce Pilate, après une vie de rapine et de brigandage, est identique au brigand Barabbas et à Jean-Baptiste et est le fils aîné de Juda de Gamala. Sa mère aurait été Marie-Madeleine, autre nom pour Salomé; les sept démons qui sortirent d'elle seraient ses sept fils, les sept tonnerres de l'Apocalypse, tous des brigands. Jésus, l'aîné, aurait eu pour cadet Simon, qui assassina Ananias et Saphira. Après la mort de Jésus, ce Simon aurait reçu le surnom de Pierre, en souvenir de la pierre qu'il aurait enlevée du tombeau de Jésus pour voler le cadavre. Ce rapt aurait été exécuté avec la complicité du croque-mort Joseph d'Arimathie. Le cadavre de Jésus, dérobé au charnier, aurait été emporté de nuit en Samarie.

Inhumé et caché au su des fidèles et du portier qui gardèrent le secret longtemps, le corps fut tout de même retrouvé, squelette, par l'empereur Julien, au IVe siècle, ce qui prouve que quelqu'un ébruita l'affaire. Julien fit brûler les ossements dont il dispersa la cendre au vent. L'Eglise dit aujourd'hui que ces ossements étaient ceux de Jòannès, entendez ceux de Jean-Baptiste. Mais au temps de Julien, Jean-Baptiste n'existe pas encore. Il n'a été inventé que pour parer le coup de la découverte du cadavre du Christ.

Que dire de ces « histoires de brigands » ? Faisons d'abord

remarquer que la figure de Jean-Baptiste ne ressemble en rien à une invention tardive. Le récit que donne Luc de la naissance de Jean n'est pas d'origine chrétienne ; il semble emprunté à une légende ayant eu cours parmi les disciples du Baptiste. En Mésopotamie, il existe encore actuellement des disciples du Baptiste qui ne sont pas des chrétiens. Pense-t-on que, tout en rejetant Jésus, ils aient emprunté au christianisme le nom et les traits de son précurseur ? Ils possèdent des livres sacrés dont on a étudié, ces dernières années, les rapports avec les évangiles. Tout porte à croire que, sur plusieurs points importants, les évangiles sont secondaires. Bultmann, un des maîtres de la critique allemande, a essayé de démontrer qu'un mythe emprunté aux disciples du Baptiste est à la base du quatrième évangile. Les disciples du Baptiste ont bien été les précurseurs des chrétiens.

Comme son maître Heulhard, M. Massé affecte un ton de blague et de badinage, et tous deux déclarent qu'ils le prennent par horreur de la pédanterie. Mais le style badin, quand il manque de légèreté, devient à la longue plus ennuyeux que le style pédant. Dans la discussion de problèmes qui, quoi qu'en disent Heulhard et M. Massé, restent ardus et complexes, il nuit à la clarté et rend plus difficile la tâche du lecteur. M. Heulhard a voulu soutenir le ton badin tout au long de ses quinze volumes, ce qui est exaspérant. M. Massé l'a fait sur 270 pages, ce qui est encore beaucoup trop.

Cependant, dans le chaos de leurs idées, on distingue parfois, quand on s'applique à les bien chercher, quelques paillettes de meilleur aloi, qu'il serait injuste de ne pas mettre en lumière. Contrairement à l'avis unanime des exégètes, ils sont partisans de la priorité du Quatrième Evangile sur les synoptiques, et sur ce point d'une importance capitale il se peut qu'ils aient vu juste. On peut admettre aussi que, parmi les sentences de la « source Q », se trouvent effectivement quelques échos de la doctrine professée par la secte messianique de Juda de Gamala. Cette indication ne doit pas être négligée. Il n'est pas impossible qu'elle nous réserve la révélation de quelques rapports insoupçonnés et qu'elle apporte quelques éléments nouveaux à la solution du grand problème : d'où vient la religion chrétienne ?

§

Dans un petit livre d'une clarté parfaite et d'une documentation de première main, M. Victor Normand a tracé l'Evolution de **la Confession** dans l'Eglise chrétienne jusqu'au XIIe siècle.

Dans l'Eglise primitive, il n'y a pas de confession privée et sacramentelle : aucun des Pères de l'Eglise ne s'est confessé. La pénitence était publique et uniforme. On sortait de l'Eglise par l'excommunication ; on y était réintégré après une période de pénitence publique ; c'était tout. Au début du moyen âge, sous l'influence du droit germanique et du *wehrgeld* s'introduisit la coutume de la pénitence *tarifée* : des tarifs pénitentiels fixèrent, en regard de chaque péché, la pénitence à accomplir ; par exemple pour un adultère, un an de jeûne. A cette époque encore, l'absolution est donnée par Dieu, mais le rôle du prêtre, détenteur du tarif, grandit. Au XIIe siècle seulement s'élabore la théorie aristotélicienne des sacrements. La pénitence devient un sacrement, institué par Jésus, avec une *matière* et une *forme*. L'absolution est donnée par le prêtre. La confession est rendue obligatoire une fois l'an.

Cette histoire d'une institution très importante est faite de main de maître. Le livre de M. Normand peut servir de modèle à d'autres monographies des « sacrements ».

Mémento. — Dans les *Actes du Congrès international d'histoire des religions*, tenu à Paris en octobre 1923 (Paris, Champion 1925, 2 vol.) il y a un grand nombre de communications importantes. Je signale en particulier l'étude de Zielinski sur *l'évolution religieuse d'Euripide* (qu'on pourra rapprocher de la belle introduction mise par Mario Meunier à sa traduction des *Bacchantes*, Paris, Payot, 1923), celle de Loisy sur *l'Origine du livre de Joël*, celle de Goguel sur *le Christ ressuscité*, celle de Guignebert : *Remarques d'exégèse* sur le passage christologique de l'épître aux Philippiens, celle d'Alfaric : *Christianisme et gnosticisme*. — Dans les *Mélanges offerts à M. Israël Lévi*, Paris, Durlacher, 1926, je signale M. Mauss : *Critique interne de la Légende d'Abraham* ; H. Stourdzé : *La fuite en Egypte de Josué b. Perahya* ; S. Zeitlin : *Origines de la divergence entre les évangiles sur la date de la crucifixion de Jésus* (la divergence est d'ordre théologique et liturgique). — Dans *The Hibbert journal* (octobre 1926) j'ai donné, en collaboration avec R. Stahl, une nouvelle interprétation de l'épisode de Barabbas dont le récit de la Passion. Le même numéro contient une étude suggestive de D. Stromholm, professeur à Upsala sur *l'Enigme du Nouveau Testament*. — Un nouveau volume du *Rameau d'Or* de

Frazer, *Atys et Osiris*, est paru en traduction française (Paris, Geuthner, 1926). C'est le complément d'*Adonis* et une étude fondamentale sur les dieux morts et ressuscités. — Karl Kundsin : *Topologische Ueberlieferungstoffe in Johannes evangelium*, Gottingen, 1925. Etude très originale : la topographie du quatrième évangile (comme celle des chansons de geste) se rapporterait à des lieux de culte et de pèlerinage déjà constitués. — G. Lizerand : *Le dossier de l'affaire des Templiers*, Paris, Champion, 1923. Choix judicieux de documents. Ce procès n'a été qu'en apparence l'œuvre de l'Inquisition. — Mohammed el Fasi et E. Dermenghem : *Contes fasis*, Paris, Rieder, 1926. Bonne introduction sur la croyance aux génies au Maroc, particulièrement dans la région de Fès. — A. Maybon : *Le théâtre japonais*, Paris, Laurents, 1925. Les origines chevaleresques et monacales du théâtre japonais sont bien débrouillées. Excellente illustration.

P.-L. COUCHOUD.

LES REVUES

Le Crapouillot : Une pêche au requin ; considérations sur les Etats-Unis, par M. P.-H. Hourey. — *La Revue hebdomadaire* : Minorité anglo-saxonne aux Etats Unis, constatée par M. Drieu La Rochelle. — *La Revue de France* : *1930*, par M. Henri Béraud, ou la jeunesse actuelle et son avenir. — Mémento.

M. P.-H. Hourey — un débutant, croyons-nous — donne au **Crapouillot** (octobre) sous le titre : « Via Panama », un journal de voyage qui révèle un écrivain de valeur. Le récit est direct, coloré. Il mêle très heureusement le pittoresque au général, dans cette proportion qui constitue l'une des bases de l'art du romancier et du conteur. En voilà un qui ne coupe pas les cheveux en quatre — en huit, plutôt, car on pousse maintenant jusque-là le scrupule de la psychologie ! — et ne s'avise point d'ennuyer le lecteur, de ces considérations brumeuses ou de ces embrouillamini dont la mode s'en va aussi vite qu'elle était venue ! Chaque ligne de M. Hourey est vivante et signifie quelque chose — rare mérite de nos jours. Il a vu capturer un requin, ou il l'imagine. N'importe ! Voici le tableau qu'il en trace et c'est une maîtresse page :

Un morceau de gras de mouton masquant le croc d'acier, il [le capitaine] laisse filer sa ligne, penché au-dessus du bastingage. Nul besoin de solliciter longtemps ces gloutons. Une minute ne s'écoule pas qu'un d'eux est accroché par la joue et à moitié sorti de l'eau. Pour mordre, il s'est retourné et l'on a vu son ventre blanc et deux mamelles comme des pis : une femelle. Nos lascars s'agitent, s'exclament, risquent,

s'entrepousser, des cabrioles dangereuses qui pourraient bien tout à l'heure leur faire prendre la place du morceau de mouton, en fait d'appât. L'un d'eux, particulièrement habile, réussit à faire entrer la queue encore immergée du squale dans le nœud coulant d'une corde. Il tire, la boucle se resserre et le monstre est pris.

— *Lift up.*

A l'ordre du commandant, une dizaine d'hommes se mettent à haler ensemble corde et ligne. Enlevé par les deux extrémités, le requin fait des bonds désespérés, au point qu'il arrache l'hameçon de sa gueule, mais le lien de la queue tient bon. Le voici sur le pont, immobile d'abord, puis battant de la queue, un animal à l'aspect redoutable s'il en est. Un long corps de couleur neutre et relativement fluet, des nageoires puissantes comme des socs d'acier, une tête surtout inoubliable, armée sur le dessus d'une protubérance frontale pour assommer et défoncer et, dessous, de cette mâchoire sans pareille du requin, aux triples rangées de dents, aiguilles et bistouris. Avec cela, de petits yeux de carnassier, jaunes, barrés d'un trait noir, au regard de fauve terrestre et non de poisson, sur lesquels une paupière blanche s'abat, si vous avancez un bâton, des ouïes en prises d'air de capot, des narines en virgules aplaties, une gorge renflée et molle, enfin deux minces pis au-dessus de la nageoire abdominale. En position de nage, le requin est suffisamment terrible, sous sa cuirasse peinte en guerre, mais il est pire lorsque, retourné, il apparaît une chose vivante, à la fois vulnérable et meurtrière.

Nous en prenons trois ainsi à la grande joie des Hindous qui les assomment à coups de barre de fer, en proférant des invectives burlesques, semblables peut-être à celles dont on honore, chez eux, le Seigneur Tigre agonisant. Le soleil est haut déjà, dans un ciel floconneux, lorsque les requins, photographiés, décapités (pour la mâchoire) et rejetés à la mer, je reviens lire dans ma cabine.

A Panama, près du canal que les ingénieurs français eussent achevé si la finance n'avait paralysé leurs efforts, près du canal terminé par les Américains, M. Hourey réfléchit sur le cas de ces derniers. Et nous doutons que l'on ne s'intéresse pas à ces observations alertement exprimées :

L'amour de l'Amérique, chez tous ces citoyens moyens que j'ai coudoyés, c'est un amour un peu simplet de primitif pour ce qui est puissant, d'enfant pour un jouet neuf et surprenant. Au fond, ce qu'il faut à la masse d'un peuple, pour qu'elle aime son pays, ce sont des manifestations de force qui chatouillent la vanité du citoyen. Et les citoyens des Etats justement, depuis quelques années, ne manquent pas de ce genre de satisfactions qui les autorise, entre primaires, à se donner le

ton de collaborateurs directs à la conduite des affaires mondiales. Les Français, je parle des petites gens, ont dû aimer la France un peu de cette manière-là, au Grand Siècle et sous Napoléon. Il faut dire que les formes de civilisation que nous proposions alors ou imposions au monde — Monarchie de Louis ou Révolution couronnée — avaient d'autres titres au respect, à l'admiration universels et à l'enthousiasme même de ses promoteurs — que l'exemple offert par des U. S. A., secs tout de même qu'humides, démocrates comme républicains de ce temps-ci : où ni la science, ni l'art ne sont véritablement honorés, si ce n'est par de tardifs mécènes qui les utilisent pour leur petite publicité personnelle, où l'argent triomphe plus ignoblement qu'ailleurs, où l'apparente prospérité recouvre plus de misères, l'apparente santé morale plus de lèpres que n'en recèle maint pays... Mais où m'emportent la candide vanité, le pharisaïsme de ces bonnes gens ? En toute justice, il faut leur faire crédit : une génération monte chez eux, qui l'ignorent, une génération qui connaît certains doutes, certains besoins, agissant comme un ferment civilisateur et qu'éprouvent, depuis des siècles, dans les nations anciennes, les élites responsables, en qui se perpétue et par qui fructifie le génie particulier de la race. Le jour n'est peut-être pas éloigné — la littérature critique ou romanesque des Cabel et des Dreiser, des Mencken et des Sinclair Lewis en témoigne — où dominant l'énorme pays, de l'Atlantique au Pacifique, un monument idéal se dressera — non plus l'actuelle cathédrale de fer et de ciment vouée au dieu Dollar, mais un temple du Désintéressement, père du progrès.

Espérons, avec M. Hourey, qu'une Amérique affinée naisse bientôt, pour améliorer cette brutale Amérique à deux visages, dure au Mexique selon les directives du président Wilson, dans le temps même que les « quatorze points » de son dangereux mysticisme politique livraient la malheureuse Europe — la France surtout — à la merci des impitoyables banquiers de l'Union.

Dans un très curieux « Discours aux Français sur les étrangers » — **la Revue hebdomadaire** (9 octobre) — M. Drieu La Rochelle rapporte cet entretien qu'il eut avec « un vieil Américain de souche écossaise » :

« Vous autres, vieux Américains, qui êtes là-bas depuis le dix-huitième siècle et qui avez fondé ce continent sur le modèle de la race saxonne et protestante, aujourd'hui, vous êtes menacés et atteints comme nous Français, dans une Europe encore grossissante, de plus en plus mobile ; vous êtes atteints dans votre corps et dans votre esprit par l'intrusion d'hommes nombreux qui ne sont plus Saxons ni protestants, mais Allemands, Italiens, Slaves, mais catholiques, mais ortho-

doxes, mais juifs. Or, d'une part, vous ne faites pas d'enfants, — je ne sais pas si vous savez que le taux de la dépopulation est plus bas parmi les anciennes populations d'Amérique qu'en France ; — d'autre part, vous êtes obligés de céder chaque jour quelque parcelle de l'intégrité de votre idéal pour que s'établisse un compromis où les nouveaux venus trouvent largement leur compte. Vous écartez les jaunes, vous comprimez les noirs, mais votre littérature cesse d'être anglaise, votre musique est nègre. »

Il me répondit « que mes paroles étaient justes, que quelque chose en effet mourait en Amérique et que cela lui serrait le cœur, qu'il ne savait où allait ce monde de plus en plus inconnu, mais qu'ils avaient créé le Ku-klux-klan (qui est un fascisme malheureusement doublé d'une Maffia) et fermé leurs portes à la masse des immigrants qu'ils trient maintenant brutalement sur le volet. »

Il n'en reste pas moins vrai que l'élite anglo-saxonne se maintient péniblement à la tête de ses millions de suiveurs, comme nous avons à le faire à la tête des nôtres. Et, en Australie, ne voyons-nous pas un petit peuple de cinq millions de blancs prétendre fièrement garder pour lui seul une île, qui est un continent, en dépit de la pression (à 10.000 kilomètres de là, mais si près) du grouillement japonais, bien plus étouffé dans ses frontières naturelles que le Reich ou l'Italie de Mussolini dans les leurs ?

§

M. Henri Béraud intitule « 1930 » d'intelligentes et généreuses appréciations sur l'état actuel de la littérature. On les peut lire dans la **Revue de France** du 15 octobre. « Entre un écrivain de quarante ans et un écrivain de vingt ans, il y a maintenant *quatre* générations littéraires et *quatre* générations sociales », constate l'auteur. Il définit ainsi les deux plus jeunes groupements :

Le groupe qui suit, celui des hommes de vingt-cinq à trente ans, c'est celui des adolescents qui, en 1914, furent jetés du collège aux armées, ceux pour qui les sociétés que nous autres appelons « normales » étaient un mouvement confus, dont les roulements du tambour lycéen couvraient les bruits. Nous verrons ces hommes, inexpérimentés et tout neufs à trente ans, s'attacher à l'étude littéraire de cela seul qu'ils connaissent : *eux-mêmes*, leur *moi*, les souvenirs émus et émouvants de leur adolescence, l'aventure de leur propre vie, leur corps, leurs inquiétudes sexuelles, etc.

Enfin, les derniers venus aux lettres, ceux qui, lors de la mobilisation, étaient encore des gamins, et pour qui, selon l'expression saisis-

sante et effrayante de l'un d'eux, les années de guerre ne furent que de longues vacances. Ceux-ci, ces derniers, vécurent, durant ces cinq années (de treize à dix-huit ans, ces cinq années qui durent plus, pour les poètes, que tout le reste de la vie) — avec des vieillards, des femmes, des malades, sans aucun contact avec leurs aînés immédiats. Ils ignorèrent cette sorte de marchepied de la connaissance humaine qu'est la fréquentation des camarades plus âgés et progressivement mêlés à la vie. Ils grandirent isolés, dans un temps de folie, de vice et de mort avec, sous les yeux, le spectacle de ces mœurs rudimentaires, de ces plaisirs équatoriaux, de ces façons sportives, qu'importaient, sur notre vieille terre de mesure, de politesse et de raffinements latins, les soldats du Nouveau Monde.

Nos *enfants du siècle*, ce sont eux. Ils ont aujourd'hui de vingt à vingt-cinq ans. L'avenir des lettres françaises, c'est eux. C'est un bel et radieux avenir. Je crois de toutes mes forces à cette jeunesse qui, appelée à effacer nos noms, saura faire oublier nos fautes, nos doutes, nos désordres, nos débats stériles, la faillite de nos rêves, mais qui, du moins, pourra témoigner de ce que fut vraiment « la génération sacrifiée ».

Nous avons plusieurs fois à cette place indiqué la part importante du cinéma à la formation de nos jeunes écrivains. M. Béraud, lui aussi, tient le cinéma pour un « facteur principal » de ce qui les différencie de leurs aînés, même des immédiats. Notre confrère très avisé souligne cette observation et la développe en ces termes :

Aujourd'hui le monde des lettres reçoit le premier contingent des hommes, dont l'enfance et la jeunesse furent influencées par les spectacles cinématographiques, des hommes qui, au surplus, ne sauraient se représenter précisément ce qu'étaient les premières émotions de leurs aînés, au temps où les cinéastes n'existaient pas.

Quelle fut cette action des littératures filmées sur les dernières recrues de l'armée des lettres ? Je la crois aussi dangereuse que décisive. Le cinéma tuera le rêve, il l'a peut-être déjà tué. Aux songeries de l'adolescence, il a substitué la rigueur documentaire. Par l'effet du cinéma, le langage de nos échanges a été faussé. A peine si nous nous comprenons. Au surplus, les mots ont perdu, au regard de la jeunesse, ce qui formait pour nous leur faste et leur prestige séculaires. Tout comme le bateau ivre, de Rimbaud, nous voyons « ce que l'homme a cru voir ». Eux, sont assurés d'avoir vu. L'impitoyable et photographique précision de l'objectif les a guéris de nos chères nostalgies. A dix ans, ils avaient fait le tour du monde, en suçant des sucres d'orge.

Que l'on m'entende bien. Je ne fais pas le procès d'un moyen d'ex-

pression. Ce n'est pas mon sujet. Mon dessein est de marquer l'influence que ce moyen peut exercer sur de futurs écrivains, sur des hommes destinés par le hasard ou la vocation à donner, plus tard, des formes à leurs propres émotions.

Cela est vrai de toute la jeunesse, même des jeunes-gens qui ne songent pas à écrire ou à faire œuvre d'art, et seront la clientèle des libraires, des théâtres, des expositions et des concerts. Et nous croyons pouvoir étendre à toute la génération adulte d'hier, cette autre remarque très juste de M. Béraud :

Si l'on interroge et si l'on presse un peu les jeunes, on s'aperçoit sans tarder qu'ils ne connaissent à peu près rien, hors des écrivains d'anthologies classiques et des très récents auteurs. Mais les meilleurs d'entre nous, sentant la nécessité de meubler leur esprit, comprennent d'ores et déjà qu'entre... le Louvre et le Salon des Indépendants, il y a cinquante ans d'art que l'on n'a point le droit d'ignorer.

Ces jeunes, M. Béraud prévoit qu'ils seront *romantiques*. — d'où le titre qu'il a donné à son judicieux et brave article. Qui sait ? Souhaitons, avec l'auteur du *Martyre de l'Obèse*. qu'ils aillent « vers un art vivant » et qu'ils écoutent leur aîné fraternel dans sa conclusion pathétique :

Quelques-uns des nôtres, jeunes gens, travaillent pour vous. Si nous ne succombons pas à la tâche de préserver le roman et le théâtre contre le snobisme de la stérilité, si nous bafouons assez les caricatures de la déesse, si nous arrachons aux pâles visages des impuissants et des envieux le masque d'un orgueilleux humanisme, si nous brisons les miroirs où se complaît je ne sais quel narcissisme de pseudo-boxeurs et de footballers à la manque, si nous étouffons le ponsardisme sans cesse renaissant et vouons à la dérision publique les nouveaux Viennet et les nouveaux Lemercier, nous vous aurons préparé la besogne et nous aurons mérité votre gratitude. Travaillez à vos soirs d'Hernani ! Soyez prêts. Les moutons d'Europe ont besoin de lions pour les délivrer des hyènes. Le malheur a rétabli la mission du poète. A vous, jeunesse ! et *faites aux aînés de belles funérailles*.

Mémento. — *Le Divan* (septembre-octobre) : « Fragments de Lucien Leuwen ». — Poèmes de Mme Cécile Périn et de M. G.-L. Garnier. — « Pensées sauvages », de P.-J. Toulet. — « A la proue de nos villages », par M. Henri Ducos.

La Revue Universelle (15 octobre) : « Charles Lamb », par M. Julien Green. — « Racine et la maîtrise de soi », par M. Fr. Paulhan.

Europe (15 octobre) : De Babel, écrivain russe : « Pan Apolek ».

— « La Comédie hongroise et la coulisse internationale », par M. F. Crucy.

La Revue hebdomadaire (16 octobre) commence « L'Orgueilleuse », de Mlle Suzanne Martinon qui débute, en trois mois, par trois livres, et qui a beaucoup de talent. — « Charles de Bordeu », par M. Marcel Provence.

La Coopération des Idées (novembre) : « L'Oliganthropie française », par M. G. Deherme.

La Revue de Paris (15 octobre) : « Chez M. Paul Faure et M. Ch. Maurras », par MM. G. Suarez et J. Kessel. — « L'Ecorché », nouveau roman de M. R. de Traz.

L'Idée libre (octobre) : « L'exploitation des reliques », par M. Andr Lorulot.

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : « La basilique de la Porte Majeure », par Jérôme Carcopino. — « La Bibliothèque nationale », par M. P.-R. Roland-Marcel. — « Poésies », de François Coppée, inédites et qui l'auraient pu demeurer sans nuire au renom du poète des *Intimités* et du *Reliquaire*.

La Mouette (octobre) : « Eugène Boudin », par M. J. Guillemard. — « Le génie familier ». par M. G. Aubault de la Haute Chambre.

Le Correspondant (10 octobre) : *** : « Le dictateur italien possède-t-il l'armée de sa politique ? » — « L'art de Talma », par M. G. Lote.

L'Ermitage (octobre) : Poèmes de MM. Fernand Mazade, Jean Lebrau, Noël Ruet, Marcel Ormoy, E. F. Léopold, Georges Heitz. — « L'escalier dérobé », par M. M.-P. Boyé.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — René Verneau : *Les Origines de l'Humanité*, Bibliothèque générale illustrée, Rieder et Cie, in-16, 59 planches en héliogravure. — P. Laforgue : *Etat actuel de nos connaissances sur la préhistoire en Afrique occidentale*, 8°, Paris, Larose. — Henry Hubert : *Descriptions d'objets néolithiques de l'Afrique occidentale française*, 8°, Paris, Larose.

Chronique de Glozel. — Dans la deuxième quinzaine d'octobre, Glozel a reçu la visite de M. Loth, membre de l'Académie des Inscriptions, et de l'abbé Henri Breuil, professeur à l'Institut de Paléontologie humaine, connu pour de nombreuses fouilles préhistoriques et d'excellentes publications. Tous deux, après examen des collections Fradin et Morlet et du terrain de fouilles, ont conclu, eux aussi, à l'authenticité de la station. Nous publierons, à mesure de leur parution, les communications de ces deux savants.

D'autre part, la lettre du *Times*, de M. Salomon Reinach reproduite dans notre deuxième *Chronique de Glozel* (*Mercure* du 15 octobre, p. 445) a vivement intéressé M. Elliot Smith, professeur à l'Université de Londres, qui a fait allusion aux découvertes de Glozel dans son discours présidentiel à University College et a posé une question d'ordre chronologique à laquelle le Dr Morlet répond par la lettre suivante :

Lettre ouverte à M. le Professeur Elliot Smith, à propos de son discours présidentiel à University College, au sujet des découvertes de Glozel.

Monsieur le Professeur,

Par le *Times* du 15 octobre, je vois que vous avez posé dans votre discours présidentiel à University College le problème chronologique que soulèvent nos découvertes de Glozel. Nous ne pouvons qu'en être très fiers pour notre jeune *station néolithique* et vous en remercier sincèrement.

A la fin de votre allocution, vous me posez une question à laquelle je suis heureux de répondre par la grande voix du *Mercure de France* : « Si l'on est obligé d'admettre les affinités égéennes de la poterie de Glozel, lit-on dans le compte rendu du *Times*, comment le Dr Morlet peut-il prétendre que l'alphabet a été inventé en Occident et n'est pas également venu d'Orient en même temps que les motifs crétois (1) » ?

En signalant, dès le début, les affinités égéennes de la poterie de Glozel, je n'ai jamais prétendu que l'origine de cette céramique doive être recherchée en Orient. C'est tout le contraire.

La ressemblance des vases d'Hissarlik avec ceux de Glozel est indéniable. Mais elle se limite à la représentation du faciès néolithique sans bouche ou de certaines parties de ce masque.

Les urnes à visage d'Hissarlik sont d'une forme beaucoup plus évoluée (présence d'anses et de couvercles) et d'une facture plus récente. Ces poteries orientales remontent au plus haut à l'âge du bronze.

Celles de Glozel, façonnées dans une argile grossière, à peine dégourdie au feu, sont d'un style beaucoup plus fruste et plus ancien : *les industries auxquelles elles sont reliées par la présence des signes alphabétiformes sont encore de réminiscence magdalénienne (harpons et gravures animales sur galet).*

D'ailleurs *leur aspect général en forme de crâne*, avec suppression de la bouche parce que la mort est le grand silence, *semble bien indi-*

(1) « If there was any cogency in the admission of the Aegean affinities of the Glozel pottery, how could Dr Morlet pretend that the alphabet was invented in the West and was not also introduced from the East along with the Cretan designs ? » *Times*, 15 octobre 1926.

quer que ces poteries constituent l'origine des vases funéraires, puisque l'artiste imitait encore la tête décharnée des morts, au service desquels elles étaient destinées. Puis, au cours de sa diffusion dans le bassin de la Méditerranée, la forme originelle de tête de mort disparut. *Seul persista le décor symbolique du faciès néolithique sans bouche.*

Enfin sur quelques-uns de nos vases se voient, ainsi que je l'ai dit, des signes alphabétiformes ; comme je prouve l'antériorité de l'alphabet de Glozel sur les écritures méditerranéennes, notre céramique doit également être première en date.

Ce n'est, en effet, qu'à un examen superficiel qu'on pourrait se demander si l'alphabet de Glozel n'a pas puisé dans les langues méditerranéennes, avec lesquelles il présente tant d'analogies.

Non seulement il existe dans cet alphabet de *nombreux signes propres qu'on ne retrouve dans aucun autre* (où les aurait-il alors empruntés ?), mais beaucoup plus riche en caractères (actuellement au nombre d'une centaine). *Il pouvait en prêter une vingtaine à chaque écriture méditerranéenne*, alors que pour atteindre au total des siens il lui eût fallu absorber tous les autres alphabets.

Or, l'évolution des écritures se fait dans le sens de la simplification. Un alphabet qui, comme celui de Glozel, contient près de cent signes, est encore dans sa phase archaïque de mélange de caractères idéographiques et syllabiques. Par contre, les écritures méditerranéennes qui n'ont conservé qu'une vingtaine de signes ont atteint l'alphabétisme (véritables lettres).

En réalité, comme la similitude des formes linéaires des signes est trop grande pour qu'il n'y ait pas de filiation entre eux, la diffusion ne peut s'être effectuée que de l'Occident à l'Orient.

D'ailleurs la présence de caractères glozéliens sur des harpons et des gravures animales de réminiscence magdalénienne indéniable ajoute une preuve archéologique à la preuve linguistique, et vient confirmer la priorité de l'alphabet de Glozel.

Veuillez agréer, etc...

Dr A. MORLET.

Pour comprendre l'intérêt spécial que le professeur Elliot Smith, l'un des meilleurs anthropologistes physiques anglais, porte aux découvertes de Glozel, et la forme de sa question, il importe de savoir qu'il est chef d'une école historico-anthropologique qui ne tend à rien moins qu'à vouloir imposer des principes généraux nouveaux dans l'étude comparée des civilisations.

Cette école comprend un certain nombre de savants, comme M. J. Perry (dont le *Mercure* a analysé le livre sur la *Civilisation mégalithique de l'Indonésie*), M. Jackson, etc., qui tous

mettent en œuvre l'idée fondamentale de M. Elliot Smith, à savoir que l'Egypte est le berceau de *toutes* les civilisations. Les arguments du chef et des adhérents de cette école sont pour la plupart d'une valeur scientifique relative seulement. Dans trois conferences à l'Université de Londres, en mai 1925, M. A. van Gennep, appuyé par le professeur Edward Westermarck, a soumis les méthodes de cette « école » à une critique serrée et montré qu'on n'a pas le droit de mêler, pour une reconstitution de l'his toire humaine entière, des données chronologiques, ethniques, sociologiques et géographiques disparates. Une critique récente de ces méthodes vient d'être publiée dans l'*Année sociologique*, nouvelle série, t. I, pp. 330 et suiv.

Or, l'histoire de l'Egypte (y compris la période prédynastique) ne permet guère de remonter au-delà de 6.000 avant J.-C. ; d'autre part, si Glozel appartient au néolithique ancien à survivances magdaléniennes, on doit admettre au bas mot une antiquité de 10.000 ans avant J.-C. Il est vrai que M. Salomon Reinach veut abaisser cette date, ce qui fournirait un appui chronologique à M. Elliot Smith. Mais si l'écriture de Glozel est tout de même plus ancienne que les plus anciennes civilisations lithiques égyptiennes, une partie des théories d'Elliot Smith et de son école tombe sans rémission.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces théories et de ces problèmes. Mais il importait d'indiquer que les découvertes de Glozel peuvent avoir sur leur solution une répercussion directe.

MERCVRE.

§

En étudiant **Les Origines de l'Humanité**, le Dr Verneau, professeur d'anthropologie au Muséum et bien connu pour son beau mémoire sur les squelettes découverts aux Baoussé-Roussé, où il a discerné des caractères négroïdes, a voulu donner au grand public des notions précises sur un certain nombre de problèmes que des découvertes récentes ont fait surgir ; il a voulu réagir aussi, sans doute, contre des généralisations lancées par ce qu'on peut appeler les « démarqueurs », et contre l'accaparement de la paléontologie et de la préhistoire par ceux qu'on peut appeler « traditionalistes ».

On constate en effet une tendance croissante à vouloir faire

entrer la préhistoire dans le cycle des computs catholiques ou du moins chrétiens orthodoxes (tendance très visible dans le livre du P. Mainage, par exemple) et à n'assigner à l'espèce humaine qu'une descendance anatomique directe d'une part, à ne lui accorder qu'une antiquité de douze à quinze mille ans seulement, d'autre part.

Chemin faisant, M. Verneau met en présence les diverses théories et les faits nus. Une première section traite de l'ancienneté de l'homme ; la deuxième, de l'évolution de l'humanité au point de vue anthropologique et au point de vue culturel ; la troisième, de l'origine de l'Homme, en tant que conditionnée par le milieu, la parenté avec les Anthropoïdes et les Singes, et de son rattachement aux hominides fossiles. Je rappelle que, parlant de l'Homme ici, je ne parle que de la variété dite *Homo Sapiens*; les autres variétés anciennes, fossiles, ne sont pas l'*Homo Sapiens*. M. Verneau, avec Marcellin Boule, mais sans apparat scientifique, admet aussi l'impossibilité d'identifier les races fossiles anciennes à l'ancêtre présumé de l'Homme proprement dit. C'est un exposé clair, simple, où les questions sont posées franchement, où les solutions actuelles sont indiquées sans ambiguïté ; un excellent petit manuel de l'état présent de notre science et qui, grâce aussi à 57 planches nettes et bien choisies, attirera, je l'espère, aux sciences de l'Homme des adeptes.

Un lecteur du *Mercure* m'ayant demandé comment se renseigner sur la préhistoire de l'Afrique occidentale, je profite de l'occasion pour signaler ici les nombreux mémoires sur ce sujet publiés dans le *Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'A. O. F.*, dont le dépôt est à Paris chez Larose. Dans les fascicules de l'année 1924 (sans remonter plus haut), on trouvera des articles de Pierre Laforgue sur des *Objets préhistoriques en Mauritanie*, sur *l'Outillage moustérien à technique atérienne* (donc des types décrits par Reygasse) en Afrique occidentale ; de Fr. de Zeltner sur le *Gisement préhistorique de Toukoto* et sur des *Polissoirs et haches en pierre provenant de la haute Côte d'Ivoire*, etc. Mais le meilleur mémoire est certainement celui de M. P. Laforgue sur l'**Etat actuel de nos connaissances sur la préhistoire en A. O. F.**, paru dans le fascicule 1 du tome VIII (1925) de ce même *Bulletin*. On y trouve l'historique des découvertes, dont la

plus ancienne ne remonte guère qu'a vingt-cinq ans, une carte des gisements, une description sommaire des diverses stations (avec bibliographie locale) des planches représentant des objets typiques, une bibliographie générale et des conclusions, que voici :

Les deux grandes phases du travail de la pierre sont représentées en A. O. La première, l'industrie de la pierre éclatée ou paléolithique, est constatée dans quelques stations. Les gisements sont en surface et souvent à proximité d'ateliers néolithiques. Quelquefois les deux civilisations se confondent dans les mêmes stations. La morphologie des pièces, la transformation de la roche, la patine permettent néanmoins de considérer ces outils éclatés et taillés à grands éclats comme appartenant à une industrie humaine très archaïque. Dans cet outillage paléolithique, le chelléen existe certainement, le facies du moustérien africain domine et la technique solutréenne est courante. De la période mésolitique ou de transition, nous ne pouvons encore rien dire ; cependant on possède déjà un grand nombre de témoins qu'il faut nécessairement comparer aux types de nos industries campignienne et tardenoisienne. De la civilisation néolithique (pierre polie, poteries) on possède en A. O. une multitude de témoins. Il est bien entendu que cette époque en Afrique tropicale, comme les précédentes d'ailleurs, sont sans relation nécessaire avec celles de nos pays d'Europe.

Cette non concordance chronologique, accompagnée d'une concordance typologique, est importante à retenir. Je ne suis d'ailleurs pas persuadé que la distinction entre paléolithique et néolithique soit possible d'après la seule différence typologique. Dès 1906, je signalais, dans un chapitre de *Mythes et Légendes d'Australie*, le fait que les Australiens actuels, notamment dans le Queensland se font selon leurs besoins des instruments de pierre avec les galets de rivière, qui appartiennent à tous les types connus, depuis le chelléen jusqu'à la hache polie de la plus merveilleuse exécution. Je reviendrai un jour sur cette question : mes trente et quelques stations de l'Hay me donnent exactement le même phénomène ; en surface, naturellement ; or, c'est bien le cas en A. O. En tout cas, le mémoire de M. P. Laforgue est d'une utilité extrême ; l'auteur l'a complété depuis dans le fascicule 3, par un article sur *l'utilisation d'anciennes lames néolithiques en silex par les indigènes actuels.*

M. Henry Hubert, dans le fascicule 2, en donnant la description d'**Objets néolithiques de la Guinée et de la Haute Volta**, a fait avancer la science générale en proposant

une classification nouvelle des objets polis à biseau ou à tranchant, accompagnée de diagrammes ; une planche reproduit des spécimens des divers types. Ce classement parait transposable à l'Europe ; il s'applique bien en tout cas aux haches polies que j'ai recueillies jadis dans le lac de Neuchâtel et à celles de mes stations de l'Hay. Il faudrait faire l'application du principe de classement de M. Hubert dans un musée ou dans quelque riche collection privée. M. Hubert, étant géologue, a toutes chances d'avoir raison et son classement d'être adopté.

A. VAN GENNEP.

ART

Exposition André Barbier, galerie Druet. — Exposition Lotiron, galerie Druet. — Exposition Laure Bruni, galerie Georges Petit. — Salon du franc. Musée Galliéra. — Exposition René Carrière, galerie Drouant. — Exposition Louvrier, galerie Drouant. — Exposition Boudin, galerie Fiquet. — Exposition Joseph Hecht, galerie Weill. — Retour de vacances, galerie Manteret.

Voici une large série de paysages d'**André Barbier**, un jeune peintre qui s'est écarté longtemps des expositions. Il apporte une soixantaine d'œuvres d'une jolie nuance poétique, encore qu'aucun sacrifice n'y soit fait à la littérature, mais le choix des heures est judicieux et le frisson des choses capté avec adresse et subtilité.

Le peintre traite souvent ces inépuisables thèmes parisiens, la Seine, le Pont-Marie, les quais, le pont Louis-Philippe. Quelques excursions le mènent à la Rochelle et il expose une place d'Arras, notée avant la guerre, dans toute sa belle ordonnance. Six aspects de montagne à Montanvert lui permettent de décrire des prismes solides et nuancés auxquels manquerait peut être une certaine richesse de détails. Mais il s'en revient à ses bords de Seine, qu'il traite avec originalité. Un pont Louis-Philippe, encombré de foule, sous un ciel noir, au passage rapide de nuages et de brume, est largement pittoresque. André Barbier dépeint aussi des éveils d'aube sur une Seine crémeuse. De légères silhouettes d'arbres aux longues branches frêles encadrent son ciel blanc discrètement teinté de rose, et c'est d'une jolie note. André Barbier se joint au groupe des peintres qui préfèrent la vérité et la nuance aux brusques synthèses arbitraires et il a raison.

§

Il y a de l'intérêt, de l'agrément et de la robustesse dans les nombreuses petites toiles qu'expose **René Lotiron.** Un remarquable sens de valeurs lui permet d'accorder les délicates harmonies que joue le soleil d'été sur des maisons provinciales, crépies de tons différents mais proches. Il peuple des bords de rivière de la joyeuse allure des déjeuneurs et des baigneurs. La touche est spirituelle autant que juste.

§

Mme **Laure Bruni** est un paysagiste d'un talent réel et distingué. Elle sait prêter à la nature une vie sentimentale, ce qui est une qualité, et elle le fait avec discrétion, ce qui en est une autre. L'exécution est franche et robuste, soit qu'elle dessine, sous les hauts panaches des arbres, les traînes jaunes et rousses des genêts, soit qu'elle s'arrête à quelque longue esplanade de pins dominant une mer sourdement chatoyante. C'est une harmoniste ; mais elle semble recourir le plus souvent à de larges accords mineurs qui ne sont point sans se ressembler dans leurs sonorités. Cette légère monotonie est la rançon d'une distinction réelle et d'une évidente sincérité.

§

Salon du Franc. Le *Paris-Midi*, et plus particulièrement Maurice de Waleffe aidé de M. Rolf de Maré, a eu l'idée de convoquer les artistes étrangers qui vivent en France, et dont la plupart relèvent de la culture française, à contribuer au redressement du franc, par le don de tableaux qui ont été vendus au bénéfice de la caisse d'amortissement.

Ce n'est point une occasion d'étudier les nuances diverses de l'art étranger de culture française, ni de signaler chez les uns ou les autres des insuffisances de couleur ou de dessin. Nombre d'artistes ont répondu à l'appel de Maurice de Waleffe. Il est apparent que d'autres concours auraient pu être sollicités, qui n'auraient pas été refusés. Galliéra n'est pas très grand, mais l'exposition ne l'occupe pas tout entier. Il y a là quelques belles œuvres.

Rupert Bunny a envoyé une de ses meilleurs toiles, *Sur le Tapis de varech*, un superbe, varié et harmonieux surgisse-

ment de baigneurs au bord de la mer. C'est du très bon Rupert Bunny réaliste. Ce peintre n'a point la notoriété dont il devrait être éclairé. Il paie d'être parti dans le rêve et d'avoir réalisé des légendes dans un fastueux décor de couleur riche et de tons rares. Ce n'est pas la mode. Pourtant peut-on se résoudre à peindre sans cesse son compotier au milieu de la desserte.

Cappiello donne son beau portrait de vieille Espagnole, d'une si remarquable ethnicité. Altmann a envoyé un de ses meilleurs paysages, *Après l'inondation*, très décoratif et très sensible, où éclate son don pittoresque de mise en page et de prompte saisie des effets rares.

Van Dongen envoie cet Anatole France dans lequel tant d'admirateurs d'Anatole France ne consentent point à voir l'exacte enveloppe physique de l'intelligence toujours alerte et claire de France en ses dernières années.

Foujita a dessiné l'affiche de l'Exposition : un bon nu de femme, brandissant une palette, en geste d'appel, puis donné une délicate étude de nus, en cette sorte de camaïeu légèrement varié qu'il affectionne.

Widhopff, un bon paysage d'automne aux tons sourds et puissants. Zarraga, un beau paysage, vision d'Arcadie réelle. Figari une danse exotique spirituelle. Halika, une nature morte. Kars, une remarquable vue de route empreinte de la solidité qu'il apporte à toutes ses œuvres. Friseke, de jolies tulipes jaunes ; Hasegawa, un solide dessin de fleurs. Citons Méla Muter, Biégas, Thorudik, Stanley, Tolédo-Piza, Merenciano avec une séduisante marchande d'oranges.

Et le sculpteur Aronson envoie une épreuve en bronze de son buste de Pasteur, et Hernandez un tigre.

§

René Carrière expose des peintures et des sculptures. Nous savions que c'est un honnête et robuste sculpteur. Il ne nous montre point encore le monument qu'il élève à son père, Eugène Carrière, mais les statuettes qu'il disperse sur les stèles de la galerie Drouant intéressent par leur conscience et leur forte unité.

C'est la première fois qu'il montre sa peinture. On y retrouve ses qualités de sculpteur et, quoiqu'il s'efforce de n'être point dominé par son atavisme, encore qu'il ne pratique nullement les

recherches de blanc et noir, de rose pâle et gris variés auxquelles Eugène Carrière réduisait la couleur, on trouve en René Carrière cette honnêteté aboutissant à des effets puissants de sérénité, ce goût de l'allure simple et méditative et aussi cette belle interprétation des humbles dans les menus détails de la vie, qui donne à l'œuvre d'Eugène Carrière tant de force émotive. Il y a dans les portraits de femme, dans les études de femme de René Carrière, une sorte de beauté simple et familière, très attachante

M. **Louvrier** est un peintre impressionniste qui a beaucoup regardé Monet et Lebourg, mais qui a aussi bien regardé la nature. S'il est fidèle à l'impressionnisme, il ne hait pas les couleurs foncées et concentrées, et s'en sert pour parer d'agréables paysages de ville et des marines intéressantes.

§

Une exposition, galerie Fiquet, permet de revoir une série d'œuvres de **Boudin**, un de nos meilleurs peintres de marines et qui sert de chaînon entre l'école de 1830 et l'impressionnisme. Boudin est aussi une manière de précurseur du modernisme, car, au bord de la mer, il ne regarda pas seulement les gros temps, les embellies, le déferlement des vagues sur les rochers et les falaises, mais il fut le premier peintre de la plage, l'interprète du contraste qui aboutit en jolie fête de la couleur, de l'amusement, en face du large, des tentes de coutil rayé, de femmes en toilettes claires et du joyeux tohu-bohu des enfants demi-nus et jouant dans le sable. Il ne détaille pas les épisodes de ces mondanités légères, mais traite l'ensemble en son mouvement bigarré. C'est peut être ce sens du moderne qui attira sur Boudin l'attention de Baudelaire, qui l'unissait à Manet, à Monet, à Jongkind dans ses pronostics d'avenir. Boudin était vivant et souple. Son art offre de la variété, et s'il est surtout le peintre de la côte normande, on connaît de lui quelques études de Venise d'un bel accent.

La peinture de Boudin gagne en vieillissant. Les émaux en prennent plus d'intensité et c'est une confirmation de sa valeur technique, en même temps que son acuité et sa vérité de vision s'imposent davantage.

§

Un album du graveur Joseph Hecht présente joyeusement le chargement et le peuplement de l'Arche de Noé. Hecht est un de ceux qui pratiquent la gravure au burin. Il y apporte une élégance certaine. C'est un animalier excellent dont les études directes, prises au Jardin des Plantes, présentent de très amusantes silhouettes d'oiseaux exotiques, notés avec une variété d'observation qui n'exclut pas l'humour. Ces qualités se retrouvent dans ces dix planches de l'Arche de Noé que nous voyons ensuite battue par les vagues et leur résistant malgré sa paradoxale forme carrée.

Hecht expose aussi galerie Weill, une bonne série de paysages fins et de tableaux de fleurs.

§

La galerie Mantelet expose quelques toiles de ses peintres ordinaires, retour de vacances : d'intéressants paysages de Kvapil et de Durey, de jolies images d'Hermine David, des nus vraiment élégants de Favory et de beaux dessins de sculpteur de Guino.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : nouveaux dons et nouvelles acquisitions. — Remaniements au Musée de Cluny. — Exposition de la Croisière noire au Musée des Arts décoratifs. — Un nouveau Vermeer. — Mémento bibliographique.

Les dons continuent d'affluer au **Musée du Louvre**. A la longue liste que nous avons donnée, dans notre dernière chronique, des plus récents, d'autres viennent encore de s'ajouter et l'on est tenté de plaindre, plutôt que de féliciter, les malheureux conservateurs, obligés de faire place, dans leurs séries déjà encombrées, à ces nouveaux venus que peut-être, dans leur for intérieur, ils ne considèrent pas toujours comme les bienvenus. Le Conseil des Musées nationaux ne pourrait-il montrer parfois plus de sévérité dans ses acceptations et n'ouvrir les portes du Louvre qu'à des œuvres de premier ordre, vraiment dignes de lui ? Tels ne sont pas les nouveaux tableaux que le département des peintures expose en ce moment dans la salle Denon à côté des cinq toiles hollandaises, si peu remarquables elles-mêmes, de la

donation Preyer, dont nous avons parlé il y a trois mois. — L'un de ces nouveaux tableaux, légué par M. Henry Marcel, ancien directeur des Musées nationaux, est un portrait au pastel de Mirabeau par le peintre Boze. Intéressante comme document iconographique, car elle possède un accent de vérité incontestable, cette œuvre, assez terne et assez molle, est beaucoup moins captivante au point de vue artistique. — Un portrait de jeune femme en buste et tournée de trois quarts, peint par Reynolds et légué par Mme Edgar Stern, est une toile séduisante par l'harmonie de ses tons fauves et noirs relevés de rose et l'expression charmante du visage, mais ce n'est guère qu'une esquisse qui ne nous apporte aucune révélation sur le peintre anglais. — Nous lui préférons le portrait, offert par M. Henri-Benoît Devéria, des deux frères Achille et Eugène Devéria, dont le premier orna de si jolies vignettes les éditions de l'époque romantique, et dont le second, à qui l'on doit cette double effigie, d'une probe et solide exécution, est l'auteur de la *Naissance de Henri IV*, d'une esthétique si diffférente, qu'on peut voir à côté dans la salle des États.

Un autre don plus important, et qui sans doute nous réservera plus de sujets d'admiration quand il nous sera montré, a été fait dernièrement au musée par M. David Weill dont la générosité s'est maintes fois manifestée à l'égard de nos collections nationales. Il comprend plusieurs œuvres d'art chinoises (fresque, sculpture archaïque, statue funéraire en terre cuite, plaquette en or et argent, bol en grès), une statuette égyptienne en bronze de la déesse-lionne Sekhmet, une statuette grecque en bronze d'un athlète, deux portraits par Perronneau, un dessin de Watteau : *Étude de têtes de nègres*, une miniature par Dumont représentant *Marie-Antoinette, Madame Royale et le Dauphin* ; un émail par Hall : *Portrait de M. de Bréa*, le buste de la *Comtesse de Jaucourt* par Houdon, enfin un portrait de femme dans un paysage, par Renoir.

Un autre amateur, M. Laurans, a légué au musée un curieux tableau qui a passé jadis dans la vente Aynard et qui, représentant une de ces allégories amoureuses dont les artistes de la Renaissance se plaisaient à décorer les coffres de mariage offerts aux nouvelles épousées, — ici c'est, dans un décor de belles architectures, une jeune femme descendant d'un char attelé de deux colombes et accueillie par un beau guerrier en armure niellée

d'or accompagné d'une suite brillante — est sans doute un *cassone* détaché d'un coffre de ce genre. Le souvenir de Mantegna se décèle visiblement dans le style et certaines figures ; d'autres personnages font songer à l'école de Ferrare, mais d'autres détails emportent aussi la pensée vers Vérone, et c'est à un artiste de cette école que l'œuvre était d'ailleurs donnée dans le catalogue Aynard et que la conservation du Louvre l'attribue finalement (1).

Le Conseil des Musées a voté, d'autre part, au mois de juillet dernier, l'acquisition d'un certain nombre d'objets achetés au Caire par le regretté Georges Bénédite au cours de sa trop brève mission de cette année, qui devait être, hélas! la dernière: bronzes coptes qui viennent s'ajouter à d'autres acquis déjà par lui l'année précédente et qu'on se propose d'exposer dans une salle d'antiquités chrétiennes en voie d'installation ; modèles en calcaire ou en terre cuite de constructions ; et, enfin, un lot important d'ivoires des époques préhistorique et archaïque, dont la pièce la plus remarquable est une statuette de femme drapée dans un manteau long que M. Boreux, le digne successeur de Georges Bénédite à la tête du département égyptien du Louvre, estime « extrêmement précieuse pour l'histoire de l'art égyptien » (2).

Enfin, le département des objets d'art a récemment acquis un autre ivoire non moins beau et non moins important, qui vient enrichir une série particulièrement rare : celle des premiers siècles de l'époque chrétienne. C'est une plaque haute de 0m197, où sont figurés, en trois compartiments superposés, trois miracles du Christ (représenté imberbe, suivant la tradition gréco-orientale): la guérison de l'hémorroïsse, du paralytique et du possédé dont l'esprit impur qui l'habitait va se loger dans le corps de deux pourceaux qui se précipitent dans la mer. Cette plaque, qui est le pendant d'une autre du même genre, très célèbre, appartenant depuis vingt-trois ans au Musée de Berlin, formait à l'origine, avec celle-ci, les volets latéraux d'un diptyque qui jouit durant le Moyen âge d'une grande renommée, car il fut copié à la fin du VIIIe ou au commencement du IXe siècle dans une plaque de re-

(1) V. l'article de M. L. Hautecœur (avec la reproduction du tableau) dans le numéro des 1er-15 octobre de la revue *Beaux-Arts*.

(2) V. sur ces diverses acquisitions son article dans la revue *Beaux-Arts*, des 1er-15 octobre 1926, où se trouve reproduite cette statuette.

livre en ivoire conservée aujourd'hui à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. M. Marquet de Vasselot, qui a étudié cette plaque du Louvre dans la revue *Beaux-Arts* (1), estime, par la comparaison avec d'autres monuments similaires datés, qu'on doit l'attribuer à la fin du ɪvᵉ ou au début du vᵉ siècle de notre ère.

On trouvera en outre, dans cette même salle des ivoires, une nouvelle œuvre charmante : une très jolie *Vierge à l'Enfant*, de l'école française du xɪvᵉ siècle, offerte au musée par Mlle Hache.

Au **Musée de Cluny**, qui, pour des raisons légitimes d'économies, a été rattaché, par un décret en date du 16 février dernier, au département des objets d'art du Musée du Louvre dont il ne formera désormais qu'une annexe, le conservateur de ce département, M. J.-J. Marquet de Vasselot, qui succède ainsi à l'ancien conservateur, M. Edmond Haraucourt, a opéré, au profit des deux musées, un heureux remaniement dans la section des céramiques et des verreries. Pour mettre mieux en valeur l'admirable série des faïences hispano-moresques que possède Cluny, il a retiré de leur voisinage les céramiques d'Asie-Mineure, qui ont été transportées au Louvre, dans la salle de l'Orient musulman, et près de 180 faïences rouennaises qui ont été soit déposées au Musée des Arts décoratifs, soit expédiées au Musée céramique de Rouen, très heureux de cette aubaine ; et il a, par contre, envoyé au Musée de Cluny la collection des grès allemands et des verreries françaises et vénitiennes du Louvre, qui, groupées avec les pièces que possédait déjà le musée de la rive gauche, y forment maintenant un ensemble incomparable (2).

Grâce à cette réunion du Louvre et de Cluny sous une même direction, d'autres opérations du même genre pourront être entreprises encore pour fusionner certaines séries, et répartir plus logiquement les collections des divers musées. Tous les travailleurs s'en réjouiront.

§

Une nouvelle exposition s'est ouverte au **Musée des Arts décoratifs**, qui, jusqu'au 6 janvier, ne manquera pas d'attirer, comme elle le fait en ce moment, la foule des visiteurs : celle de

(1) Numéro des 1er-15 octobre, où l'ivoire est reproduit.

(2) M. Simon Arbellot a, dans un article du *Figaro artistique* (21 octobre 1926), accompagné de plusieurs reproductions, donné le tableau de cette nouvelle salle.

la « Croisière noire », c'est-à-dire **des collections rapportées de sa randonnée à travers l'Afrique par l'expédition Citroën, dirigée par la mission Haart Audoin Dubreuil : trophées de chasse qui** emplissent tout le grand *hall* et qui, allant d'un éléphant et d'un rhinocéros monstrueux aux bêtes les plus menues et aux innombrables insectes de la forêt et de la brousse, nous plongent par la pensée en pleine nature africaine et sont complétés, pour cette évocation, par des dioramas montrant avec un réalisme saisissant les êtres étranges — pygmées de la forêt équatoriale, femmes aux bouches hideusement déformées en plateaux de l'Oubangui — rencontrés par la mission et qu'on retrouve avec d'autres scènes de la vie nègre sur l'écran du cinéma voisin ; puis, dans les salles adjacentes, collections d'objets indigènes : fétiches, armes, ustensiles de toute espèce, vêtements, bijoux, selles en cuir ouvragé, étoffes, etc., où toujours le souci de la beauté se révèle par une ornementation d'une ingéniosité, d'une richesse discrète et d'une originalité extrêmement savoureuses (qui ne se rappelle d'ailleurs, au Musée de l'Armée, l'extraordinaire costume de guerre, noir cousu de plaques d'argent, de Samory, d'un effet si magnifique dans sa simplicité raffinée ?) ; enfin, jointes à plus de trois cents photographies de types et de paysages africains, quelques-unes des peintures (admirées déjà cet été à la galerie Jean Charpentier) où le Russe Jacovleff, attaché à l'expédition, a fait revivre en des portraits d'une largeur d'exécution et d'une acuité saisissante les figures les plus expressives et les plus curieuses des tribus traversées.

§

La revue *L'Art et les Artistes* nous annonce, dans son dernier numéro (octobre), une nouvelle bien propre à réjouir le monde des arts : la **découverte d'un nouveau tableau de Vermeer de Delft** dont elle donne une bonne reproduction hors texte. Nous avons dit récemment ici, à propos du livre consacré par M. J. Chantavoine à cet artiste, combien restreint est le nombre de ses œuvres. On juge, par suite, de l'intérêt qui s'attache à une toile jusqu'alors inconnue de ce peintre exquis entre tous. Cette toile, dont on ne nous indique pas la provenance et qu'on signale seulement comme faisant partie de la collection de sir Joseph Duveen, est une charmante tête de fillette riant, extrême-

ment parente de la célèbre *Jeune fille au turban* du Musée de La Haye et représente sans doute, comme celle-ci, une des filles de l'artiste. Les vêtements offrent les tons habituels à Vermeer : corsage jaune citron, voile bleu, qui, posé au sommet de la tête, retombe dans le dos. Outre ces particularités, le style de l'œuvre (nous ne parlons pas de la facture, dont il est impossible de juger d'après une simple reproduction photographique) justifie pleinement l'attribution à Vermeer de cette peinture délicieuse.

Mémento. — L'exposition de la Croisière noire attire de nouveau l'attention sur les créations de ce qu'on appelle l' « art nègre » et dont un choix abondant et curieux avait été mis sous nos yeux, il y a trois ans, au même Musée des Arts décoratifs. C'est le moment de signaler à ceux qui s'intéressent à ces œuvres primitives un bel album : *Sculptures africaines et océaniennes*, publié il y a quelques mois à la Librairie de France (F. Sant'Andrea, L. Marcerou et Cie ; in-4, 60 planches, 25 fr.) avec une préface de MM. Henri Clouzot et A. Level, qui avaient déjà publié antérieurement un ouvrage important et remarqué sur le même sujet. Ils dégagent bien, dans ces pages d'introduction, les caractères distinctifs de ces productions primitives et ce que, malgré leur aspect barbare, elles contiennent de beauté. Le choix qu'ils ont fait des créations les plus typiques de l'art africain et de l'art polynésien — masques, idoles, poteaux-fétiches, tams-tams, ustensiles divers, tissus et *tapas* (tentures faites d'une écorce d'arbre amincie et décorée) — reproduites en 60 belles planches, permet de bien apprécier cette esthétique particulière des noirs, faite d'hiératisme et d'outrance énergique.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ITALIENNES

Pio Pecchiai : *San Francesco d'Assisi e la Missione della Povertà*, Pizzi e Pizio, Milan. — Aldo Palazzeschi : *La Piramide*, Vallecchi, Florence. — A. Bertuccioli : *Pierre Loti*, Trèves, Milan. — Bice Ravà-Corinaldi : *Gabriel Faure e l'Italia*, Albrighi Segati, Milan. — Marie Dormoy : *Lettres de Michel Ange*, traduction, Rieder, Paris. — Alfred Mortier : *Ruzzante, œuvres complètes*, Peyronnet, Paris.

La manie des centenaires a fait, cette année, beaucoup écrire sur saint François d'Assise, en France surtout. Et pourtant, jamais époque ne fut moins franciscaine que la nôtre, et ce n'est certes pas l'esprit de pauvreté qui possède nos contemporains. Aussi, cette littérature d'occasion n'offre à peu près rien d'intéressant. Les livres essentiels restent, par ordre chronologique, ceux de l'abbé Lemonnier, trop peu connu, de Thodes, de Paul Sabatier,

de Jörgensen. Aucun de ces ouvrages de fond n'est d'un Italien. Grave lacune. Saint François est à la tête de la seconde civilisation italique, et les Italiens lui devaient, se devaient à eux-mêmes de lui consacrer un livre. Maintenant, c'est fait, grâce à Pio Pecchiai qui vient de faire paraître **San Francesco d'Assisi e la Missione della Povertà** (1). Ce n'est pas un livre synthétique comme celui de Sabatier, ni anecdotique comme ceux de Jörgensen. D'autre part, Pio Pecchiai se défend d'avoir voulu faire de l'érudition. C'est une exégèse mystique de la vie du grand thaumaturge; ce qui n'exclut certes pas la précision ni la critique. Quoique dans un esprit fort différent, certaines vues sur la portée sociale et historique de la réforme franciscaine vont rejoindre celles de Lemonnier. Pio Pecchiai commence par une longue introduction où il esquisse à larges traits l'évolution du sentiment de pauvreté à travers les âges. Car son livre est d'un bout à l'autre une glorification de ce que l'Evangile définit la pauvreté en esprit. Cette critique frémissante est la plus salutaire qu'on puisse lancer contre la tristesse de l'époque présente, où l'amour du gain et de la vie matérielle a été la cause des épouvantables catastrophes arrivées depuis douze ans. Et le mal, au lieu de s'éteindre, semble empirer de jour en jour.

Certes, je n'ai pas qualité pour juger de la valeur doctrinale du livre. Certaines propositions, semble-t-il, sentent un peu le roussi. Comme de voir dans Jésus et dans saint François deux successives incarnations de l'Esprit, en attendant la troisième qui tarde décidément beaucoup. Pio Pecchiai se montre parfois sévère pour l'Eglise. Mais tout en opposant saint François à saint Dominique, ce qui est facile et traditionnel, il marque bien que seul l'esprit de parti peut pousser à ranger l'Assisiate parmi la *grande famille des hérésiarques*. L'œuvre a du souffle, et elle témoigne d'une fort grande culture religieuse. On y sent, plus que dans les précédentes, la pure atmosphère franciscaine, malgré les traits libres où la plume s'égare telle ou telle fois. Mais on sait que bien des mystiques franciscains, au début du XIV[e] siècle, frisèrent l'hétérodoxie. Le volume a une présentation très artistique et fort soignée. Ce qui est d'autant plus remarquable

(1) Tout récemment, Luigi Salvatorelli a donné aussi une vie de saint François d'Assise.

qu'aujourd'hui il faut beaucoup d'argent, même pour vêtir la **Pauvreté**.

La nouvelle œuvre de Palazzeschi, la **Pyramide**, n'a absolument rien de franciscain. Elle a été assez mal accueillie par la critique. Le poète qui composa autrefois la pièce *Et laissez-moi donc m'amuser* n'a pas perdu, en bon Florentin, le goût de mystifier les gens. Le sous-titre nous le dit assez : *Plaisanterie de mauvais goût et hors de propos*. La *Pyramide*, à ce que j'ai cru comprendre, car l'exégèse du morceau n'est guère facile, va de l'homme en société à l'homme tout seul, en passant par le duo. C'est une suite d'arabesques idéologiques que l'on suit comme la fumée d'une cigarette. La dernière partie a des lignes plus nettes. L'esprit y abonde. L'auteur y exprime une charmante incertitude, une incertitude très pirandellienne. L'allégorie est jolie. Mais quand on a le talent de Palazzeschi, on ne devrait pas être embarrassé sur la manière de diriger sa vie. J'ai dit que Papini ordonne les grands Italiens selon la double catégorie des poètes du miel et des poètes de la pierre. Cette classification n'est peut-être pas tout à fait exacte. Je préférerais qu'on distinguât les résolus et les irrésolus, ceux qui savaient où aller, et ceux qui n'arrivaient pas à trouver un chemin. Dante, Machiavel, l'Arioste, Alfieri, Manzoni, Carducci sont parmi les premiers. Pétrarque, Le Tasse, Leopardi parmi les seconds. C'est parmi ceux-ci que Palazzeschi se rangerait de lui-même. Pourtant sa ligne de conduite devrait lui être claire. Certains lui ont dénié la qualité de poète en prétendant qu'il n'avait jamais pu faire autre chose que les dix vers de *Rio Bo*. Il se doit et il nous doit de répondre à ces critiques injustes. Qu'il soit profondément poète, tous ceux qui savent ce qu'est la véritable poésie n'en sauraient douter. Il a une grande œuvre à faire, et nous l'attendons.

M. Bertuccioli a écrit un bien joli livre sur **Pierre Loti**. Il a manqué à la plupart des critiques de Loti de connaître vraiment la mer et les gens de mer. M. Bertuccioli est professeur à l'Académie Navale de Livourne, le Borda italien. Il sait donc ce que sont les marins et la navigation. D'où la valeur de son témoignage. Il a pour Loti une grande affection ; mais non point telle qu'elle fasse disparaître tout sens critique. Au contraire. Il note les défauts de son auteur avec beaucoup d'acuité. Il trouve

commode de ranger les œuvres de cet errant par paysages ; et il le suit à travers le monde. Le livre contient de bonnes tables bibliographiques. C'est, avec le livre de Nicolas Serban, le seul ouvrage d'ensemble qui ait été encore publié sur Loti. Celui-ci a vu paraître le livre du Roumain, publié en 1920. Il n'aura pas connu celui de l'Italien.

C'est à faire connaître à ses compatriotes un autre de nos paysagistes littéraires, Gabriel Faure, que Mme Bice Ravà Corinaldi s'est attachée. A la vérité, Gabriel Faure est populaire en Italie, puisque c'est à l'Italie qu'il a consacré la plus grande partie de son œuvre. Les travaux de Mme Ravà Corinaldi n'en furent que plus appréciés. Elle a d'abord écrit un essai critique sur **Gabriel Faure et l'Italie** où l'on trouve des choses fort intéressantes. Gabriel Faure est parmi les rares écrivains français contemporains qui ont attendu de connaître véritablement l'Italie avant d'en parler. Certains voyages retentissants, qui passent chez nous pour des chefs-d'œuvre, font hausser les épaules en Italie à cause des bourdes par trop fortes qu'on y rencontre en abondance. L'un de ces voyageurs ne va-t-il pas s'étonner qu'on parle toujours du *Dôme* de Milan alors qu'on n'y voit que des clochetons ! Il en avait évidemment perdu son latin. Mme Bice Ravà Corinaldi note tout cela avec beaucoup de tact. Elle a aussi traduit les *Pèlerinages Italiens* de Gabriel Faure. L'une et l'autre plaquette sont accompagnées d'une bibliographie très complète des œuvres de Faure et de ce qui a été écrit sur lui.

Mme Marie Dormoy semble aimer les tâches difficiles. Elle vient de donner une excellente traduction des **Lettres de Michel-Ange**. Travail fort utile. Il faut posséder une connaissance fort étendue de la langue italienne pour les lire dans le texte. La langue du grand artiste est rude et raboteuse. C'est dégrossi à coups de ciseau. D'autre part, ces lettres sont un document essentiel. Il est difficile de parler de Michel-Ange si on ne les connaît. Une pareille traduction est un tour de force. J'ai particulièrement admiré comment Mme Marie Dormoy avait traduit la célèbre lettre à Benedetto Varchi, qui contient en une phrase terriblement ramassée toute la définition de la sculpture. Il reste à Mme Marie Dormoy une traduction à faire : celle de la Vie de Michel-Ange par son disciple Ascanio Condivi, texte de toute première importance, et difficile à trouver, même en Italie. Il contient

sur Michel-Ange les jugements les plus sûrs, les pensées mêmes de l'artiste sur son œuvre. Il serait bon qu'il fût connu en France, ne serait-ce que pour montrer combien M. Arbelet a été injuste envers Condivi, que Stendhal a pillé sans le comprendre.

Une autre traduction tout à fait remarquable est celle qu'Alfred Mortier a faite du théâtre de **Ruzzante**, auteur padouan qui vécut dans la première moitié du XVIe siècle. C'est une révélation non seulement pour les Français, mais aussi pour les Italiens. Car le texte des comédies de Ruzzante ne se peut plus trouver que dans certaines bibliothèques de la Vénétie. L'oubli où est tombé cet auteur comique si amusant et d'un terroir si savoureux a de quoi étonner. Remarquons toutefois qu'il a écrit en dialecte, et un dialecte peu accessible pour tout autre qu'un habitant de la basse Vénétie. S'il avait écrit en toscan, il eût certainement survécu. Grâce à Alfred Mortier, le voilà ressuscité. Ce n'est pas un mince mérite. Le traducteur a dû aller fouiller des bibliothèques pour retrouver certaines de ces comédies restées manuscrites, et il lui fallut aussi acquérir une connaissance parfaite du dialecte de Padoue, ce qui n'est point si facile. Alfred Mortier avait déjà publié un premier volume qui contenait une étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Ruzzante. La révélation de ce dramaturge populaire modifie l'idée un peu trop littéraire que nous nous faisions du théâtre italien de la Renaissance. Il y a là un changement d'optique assez notable. Et il est plus qu'honorable pour les études italiennes en France que cette découverte ait été faite par un Français.

PAUL GUITON.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Wilder : *The Cabala*, Boni and Liveright. — Warrington Dawson : *The Green Moustache*, The Bernard Publishing Co, Chicago. — Edgar Poe : *Politien*, traduit par Woestyn, Emile Paul Paris. — Emily S. Hamblen : *Walt Whitman, bard of the West*, Haldeman-Julius company, Girard, Kansas. — C. Cestre et B. Gagnot : *Anthologie de la Littérature américaine*, Delagrave. — Mémento.

M. Wilder écrit un livre souple et fuyant pour raconter et fixer ses impressions d'Europe et surtout d'Italie. On ne sait pas trop si le jeune auteur, nouveau venu, croyons-nous, dans les Lettres américaines, se moque des gens, de nous et de lui-même. Il faut attendre la fin de son livre pour comprendre le fond de

sa pensée. Il ne m'en voudra pas de commencer par la fin. M. Wilder, après un séjour à Rome, où il a rencontré des gens bien baroques (des Européens et aussi des Américains, ceux-ci non moins baroques) reprend le bateau pour retourner « à la dernière des grandes Cités », à son cher Manhattan. Il rêve sur le pont. Il part sans regret. Pourquoi ? Il ne sait. Il appelle l'ombre de Virgile à son secours. Et Virgile lui tient de bien curieux propos. Il lui dit, en somme, beaucoup de mal du vieux monde, et beaucoup de bien du nouveau. Virgile est un humoriste.

Cependant il dit quelque chose de fort joli et je ne saurais passer sous silence ces lignes, peut-être les plus intéressantes du livre. Il commence par appeler M. Wilder « importun barbare », et l'on sent bien que notre jeune auteur n'est pas fâché que Virgile sache distinguer entre un passé à jamais disparu et une « barbarie » qui, pour être « importune », n'en est pas moins réelle et actuelle. Puis il dit :

Rien n'est éternel que le Ciel. Des Romes ont existé avant Rome et, quand Rome sera un désert, il y aura d'autres Romes après elle. Cherchez quelque cité qui soit jeune. Le secret est de faire une cité, et non de s'y reposer. Quand vous en aurez trouvé une, plongez-vous dans l'illusion qu'elle est aussi éternelle. Oui, j'ai entendu parler de votre Cité...

Et c'est ici qu'arrivent les lignes qui révèlent que M. Wilder est poète et a lu La Fontaine :

Les fondations de votre cité ont fait trembler notre toit et ses tours ont jeté une ombre sous les sandales des anges.

Mais l'on dira : Qu'est-ce que **la Cabale ?**

M. Wilder ne l'explique guère. C'est une réunion de gens oisifs qui profitent de l'après-guerre pour s'isoler dans des musiques archaïques, des conversations théosophiques, et d'autres mystérieuses activités. Les cabalistes « intéressaient l'opinion publique à l'odeur d'égout qui vient à travers la Chapelle Sixtine. Lorsqu'une forêt de chênes fut malade dans les Jardins Borghèse, personne que la Cabale n'eut le sens d'envoyer chercher un docteur à Berlin. A vrai dire, leurs actions n'étaient pas très considérables. Je m'aperçus v te que j'étais arrivé parmi eux au milieu du déclin de leur puissance. D'abord ils crurent qu'ils

pouvaient faire quelque chose au sujet des grèves, au sujet du Fascisme... »

Ce n'est point le fascisme naissant que M. Wilder a voulu nous décrire. On aurait pu le croire à de certains moments, et au ton d'ironie amusée qu'il prend parfois.

Je crois tout simplement que le jeune Américain s'est laissé aller à sourire de la Ville Eternelle comme d'un vieux jouet, vain et charmant. C'est là l'attitude la plus commune peut-être des jeunes intellectuels du Nouveau Monde. Il ne faut point s'en fâcher. Elle est agréable à observer et ne fait de mal à personne.

M. Wilder était sûr de capter les esprits des lecteurs américains en décrivant les cabalistes, leurs généalogies, leurs tics, leurs vanités. C'est ce qu'il a voulu faire. Il a réussi.

Car il a du talent. Il sait raconter avec émotion, et son récit de la mort de Marcantonio, qui se suicide par manque d'amour, est susceptible de plaire à tous, lecteurs d'ici et lecteurs de là-bas.

M. Wilder nous doit maintenant de nouvelles œuvres.

Le livre de M. Warrington Dawson, pour si dissemblable qu'il soit, présente le même thème d'un jeune Américain jeté dans un milieu européen où règne le désordre imaginatif et intellectuel, où se montre sans pudeur le plus sot immoralisme. La préface nous apprend que ce livre était dans les cartons de son auteur depuis déjà longtemps. Lorsque l'éditeur lui demanda une chose de « vérité » — *honestly*, *fearlessly*, *uncompromisingly*, *uncommercially true*, — Warrington Dawson (qui aime la vérité) ressortit son manuscrit. La fantasmagorie se développe à Paris et en Russie, mais de l'aveu de son auteur, elle « pourrait se développer en n'importe quelle autre capitale ». Seul le caractère de Collingwood, le jeune Américain, serait immuable. Celui-là, déclare notre auteur, celui-là est bien de son pays : « Un être touché, mais laissé intact par le milieu exotique. » Au milieu des sottises et des moisissures de la vieille Europe, l'Amérique reste jeune et consciente.

Je voudrais pouvoir dire que M. Warrington Dawson a prouvé cette thèse, ou du moins a réussi à nous rendre Collingwood sympathique et les autres, comtesses et princesses déboussolées, antipathiques. Il ne l'a point fait. Collingwood est tout aussi imbécile que les autres, ceux-ci parce qu'ils ne sont que pantins sans réalité, celui-là parce qu'il les suit, vit de leur vie, et se fait

un peu leur docile serviteur. Tout ceci n'est pas beau. En soi l'histoire est amusante : le prince Kiryl Kirylovitch Saroff est l'ami de la comtesse de Laurency. Voici un échantillon de leur conversation :

Supposez, dit le prince, un autre parfum, nouveau et mystérieux en son pouvoir fatal, cependant capable de variations qui le rendraient dissemblable dans le beau temps ou le mauvais, dans un appartement moderne ou dans une maison comme celle-ci. Est-ce que cela ne vous indiquerait, pas à vous et à moi, des routes que le reste de l'humanité est encore dans l'impossibilité d'explorer ?... Plus merveilleuse encore est la révélation que j'ai à faire. Mon parfum n'est pas le même sur des cheveux bruns et sur des blonds. Je garde mon secret.

Et la comtesse de lui répondre :

Kiryl, vous et moi, nous nous sommes d'abord compris, grâce à cette question des parfums. Si nous ne pouvons pas nous apporter une lumière nouvelle, soyons francs, reconnaissons notre faillite, et disons-nous adieu.

Elle prie si bien que, nouvelle Dalila, elle obtient, de son fougueux amant, le secret terrible.

Le bras autour de son cou d'albâtre, les lèvres sur son oreille en forme de coquille, ses cheveux mêlés à ses tresses, il murmura de suaves mots de l'Orient qui chantaient comme des sources, comme des roses bercées par la brise, comme le roucoulement des colombes.

Tout le mal vient de là, bien entendu. Kiryl provoque en duel par jalousie un comte qu'il tue. Il s'enfuit de France et s'arrange pour amener en son château hanté de Russie tous les personnages du livre. Collingwood conquiert Pétersbourg (ou Moscou) par son talent de pianiste virtuose. Le comte de Laurency est envoyé comme ambassadeur de France en Russie. Les autres suivent. Notre auteur se moque de la vraisemblance.

Il est tellement convaincu que le monde moderne — à plus forte raison le monde moderniste — n'est régi que par la folie ! Le château de Cyril est hanté par de terribles revenants. M. Warrington Dawson, qui aime la vérité, esquisse de ces phénomènes des explications rationnelles. Mais qu'importe cela ? Le fait est que nos modernistes supportent avec beaucoup de courage le renversement des icônes, la chute des cadres des boiseries, l'incendie, les hurlements, le meurtre reproduit en traits et couleurs de la réalité, et... *what not* ! Collingwod, que tout le monde

appelle Coquelicot (cela est exquis et vraisemblable, enfin !), sauve une partie de la fortune du prince. Ainsi se termine par un beau geste de l'Amérique une fantasmagorie de l'Europe toquée.

Les amis de Poe pourront lire dans une jolie traduction et une édition plus jolie encore ce **Politien**, drame inédit qui n'ajoute rien à la gloire du poète.

M. Woestyn, le consciencieux traducteur, commence dans sa préface par rendre un hommage à celui « qu'une implacable fatalité avait marqué de son sceau », et finit par une narration émue des « derniers moments d'Edgar Poe ». Ainsi la France continue à s'occuper avec une douce dévotion d'un homme dont l'âme reste mystérieuse, si la somme poétique de son œuvre n'est pas grosse. Signalons, à ce propos, que les *Nouvelles Littéraires* du 9 octobre 1926 publient un article de Régis Michaud qui est, à notre connaissance, le meilleur, parce que le plus sympathiquement, mais aussi le plus lucidement critique, de ceux parus ces dernières années en France.

Point critique, ni même compréhensif, n'est le livre paru sur **Walt Whitman**, de la plume d'*Emily S. Hamblen*. Whitman, barde de l'Ouest ? Barde comme Homère ? Et partir pour comprendre les brins d'herbe de ces vers :

> *My book and the war are one,*
> *Merged in its spirit, I and mine !*

Entreprise vaine. L'auteur le reconnaît d'ailleurs implicitement lorsqu'elle dit à propos de ces deux vers : « Pourtant la plus grande partie des poèmes les plus longs et les plus importants furent écrits avant la guerre. »

Alors ?

L'auteur de notre petit livre ajoute une grande importance au poème que Whitman a placé le septième de l'arrangement final de ses poèmes, *Eidolons*, et part de lui pour construire sa légère architecture critique. Soit. Dans ce cas, nous partons d'un aveu d'impuissance philosophique et scientifique : tout n'est qu'illusion. Rappelons-nous ces vers de Poe, connus de Whitman :

> *By a route obscure and lonely*
> *Haunted by ill angels only,*
> *Where an Eidolon named night*
> *On a black throne reigns upright,*
> *I have reached these lands.*

Il n'est pas dit que *Eidolons* ne doive pas en effet être pris en considération dès l'abord, que pour comprendre les *Brins d'herbe* on ne doive se rendre compte que le poète part d'un divorce d'avec le réel. Dans ce cas, quelles réserves s'imposent lorsqu'on étudie le système philosophique et social du « barde » !

Chemin faisant, Emily S. Hamblen fait des remarques justes. Son mérite est de ne rien dire qui ne soit immédiatement appuyé d'une citation. Elle essaie de mettre un ordre logique dans le désordre apparent et superficiel des *Brins d'herbe*. La tentative est méritoire.

Quant à la biographie de Whitman, non seulement notre auteur n'apporte rien de nouveau, mais encore elle perpétue fâcheusement les erreurs des précédents critiques. Lorsqu'elle affirme qu' « indubitablement Whitman eut dans le sud une affaire d'amour », on se demande d'où elle tire une aussi confiante certitude. Et lorsqu'elle se fait l'écho de l'opinion de Burroughs que Whitman « était le premier critique de son temps », sourions avec indulgence,

L'Anthologie de la Littérature américaine est opportune. Commode dans son petit format, chronologique dans son arrangement, précédée d'une introduction panoramique et pénétrante, ce livre répond à bien des besoins. Extrayons de la préface ces lignes significatives.

Nous avons été un peu trop portés — par goût naturel de l'antithèse — à chercher en Amérique un romantisme de sauvagerie, d'aventures ou d'exubérance tumultueuse. Cet américanisme intérieur, bruyant et théâtral, se rencontre chez certains écrivains. Mais nous avons montré que, même dans la littérature de terroir, ces traits étourdissants étaient souvent disciplinés par le dessein d'art qui les domine ou humanisés par la signification profonde qu'ils contiennent. Surtout nous pensons avoir donné d'amples preuves que tout l'Américanisme ne tient pas dans l'extravagance de la ruée de l'or ou dans le pittoresque des Indiens et des cow-boys.

C'est la première fois que nous voyons réunis en France des noms aussi différents que ceux d'Emerson, de Jonathan Edwards, Margaret Fuller, Branch Cabell, Whitman, Sandburg, O'Neill, etc., tous représentatifs d'une conscience complexe, tous artistes dans le sens européen de ce mot.

J'allais oublier la principale qualité de ce livre, qui est la tenue excellente de ses traductions.

Mémento. — *The North American Review*. Basque towns, par Waldo Frank (mars-avril-mai, 1926). — Prussianizing America (juin-juillet-août, *id.*) etc. etc.

Forum, Judaism and Anti-Semitism (avril et mai 1926) — Revolt and American literature (mai 1926) — What is Americanism (juin). — A tribute to Freud, de Havelock Ellis (juillet) — Alien Piety in Chicago (septembre). — *Speculum*, a journal of mediaeval studies, remarquable publication qui veut grouper les efforts de tous ceux qui dans le monde s'intéressent au moyen âge dans ses activités « littéraire, artistique, historique, religieuse, intellectuelle ».

Poetry, a magazine of verse, toujours sagement combatif. « Tobacco Smoke » de Kreymborg en février, the « King of Spain » de Bodenheim en mars, « The forest-ranger's honeymoon » de Vachel Lindsay en avril, « A marriage with space » de Mark Turbyfill en mai, « Crimson Tent » de Dos Passos en juillet, etc., et une discussion entre Miss Harriet Monroe et le jeune poète Hart Crane sur le droit de la poésie à utiliser une logique *sui generis,* en octobre.

Correspondance de New York, curieuse petite revue écrite en français pour la défense des choses françaises, où l'on trouvera les exemples pittoresques ou regrettables de la contamination du français par l'anglais : « Les Américains contrôlent les chemins de fer, la métallurgie, le bois, la laine... » pour « régissent les chemins de fer », etc., etc. (avril 1926, page 10). — *Modern music,* organe de the League of composers.

JEAN CATEL.

LETTRES JAPONAISES

Une Renaissance de l'intellectualité japonaise. — L'étude du passé national — Hiratzumi : *La Vie spirituelle au moyen âge japonais*, Tokyo. — Conférences sur le « Japonisme ». Honshô : *Histoire économique du Japon*, Tokyo. — T. Fukuda : *La Cyclicité*, Journal des Economistes, Paris. — M. Yoshitomi : *Les Conflits nippo-américains*, Pédone, Paris. — F. Wakatsuki : *Le Japon traditionnel*, Au Sans Pareil, Paris.

Il y a quelques années, j'ai noté ici les premières manifestations de ce mouvement d'idées, vaste et divers, dénommé par les Japonais eux mêmes *culturisme*. On se rappelle qu'il s'agissait de rectifier, avec une plus juste connaissance du tempérament national, l'évolution de la société ; d'utiliser d'une manière raisonnée les richesses spirituelles accumulées au cours des âges par les penseurs et les religieux asiatiques ; de réviser enfin la valeur des morales et des concepts occidentaux. Ce mouvement s'est poursuivi et s'est développé. Il a déterminé une renaissance ou,

plus exactement, un renouvellement de l'intellectualité japonaise.

C'est durant la guerre de 1914-1919, qui offrit à l'Orient un spectacle peu édifiant, que ce pays, qui s'était instruit à l'école de l'Europe et de l'Amérique, fit une comparaison entre sa civilisation propre et la civilisation occidentale ; il jugea qu'il n'avait rien à gagner à imiter plus longtemps et aussi servilement celle-ci. Alors il redevint curieux de lui-même et chercha à se mieux connaître. L'enseignement, les idées et les exemples de l'étranger ne sont pas écartés de parti pris, *a priori*, mais l'on ne veut qu'une nourriture assimilable. . . . .

De cette préoccupation est né un ensemble d'œuvres de grand intérêt. Elles se rapportent surtout à l'étude du passé national : littérature, politique, morale, religions... M. Hiratzumi, chargé de cours à l'Université impériale de Tokyo, a écrit sur la **vie spirituelle au moyen âge japonais** ; il a, en quelque sorte, mis à jour les bases de l'éducation nippone.

Dans l'antiquité japonaise, c'est-à-dire avant le XIIe siècle de notre ère, aux époques Suiko, Nara et Heian, de 593 à 1160, les œuvres classiques inspirées de la philosophie chinoise, mais portant profondément la marque de l'esprit japonais, avaient une valeur morale ou littéraire ; dans la période médiévale et féodale, elles prirent un sens religieux. Durant cette période de six siècles, la puissance impériale décline et finit par disparaître. L'union en un même prince de deux souverainetés, la spirituelle et la temporelle, constituait le principe qui régissait la société. Les révoltes et les usurpations des féodaux risquaient de déterminer une anarchie morale, plus grave que l'anarchie politique. Les sectes bouddhiques comprirent qu'il leur appartenait de sauver la civilisation menacée ; elles étudièrent les œuvres léguées par l'âge préféodal, avec le souci d'élaborer une doctrine dont l'enseignement eût pour effet, en ces temps confus et troubles, de rétablir un ordre spirituel. L'influence exercée par les temples et les monastères devint prépondérante. On donna à l'éducation des principes purement religieux. La morale nouvelle s'imprégna de mysticisme. Alors, se constitua le *Bushidô*, la « voie des chevaliers », qui doit beaucoup au confucianisme, mais qui est surtout animé de l'esprit de la secte japonaise *Zen*, qui enseigne à ne point s'émouvoir des vicissitudes de l'existence, à acquérir la maîtrise de soi-même.

Dans son ouvrage, M. Hiratzumi met en valeur l'efficacité actuelle des morales et des mystiques de cette époque éloignée. Il exhorte en même temps ses contemporains à renouveler l'effort de redressement spirituel accompli au moyen âge. Durant la période Tokugawa (1598-1868), l'étude de l'antiquité fut à peu près exclusivement réservée aux savants shintoïstes. Trop de science dessécha des doctrines qui avaient, avant tout, une valeur pratique, pragmatique. Aujourd'hui précisément, les jeunes écrivains « culturistes » se rendent compte que l'écueil, c'est l'académisme. Ce qu'ils demandent au passé, c'est une règle d'action, de conduite, et aussi un moyen de mesure. Dans cet esprit sont étudiés les classiques, les œuvres littéraires, et sont explorées les terres inconnues du folklore, de l'ethnographie.

Un membre du Conseil privé, M. Hiranuma, a fait, dans le pays, une tournée de conférences sur le *japonisme*. Il faut juger de tout, a-t-il enseigné, par rapport au tempérament national. Qu'est-ce que celui-ci ? Que sont ses caractéristiques ? Dans quelles directions se manifeste-t-il le mieux ?..

Des écrivains démocrates et socialisants ont les mêmes préoccupations, comme le socialiste chrétien Sanshiro Ishikawa qui, dans un nouvel ouvrage, vient de donner son interprétation des données mythologiques japonaises : la basse Mésopotamie, d'Elam et de Suse, serait le berceau du peuple japonais. C'est bien aventure pour les écrivains socialistes de s'engager dans la voie du « culturisme » national. On a vu le marxiste Takabatake aboutir presque aux mêmes conclusions que l'étatiste impérialiste, le professeur Uesugui. L'orthodoxie des dirigeants repousse l'idée de lutte de classe comme contraire et attentatoire à l'esprit de la société japonaise. Chaque partie de celle-ci est inséparable de l'ensemble. C'est ce qu'enseignent les vieux philosophes sociaux, fidèles aux principes shintoïques. Et les jeunes professent qu'il y a une moralité spécifiquement japonaise, sur laquelle le droit doit se calquer. Les économistes eux-mêmes recherchent dans l'ancien Japon économique les méthodes, les procédés particuliers aux pays ; ils signalent en quoi tels phénomènes diffèrent de phénomènes analogues européens : ils démontrent que telles théories vraies, justes en Occident, sont fausses, pernicieuses en Orient...

Parmi ces jeunes économistes, il faut citer M. Honshô, profes-

seur à la faculté de droit de Kyoto, qui vient d'écrire une **Histoire économique du Japon**, et M. Fukuda, professeur à la faculté de commerce de Tokyo. On a de ce dernier de nombreux ouvrages sur l'évolution économique et sociale du Nippon et une histoire économique chinoise sous les vingt-quatre dynasties. Il a récemment donné en langue française une étude au *Journal des Economistes*, dans laquelle il expose sa conception de la « cyclicité ».

Au Japon, le cycle a été ouvert par la restauration impériale de 1868, c'est-à-dire par un coup de force. La nation, au plus profond de la misère, dans les dernières années du shogounat, connut subitement la prospérité. Comme cette restauration eut pour cause indirecte la pression des puissances étrangères désireuses d'ouvrir le Japon et comme elle ne fut réalisable que grâce à une émission massive de papier monnaie, jusque-là d'un usage inconnu, les Japonais ont dès ce moment pensé, d'une part, qu'un événement déterminé par des circonstances ou des influences étrangères était d'une nature favorable à la circulation et à la diffusion des richesses et, d'autre part, que l'inflation des billets était l'unique moyen de surmonter toutes les difficultés et d'avancer dans la voie du progrès.

Cependant une dure crise économique sévit peu après la Restauration, de 1874 à 1876. Mais en 1878, après la guerre civile entre les féodaux du Kyûshû et le gouvernement central, ce fut une nouvelle ère de prospérité. D'où cette observation que l'emploi de la force armée est suivi d'une période de bien-être. On eut le culte du papier-monnaie et du militarisme. Les guerres contre la Chine et contre la Russie eurent également des répercussions économiques favorables. Aussi, à la nouvelle de la déclaration de guerre à l'Allemagne, le peuple se réjouit-il. Et, de fait, de 1918 à 1920, il y eut enrichissement ; l'activité spéculative fut sans exemple. Les premiers symptômes de dépression surprirent, déconcertèrent les Japonais, mais néanmoins le krach de 1920 n'abattit pas leur optimisme et ne leur servit pas de leçon La guerre est toujours considérée comme un événement économique salutaire D'un autre côté, toute annonce de changement et de réforme paraît devoir exercer une action bienfaisante sur l'esprit public. A partir de 1885, les affaires étaient dans le marasme, mais la population supportait courageusement le

malheur des temps à la pensée qu'en 1890 la Diète serait inaugurée. Et réellement l'activité économique se releva aussitôt après l'ouverture du parlement. C'est le même espoir qui soutient aujourd'hui chacun : de l'institution du suffrage universel, on attend le remède à une longue stagnation économique.

M. Fukuda constate avec quelque pitié ces illusions, ces croyances, et il s'élève contre les gouvernants qui jouent de l'ignorance et de la crédulité du peuple en matière économique, qui font des promesses et prennent des initiatives dans le seul but d'entretenir ou de réveiller l'état d'esprit optimiste, générateur de conjonctures favorables aux affaires.

§

La question des rapports américains-japonais domine tout l'obscur « problème du Pacifique ». Elle ne laisse pas d'être, à elle seule, compliquée et embrouillée. Sans doute a-t-elle été étudiée dans presque toutes les langues, mais elle ne l'a jamais été sous toutes ses faces, dans tous ses éléments. La bibliographie sur la question se compose d'études juridiques, politiques, généralement bien documentées, mais purement objectives, froides, sans pénétration profonde. Des écrivains japonais ou américains peuvent seuls écrire, parce qu'appartenant aux pays contendants, des pages dont la lecture ne laisse pas indifférent.

M. le Dr Maçaomi Yoshitomi vient de publier, en langue française, la première étude d'ensemble sur les conflits nippo-américains. Les lignes du début donnent le ton de l'ouvrage :

Ayant vécu mon enfance dans l'extrême ouest de l'île Honshû, où il y a un nombre assez considérable d'anciens émigrants japonais rentrés des Etats-Unis, je savais dès mon jeune âge la manière peu humaine dont les Américains ont traité nos compatriotes.

Voilà un auteur qu'on lira avec intérêt d'un bout à l'autre, car il ne se bornera pas à exposer des faits, à juger un cas, mais il criera son indignation, il nous fera sentir tout ce que le peuple japonais a souffert d'humiliations, de vexations, d'injustices de la part des Etats-Unis. Mais sa passion ne l'égare pas. Au contraire, on dirait qu'elle l'incite à examiner, à analyser plus à fond ce sentiment qui le révolte : l'antijaponisme américain. Cette haine de race ne s'est pas manifestée d'un coup ; elle s'est développée progressivement depuis la guerre sino-japonaise. Aupa-

ravant les relations étaient cordiales entre l'empire nippon et la république américaine. Elles se sont gâtées du jour où le premier s'est montré capable de défendre ses intérêts en Extrême-Orient et de protéger ses émigrants. Et elles devinrent de plus en plus mauvaises à mesure que le Japon grandissait en force et en prestige et qu'il se montrait conciliant. M. Yoshitomi fait d'abord l'historique de l'antijaponisme. Il distingue trois époques : l'antijaponisme individuel (1895-1905), législatif local (1905-1919), législatif général (1919-1926). Puis c'est une étude critique de l'antijaponisme aux quatre points de vue sociologique, économique, politique et juridique. De cette analyse qui épuise le sujet, il résulte que le préjugé de race est à la base de l'ostracisme américain et que rien ne tient des raisons invoquées pour justifier celui-ci. La vérité, nous dit-on, c'est que les Etats-Unis sont jaloux de la situation du Japon en Chine et dans le Pacifique oriental, ainsi que du rôle qu'il joue dans la politique internationale. Notons cette réflexion : « Plus le Japon s'attache à la Société des Nations et plus les Américains s'en éloignent. » Le Japon est l'obstacle qui s'oppose aux visées de l'impérialisme yankee en Extrême-Orient.

§

Il ne me reste plus de place pour parler comme il convient du **Japon traditionnel**, de M. Fukujiro Wakatsuki, ouvrage ravissant qui contient des récits empruntés à l'histoire politique ou religieuse, à la légende, et des causeries sur les mœurs, les coutumes. J'y reviendrai.

Il y aurait également intérêt à analyser les sommaires des premiers numéros de la curieuse *Revue franco-nippone* de Paris, et je note dès à présent la publication prochaine par les *Messages d'Orient* d'Alexandrie d'un important *Cahier Japonais* avec la collaboration d'un groupe d'écrivains choisis du pays du Soleil Levant.

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

V. Blasco Ibañez : *Alphonse XIII démasqué. La terreur militariste en Espagne*, trad. Jean Louvre, Flammarion. — V. Blasco Ibañez : *Ce que sera la République espagnole*, trad. Renée Lafont, Flammarion. — El Caballero Audaz (Carretero) : *Tartarin révolutionnaire. La triste histoire actuelle de Blasco Ibañez*, Gorbaty, 16, rue Sainte-Cécile, Paris. — Perry Belmont : *Histoire d'une*

loi. La publicité obligatoire des fonds électoraux, historique et documentation, 1905-1926, Payot. — Bernard Lavergne : *Suffrage universel et suffrage collectif. La représentation au Parlement des corps sociaux*, l'Année politique, Gamber, rue Danton. — Henri Mazel : *Vraie et fausse représentation nationale*, Revue politique et parlementaire, 10, rue Auber, Paris.

La question que pose M. Blasco Ibañez dans ses brochures à grand tirage, **Alphonse XIII démasqué, La terreur militariste en Espagne** et **Ce que sera la République espagnole** est assez délicate à traiter pour un non Espagnol. Chaque peuple a le droit d'adopter le régime qui lui plaît et peut trouver mauvais que le voisin vienne se mêler chez lui de ce qui ne le regarde pas.

Pour nous, Français, la question est particulièrement épineuse. D'une part, le roi Alphonse XIII est un Bourbon de sang français, et, s'il tombait du trône, nous n'aurions plus qu'un seul compatriote, le Bernadotte, dans le noble chœur des porte sceptre. Mais d'autre part, ce Bourbon s'est montré aussi mauvais Français que le connétable de ce nom au temps de Bayard et sans suffisante raison. Assurément, si l'intérêt de l'Espagne l'avait exigé, son devoir aurait été d'être notre ennemi ; mais vraiment peut-on dire que le patriotisme espagnol demandait que son roi fît cause commune avec l'Allemagne pendant la guerre ou nous créât force ennuis pendant notre occupation progressive du Maroc? Les amis d'Alphonse XIII objecteront ici que l'accusation est fausse et répéteront une fois de plus le mot qu'il aurait dit : « En Espagne, il n'y a que la canaille et moi qui soyons pour la France ». Mais on pourra leur répondre, également une fois de plus, que ce mot est inexact : la cause de la France a eu pour elle en Espagne non seulement le peuple, que son roi appelle bien peu poliment la canaille, mais aussi presque tous les intellectuels, et le roi par contre a toujours eu pour l'Allemagne les ménagements les plus fâcheux en ne faisant rien pour empêcher les sous-marins ennemis de se ravitailler tout le temps dans ses eaux.

La question : L'Espagne doit-elle se mettre en république ? est donc un simple sujet de discussion académique et qui ne peut être traitée qu'académiquement. Royauté et république sont des régimes également acceptables, et dont chacun sera préférable suivant le cas. La royauté héréditaire convient d'autant mieux à un peuple que ce peuple est plus arriéré ; on ne voit pas une tribu de nègres ou une horde de barbares sans roi ; tandis que

les nations qui sont aujourd'hui à la tête de la civilisation sont toutes républicaines. Les quelques monarchies modernes qui subsistent sont, en effet, des républiques en réalité, et doivent constituer un spectacle bien douloureux pour les partisans de la véritable royauté autocratique et irresponsable ; tous les rois d'aujourd'hui ne sont que de hauts fonctionnaires, et parfois de simples symboles, comme le roi d'Angleterre qui se borne à personnifier le lien impérial, sans quoi les Dominions redeviendraient non pas seulement indépendants (ils le sont déjà), mais encore étrangers les uns aux autres. Les derniers vrais rois, au sens antidémocratique du mot, ont été les Kaisers et leurs imitateurs les Czars, celui de Russie et celui de Bulgarie, aussi le roi de Grèce qui a si criminellement violenté et sophistiqué le sentiment national de ses sujets, et un moment le roi de Roumanie qui avait lié à l'Allemagne son peuple sans le consulter. Certes, aujourd'hui pareille idée ne viendrait à aucun des onze rois qui restent en Europe, mais celui des onze à qui elle pourrait peut-être venir le plus vite serait encore le roi d'Espagne, qui a provoqué la dictature de Primo de Rivera (alors que le roi d'Italie a subi celle de Mussolini) et qui gouverne contre la volonté d'au moins une de ses Espagnes, la Catalane.

Mais qui sait si ce beau pays de tra-los-montes est assez mûr pour la république ? Le Portugal donne depuis plusieurs années un si mauvais exemple qu'on peut se demander si son peuple ne devrait pas rappeler le gentil roi Manoël. Peut-être, de même, serait-il à craindre que l'Espagne, mise en république, ne regrettât vite son roi Alphonse XIII. Un tel régime exige, pour bien fonctionner, une élite nombreuse de citoyens magnanimes, compétents et désintéressés ; Montesquieu avait déjà noté que la vertu était le ressort des républiques, et c'est peut-être pour cela que la nôtre a trop souvent de si fâcheux fléchissements. L'Espagne, qui a certainement de très nombreuses individualités ne le cédant à nulles autres (Jean-Jacques avait déjà noté que l'homme le plus parfait qu'il eût rencontré était un Espagnol), possède-t-elle cette élite suffisamment nombreuse ? Tout est là.

Si l'Espagne n'a pas au moins 4 à 500.000 capitaines d'industrie, d'agriculture ou de commerce, laborieux et énergiques, ennemis des brigues et des intrigues et décidés à brider solidement

les politiciens et les chambardeurs, qu'elle reste en royauté, cela vaudra mieux pour elle.

L'opinion de M. Blasco Ibañez, que partage aussi, on le sait, un autre grand écrivain espagnol, Miguel de Unamuno, a rencontré d'ardents contradicteurs, et un fécond romancier de là-bas, M. Carretero, qui signe El Caballero Audaz, a publié, sous le titre **Tartarin révolutionnaire**, une véhémente diatribe contre l'auteur de *Ce que sera la république espagnole*, avec force personnalités. Je crois que la discussion est allée jusqu'au pugilat nocturne. Mais du coup elle sort de ma compétence.

§

L'éditeur Payot n'aura pas obtenu les bonnes grâces de nos politiciens à nous en publiant la traduction du curieux livre de M. Perry Belmont, **La Publicité obligatoire des fonds électoraux**. Les Etats-Unis, qui souffrent comme nous du politicianisme, et peut-être plus que nous (leurs *carpet-baggers* sont, comme toute chose chez eux, *the best in the world*), ont du moins entamé contre lui une campagne énergique, et peut-être finiront-ils par triompher de cette syphilis comme ils ont eu raison de l'alcoolisme. La loi du 14 août 1911, qui a ordonné la publicité en question, est un des éléments de cette campagne et on comprend que son champion, M. Perry Belmont, en souligne l'importance. Faudrait-il souhaiter chez nous une loi analogue? Assurément oui, tout ce qui fait de la lumière est louable. Mais je craindrais que cette lumière fût bien trouble et que le résultat obtenu ne se trouvât pas en proportion avec le déchaînement des injures et des calomnies. Croit on vraiment que l'on arriverait à tirer au clair la part que la Caisse noire de Moscou prend à nos affaires intérieures ? En vérité et sans nier l'intérêt qu'il y aurait à savoir *D'où vient l'argent?* comme on disait au temps du brave général Boulanger, je crois qu'il y aurait des progrès plus importants à réaliser dans le domaine des améliorations constitutionnelles.

Le plus important de tous serait de connaître l'opinion de l'élite de la nation, et de ses sous-élites. C'est là le vice congénital de toutes les démocraties d'ignorer les élites et de ne connaître que les masses. Assurément c'est la nation, donc en fait la masse, qui doit avoir le dernier mot, mais les compétences devraient

pouvoir dire des mots préalables de façon à éclairer l'opinion publique qui ne s'instruit aujourd'hui qu'à la lumière de lumignons bien fumeux et bien nauséeux.

Ce problème de la représentation des élites a occupé tous nos maîtres du droit public, et Charles Benoist, Hauriou, Duguit, Chardon, et bien d'autres ont donné leur avis sur ce point. M. Bernard Lavergne, lui aussi professeur de droit, a dessiné un plan complet de réforme dans son travail, **La représentation au Parlement des corps sociaux**. Pour lui comme pour M. Charles Benoist et les autres partisans des Sénats économiques, la solution du problème consisterait à avoir un Parlement émanant partie du suffrage universel, partie du suffrage collectif celui-ci représentant les syndicats, fédérations, associations, universités, etc.. Je crois que cette solution serait mauvaise, en dépit de l'exemple qu'on pourrait tirer de la Chambre des lords et que notre goût de l'homogène supporterait mal des Chambres composées d'éléments aussi disparates. Nous n'avons même pas pu laisser vivre dans notre Sénat la catégorie des inamovibles créée à l'origine. Pour résoudre la représentation des élites, il faut s'y prendre autrement.

Voici comment je m'y suis pris pour ma part, et comment je l'ai exposé dans mon travail : **Vraie et fausse représentation nationale**. Je conserve le Parlement tel qu'il est aujourd'hui, mais je l'entoure de tout un réseau de plébiscites, de chambres consultatives et d'arbitrages moraux.

D'abord les plébiscites. On recourra rarement au grand plébiscite national, de 40 millions de voix si les femmes votent et si les enfants comptent, et même au plébiscite plus restreint d'un demi-million de citoyens importants, qui serait une grande Assemblée des Notables ; mais on pourra consulter assez souvent le plébiscite minuscule des mille personnages les plus éminents de la nation, élite qui sera composée de 250 grands dignitaires de la Légion d'honneur, de 250 membres de l'Institut et assimilés, de 250 hommes publics moitié parlementaires, moitié hauts fonctionnaires et de 250 capitaines de production économique, tous ces membres nommés par décret, mais sur avis conforme des Conseils ou Académies intéressés.

Ensuite les chambres consultatives. L'une d'elle pourrait être qualifiée de Sénat économique, mais comme elle n'aura pas pouvoir

de décision, elle portera le titre plus modeste de Délégations, par analogie avec les Délégations financières d'Algérie. Elle se composera de trois sous-délégations de 300 membres, l'une agricole, l'autre industrielle, la troisième commerçante, et chacune composée de représentants de Chambres locales, d'associations, de syndicats, etc.. Ce sera la seule de ces assemblées consultatives qui sera porte-parole d'intérêts économiques. Les autres donneront voix à des intérêts moraux qui jusqu'ici en sont complètement privés : pères de familles, femmes, publicistes, apôtres sociaux, grands penseurs, etc.. (Je renvoie au texte ceux qui seraient tentés de sourire.) Et à ce propos je ne comprends pas qu'un très haut fonctionnaire, le plus haut de tous, m'ait reproché d'accroître l'influence déjà excessive que les groupes d'intérêt exercent sur le Parlement, puisque toutes ces chambres ne sont que consultatives et ne représentent que des forces désintéressées.

Enfin les tribunaux de moralité politique qui seraient un Comité permanent de censeurs tirés au sort parmi les grands officiers de la Légion d'honneur ayant droit de suspendre temporairement les membres du Parlement indignes de leurs fonctions, une Haute Cour délivrant le Sénat de ses fonctions judiciaires qui constituent un véritable scandale, et un Tribunal d'honneur historique émettant blâmes ou éloges sur les gestions des Gouvernements passés et contribuant ainsi à faire l'éducation morale du pays, ce dont, hélas, personne ne s'est jusqu'ici soucié.

Je reconnais que tout ceci est un peu schématique et j'indique à ceux que ces questions intéresseraient la *Revue politique et parlementaire* du 10 septembre où je les ai développées. Je terminais mon article en disant d'une part que nulle réforme ne serait plus facile à accomplir, puisqu'elle pourrait être faite par décret et plus aisée à faire fonctionner puisque toutes ces Chambres étaient nommées sans élections générales, donc sans brigue ni intrigue, et d'autre part que cette réforme grandiose de nos mœurs politiques n'aurait pas son égale dans notre histoire depuis le Consulat. Je souhaite que mes lecteurs et surtout nos ministres soient de cet avis. L'un de ces derniers a bien voulu me demander quelques explications, que je lui ai fournies. On verra s'il en sortira quelque chose.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Marthe Oulié : *Les animaux dans la peinture de la Crête hellénique*; Alcan. 30 »

Art

J.-G. Goulinat : *La technique des peintres.* Avec 24 illust.; Payot. 30 » + 20 0/0

Adolphe Willette : *Pauvre Pierrot,* poèmes en images; Messein. « »

Finance

Mermeix : *Histoire du franc depuis le commencement de ses malheurs;* Albin Michel. 15 »

Histoire

Ali : *Souvenirs du Mameluck Ali sur l'Empereur Napoléon.* Introduction de G. Michaut. Avec 8 illust.; Payot. 25 » + 20 0/0

Henri Sée : *L'évolution de la pensée politique en France au XVIIIe siècle*; Giard. 25 »

Littérature

Jacques Boulanger : *Entretien avec Frédéric Lefèvre* ; Le Divan. « »

Baron Carra de Vaux : *Les penseurs de l'Islam.* III : *L'exégèse. La tradition et la jurisprudence.* IV : *La scolastique, la théologie et la mystique. La musique.* V : *Les sectes. Le libéralisme moderne* ; Geuthner. L'ouvrage complet avec les deux premiers tomes. 150 »

Marquis de Foudras : *La Vénerie contemporaine,* histoire anecdotique des veneurs, chasseurs, chevaux et chiens illustres de notre temps. Vignettes de Paul Baudier; Nourry, 2 vol. 44 »

Abel Hermant : *L'art d'écrire;* Hachette. 7 50

Hoffmann : *Les élixirs du Diable,* traduit de l'allemand par Alzir Halla et Olivier Bournac; Stock. 19 20

Irène Kachowskaja : *Souvenirs d'une révolutionnaire,* traduit du russe par Marcel Livane et Joe Newman. Avant-propos de Joe Newman; Rieder. 10 50

Louis Lefebvre : *Une grande figure du Symbolisme : Charles Morice, le poète et l'homme,* d'après des documents et des manuscrits inédits. Avec un portrait; Perrin. 12 »

Frères Léon, Ange, Rufin : *La légende des trois compagnons : Vie de saint François d'Assise,* traduit du latin par l'abbé Louis Pichard; L'Artisan du Livre. 15 »

Henri Malo : *Le beau Montrond.* Avec un portrait; Emile Paul. 12 »

Eugène Marsan : *Eloge de la paresse;* Hachette. 5 »

Jules Marsan : *Théâtre d'hier et d'aujourd'hui;* Cahiers libres. 15 »

Edouard Maynial : *Précis de littérature française moderne et contemporaine,* 1715-1925. Le XVIIIe siècle. L'époque contemporaine ; Delagrave. « »

Platon : *Lettres,* texte établi par Joseph Souilhé (Œuvres complètes, tome XIII, 1re partie); Belles-Lettres. « »

Michel Psellos : *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance,* 976-1077, texte établi et traduit par Emile Renauld, tome I; Belles-Lettres. 20 »

Daniel Rops : *Sur le théâtre de*

H.-R. Lenormand. Avant-propos de H.-R. Lenormand. Bois gravé par A.-P. Gallien; Cahiers libres. 12 »

Laurent Tailhade : *Lettres à sa mère,* 1874-1891. Introduction, notes et index par Pierre Dufay; Van den Berg et Enlart. 40 »

André Thérive : *Le retour d'Amazan ou une théorie de la littérature française;* Le Livre. 15 »

Musique

Claude Debussy : *Monsieur Croche antedilettante;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0

Ouvrages sur la guerre de 1914

Edmond Vermeil : *Les origines de la guerre et la politique extérieure de l'Allemagne au début du XXe siècle.* Préface de M. E. Chaumié; Payot. 20 » + 20 0/0

Philosophie

G. Saint-Paul : *Thèmes psychologiques. I: Spiritualisme ou matérialisme. Intelligence, conscience, mémoire. Entre l'homme et l'animal. Langage et Localisations cérébrales. Le problème de l'aphasie. Rêve et freudisme;* Vigot. 9 80

Jean de Saint-Prix : *La conscience comme principe spirituel;* Alcan. 20 »

Poésie

Paul Bay : *L'orchestration des songes;* Messein « »

André Berry : *Sonnets à Marise;* Jouve. « »

Marcel Dumenger : *Tickets.* Bois gravés de Geneviève Rostan ; Images de Paris. « »

Paul Eluard : *Capitale de la douleur;* Nouv. Revue franç. 12 » + 20 0/0

Raoul Gain : *L'ombrelle refermée;* Images de Paris 5 »

Henri Lesvignes : *L'homme qui passe;* Jouve. 7 »

Emile Vitta : *Le lac des pleurs et quelques autres poésies nouvelles;* Messein. 6 »

Politique

Raymond Poincaré : *L'Europe sous les armes,* 1913. (*Au service de la France*, tome III). Avec 11 grav. h. t.; Plon. 20 »

Louis Roya : *Histoire de Mussolini;* Era 13 50

Première assemblée nationale des combattants, des producteurs et des chefs de famille, tenue à Reims le 27 juin 1926 sur l'initiative du Faisceau des combattants et des producteurs. Compte rendu des travaux de l'assemblée. Avec 10 photogravures; Nouv. Libr. nat. « »

Questions médicales

Dr Alfred Adler : *Le tempérament nerveux;* Payot. 25 » + 20 0/0

Roman

Charles d'Alauzier : *Au-dessus des bestiaires;* Edit. Mécène. 12 »

José Almira : *Un idéal dans un tombeau;* Edit. Radot. 10 »

Louis Aragon : *Le paysan de Paris;* Nouv. Revue franç. 10 50

Ferdinand Bac : *L'Extraplanétaire, Impressions sur les Terrestres;* Conard. 15 »

Henri Bachelin : *La maison d'Annike;* Perrin. 12 »

André Beucler : *Gueule d'amour;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0

V. Blasco Ibanez : *Sonnica la courtisane.* Traduit de l'espagnol par Jean Carayon; Flammarion. 12 »

Pierre Bost : *Crise de croissance;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0

René Boylesve : *Les deux romanciers;* Férenczi. 15 »

Etienne Burnet : *La porte du sau-

veur; Rieder. 12 »
René Chambe : *Le bracelet d'ébène*; Monde moderne. « »
Claude Chauvière : *La femme de personne*. Avec 24 bois orig. de Hermann Paul; Fayard. 3 50
Thomas Deloney : *Jack de Newburg. Thomas de Reading*, traduit de l'anglais par Abel Chevalley; Nouv. Revue franç. « »
Henri Duclos : *Tenu par Espejo*; Grasset. 12 »
G. Fauconnier : *Trois petits enfants bleus*. Images de Marie Fauconnier; Stock. « »
Edmond Fleg : *L'enfant prophète*; Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Jacques Fontelroye : *La vie*; Calmann-Lévy. 9 »
Léonhard Frank : *La bande de brigands*, traduit de l'allemand par Marguerite Gobat et Anna Nussbaum; Rieder. 12 »
André Geiger : *Rastapolis*, édition du Monde moderne. 12 »
J. Gontcharoff : *Oblomoff*, traduit du russe par Hélène Iswolsky; Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
Robert Honnert : *Corps et âme*; Nouv. Revue franç. « »
Panait Istrati : *Codine*; Rieder. 10 50
Joseph Jolinon : *La paroissienne*; Rieder. 10 50
J. Kessel : *Les captifs*; Nouv. Rev. franç. 10 50 + 20 0/0
Marius-Ary Leblond : *Les martyrs de la République. I : La guerre des âmes*; Férenczi. 12 »
Francis de Miomandre : *Le Radjah de Mazulipatam*; Férenczi. 10 »
Boris Pilniak : *L'année nue*, traduit du russe par L. Bernstein et L. Desormonts; Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 0/0
J.-H. Rosny aîné : *Une jeune fille à la page*; Flammarion. 12 »
T. Trilby : *Le mauvais amour*; Flammarion. 10 »

Sciences

Renée Déjean : *La perception visuelle*, étude psychologique de la distance. Les conditions objectives; Alcan. 35 »
A. Rouhier : *La plante qui fait les yeux émerveillés : le Peyotl (Echinocactus williamsii)*; Doin. 35 »

Sociologie

Herbert Casson : *Les axiomes des affaires*. (Les 16 commandements de l'homme d'affaires.) Préface de M. Edouard Herriot; Payot. 15 » + 20 0/0
Paul Gemahling : *La réglementation de la prostitution jugée d'après les faits*; Relèvement social. « »

Sports

Jacques Mortane : *L'âme des poings*; La Bonne Idée. 15 »

Varia

Léonard Rosenthal : *Au royaume de la perle*. Avec 10 illust. en couleurs d'Edmond Dulac; Payot. 30 » + 20 0/0

MERCVRE.

ÉCHOS

La commémoration Verhaeren. — Les « copies » du général Taufflieb — « Entente cordiale ». — Le buste d'Arthur Rimbaud à Charleville. — A propos de Zola en 1871. — La particule de Maupassant. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

La commémoration Verhaeren. — Le comité de la commémoration Verhaeren a définitivement arrêté le programme des cérémonies qui auront lieu à l'occasion du 10e anniversaire de la mort du grand

poète belge. Le 27 novembre, jour anniversaire de la mort, les écrivains, artistes et admirateurs du poète, se rendront sur sa tombe actuelle au cimetière de Wulveringhen, près Furnes. Le lendemain, dimanche 28 novembre, à 10 h. 30 du matin, aura lieu à Bruxelles, dans la grande salle du Palais des Académies, une cérémonie à laquelle assisteront le Roi et la Reine. Au programme de cette cérémonie figureront des lectures de poèmes de Verhaeren par des écrivains belges et trois allocutions, l'une d'un Français, l'autre d'un Belge d'expression française, la troisième d'un Belge d'expression flamande, mais qui parlera en français. Il y aura en outre une manifestation à la Maison du Peuple de Bruxelles, et une représentation du *Cloître* sera donnée à Anvers.

La cérémonie de la translation des cendres à Saint-Amand, sur l'Escaut, est remise au printemps prochain.

§

Les « copies » du général Tauffieb.

Colmar, ce 15 octobre 1926.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans son numéro du 15 avril 1924, le *Mercure de France* avait publié un article que j'avais intitulé : *Le problème alsacien*, et qui, avec votre autorisation, parut plus tard en brochure (1). Celle-ci fut adressée personnellement à tous les représentants de l'Alsace au parlement.

Or, le 1er juillet 1926, paraissait à la *Revue de Paris* (33e année, n° 13, pp. 5 à 33), sous la signature de M. Taufflieb, sénateur du Bas-Rhin, un article intitulé : *Le Malaise en Alsace*, qui reproduit textuellement quinze passages de l'article du *Mercure*, sans qu'aucune référence ni aucun signe typographique puissent laisser deviner qu'il s'agit de citations.

Voici une reproduction synoptique des textes en question :

ARTICLE DU GÉNÉRAL TAUFFLIEB	ARTICLE DU « MERCVRE DE FRANCE »
P. 6, § 7. Il n'y a plus de question d'Alsace. Notre victoire et la volonté des Alsaciens l'ont résolue.	P. 26, § 2. Il n'y a plus de question d'Alsace. Notre victoire et la volonté des Alsaciens l'ont résolue.
P. 9, § 1... ceux qui étaient restés là-bas avaient cependant conservé la devise : *Français ne puis, Allemand ne daigne, Alsacien suis.*	P. 29. 2. Elle se résume en une formule, pastiche de la devise du Rohan factieux : Français ne puis, Allemand ne daigne, Alsacien suis.
P. 6, § 2. Il restait encore, chez nous, en Alsace, l'idée mystique de la France, *Patrie idéale* dont le souvenir et l'espérance magnifiaient l'image. Les esprits étaient habitués à la	P. 21, § 4. Cette idée, c'est l'idée mystique de la « France, patrie idéale », dont le souvenir et l'espérance magnifiaient l'image. Les esprits s'étaient accoutumés, dans leur détresse,

(1) Librairie d'Action française, 12, rue de Rome, Paris.

parer de toutes les perfections. Sa vertu qui, deux cents ans durant, après avoir tiré notre pays du chaos teutonique, l'avait mené, heureux, sur les avenues de la prospérité et de l'ordre français...

à la parer de toutes les perfections. Sa vertu qui, deux cents ans durant, après avoir tiré notre pays du chaos teutonique, l'avait mené, heureux, sur les avenues de la prospérité et de l'ordre français...

P. 9, § 3. En 1918, dans le recul du temps, la France semblait promettre tout ce dont on avait été privé; on pensait qu'elle le donnerait par surcroît et sans rien ôter de ce qu'on avait pu gagner d'autre part.

Pp. 21 et 22. Dans le recul du temps, hélas aussi dans celui de la distance, la patrie perdue semblait promettre tout ce dont on était privé ; mais on sentait qu'elle le donnerait par surcroît.

La conscience alsacienne s'était forgé l'idée d'une France nouvelle, dépouillée de tout vice, transfigurée en une espèce de mythe qui deviendrait la source des biens à venir et donnerait la consolation des maux présents.

Petit à petit, la conscience alsacienne s'était forgé l'idée d'une France irréelle, dépouillée de tout vice, transfigurée en une espèce de mythe qui deviendrait la source des biens à venir et donnerait la consolation des maux présents.

Pp. 10, 11. Le gouvernement de nos trois départements appartient au président du Conseil, qui délègue ses pouvoirs à un sous-secrétaire d'Etat, personnage parlementaire, chargé des questions d'Alsace et de Lorraine...

P. 3 (note), ligne 3. Le gouvernement appartient au président du Conseil qui délègue ses pouvoirs, d'une part à un personnage parlementaire (le Garde des Sceaux, faisant fonctions de sous-secrétaire pour l'Alsace et la Lorraine), d'autre part à un personnage administratif...

P. 14, § 6. L'Etat reconnaît trois cultes officiels, dont il rétribue le clergé, les séminaires et les facultés de théologie. Dans les écoles publiques secondaires, l'enseignement religieux est facultatif et assuré séparément pour chaque confession par les ministres des trois cultes. En revanche, les écoles primaires sont réparties en trois groupes, les écoles catholiques, les écoles protestantes et les écoles israélites. L'enseignement, y compris l'histoire sainte, y est donné par des maîtres, clercs ou laïcs, de ces confessions auxquelles les enfants sont réputés obligatoirement appartenir aussi, car l'Etat ne reconnaît pas aux enfants, en matière sco-

P. 9, § 2. L'état reconnaît trois cultes officiels, dont il rétribue le clergé, les séminaires et les facultés de théologie. Dans les écoles publiques secondaires, l'enseignement religieux est facultatif et assuré séparément pour chaque confession par les ministres des trois cultes. En revanche, les écoles primaires sont réparties en deux groupes, les écoles catholiques et les écoles protestantes. L'enseignement, y compris l'histoire sainte, y est donné par des maîtres, clercs ou laïcs, de ces deux confessions auxquelles les élèves sont réputés appartenir aussi, car l'Etat ne reconnaît pas l'agnosticisme en matière scolaire du premier degré.

laire du premier degré, le droit de n'avoir pas de religion.

P. 16, § 3. Les partisans de l'allemand à l'église et à l'école laissent entendre que, sans lui, ils ne pourraient garder leur influence sur les masses populaires qui, pendant longtemps probablement, n'emploieront pas le français d'une façon habituelle. Ils prétendent qu'en matière d'enseignement religieux en particulier, l'allemand est indispensable si l'on veut obtenir des enfants autre chose qu'un travail de perroquet.

P. 42, § 2. Les partisans de l'allemand à l'église et à l'école laissent entendre que, sans lui, ils ne pourraient garder leur influence sur les messes populaires qui, pendant de nombreuses décades, n'emploieront pas le français d'une façon habituelle. Ils prétendent qu'en matière d'enseignement religieux, en particulier, l'allemand est indispensable, si l'on veut obtenir des enfants autre chose qu'un travail de perroquet.

P. 16, § 4. Les membres du clergé, qu'ils soient catholiques ou protestants, ne pourront jamais affirmer ouvertement que l'école confessionnelle soit incompatible avec l'usage du français destiné à être en Alsace, comme ailleurs, la langue maternelle.

P. 44, ligne 4. Quant à l'école confessionnelle, les cléricaux, — qu'ils soient catholiques ou protestants, — ne pourront jamais contester à haute voix, qu'elle soit incompatible avec l'usage du français, destiné à être en Alsace, comme ailleurs, la langue maternelle.

P. 17, § 2... Mais il ne faut pas que derrière des revendications en faveur du dialecte, il y ait je ne sais quelles louches réticences, allant parfois jusqu'à des vœux de séparatisme.

P. 42, § 1,... mais à ne plus embusquer, derrière des revendications en faveur du dialecte, je ne sais quelles louches réticences, allant parfois jusqu'à des vœux de séparatisme.

P. 18, § 2. Nul ne peut contester le droit de l'Etat de prendre des mesures convenables. Mais il va sans dire que, s'il doit les appliquer avec succès, et si l'on veut qu'elles ne portent pas atteinte aux droits locaux, il faut qu'en sévissant d'une main, de l'autre il donne tous les apaisements de nature à garantir l'indépendance religieuse des églises.

P. 39, § 2. Nul ne pourra contester le droit de l'État de prendre les mesures que nous indiquons. Mais il va sans dire que s'il doit les appliquer avec succès, et si l'on veut qu'elles ne portent pas atteinte aux droits des fidèles, il faut qu'en sévissant d'une main, de l'autre il donne tous les apaisements de nature à garantir l'indépendance religieuse des églises.

P. 20, § 2. Ce qui nous intéresse, ce sont les grands travaux de la percée des Vosges ; la réorganisation de notre réseau ferré en forme de double circuit ; Strasbourg, Colmar, Belfort, Troyes, Paris ; le rétablissement du rayonnement international de notre

P. 44, § 1. La réforme du réseau des chemins de fer consistera... à réorganiser le réseau en forme de double circuit (par un accord avec la compagnie de l'Est), partant par Nancy, Strasbourg, Sélestat, Colmar, Mulhouse, Belfort, Chaumont, Troyes,

réseau ferré, en lui restituant son caractère de grand « trunk » européen...	Paris et cela, dans les deux sens ;... par là on rétablirait le rayonnement international du réseau alsacien lorrain, de manière à lui restituer son caractère de grand « trunk » européen.
P. 20, § 6. On a peut-être eu tort d'agréer en bloc, à l'armistice, tous les fonctionnaires qui étaient en Alsace ; on eût certainement mieux fait de ne pas reconnaître, en bloc, leurs situations acquises, mais de les maintenir à l'essai et pour un temps, en donnant ainsi à chacun la chance de pouvoir se consolider par son zèle.	P. 33, § 1. L'on a peut-être eu tort aussi d'agréer en bloc, à l'armistice, tous les fonctionnaires indigènes ; on eût peut-être mieux fait de ne pas reconnaître, comme un droit, leurs situations acquises, mais de les maintenir à l'essai et pour un temps, en donnant ainsi à chacun la chance de pouvoir se consolider par son zèle.
P. 21, § 3. On ne peut demander à un homme de préférer le travail qui lui donne le plus de peine, ou la méthode qui, sans profit pour lui, dérange sa routine et secoue sa paresse d'esprit.	P. 33, § 2. On ne peut pas demander à un homme de préférer le travail qui lui donne le plus de peine, ou la méthode qui, sans profit pour lui, dérange sa routine et sa paresse d'esprit.
P. 23, § 3. Le fonctionnaire, comme le magistrat d'ailleurs, est en place pour servir et non pour apprécier.	P. 33, § 2. Le fonctionnaire, comme le magistrat d'ailleurs, ne devrait pas avoir voix au chapitre, car il est en place pour servir et non pour apprécier.
P. 32, § 2. *L'Alsace demande à être gouvernée ; ayons une politique positive et sachons l'imposer.* Elle peut se résumer ainsi : vouloir au lieu et place des Alsaciens ce que leur intérêt ou leurs besoins demandent, et qui n'est pas toujours ce que leurs revendications comportent. Leur donner ainsi une impression de justice et de force, et... laisser dire.	P. 34, § 3 et § 4 ; *il faut avoir une politique alsacienne positive*, puis la *vouloir* et aussitôt *l'imposer*. L'analyse à laquelle nous venons de procéder a fait ressortir les termes de de cette politique. Si l'on cherche à la traduire en actes, on aboutit forcément à une formule : vouloir, aux lieu et place des Alsaciens, ce que leur intérêt ou leurs besoins demandent, et qui n'est pas toujours ce que leurs revendications articulent. Leur donner ainsi une impression de justice et de force, puis... laisser dire.

Il est incontestable que l'on se trouve ici en présence d'un plagiat, et, toutes réserves faites sur la délicatesse du procédé, une remarque s'impose, c'est qu'il est assez plaisant de constater qu'un sénateur en est réduit, pour exposer la situation actuelle de son département, à copier ce qu'en avait écrit un simple particulier, deux ans auparavant.

Vos lecteurs se souviendront peut-être que mon article montrait l'inéluctable nécessité d'appliquer en Alsace une politique régionaliste sur la base de l'*assimilation réciproque*, et cela sous peine d'y provoquer un mouvement antifrançais. Il montrait ensuite que les solutions du problème alsacien doivent être cherchées à Paris, dans une reforme nationale de l'Etat et des principes sur lesquels il repose ; il constatait, enfin, que le régime démocratique français exclut la possibilité d'une pareille réforme : qu'ainsi, pour garder l'Alsace et la Lorraine, il nous faut affranchir la France d'un régime qui la ronge.

L'article de M. Taufflieb, au contraire, s'inspire d'un jacobinisme intégral, centraliseur, niveleur. Ce politicien demande qu'on dompte les Alsaciens, qu'on les emboîte de force, dans le moule de sa république, une laïque et indivisible, et qu'on fasse table rase de toutes leurs particularités. C'est son droit, assurément.

Mais il est un droit que l'honnêteté lui refusait, c'est de faire servir à sa thèse des paroles et des arguments publiés, avant lui, par un autre, afin de soutenir la thèse inverse.

La lecture de nos deux textes synoptiques n'est-elle pas suggestive ? Toutes les fois, en effet, que le consciencieux « copiste » s'écarte de ma version, la retouche ou l'embellit, c'est pour y ajouter une petite tartuferie anticléricale. Lisez ; c'en est risible. Car ici apparaît au vif le pauvre quémandeur de suffrages électoraux, tremblant devant ce qui pourrait le compromettre. Aussi je vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, ne poursuivez pas ce plagiaire. Rions-en. Notre dédain l'habillera mieux.

A.-EUGÈNE KÜHLMANN.

§

« Entente cordiale. »

Bruxelles, le 28 octobre 1926.

J'ai démontré, dans l'*Eventail* du 8 août, que M. Raymond Guyot, maître de conferences en Sorbonne, s'était trompé en affirmant, dans son livre tout récent, *La Première Entente cordiale*, que le théâtre anglais de Paris avait joué en octobre 1827 une pièce intitulée *Entente cordiale*.

J'ai dit, dans le *Mercure de France* du 15 août, qu'en ce qui concerne l'attribution de la formule à l'abbé Dubois je restais sceptique. Voici la preuve que ma défiance était justifiée :

M. le Dr Cabanès vous a, le 15 octobre, donné la référence que j'avais demandée :

Il suffit, écrit-il, de se reporter au très remarquable ouvrage de dom H. Leclercq, *Histoire de la Régence*, t. I, page 342, et l'on y relèvera ce fragment de lettre de Dubois au Régent, du 23 juillet 1716 : « Je l'ai d'autant plus regretté que j'augure mieux d'une entente cordiale entre les nations. »

Le 23 juillet 1716! Il s'agissait donc de la lettre fameuse mentionnée par L. de Sévelinges, par Charles Aubertin, par Louis Wiesener, de ce « prodigieux tour de force » de Dubois qui envoya le 23, à Paris, une dépêche de cent soixante-dix-sept pages (177 !), relatant ses entrevues à La Haye, les 21 et 22, avec James Stanhope. Pourtant je ne me rappelais pas...

J'ai tout de suite prié M. Bonnin, ministre plénipotentiaire, chef du service des archives au ministère des Affaires étrangères de France, de vouloir bien contrôler le texte qu'on m'indiquait. Et M. Bonnin m'a répondu, le 26 octobre :

D'après le désir que vous avez exprimé par votre lettre du 16 octobre dernier, j'ai fait rechercher la dépêche de Dubois au Régent du 23 juillet 1716, conservée dans le volume 277 de la Correspondance d'Angleterre, afin de vérifier l'exactitude du texte que vous citez.

Aucune phrase ne se rencontre dans cette dépêche qui puisse se rapprocher de celle que vous avez relevée et on ne peut, dans ces conditions, que croire à une erreur de référence.

En attendant que quelqu'un publie, après vérification sur l'original et avec son contexte, la très problématique phrase de Dubois — ou qu'un autre document formel soit produit, — mes conclusions restent donc entières :

C'est le 31 mai 1831 que Palmerston, se félicitant de la *cordial good understanding* qui s'était établie entre Casimir Périer et lui au sujet des événements de Belgique, exprimait le vœu de voir une étroite amitié unir désormais l'Angleterre et la France. Une alliance s'ébauchait ; maintes fois contrariée dans son évolution, elle ne devait être proclamée officiellement, et sous la formule nouvelle, qu'en 1843. Le véritable acte de naissance de l'entente cordiale, c'est le discours du trône de Louis-Philippe du 27 décembre 1843 !

Veuillez agréer, etc. A. BOGHAERT-VACHÉ.

§

Le buste d'Arthur Rimbaud à Charleville. — Une dépêche du correspondant de « l'Agence Havas » à Charleville signale que le buste d'Arthur Rimbaud, par Paterne Berrichon, que les Allemands avaient enlevé pendant la guerre pour l'envoyer à la fonte de guerre, vient d'être reconstitué et replacé sur son socle dans le square de la gare de Charleville.

§

A propos de Zola en 1871. — Des lettres écrites par Zola en 1871, et qui ne figurent pas dans les deux volumes édités de la Correspondance, nous sont obligeamment communiquées par M. Maurice Le Blond. L'une de ces lettres, datée de Bordeaux, 17 février 1881, com-

plète l'étude publiée par le *Mercure* du 15 octobre sur Emile Zola et la sous-préfecture de Castelsarrazin.

Manet ayant avisé Zola que la maison louée par celui-ci aux Batignolles, 14, rue de la Condamine, avait été réquisitionnée par l'autorité militaire, le romancier exposait à Paul Alexis les craintes que cette opération lui faisait éprouver :

Je vous pose quelques questions. Le jardin a-t-il été dévasté ? Quelles sont les pièces livrées aux occupants ? Mon cabinet a-t-il été pris ? Les meubles ont-ils été pris ou les a-t-on montés en haut, ce qu'on n'aurait pu faire que par les fenêtres ? Si les meubles sont restés en bas, sont-ils en bon état ? A-t-on respecté mes papiers dans mon bureau, dans mon cartonnier et dans mon secrétaire ? N'a-t-on pas cassé la vaisselle ? N'a-t-on rien pillé ou emporté ? Voilà bien des questions, mon cher ami, mais vous comprenez combien elles m'intéressent, et je n'ai que vous à Paris, en ce moment, qui puissiez y répondre. Vous m'excuserez donc pour la commission ennuyeuse que je vous donne...

Je compte sur vous pour me dire si je puis rentrer chez moi, sans être obligé de marcher dans les débris de mes meubles et de mes casseroles. Dans quel état doit être mon pauvre cabinet, où j'ai commencé avec tant de ferveur mes *Rougon-Macquart !*

Enfin Zola annonçait à Paul Alexis que le gouvernement de la Défense Nationale venait de résigner ses pouvoirs. « Je suis, disait-il, redevenu simple journaliste. » Et nous savons, par une autre lettre à Cézanne (4 juillet 1871), que lorsqu'il rentra aux Batignolles, il put constater : « Pas un meuble, pas une plante n'a souffert » — L. DX.

§

La Particule de Maupassant. — A l'appui de la thèse soutenue par M. Maurevert, que Guy Maupassant fut simplement un « gentilhomme de lettres » (*Mercure* du 1er octobre, pages 224-228), nous pouvons apporter une nouvelle preuve, puisée à une source officielle.

Le grand-père de l'écrivain, cité dans l'acte de naissance (27-28 novembre 1821) de son fils comme contrôleur des contributions directes, à Bernay, fut décoré deux ans plus tard, étant directeur des mêmes contributions directes à Caen (*Moniteur* du 25 août 1823, p. 1014). Il figure comme tel à l'*Annuaire royal*, depuis 1818.

Le même journal officiel signale en outre (en 1807, p. 56) la nomination d'un Maupassant, « élève », au grade de lieutenant. Ces deux Maupassant n'ont aucune particule.

Ajoutons que ni La Chavignery-Desbois, ni Révérend, dans leurs répertoires de la noblesse de l'ancien régime et des anoblis de l'Empire et de la Restauration, ne citent ni Maupassant, ni Valmont.

Quant à Louis-Charles-César Maupassant (et non de Maupassant comme l'imprime M. Maurevert, (p. 226 de l'article précité, et comme le croit le correspondant de l'*Intermédiaire des Chercheurs* du 10 dé-

cembre 1898), César Maupassant, né à Saumur en 1750, massacré à Machecoul, en mission le 11 mars 1793, élu député suppléant de la sénéchaussée de Nantes, le 15 avril 1789, membre de l'administration de la Loire-Inférieure en 1790, admis à siéger à la Constituante le 5 septembre 1790, etc., il était, d'après le Dictionnaire des Parlementaires (1889), « bourgeois agriculteur » à Nort (Loire-Inférieure). Le *Moniteur* le nomme également Maupassant tout court. Ce parfait roturier bas-breton était-il allié à la famille du romancier ? Il n'y a sans doute pas plus de raison pour admettre cette alliance que pour la repousser.

Un noble collaborateur de l'*Intermédiaire* (numéro précité), qui a trouvé toutes sortes d'aïeux à particule au romancier, nous apprend que Fr. Alexandre de (*sic*) Maupassant épousa le deuxième jour complémentaire an VIII (septembre 1800) une fille d'un Roëttiers, Jean-Baptiste (1748-1794). Ce Maupassant étant receveur des finances à Avesnes, il est possible que ce soit un grand-oncle de Guy de Maupassant, lequel serait ainsi d'une famille de fonctionnaires des finances depuis la fin de l'ancien régime. Cette noblesse-là ne vaut ni plus ni moins qu'une autre.

Les mentions du *Moniteur* viennent confirmer irréfutablement, d'accord avec l'acte de naissance publié par les *Débats* du 24 août dernier, que ni le grand-père de Guy Maupassant ni ses homonymes ne portaient la particule pseudo-nobiliaire. — J.-G. P.

§

A propos d'une « sottise ».

Paris, le 28 octobre 1926.

Cher Monsieur,

Voulez-vous me permettre de prendre la défense de l'infortuné *Limousin de Paris* que je vois cloué bien injustement au pilori du Sottisier universel, dans le numéro du 15 septembre 1926 ?

Le Limousin de Paris était de cinq francs avant la guerre. Il passe à quinze francs, ce qui n'est *qu'une augmentation du double*, alors que les frais généraux ont triplé sinon quintuplé.

Quel était le prix avant la guerre ? 5 fr. Aujourd'hui ? 15 fr. De combien est l'augmentation ? De 10 fr., soit le double du prix d'avant-guerre. L'augmentation est bien du double. Seulement le tout est écrit en galimatias. Si le *Limousin* avait écrit que la majoration était du double du prix d'avant-guerre, la phrase était bien correcte et jamais le pauvre organe des déracinés du Limousin n'aurait figuré au Sottisier.

J'écris par souci d'impartialité, car je ne suis Limousin ni de Paris ni d'ailleurs. Et, au fait, il semble étrange qu'il y ait des Limousins de Paris.

Veuillez agréer, etc.

FONTAINE.

§

Le Sottisier universel.

Miami (Floride), 19 septembre. — Une tempête venant de l'Ouest des Indes et coïncidant avec une haute marée a causé d'énormes ravages sur la plage de Miami. — Dépêche d'agence publiée par la plupart des journaux, 20 septembre.

Mais le jour où la Pétrouchka lui sourit de telle façon qu'il ne put plus douter, le jour où elle lui griffa presque la main qu'il portait déjà à ses lèvres... il comprit enfin qu'il aimait. — SHERIDAN, *Le Rabiot*, ch. V.

Le médecin inspecteur général Vincent signale à l'Académie de médecine une nouvelle variété de bronchite qu'on ne doit pas confondre, dit-il, avec la tuberculose, bien qu'elle se manifeste par des crachements de sang et même parfois par de l'hémoptysie. — *Le Journal*, 20 octobre.

On nous annonce un hiver très rigoureux : le beurre montera jusqu'à 35 francs le kilo, les pommes de terre seront, non pas gelées, mais aussi chères que les truffes, le lait deviendra une boisson de luxe, le pain aura les prétentions de la brioche, etc...

Voici venir l'hiver, hostile aux pauvres gens !

CLÉMENT VAUTEL, *Le Journal*, 17 octobre.

Partir..., disait le poète du temps jadis, c'est mourir un peu. — *Eve*, 17 octobre.

Du fond de sa mémoire, un vers lui vint aux lèvres, qu'il croyait oublié depuis longtemps :

Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage.

MARCEL AYMÉ, « Brûlebois », *les Cahiers de France*, août.

§

Publications du « Mercure de France » : TRENTE-SIX FEMMES, par Francis Jammes. Volume in-16, 12 fr. La première édition a été tirée sur vélin pur fil blanc Lafuma à 770 exemplaires, savoir : 745 ex. numérotés de 197 à 941, à 35 francs, et 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce). Il a été tiré : 17 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 17, à 120 fr. ; 179 ex. sur Hollande, numérotés à la presse de 18 à 196, à 60 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

Changement d'adresse à noter :

BULLETIN FINANCIER

Le marché des changes, au cours de cette quinzaine, a subi une forte agitation, du
it du recul de la livre et du dollar, ce qui eut pour effet d'entraîner toute la cote,
leurs internationales ou françaises indistinctement. Il convient néanmoins de remar-
uer que, pour ces dernières, les cotisations des principales valeurs anticipent large-
ent la possibilité de stabiliser notre franc à raison de 150 fr. pour une livre, et qu'en
ôture de meilleures dispositions ont prévalu.

Nos fonds d'Etat ont suivi, ce qui est bien rationnel, les fluctuations du franc et se
ésentent en reprise appréciable ; l'emprunt de la Caisse autonome des Tabacs, intro-
iit maintenant au marché officiel, se négocie aux environs de 500 fr. Les emprunts
rangers furents actifs ; activité remarquable des fonds turcs, un prochain accord sur
question de la monnaie de paiement de la dette ayant maintenant chance d'aboutir
rochainement. Les fonds russes, stimulés par des bruits de reprise des pourparlers
vec les Soviets, font également meilleure contenance. Fonds mexicains plus lourds,
nds chinois en baisse sur les nouvelles politiques.

D'abord assez malmenés sous l'influence d'une ambiance déprimante, les Etablisse-
ents de Crédit se sont par la suite vivement redressés.

Quant aux banques étrangères, elles furent fortement éprouvés par la réaction des
ianges.

L'amélioration survenue sur le marché des frets a exercé son action sur les valeurs
navigation, qui furent un peu mieux achalandées et gagnent quelques points. Nos
iarbonnages, favorisés par la grève britannique, ont pu de ce fait se maintenir conve-
ablement, bien qu'ayant été aussi assez agités. Les principales valeurs métallurgiques
it subi des dégagements, conséquence de la mauvaise allure générale ; beaucoup de
ines métalliques subirent une violente agitation due à la réaction des devises ; la bonne
nue du marché des métaux, qui est demeuré assez stable, y fit heureusement contre-
oids.

Par suite du cyclone de Cuba, le déficit de la production de la canne à sucre est
timé à 270.000 tonnes par rapport à l'année dernière ; aussi les valeurs sucrières con-
nuent-elles à être recherchées, les cours du sucre étant en hausse marquée à Paris et
New-York.

Le groupe des valeurs pétrolifères fut assez agité ; lourdeur assez accentuée, bien que
iivie d'un certain redressement qui pourra se poursuivre. Phosphates calmes, produits
iimiques irréguliers. Valeurs de caoutchouc en meilleure tendance, étant donné que
baisse des cours de la matière au-dessous de 1 sh. 9 rend à peu près certaine la dimi-
ition du quantum exportable pour le prochain trimestre. Le compartiment des Mines
or et des valeurs territoriales fut fortement éprouvé par la régression de la livre, et
i fait d'une position chargée à la hausse.

Introduit récemment à la cote des changes, le belga s'est traité aux environs de 456.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Scier es, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étran es, Revue de la Quinzaine.**

VENTE E ABONNEMENT

Les abonnements parte au premier numéro de chaque mois.

FR E ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 . | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) ***Sans limitation de date*** : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Lettonie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale inter ationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés sidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une ance augmentée d'un franc pour frais.

un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, qu prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu uméros. Port en sus pour l'étranger.

. C x. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuv irement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, s ourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire l'adresse de l'abonné et l'indication de la période re très lisiblement écrits sur le talon de correspo

Les av **d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l a toute communication relative aux abonnements doit être tiquette-adresse

Manuscrit non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de le euvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leu endant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le l'affranchissement.

COMPTES REND . — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier